

DESPENTES



1

VERNON SUBUTEX

DESPENTES

1

VERNON SUBUTEX

VIRGINIE DESPENTES

VERNON SUBUTEX

Tome 1

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Non omnis moriar

...

à Martine Giordano,

Joséphine Pépa Bolivar,

Yanna Pistruin.

Les fenêtres de l'immeuble d'en face sont déjà éclairées. Les silhouettes des femmes de ménage s'agitent dans le vaste open space de ce qui doit être une agence de communication. Elles commencent à six heures. D'habitude, Vernon se réveille un peu avant qu'elles arrivent. Il a envie d'un café serré, d'une cigarette à filtre jaune, il aimeraient se griller une tranche de pain et déjeuner en parcourant les gros titres du *Parisien* sur son ordinateur.

Il n'a pas acheté de café depuis des semaines. Les cigarettes qu'il roule le matin en éventrant les mégots de la veille sont si fines que c'est comme tirer sur du papier. Il n'y a rien à manger dans ses placards. Mais il a conservé son abonnement à Internet. Le prélèvement se fait le jour où tombe l'allocation logement. Depuis quelques mois elle est versée directement au propriétaire, mais c'est quand même passé, jusque-là. Pourvu que ça dure.

Son abonnement de téléphone portable a été suspendu, il ne se casse plus la tête à acheter des forfaits. Face à la débâcle, Vernon garde une ligne de conduite : il fait le mec qui ne remarque rien de particulier. Il a

contemplé les choses s'affaisser au ralenti, puis l'effondrement s'est accéléré. Mais Vernon n'a cédé ni sur l'indifférence, ni sur l'élégance.

Il a d'abord été radié du RSA. Il a reçu par courrier une copie du rapport le concernant, rédigé par sa conseillère. Il s'entendait bien avec elle. Ils se sont rencontrés régulièrement pendant près de trois ans, dans le box étroit où elle faisait mourir des plantes vertes. La trentaine, pimpante, fausse rousse, dodue, grosse poitrine, madame Bodard parlait volontiers de ses deux garçons, qui lui donnaient des soucis, elle les emmenait régulièrement voir un pédiatre, dans l'espoir qu'il annonce une hyperactivité justifiant un traitement sédatif. Mais le médecin les trouvait en pleine forme et la renvoyait dans ses cordes. Madame Bodard lui avait raconté avoir vu AC/DC et Guns N'Roses en concert, avec ses parents, quand elle était petite. Aujourd'hui elle préférait Camille et Benjamin Biolay, et Vernon s'était gardé de tout commentaire désobligeant. Ils avaient longuement parlé de son cas : il avait été disquaire entre vingt et quarante-cinq ans. Dans son domaine, les offres d'emploi étaient plus rares que s'il avait travaillé dans l'extraction du charbon. Madame Bodard avait suggéré une reconversion. AFPA, GRETA, CFA, ils avaient consulté ensemble les stages qui lui étaient ouverts, et ils s'étaient quittés en bons termes, d'accord pour se retrouver et refaire le point. Trois ans plus tard, sa candidature pour préparer un BEP de services administratifs n'avait pas été retenue. De son côté, il estimait avoir fait ce qu'il avait à faire, il était devenu expert en dossiers et les préparait avec une belle efficacité. Il avait acquis à la longue la sensation que son job consistait à traîner sur Internet à la recherche de cases auxquelles son profil correspondrait, puis à envoyer des CV lui permettant d'obtenir en retour des preuves de refus. Qui voudrait former un quasi-quinquagénaire ? Il s'était bien dégoté un stage dans une salle de concert en banlieue, un autre dans une salle de cinéma art et essai – mais à part sortir un peu, se tenir au courant des problèmes de RER et rencontrer du monde, tout cela lui procurait avant tout une pénible impression de gâchis.

Dans la copie du rapport que madame Bodard avait rédigé pour justifier sa radiation elle mentionnait des choses qu'il avait évoquées avec elle sur le mode du bavardage, comme dépenser de petites sommes d'argent pour aller voir les Stooges au Mans ou perdre cent euros du

poker. En parcourant son dossier, avant de s'en faire pour le RSA qu'on lui retirait, il s'était senti terriblement embarrassé pour elle. La conseillère devait avoir trente ans. Elle gagnait quoi – combien ça gagne, une meuf comme ça –, deux mille brut ? Grand maximum. Mais les gens de cette génération avaient été élevés au rythme de la Voix dans la Maison des secrets : un monde dans lequel le téléphone pouvait sonner à n'importe quel moment pour te donner l'ordre de virer la moitié de tes collègues. Eliminer son prochain est la règle d'or de jeux dont on les a gavés au biberon. Comment leur demander, aujourd'hui, de trouver ça morbide ?

Recevant sa radiation, Vernon s'était dit que ça allait peut-être le motiver pour trouver « quelque chose ». Comme si l'aggravation de sa précarité pouvait avoir une influence bénéfique sur sa capacité à sortir de l'impasse dans laquelle il s'était embourbé...

Il n'y a pas que pour lui que les choses s'étaient dégradées rapidement. Jusqu'au début des années 2000, un tas de gens se débrouillaient plutôt bien. On voyait encore des coursiers devenir label managers, des pigistes décrocher un poste de directeur de rubrique télé, même les branleurs finissaient chefs d'un rayon disques à la Fnac... En queue de peloton, les moins motivés pour la réussite se tiraient d'affaire entre un cachet d'intermittent sur un festival, un job de roadie sur une tournée, des affiches à coller dans les rues... Vernon était pourtant bien placé pour saisir l'importance du tsunami Napster, mais jamais il n'avait imaginé que le navire s'enfoncerait d'une seule pièce.

D'aucuns prétendaient que c'était karmique, l'industrie avait connu une telle embellie avec l'opération CD – revendre à tous les clients l'ensemble de leur discographie, sur un support qui revenait moins cher à fabriquer et se vendait le double en magasin... sans qu'aucun amateur de musique n'y trouve son compte, on n'avait jamais vu personne se plaindre du format vinyle. La faille, dans cette théorie du karma, c'est que ça se saurait, depuis le temps, si se comporter comme un enculé était sanctionné par l'Histoire.

Son magasin s'appelait Revolver. Vernon y était entré comme vendeur à vingt ans et avait repris la baraque à son compte quand le boss avait décidé de partir en Australie, où il était devenu restaurateur. Si on lui

avait dit, dès la première année, qu'il passerait l'essentiel de sa vie dans cette boutique, il aurait répondu sûrement pas j'ai trop de choses à faire. C'est quand on devient vieux qu'on comprend que l'expression « putain ça passe vite » est celle qui résume le plus pertinemment l'esprit des opérations.

Il avait fallu fermer en 2006. Le plus compliqué avait été de trouver quelqu'un qui reprenne le bail, de faire une croix sur ses fantasmes de plus-value, mais sa première année de chômage, sans indemnité, puisqu'il était patron, s'était bien passée – un contrat pour écrire une dizaine d'entrées dans une encyclopédie sur le rock, quelques jours au black pour faire la billetterie sur un festival en banlieue, des chroniques de disques pour la presse spécialisée... et il s'était mis à vendre, sur Internet, tout ce qu'il avait récupéré du magasin. L'essentiel du fonds avait été liquidé mais il restait quelques vinyles, coffrets et une importante collection d'affiches et de tee-shirts qu'il s'était refusé à brader avec le reste. Aux enchères sur eBay, il en avait tiré le triple de ce qu'il en attendait, le tout sans embrouille d'écriture comptable. Il suffisait d'être sérieux, d'aller à la Poste dans la semaine et de soigner l'emballage. La première année avait été euphorique. La vie se joue souvent en deux manches : dans un premier temps, elle t'endort en te faisant croire que tu gères, et sur la deuxième partie, quand elle te voit détendu et désarmé, elle repasse les plats et te défonce.

Vernon avait juste eu le temps de retrouver le goût de la grasse matinée – pendant plus de vingt ans, qu'il vente ou qu'il ait la crève il avait monté le putain de rideau de fer de sa boutique, coûte que coûte, six jours par semaine. Il avait confié les clefs du magasin à un collègue à trois occasions en vingt-cinq ans : une grippe intestinale, une pose d'implant dentaire et une sciatique. Il avait mis un an avant de réapprendre à rester au lit le matin pour bouquiner, s'il en avait envie. Son kif ultime était d'écouter la radio en cherchant du porno sur le Web. Il connaissait tout de la carrière de Sasha Grey, Bobbi Starr ou Nina Roberts. Il aimait aussi faire la sieste, lire une demi-heure et s'écrouler.

La deuxième année, il s'était occupé de l'iconographie d'un livre sur Johnny, s'était inscrit au RSA, qui venait juste de changer de nom, et il avait commencé à vendre sa propre collection d'objets. Il s'en tirait bien

avec eBay, jamais il n'aurait imaginé qu'une telle folie fétichiste agitait la sphère 2.0, tout se vendait : merchandising, comics, figurines plastique, affiches, fanzines, livres de photos, tee-shirts... On est d'abord dans la rétention, quand on commence à vendre, mais avec de l'élan ça devient un plaisir de tout faire disparaître. Il avait progressivement nettoyé sa maison de toute trace de sa vie antérieure.

Il n'oubliait pas d'apprécier à sa juste valeur la douceur d'une matinée où personne ne vient vous emmerder. Il avait tout son temps pour écouter de la musique. Et les Kills, White Stripes et autres Strokes pouvaient enfin sortir tous les disques qu'ils voulaient, il n'était plus tenu de s'en préoccuper. Il n'en pouvait plus de toutes ces nouveautés, ça n'arrêtait jamais, pour suivre il eût fallu se mettre sous perfusion sur la Toile et ingérer de nouveaux sons, sans temps de repos.

Par contre, il n'avait pas anticipé qu'avec la fermeture de la boutique il allait autant galérer, pour les filles. On dit toujours que le rock est une affaire d'hommes, mais on dit toujours plein de conneries : il avait ses clientes, et ça se renouvelait. Lui et les filles, c'était la grande entente. Il n'était pas fidèle, et elles se suspendaient d'autant plus facilement à ses basques que lui ne pensait qu'à se défiler. Il suffisait qu'une petite passe une fois avec son boyfriend chercher un skeud, et elle revenait, seule, dans les huit jours. Et il y avait aussi toutes celles qui travaillaient dans le quartier. Les esthéticiennes du bout de la rue, les filles de la boutique en face, les filles de la Poste, les filles du restaurant, les filles du bar, les filles de la piscine. Un vivier prodigieux dont l'accès lui avait été retiré en même temps qu'il avait rendu les clefs.

Il avait eu peu de régulières, dans sa vie. Comme beaucoup de garçons de sa connaissance, Vernon vivait avec le souvenir de la fille qui est partie. Celle qui a compté. La sienne s'appelait Séverine. Il avait vingt-huit ans. Trop attaché à sa réputation de serial lover, il n'avait pas voulu comprendre à temps que c'était celle-ci et pas une autre. Il était un grand fauve de la rue, farouche et indépendant, tous ses amis s'extasiaient sur l'élégante désinvolture avec laquelle il enchaînait les histoires. C'était, en tout cas, l'idée qu'il se faisait de lui-même. Le coup d'une nuit, le séducteur, celui qui ne s'attache pas, celui que les filles n'embobinent pas. Il ne se faisait aucune illusion : comme bien des garçons peu sûrs

d'eux, ça le rassurait de vérifier qu'il était capable de faire pleurer les femmes.

Séverine était grande et speed, tellement speed qu'elle en devenait fatigante, ses jambes étaient interminables, elle avait une allure de Parisienne riche, le genre qui peut porter des gilets en peau de mouton et que ça lui donne une allure chic. Elle empoignait les choses avec vigueur, elle savait tout faire dans une maison, et même changer un pneu sur la bande d'arrêt d'urgence ne lui faisait pas peur, c'était ce genre de gosse de riche, habituée à galérer toute seule et ne jamais se plaindre. Ça ne l'empêchait pas, dans l'intimité, de savoir se détendre. S'il pense à elle, il la revoit nue, au lit, elle adorait y passer des week-ends entiers. Elle avait posé ses platines à même le sol, à côté de son matelas, elle n'avait pas à se lever pour changer de disque. Elle entassait, autour de sa couche, ses clopes la bouteille d'eau le téléphone dont le fil en spirale était toujours emmêlé. C'était son royaume. Pendant des mois, il y était admis.

C'était le genre de fille à qui sa mère a appris qu'on ne fond pas en larmes quand on apprend qu'on est cocue. Séverine serrait les dents. Vernon s'était fait gauler bêtement – et il avait été surpris qu'elle ne le quitte pas immédiatement. Elle avait dit « je m'en vais » et lui avait pardonné. Il en avait déduit qu'elle n'avait pas la force de le perdre, et en avait conçu un léger mépris envers sa faiblesse de caractère. Il pouvait donc recommencer. Ça faisait déjà trois ou quatre fois qu'ils s'engueulaient sévèrement et qu'elle disait attention à ne pas trop pousser, je vais me casser tu ne me laisses pas le choix et Vernon était convaincu qu'elle ne le ferait pas. Il n'avait rien vu venir. Quand il avait appris qu'elle avait quelqu'un d'autre, Vernon avait mis ses affaires dans un carton et les avait laissées sur le trottoir en bas. L'image de ses vêtements, livres et flacons fouillés par les passants, éparpillés devant sa porte, devait le hanter pendant des années. Il n'avait plus entendu parler d'elle. Il avait fallu à Vernon bien du temps pour comprendre qu'il ne s'en remettrait pas. Il était doué pour ignorer ses émotions. Il lui arrive souvent de penser à ce que serait sa vie s'il était resté avec Séverine. S'il avait eu le courage de renoncer à ce qu'il était avant, s'il avait su que de toute façon on est dépouillé de ce à quoi on tient, et qu'il est préférable d'anticiper le traitement. Elle a fait des enfants, bien sûr. C'était ce genre

de filles. Qui se rangent. Sans rien perdre de leur charme. Pas une mégère. Une meuf légère, elle doit manger des trucs bios et se passionner pour le réchauffement climatique, mais il est persuadé qu'elle continue d'écouter Tricky et Janis Joplin. S'il était resté avec elle, il aurait trouvé du boulot juste après le magasin, parce qu'ils auraient des gamins et qu'il n'aurait pas eu le choix. Et aujourd'hui ils se demanderaient que faire à propos des problèmes de shit du grand, ou de l'anorexie de la petite. Bon. Il aime penser qu'il a limité les dégâts.

Maintenant Vernon baise moins qu'un homme marié. Il n'aurait pas imaginé possible de tenir aussi longtemps sans sexe. Facebook ou Meetic sont des outils formidables pour draguer de son domicile, mais sauf si on emballe sur Second Life, il faut bien se résoudre à sortir pour voir la fille. Trouver des fringues à porter qui fassent vintage et pas vieux clodo, se débrouiller pour ne pas avoir à entrer dans un café, ni un cinéma, encore moins dîner quelque part... et ne pas la ramener chez lui, pour ne pas qu'elle voie les placards vides, le frigo désolé et le bordel malsain – rien à voir avec le sympathique chaos du célibataire endurci. Règne chez lui une odeur de chaussette trop portée, ce parfum typique du vieux garçon. Il peut ouvrir les fenêtres, se parfumer. Cette odeur marque son territoire. L'un dans l'autre, il drague des filles sur Internet et leur pose des lapins quand elles lui donnent un rendez-vous.

Vernon connaît les femmes, il les a beaucoup pratiquées. Cette ville regorge de paumées prêtes à faire son ménage et se mettre à quatre pattes pour lui prodiguer de longues fellations, censées lui remonter le moral. Mais il a passé l'âge d'imaginer que tout ça vient sans son lot d'exigences en retour. Ce n'est pas parce qu'une fille est vieille et moche qu'elle est moins chiante et exigeante qu'une bombasse de vingt ans. Ce qui caractérise les femmes, c'est qu'elles peuvent faire profil bas pendant des mois avant d'annoncer la couleur. Il se méfie du genre de meuf qu'il pourrait attirer.

Les copains, c'est autre chose. Ecouter des disques ensemble pendant des années, aller aux concerts et parler de groupes, ces liens sont sacrés. On n'arrête pas de se voir juste parce qu'il faut changer de local. Mais ce qui avait changé, c'était qu'il fallait s'appeler pour convenir d'un rendez-vous alors que jusque-là ils poussaient sa porte quand ils passaient dans

le coin. Il n'était pas habitué à planifier des dîners, des soirées ciné ou des apéros pétards... Progressivement, sans qu'il y prête attention, beaucoup de potes s'étaient tirés en province, soit parce qu'ils avaient femme et enfants et qu'ils ne pouvaient plus vivre dans un trente mètres carrés, soit que Paris était trop cher et qu'ils avaient prudemment réintégré leur ville d'origine. Passé la quarantaine, Paris ne supportait en son sein que les enfants de propriétaires, le reste de la population allait poursuivre son parcours ailleurs. Vernon était resté. Il avait peut-être eu tort.

Il n'avait pris conscience de cet éclatement que plus tard, quand la solitude l'avait emmuré vif. Puis il y avait eu la série noire.

Ça avait commencé par Bertrand. Reprise de cancer. Le crabe était revenu par la gorge. Il en avait chié, déjà, pour le premier. Il se croyait tiré d'affaire. Ses amis, en tout cas, avaient fêté sa guérison comme une victoire définitive. Mais ça avait été si vite plié que ça les avait pris en uppercut, ils n'avaient réalisé qu'après l'enterrement. Durant les trois mois séparant l'annonce du diagnostic de son départ définitif, la maladie l'avait avalé. Bertrand portait des chemises noires dont il remontait le col. Il les portait comme ça depuis 1988. A force, il peinait à les boutonner tant la bière lui avait gonflé le bide. A quarante et quelques, il avait les cheveux longs et blancs, une paire de Ray-Ban fumées sur le nez, de belles boots en serpent et une gueule de voyou. Couperosé, mais bien conservé, le molosse.

Ça avait été un choc de s'habituer à le voir en pyjama de vieux. La perte des cheveux, ça passait encore. Mais le pyjama ridicule serrait le cœur de Vernon. Bertrand ne parvenait pas à s'alimenter, et la meilleure herbe du monde n'y changeait rien. Il avait perdu sa stature, qui le caractérisait. Trop expressifs sous la peau jaunie, les os devenaient obscènes. Il s'obstinait à porter ses bagues à têtes de mort alors qu'elles lui glissaient des doigts. Il se voyait crever, jour après jour, et il avait toute sa conscience.

Puis vint la douleur continue, le corps sans aucune force et le masque de squelette. Ils n'arrêtaient pas de plaisanter sur la pompe à morphine parce que la vanne était leur unique forme de communication. Parfois, Bertrand évoquait la mort qui l'attendait. Il disait que dans la nuit, la peur

le réveillait, et il disait « le pire, c'est que j'ai toute ma tête, et je sens mon corps qui fout le camp, et je ne peux rien faire ». Vernon ne pouvait pas répondre « allez, ça va s'arranger, accroche-toi, vieux ». Alors ils écoutaient les Cramps, le Gun Club et MC5 en buvant de la bière, tant que Bertrand la supportait encore. La famille était furieuse, mais franchement – qu'est-ce qui leur restait d'autre.

Et l'annonce de sa mort, un matin, texto sur son portable. Sur le coup, Vernon s'était contenté, comme les autres, de rester digne à l'enterrement. Lunettes noires. Ils avaient tous ça chez eux, et un beau costard noir. C'est ensuite que l'effarement l'avait accaparé. L'effarement, et le manque. Le réflexe de vouloir l'appeler, l'impossibilité d'effacer ses derniers messages vocaux, l'impossibilité de croire que c'est arrivé. Passé un certain âge, on ne se sépare plus des morts, on reste dans leur temps, en leur compagnie. Le jour anniversaire de la mort de Joe Strummer, Vernon avait continué comme quand Bertrand était là : il avait écouté l'intégrale des Clash, en buvant des bières. Ça n'avait jamais été un groupe qui l'intéressait. Mais l'amitié fait ça : on apprend à jouer sur le terrain de jeu des autres.

Ce jour de décembre 2002, ils faisaient la queue ensemble pour acheter du saumon parce que Bertrand réveillonnait avec une Norvégienne qu'il voulait épater de sophistication culinaire. Il s'était convaincu que le saumon fumé s'achetait dans cette boutique du cinquième et nulle part ailleurs. Après un trajet de métro assez long, ils attendaient leur tour. La queue se déroulait le long du trottoir, il y en avait facile pour quarante minutes. Vernon était allé se chercher des clopes et c'est à la radio du bar tabac qu'il avait entendu annoncer que Strummer était mort. Il avait rejoint Bertrand. Non, tu déconnes ! Tu crois que je déconnerais avec ça ? Bertrand était devenu blême, il avait quand même acheté son stock de saumon, et deux bouteilles de vodka. Ils avaient descendu la deuxième en reprenant *Lost in the Supermarket*, se souvenant de la fois où ils avaient vu Strummer en solo, ensemble. Vernon y allait juste pour accompagner et puis une fois sur place, une émotion inattendue l'avait fait chanceler, il avait collé son épaule contre celle de son pote et les larmes lui étaient montées aux yeux. Il n'en avait jamais rien dit, mais le jour de la mort de Joe Strummer, il avait tout raconté, et Bertrand avait

dit oui je sais j'avais vu mais j'avais pas envie de te pourrir avec ça.
Merde, Strummer. Qu'est-ce qu'on a eu de mieux, après ?

Trois mois plus tard était venu le tour de Jean-No. Ni bourré, ni en excès de vitesse. Une nationale, un camion, un virage et du brouillard. Au retour d'un week-end avec sa femme, il avait voulu changer de station radio. Elle s'en était tirée avec le nez pété. Celui qu'on lui avait reconstruit était vachement mieux que celui d'origine. Jean-No n'avait jamais pu en profiter.

Ce dimanche-là, Vernon était chez une copine, écroulé sur un matelas plié en deux contre un mur, et recouvert de tissu indien tellement troué par les pétards qu'on aurait pu croire que c'était un motif. Ils se faisaient une soirée *Alien*, tout le coffret, au vidéoprojecteur. La petite vivait métro Goncourt dans une chambre sous les toits. Pas loin de chez elle, il y avait un des derniers loueurs de DVD. Ils avaient déjà fait *Le Syndicat du crime* et *Mad Max*, *Le Parrain* et *Fantômes chinois*. C'était une perle, cette fille, branchée pétards et mangas. Pas le genre qui veut tout le temps sortir. Son seul côté casse-couilles c'était s'il te plaît Minou va me chercher des bonbons chez l'épicier. Cinq étages, à pied. Vernon n'était pas partant pour être un Minou serviable. Elle venait d'apporter des verres de Coca remplis de glaçons sur un immense plateau, le film était sur pause, et Vernon avait décroché quand son téléphone avait sonné, chose qu'il faisait rarement le dimanche. Mais Emilie ne l'avait pas appelé depuis si longtemps, il s'était douté que c'était important. Elle venait d'apprendre la nouvelle par la petite sœur de Jean-No. Ça avait surpris Vernon que ce soit elle qui se charge de prévenir les potes. Jean-No avait une femme, quand même. A l'hôpital, sur le moment, d'accord, mais de là à faire tourner l'info par la maîtresse. Il avait très bien connu Emilie, puis ils s'étaient perdus de vue, et l'occasion était mal choisie pour se donner des nouvelles.

Vernon avait insisté pour qu'ils continuent à regarder le film. Il s'était dit que ça ne lui faisait pas grand-chose. Ça l'avait étonné. Il avait pensé qu'il s'endurcissait. Pourtant, Jean-No, il le voyait toutes les semaines et après la mort de Bertrand ils s'étaient encore rapprochés. Ils déjeunaient ensemble au turc près de la gare du Nord, commandant toujours le même

menu à douze euros arrosé de bières glacées. Jean-No avait arrêté de fumer, il en avait chié. S'il avait su que c'était pour rien, le pauvre, il aurait mis son réveil la nuit pour fumer plus de clopes. Jean-No avait épousé une meuf chiante. Il y a beaucoup de garçons qu'un contrôle strict sécurise.

Ce n'est que plus tard, dans la nuit, que ça l'avait atteint. A l'instant où l'on glisse dans le sommeil, une morsure glacée l'avait transpercé. Il avait dû s'habiller et sortir – marcher dans le froid, être seul, voir des lumières croiser des corps se fondre dans le mouvement et sentir le sol sous ses pieds. Il était vivant. Il peinait à trouver son souffle.

Il sortait souvent marcher seul, la nuit. Il avait pris cette habitude à la fin des années 80, quand les rockers s'étaient mis à écouter du hip hop. Public Enemy et les Beastie Boys étaient sur le même label que Slayer, ça avait fait un pont. Au magasin, il était devenu pote avec ce fan de Funkadelic, un petit Blanc taciturne et teigneux, rétrospectivement il pense qu'il était dans l'héroïne, mais à cette époque il n'avait pas capté. Le mec faisait des tags, il signait « Zona » partout où il passait. Leur entente n'avait pas duré longtemps, Zona en avait marre de faire les rues, « les métros, c'est le vrai truc », il voulait niquer des rames, faire les dépôts, et Vernon n'avait pas envie de l'accompagner en bas. Il n'avait pas été contaminé – il peinait à s'intéresser aux récits héroïques de 93 MC ou des MKC, le style barbare ou le throw up chamallow... Il comprenait qu'il y avait un kif, mais il n'accrochait pas. Son truc à lui, c'était risquer de se briser les cervicales pour grimper sur le toit d'un immeuble et passer deux heures dans le silence de l'aérographe, à faire des pauses en grillant des clopes, regardant les gens passer, en bas, qui ne pensaient pas à lever les yeux et découvrir sa silhouette de sentinelle silencieuse.

La première nuit de sa vie sans Jean-No, il avait marché jusqu'à ce que les plantes des pieds le brûlent, puis il avait continué. Il pensait aux enfants de Jean-No, et ça ne collait pas. Orphelins de père. Le mot ne cadrait pas avec ce qu'il connaissait de ces trois machins débiles qui réclamaient sans cesse de l'attention, des gâteaux ou de nouveaux jeux.

Jean-No se comportait volontiers comme un connard. Il était arrogant. Il avait toujours écouté des musiques chelous, quand il était adolescent il

aimait Einstürzende Neubauten et Foetus, plus tard il s'était mis au hard casse-burnes, il était fan de Rudimentary Peni et se passionnait pour Minor Threat, alors qu'il buvait comme un trou. Il fallait quand même l'apprécier pour passer des soirées avec lui, d'autant qu'il était volontiers cinglant. A quarante ans, voulant s'embourgeoiser, Jean-No s'était mis à l'opéra. Il s'habillait comme un Playmobil endimanché et sortait des conneries de mec de droite, dix ans avant que ce soit la mode. A cette époque la chose était si atypique que ça avait un certain cachet.

Vernon vivait désormais dans un monde où Ian MacKaye pourrait se mettre au crack, Jean-No ne serait plus là pour déclarer quoi que ce soit.

Puis ça avait été le tour de Pedro. A peine huit mois plus tard. Arrêt cardiaque. Pedro s'appelait Pierre, mais il prenait tant de cocaïne qu'il avait hérité d'un prénom sud-américain.

Vernon attendait devant l'Elysée Montmartre, qui n'avait pas encore brûlé et où jouaient les Libertines. Il cherchait à serrer une improbable assistante-stagiaire qui bossait sur une émission d'Ardisson, elle ne parlait que de l'animateur, qu'elle prétendait détester mais qui la fascinait. Il avait vu un pote, de loin, devant la salle, et l'avait hélé, content de montrer la fille avec qui il était, une brune à frange jean cigarette talons aiguilles, comme la capitale en produisait en série, au début du millénaire. Et le pote en le voyant s'approcher avait pleuré. Il disait Pedro Pedro Pedro, sans pouvoir s'expliquer, et une immense fatigue avait envahi Vernon.

Pedro s'était mis dans le nez facile trois maisons, deux Ferrari, toutes ses histoires d'amour, d'amitiés, toute velléité de carrière, son look et la totalité de ses dents. Il ne faisait pas ça honteusement, en prétendant qu'il n'avait pas de problème, non, lui, son truc, c'était la gloriole, l'hystérie jubilatoire, une passion tout à fait assumée. Il s'en frottait les gencives, il s'en mettait sur le veston, il connaissait toutes les chiottes de tous les bars de Paris, il les sélectionnait exclusivement en fonction de la praticabilité des toilettes. Il arrivait à la maison et en mettait partout, il repartait deux jours après en laissant Vernon à l'état d'épave. Pedro, son truc, c'était Marvin Gaye, Bohannon, Diana Ross et les Temptations. Vernon aimait être invité chez lui, le son était exceptionnel, les fauteuils confortables et

il achetait des whiskys qui faisaient voyager – on se prenait tour à tour pour un gangster, un privé ou un dandy anglais.

Vernon avait remis la main sur une photo où on les voyait tous les quatre. Lui et les trois morts. Ils posaient autour de lui, pour ses trente-cinq ans. Une belle photo, de celles qu'on prenait avec un appareil argentique, qu'on faisait dupliquer pour les amis. Quatre garçons dans le brouillard mais minces, pleins de cheveux, les yeux vifs et le sourire dépourvu d'amertume. Ils levaient leur verre, Vernon était déprimé, ce soir-là, atteindre trente-cinq ans lui démolissait le moral. Quatre beaux gosses, heureux d'être crétins, au courant de rien, et surtout ignorant à quel point ils étaient du bon côté de ce que la vie leur réservait. Ils avaient écouté Smokey Robinson une grande partie de la nuit.

Après avoir enterré Pedro, Vernon avait cessé de sortir et de retourner les coups de fil qu'on lui passait. Il croyait que c'était une phase, que ça passerait. Ça ne lui paraissait pas déplacé d'avoir besoin de se replier sur lui-même, après une série de deuils aussi proches.

La vraie pénurie de blé s'était déclarée à cette époque, exacerbant sa tendance à l'isolement. Dîner chez quelqu'un sans avoir de quoi payer une bouteille le dissuadait d'accepter les invitations. Flipper en soirée que quelqu'un veuille faire une collecte pour acheter un gramme. Flipper que les entrées du métro soient infranchissables. Flipper de porter des baskets dont la semelle est décollée. Flipper pour des détails auxquels il n'avait jamais prêté attention, les ressasser jusqu'à l'obsession.

Il restait chez lui. Il bénissait son époque. Il descendait de la musique, des séries, des films. Il avait petit à petit cessé d'écouter la radio. Depuis ses vingt ans, son premier réflexe du matin avait toujours été de l'allumer. Mais à présent, ça l'angoissait sans l'intéresser. Il avait perdu l'habitude d'écouter les infos. Pour la télé, ça s'était fait tout seul. Il avait trop à faire sur Internet. Il jetait encore un œil aux gros titres, sur Internet. Mais il était surtout sur des sites porno. Il ne voulait plus entendre parler de la crise, de l'islam, du dérèglement climatique, du gaz de schiste, des orangs-outangs malmenés ou des Roms qu'on ne veut plus laisser monter dans les bus.

Sa bulle est confortable. Il y survit en apnée. Il réduit chaque action à son minimum. Il mange moins. Il a commencé par alléger le dîner. Une soupe aux nouilles chinoises, déshydratée. Il n'achète plus de viande, les protéines c'est pour les sportifs. Il mange essentiellement du riz. Il en fait provision par sacs de cinq kilos, chez Tang Frères. Il diminue les cigarettes – il repousse la première, il attend pour la deuxième, il se demande après le café du matin s'il a vraiment envie de la troisième. Il met ses mégots de côté, que rien ne se perde. Il connaît, autour de chez lui, les entrées de bureaux, là où les gens sortent en griller une dans la journée et il lui arrive de passer et de ralentir, il ramasse les mégots les plus longs. Il se sent comme un vieux feu, dont les braises se réveilleraient parfois sous un coup de vent, mais jamais suffisamment pour embraser le petit bois. Un foyer agonisant.

Parfois, ça le prend, un coup de speed. Il va sur LinkedIn et dresse des listes de gens qui paraissent encore avoir du boulot, et qu'il a connus, en se promettant de les contacter. Il imagine l'histoire qu'il raconterait, ça commencerait par une histoire de filles. Son identité de chaud lapin met les mecs dans un état propice aux discussions sympas. Donc il dirait ça – je n'étais pas à Paris, je fourrais une petite Hongroise qui m'avait emmené à Budapest, ou une belle Américaine qui voyageait tout le temps, peu importe la nationalité pourvu qu'on ait la sensation qu'il a bien rigolé, et voilà que je suis dans le coin et que je cherche du taf, n'importe quoi, t'aurais pas quelque chose pour moi, par hasard. Il la jouerait un peu routard, tranquille, pas le mec stressé. Côté thunes, il ne peut pas raconter d'histoires, ça se voit qu'il n'a plus un rond. De toute façon, il n'a jamais roulé sur l'or. De son temps, ça ajoutait en crédibilité. C'était avant les années 2000 et que dans le public des concerts, mine de rien, tout le monde porte des pompes neuves et chères, de la bonne marque, la bonne montre au poignet, celle de saison, le petit jean qui va bien et dont la coupe atteste qu'il a été acheté dans l'année. Depuis Zadig et Voltaire, la mouise a perdu son aura poétique – alors que pendant des décennies elle venait valider l'artiste, le vrai, celui qui a préféré ne pas vendre son âme. Aujourd'hui, c'est mort aux vaincus, même dans le rock.

Mais il ne passe jamais aucun coup de fil pour demander de l'aide. Il serait incapable de définir ce qui l'en empêche. Il a eu le temps d'y

réfléchir. L'éénigme reste entière. Il a consulté sur Internet les conseils prodigués aux procrastinateurs pathologiques. Il a dressé les listes de ce qu'il avait à perdre, de ce qu'il risquait, à côté de la liste de ce qu'il avait à gagner. Ça ne change rien. Il n'appelle personne.

Alexandre Bleach est mort. Vernon, en voyant son nom se répéter sur Facebook, ne percut pas tout de suite. On l'a retrouvé, mort, dans une chambre d'hôtel.

Qui va payer ses loyers en retard ? C'est la première question que Vernon se pose. Les mails et textos qu'il a envoyés ces dernières semaines sont restés sans réponse. Ses appels à l'aide. Il avait l'habitude qu'Alex soit long à la détente. Vernon comptait sur lui. Comme chaque fois que la situation devenait critique. Alexandre finissait toujours par le dépanner.

Vernon est assis devant son ordinateur – des sentiments contradictoires ou étrangers les uns aux autres brassent sa poitrine, comme des chats lancés dans le même sac par une main agile et impitoyable. Sur Internet, ça se répand comme une lèpre. Ça fait longtemps qu'Alexandre appartenait à tout le monde. Vernon pensait être habitué. Quand Alexandre sortait un disque ou commençait une tournée, impossible de l'ignorer. Pas une heure de la journée sans le voir exhibé, gigoter quelque part, débiter quelques inepties de sa belle voix grave de toxico crooner. Alexandre avait été touché par le succès comme on est percuté par un camion : il ne donnait pas trop l'impression d'en être sorti indemne. Son problème n'avait pas été la grosse tête, plutôt un désespoir violent, qui avait fatigué ses proches. Il est difficile de voir quelqu'un obtenir ce que tout le monde désire, et de devoir le consoler, en prime.

Il n'y a pas encore de photos du macchabée dans sa chambre d'hôtel. Ça viendra. Alex est mort noyé. Dans une baignoire. Une coproduction champagne et médocs, il s'est endormi. Va savoir ce qu'il est allé foutre dans une baignoire, tout seul, dans un hôtel, en plein après-midi. Va savoir, de toute façon, ce qui rendait ce type si désespérément malheureux. Alex aura planté jusqu'à sa mort. L'hôtel est trop médiocre pour faire rêver, mais pas assez calamiteux pour que ce soit exotique. Ça lui arrivait souvent de prendre une chambre en ville pour quelques jours, il suffisait qu'il pense voir un photographe en bas de chez lui pour qu'il

aille dormir ailleurs. Alex aimait vivre à l'hôtel. Il avait quarante-six ans. Qui attend le seuil de l'andropause pour partir d'overdose ? Michael Jackson, Whitney Houston... un truc de Black, peut-être.

Bleach aimait revoir ses vieux amis. Ça le prenait comme une envie de pisser, mais ça le prenait régulièrement. Il ne donnait aucune nouvelle pendant un an, voire deux, puis il se mettait à appeler comme un forcené, ou bombardait de mails, il était même capable de débouler chez l'un ou chez l'autre, à l'improviste. On ne pouvait pas prendre un verre avec lui dans un bar. Toute conversation était interrompue au bout de cinq minutes, par un fan, et le fan peut être agressif. Ou complètement timbré. En règle générale, le fan qui s'incruste dans une conversation est lourd. Quand l'envie prenait Alexandre de voir Vernon, il passait un coup de fil et s'invitait chez lui. Ils buvaient une bière et prétendaient que rien n'avait changé. Quelle blague. Alexandre gagnait en une chanson ce qu'un type comme Vernon avait encaissé en plus de vingt ans de magasin. Comment ce léger détail aurait-il pu ne pas modifier leurs rapports ?

Alex s'était fait de nombreux amis, dans son milieu de VIP. Mais il était convaincu que sa « vraie vie » s'était arrêtée avec le succès. Vernon avait souvent essayé de lui démontrer que c'était une vue de l'esprit : autour de la trentaine, les choses commencent à perdre en éclat, qu'on soit précaire ou méga star, ça ne va en s'arrangeant pour personne. La différence, c'est que pour ceux qui ne montent pas dans le train du succès, il n'y a aucune compensation. Ce n'est pas parce que la jeunesse s'éloigne qu'on fait le tour du monde en première classe, qu'on baise les plus belles filles, qu'on côtoie des dealeurs cool ou qu'on se met à investir dans les Harley Davidson. Mais Alex ne voulait rien entendre. Et il paraissait, effectivement, se sentir tellement mal que c'était difficile de le convaincre qu'il avait de la chance.

La première fois qu'il avait poussé la porte du magasin, Alexandre était encore un bambin. Ses grands yeux, bordés de cils longs et recourbés, lui donnaient une expression enfantine. Il débarquait avec une Jenlain, prenait place sur le tabouret et demandait à écouter des disques. Pour Alex, Vernon restait celui par qui la magie était arrivée : celui qui lui avait fait écouter pour la première fois le double live de Stiff Little

Fingers, les Redskins, le premier EP des Bad Brains, la Peel Session de Sham 69 ou le *Fight or Die* de Code of Honor. Alex était encore mineur, il avait de grosses joues et ne jouait pas les durs. Son sourire était sans doute pour beaucoup dans son ascension fulgurante – ce sourire faisait le même effet que regarder des chatons sur YouTube. Il aurait fallu la cuirasse d'un psycho killer pour ne rien ressentir. Il grattouillait et couinait, comme tout le monde, d'un groupe à l'autre. Comme souvent la gloire avait frappé là où personne ne l'attendait. Il y avait des héros, dans la scène de cette époque, des gens sur qui ils auraient tous parié. Et qui s'étaient, tous, plus ou moins évaporés dans la nature. La passion d'Alex pour la drogue s'était déclarée tardivement, et avait tout emporté sur son passage. Mais ce garçon avait toujours avancé un poignard invisible enfoncé dans la poitrine. Il avait beau rigoler au moindre prétexte, un truc était pété, dans le regard, une faille que rien n'empêcherait de s'approfondir.

Une question bassement pragmatique taraude Vernon : qui va payer son loyer ? Ça a commencé peu de temps après la mort de Jean-No. Ils s'étaient croisés par hasard, vers la station Bonsergent. Alexandre s'était jeté dans ses bras. Longtemps qu'ils ne s'étaient vus, ça remontait au concert de Tricky à l'Elysée Montmartre. Passé la gêne des premières minutes, teintée de la rancœur du cinéma qu'il fallait jouer, celui des vieux potes qui ont plein de choses à se dire, comme si les histoires de ventes sur eBay de Vernon étaient équivalentes en intérêt aux histoires de nuits de défoncage sur un yacht avec Iggy Pop, ça finissait toujours par devenir assez cool, traîner avec Alexandre.

Alex était salement défoncé, ce jour-là. Il avait l'enthousiasme confus et le débit précipité du gars qui n'est pas rentré chez lui depuis un moment, et qui devrait y songer. La neige recouvrait les trottoirs et il fallait le soutenir par le coude pour l'empêcher de s'étaler. Enthousiaste, comme à son habitude, il avait insisté pour que Vernon monte avec lui chez son dealleur, qui vivait à deux pas. Un type obséquieux, avec une tête de premier de la classe, qui composait de la musique sur GarageBand. Il fumait une herbe hollandaise si forte qu'elle donnait mal à la tête tout de suite. Il voulait à tout prix leur faire écouter ses « derniers sons ». Ils avaient enduré une série de nappes de synthé calées sur des

beats pour le moins précaires. Alex était déjà défoncé, il écoutait ces merdes avec le plus grand intérêt, en expliquant au dealeur qu'il travaillait sur les hertz, les ondulations par seconde du son, qu'en les agençant d'une certaine manière on parvenait à modifier les cerveaux. Il était barré dans cette histoire de synchronisation des ondes cérébrales, et le dealeur était suspendu à ses lèvres. La vérité était connue de tous – Alex n'était plus capable de composer un morceau depuis des années. Il se rabattait sur les « alpha waves » faute de pouvoir aligner trois accords ou d'écrire un refrain qui se tienne.

Il faisait nuit quand ils s'étaient retrouvés sur le trottoir. Peu de voitures circulaient et les rues étaient bizarres de blanc et de silence. Vernon s'était foutu de la gueule de cette comédienne tout en noir qui s'étalait sur une affiche en quatre par trois, tordant du cul sur une moto. Il avait dit quelque chose de désagréable comme « elle a l'air tellement quiche celle-là je préfère encore me taper une meuf en plastique » et Alexandre avait ri jaune. De toute évidence, il la connaissait. Vernon s'était demandé s'il l'avait attrapée. Alex plaisait aux filles, il n'avait pas eu besoin de vendre des disques pour ça. Beaucoup de ses amis étaient des VIP, ces gens dont on connaît le nom et la gueule sans les avoir jamais rencontrés. Il enregistrait leur numéro dans son téléphone portable sous des noms de code, au cas où il se le ferait voler ou le perdrat. L'idée que son répertoire tombe entre les mains de n'importe qui le rendait parano. Souvent, quand son téléphone sonnait, il regardait l'écran avec perplexité, incapable de se souvenir de ce à quoi correspondait le nom qu'il voyait s'afficher. « SB » par exemple, le laissait songeur : s'agissait-il de Sandrine Bonnaire, Stomy Bugsy, Samuel Benchetrit, ou d'un nom de code plus complexe encore, tel Salope Bileuse ou Sodomite Balaise ? Impossible de s'en souvenir jusqu'à ce qu'il écoute le message et se souvienne : « SB » pour « salle de bains » parce que c'est là qu'il avait discuté pendant des heures avec Julien Doré. Sur le coup, ça avait dû lui paraître lumineux. Comme bien des choses obscures qu'on fait après trois heures du matin.

Vernon avait demandé « et tu te souviens de Jean-No ? » Bien sûr qu'il se souvenait. Ils avaient brièvement joué ensemble, dans les Nazi Whores, au tout début des années 90. Ils ne s'étaient pas revus depuis

plus de dix ans. Jean-No détestait Alex, et tout ce qu'il représentait – le rock à textes, le militantisme bobo, et par-dessus tout un succès foudroyant, qu'on ne pouvait pas attribuer à sa filiation, et qui rendait Jean-No malade. Ils avaient fonctionné en binôme, ils avaient œuvré sur les mêmes domaines – il y en avait un qui avait attrapé le pompon, et l'autre qui s'était fait clouer au sol. La comparaison lui était insupportable – dauber sur Alex était une activité qui occupait beaucoup du temps de Jean-No. « Tu sais qu'il est mort ? » et Alex avait blêmi, bouleversé. Vernon s'était senti mal à l'aise devant tant d'émotion non feinte, mais n'avait pas eu le cœur d'ajouter « ne fais pas cette tête-là, franchement il ne pouvait pas te saquer ». Alex avait insisté pour le déposer en taxi, puis pour monter chez lui. Assez vite, ils avaient été sur la même longueur d'onde – deux hamsters frénétiques pédalant pour faire avancer la même roue. Lové dans le sofa, Alex se sentait comme dans un œuf. Il adorait l'espace exigu de l'appartement, il se recroquevillait et se sentait protégé, chez Vernon. Ils avaient écouté les Dogs, ce qui ne leur était plus arrivé, ni à l'un ni à l'autre, depuis vingt ans. Alex était resté trois jours. Il était obsédé par ce qu'il appelait sa « recherche » sur les battements binauraux et lui avait imposé l'écoute de plusieurs types d'ondes, censées avoir un impact profond sur l'inconscient, mais qui, à l'épreuve des faits, échouaient à donner ne serait-ce qu'une migraine. Alex était arrivé avec cinq grammes sur lui. Ils les avaient pris sans se hâter, comme des anciens. Vernon piquait souvent du nez – la coke le détendait et l'aidait à dormir – et Alex s'était mis en tête de s'auto-interviewer, chez lui, assis sur le sofa. Il avait avec lui une vieille caméra, il avait empilé trois petites cassettes vidéo d'une heure à côté de l'écran télé et quand Vernon était revenu à lui, il lui avait fait un show pas possible – « c'est mon testament, mec, tu comprends ? Je te le laisse à toi. Je te fais tellement confiance. » Il n'avait plus toute sa tête. Puis il était reparti sur ses histoires d'ondes delta et gamma, le processus créatif et l'idée de faire une musique qui serait comme une drogue, qui modifierait les circuits neuronaux. Vernon était désespéré, Alex lui mettait des sons pourris et le forçait à les écouter au casque.

Vernon était descendu faire des courses de Coca, de clopes, de chips et de whisky, avec la carte bleue de son copain chanteur. « Mais il n'y a

vraiment rien à manger, chez toi, tu vis de quoi en fait maintenant ? Tu veux que je te laisse un peu de thune ? » Vernon avait deux loyers de retard, il luttait âprement pour ne pas cumuler trois loyers à payer, une légende urbaine voulant que jusqu'à trois mois on ne courre aucun risque d'expulsion. Ça avait commencé comme ça. Alexandre avait viré l'équivalent de trois loyers sur son compte – je te jure, de nous deux, c'est à moi que ça fait le plus plaisir. Et Alex avait insisté, en partant, « appelle-moi si t'as besoin de thunes, j'en ai, tu sais... Tu le feras, tu promets ? »

Et Vernon l'avait fait. Il avait d'abord pensé se débrouiller autrement mais au quatrième mois de retard, il l'avait fait. Alex l'avait dépanné. Sans traîner. Et quelques mois plus tard, Vernon l'avait rappelé. C'était gênant, mais c'était aussi comme replonger en enfance. Quand ses parents étaient encore de ce monde et qu'il pouvait compter sur eux, *in extremis*, pour se tirer d'un mauvais pas. Il y avait une part d'enfance protégée, dans ce système de dépannage amical. Et Alex l'avait renfloué. Il avait inscrit le numéro du compte de Vernon dans la liste de ses virements – et en trois clics il le tirait d'affaire. Vernon renâclait, repoussait le moment de le faire. Il oscillait entre culpabilité et agressivité, gratitude et soulagement. C'était devenu tellement facile, l'argent, pour Alexandre, et tellement difficile pour les autres. Vernon envoyait un chèque au proprio, et ensuite il se faisait un petit stock de clopes, de nourriture et gardait jalousement dans une boîte de quoi s'acheter sa bière quotidienne. Il survivait comme ça.

On sonne à sa porte. Vernon ne répond pas. Ça doit être le facteur qui veut lui présenter un recommandé. Il ne les signe pas. Il ne s'occupe plus d'aucun document administratif. Ça s'est produit, petit à petit, il s'est mentalement paralysé – il y a de plus en plus de tâches relativement simples à accomplir et dont il ne parvient plus à s'acquitter. Il baisse le volume de la musique et attend. On insiste. On frappe à présent. Vernon est assis sur son lit, les mains croisées sur les genoux, il a l'habitude – il attend qu'ils partent. Mais un bruit inhabituel, dans la serrure, l'alerte de ce qu'on force pour ouvrir, de l'extérieur. Il comprend tout de suite ce qui se passe. Sans un mot, il se précipite sur son jean et enfile un pull propre.

Il noue les lacets d'une vieille paire de Doc basses quand la porte s'ouvre. Il est fébrile comme dans une montée de mauvais speed. Quatre hommes entrent et le dévisagent. Celui qui est à la tête du groupe prend la parole, « monsieur, vous auriez pu nous ouvrir ». Il le dévisage, il l'évalue. Il porte un élégant foulard bleu marine noué autour du cou et des lunettes à monture rouge. Son costume gris est trop court. Il lit d'un ton neutre, sur une tablette numérique – lalali domicilié au lalala vous êtes monsieur et lalala le locataire des lieux...

Dix ans qu'il le paye, ce putain de loyer. Dix ans. Plus de 90 000 euros. Dans les poches d'un abruti, payé à rien foutre. Son propriétaire doit être le genre héritier qui chiale qu'il est trop imposé. En dix ans, aucun travaux – il faut le harceler pour réparer un chauffe-eau. 90 000. Pas une heure de travail, pas un déplacement, pas un investissement. Et on le met dehors.

Le regard de Vernon se fixe sur le pantalon de l'huissier, à l'endroit où il lui boudine les cuisses. Vernon attend que le petit groupe d'hommes dresse la liste de ses biens, et reparte, lui laissant le temps de se débrouiller. S'il n'était pas interdit bancaire depuis des années, il leur ferait un chèque, pour relancer la procédure. L'un dans l'autre, tout ça devrait pouvoir s'arranger – celui qu'il identifie comme le serrurier paraît vraiment sympathique. Sa grosse moustache grise, à l'ancienne, lui donne une tête de syndicaliste. Vernon espère qu'il n'a pas abîmé la serrure en la forçant, il n'a pas les moyens de la changer. Or il peut avoir besoin, quand même, de sortir de chez lui cinq minutes. Il ne reste rien à voler – même un Kosovar en déroute ne se donnerait pas la peine d'embarquer ce qui lui sert d'ordinateur. La bécane et sa tour pèsent des tonnes, et relèvent de l'antiquité. L'huissier lui recommande de rassembler les affaires dont il a besoin dans les jours à venir, et de quitter les lieux. Aucun d'entre eux ne dit allez on lâche l'affaire, on reviendra, laissons-lui dix jours pour se retourner et on verra. Les deux costauds qui n'ont pas prononcé un mot se campent au milieu du studio et lui conseillent, sans la moindre hostilité, d'obtempérer au plus vite.

Vernon observe la pièce – est-ce qu'un objet pourrait être proposé en échange d'un délai supplémentaire ? Il sent poindre, en face de lui, un agacement inquiet – les hommes craignent qu'il réagisse violemment. Ils

ont l'habitude du pathos et des cris. Vernon demande un quart d'heure, l'huissier soupire – mais il est soulagé : le client n'est pas un forcené.

Vernon monte sur un tabouret pour attraper au-dessus de l'armoire le sac le plus solide qu'il possède. En le descendant, des boules de poussière grise lui tombent sur les épaules. Il éternue. Certaines situations sont si insolites qu'on se refuse à les envisager comme se déroulant réellement. Il remplit son sac. Son casque, l'iPod, un jean, la correspondance de Bukowski, deux pulls, tous ses caleçons, une photo dédicacée de Lydia Lunch, son passeport. La terreur bloque toute réflexion. Parce qu'il vient juste d'apprendre la mort d'Alex, il pense à tirer du fond d'un placard, caché derrière ses piles impeccablement rangées de *Maximum Rock'n'roll*, *Mad Movies*, *Cinéphage*, *Best et Rock & Folk*, le petit paquet de trois cassettes qu'Alexandre a filmées chez lui, lors de son ultime visite. Il pourrait essayer de les vendre... Puis Vernon quitte ses Doc pour enfiler ses bottes préférées. Il attrape un réveil jaune en plastique acheté dans un bazar chinois il y a déjà dix ans, et qui a bien tenu le coup. Le sac est lourd. Il quitte l'appartement, sans un mot. L'huissier le retient, sur le palier, non, il n'y a pas de garde-meubles qu'il préfère à un autre, oui, un mois pour récupérer ses affaires, signer là, pas de problème. Puis il descend les escaliers, en fait toujours convaincu que tout ça n'est pas sérieux, qu'il va revenir.

Il croise sa gardienne dans l'escalier. Elle l'a toujours eu à la bonne. Il est un locataire idéal, célibataire, qui pense toujours à lui faire une réflexion sur le bruit que font les travaux en cours dans la rue, le temps à venir et quelques blagues – une cour légère, qui ne porte pas à conséquence mais qui enchantera cette femme d'une soixantaine d'années. Elle lui demande si tout va bien – elle n'a pas compris que des serruriers étaient montés chez lui. Il ne trouve ni les mots, ni le courage pour le lui dire. Elle ne s'étonne pas de le voir descendre un si gros sac, elle l'a vu partir chargé pour la Poste des dizaines de fois auparavant. Il découvre alors la honte qu'il ressent de sa situation. La dernière fois qu'il a été expulsé, c'était du lycée. Il était venu en cours sous acide avec son pote Pierrot, qui plus tard devait se pendre sous un pont, un dimanche à l'aube – et ils avaient été envoyés chez le directeur, qui les avait expulsés. Ce souvenir le renvoie à la cuisine du foyer familial. Ses parents sont morts

jeunes. Il n'est pas sûr qu'ils l'auraient aidé. Ils étaient durs. Ils avaient ce souci du droit chemin, ils n'avaient jamais été d'accord avec toutes ces histoires de rock'n'roll. Ils voulaient qu'il passe un concours administratif. Commerçant, ils avaient toujours dit que ça finirait mal. Finalement, ils avaient vu juste.

Dans la rue, l'évocation des objets qu'il a laissés dans l'appartement alors qu'il aurait dû les prendre décroche des jets de pierres dans sa poitrine. Il touche du bout des doigts le papier administratif plié en quatre dans sa poche arrière. Ses mains tremblent, elles ne lui obéissent plus. Il faut qu'il se pose, qu'il réfléchisse au calme, et trouve comment arranger tout ça. Mille euros. C'est beaucoup mais ça se trouve. Ses affaires ne sont pas perdues – il y a davantage de choses auxquelles il tient que ce à quoi il s'attendait. La montre que Jean-Noël lui a offerte. Les test pressings du premier album des Thugs, qu'il a récupérés par hasard quand le label manager de Gougnaf Mouvement a squatté chez lui quelque temps. La flasque Motörhead qu'Eve lui avait ramenée d'une virée à Londres. Le tirage original d'une photo de Jello Biafra que Carole avait prise à New York. Et le Selby dédicacé.

La menace d'une expulsion planait sur lui depuis si longtemps qu'il avait fini par croire que c'était la vieille sirène d'une guerre qu'il gagnerait toujours. Si Alexandre était encore là, Vernon saurait quoi faire : il irait en bas de chez lui et remuerait ciel et terre pour le retrouver. Il n'aurait aucune honte à le faire – son vieux pote aurait été heureux de le sortir de là. C'est à ça que Vernon lui servait, sur la fin : donner à son argent quelque valeur réelle.

Si seulement il s'était mis en tête de trouver Alexandre, plutôt qu'envoyer sporadiquement un mail poli en attendant qu'il se réveille. Si Vernon avait été taper l'incruste chez Alex, tout se serait déroulé différemment. Ils se seraient drogués ensemble, tranquilles, à domicile – et Alex ne serait pas allé prendre un bain, dans un hôtel merdique. Ils auraient écouté des live de Led Zep au Japon, à la place.

La ville sans argent, Vernon la pratique depuis un moment. Salles de ciné, magasins de fringues, brasseries, musées – il y a peu d'endroits où l'on puisse s'asseoir au chaud sans rien payer. Restent les gares, le métro, les bibliothèques et les églises, et quelques bancs qui n'ont pas été

arrachés pour éviter que les gens comme lui s'assoient gratuitement trop longtemps. Les gares et les églises ne sont pas chauffées, l'idée de frauder le métro avec sa valise le démoralise. Il remonte l'avenue des Gobelins, vers la place d'Italie. Il a de la chance, un soleil franc éclaire les rues, alors qu'il a plu tous ces derniers jours. Il aurait suffi qu'il tienne un mois de plus et c'était le début de l'hiver légal.

Il essaye de garder le moral en regardant les filles, dans la rue. De son temps, au premier rayon de soleil les filles sortaient ce qu'elles avaient de plus court, pour fêter l'événement. Aujourd'hui, elles portent moins de jupes, plus de baskets, leur maquillage est devenu discret. Il voit beaucoup de dames qui ont passé la quarantaine et qui font comme elles peuvent, avec des vêtements achetés pendant les soldes et qui les ont séduites sur les portants, des choses pas chères et qui paraissaient d'honnêtes copies de fringues bien coupées. Mais une fois qu'elles les portent on ne voit plus que leur âge. Et les gamines, les gamines sont toujours aussi belles mais elles s'arrangent moins bien. Il faut dire que le retour des années 80 leur fait du tort.

Le jeudi, les portes de la bibliothèque n'ouvrent qu'à 14 heures. Vernon en a déjà marre d'être dehors. Il remonte l'avenue de Choisy et s'installe sous un abribus. Il avait en tête d'aller jusqu'au parc, mais son sac est trop lourd. Il s'assoit à côté d'une quadra qui ressemble vaguement à Jean-Jacques Goldman. Elle a posé entre ses pieds un cabas volumineux, en toile, rempli de nourriture de baba cool. Tout dans son attitude respire l'intelligence, l'aisance, le sérieux et la prétention. La femme évite ostensiblement son regard, mais le premier bus qui passe n'est pas le sien. Elle sort une cigarette de la poche de sa veste, il essaye d'engager la conversation, il sait qu'elle va le prendre pour un lourd, mais il a besoin d'échanger quelques mots avec quelqu'un.

— Ce n'est pas contradictoire – je veux dire, manger bio et fumer des cigarettes ?

— Oui, mais en même temps, je fais ce que je veux, non ?

— Et vous voudriez m'en donner une, de cigarette ?

Elle tourne la tête en soupirant, comme si ça faisait trois heures qu'il la harcelait. Il ne faut rien exagérer, se dit Vernon, la meuf n'est pas une

bombe, elle n'est pas toute fraîche, elle doit pouvoir faire ses courses sans se faire draguer tous les cent mètres. Vernon insiste, il sourit en désignant son sac :

— Je me suis fait expulser de chez moi, ce matin. J'ai eu cinq minutes pour rassembler mes affaires et partir. J'ai oublié de prendre mes clopes.

Elle hésite à le croire, puis elle change d'attitude. Voyant son bus approcher, elle sort un paquet de cigarettes de son cabas et le lui tend. Elle le regarde droit dans les yeux, Vernon remarque qu'elle est émue. La meuf doit être sensible, elle est au bord des larmes.

— Je peux pas faire grand-chose pour vous, mais...

— Vous me donnez le paquet ? Génial. Je vais fumer plein de clopes. Merci.

A travers la vitre de son bus, elle lui fait un signe de la main, quelque chose comme allez ça va aller. La pitié, dénuée de mépris, qu'il lui inspire, accable Vernon plus puissamment que si elle l'avait traité de tous les noms.

En une heure, il a terminé les cinq cigarettes du paquet. Le temps passe avec une lenteur insupportable. Vernon aimeraient pouvoir poser son sac quelque part. Si seulement les consignes des gares existaient encore.

Enfin, la bibliothèque ouvre. Le décor lui est familier. Il y a emprunté beaucoup de comics, et de DVD. Avant que les journaux ne soient tous lisibles sur la Toile, il venait souvent feuilleter la presse quotidienne. Il s'installe à côté d'un radiateur et ouvre un exemplaire du *Monde*, qu'il n'a aucune intention de lire. Mais s'il était une femme, il aurait envie de s'adresser à un homme qui lit *Le Monde*, surtout s'il prend un air concerné, l'air du mec qui se renseigne mais ne s'en laisse pas conter.

Il feuillette mentalement un répertoire imaginaire, dresse la liste des gens qui pourraient le dépanner, de la lettre A vers la lettre Z. Il y a forcément quelqu'un chez qui il pourrait se pointer, qui aurait un canapé ou une chambre à lui prêter. Ça va lui revenir.

Il repère une brune, à la table voisine. Ses cheveux sont tirés en arrière et elle porte des boucles d'oreilles démodées, des pendentifs dorés avec des petites pierres brillantes. Elle est soignée, mais quelque chose cloche

dans son élégance – elle est datée. Elle donne la sensation d'être en prise avec la solitude. Elle a ouvert des livres de médecine sur sa table. Peut-être qu'elle est atteinte d'une maladie très grave. Ils pourraient s'arranger, lui et elle. Vernon l'imagine, seule dans un grand appartement, ses enfants seraient grands, ils étudieraient à l'étranger et ne rentreraient qu'à Noël, elle aimerait le sexe et les hommes immatures, elle aurait assez souffert pour savoir que quand on tient un mec bien, on fait des efforts pour le garder, mais rien qui l'ait trop démolie, non plus. Et elle serait seule, par exemple parce que très prise par son boulot, ou parce que récemment quittée par un mec encore plus riche qu'elle, qui aurait eu un coup de cœur pour une jeune, alors avant de partir il lui aurait laissé un pognon fou. Reconnaissante d'avoir un homme à la maison, elle libérerait une pièce dans son appartement, pour Vernon, il en ferait le salon à musique, ce serait meublé de bric et de broc mais il investirait dans le son et parfois le soir ils s'y assoiraient, tous les deux, elle se moquerait gentiment de sa collection de disques pirates, mais au fond elle aimerait qu'il ait une passion noble. Les femmes aiment les garçons qui aiment le rock, c'est juste assez sale pour les affoler tout en s'accordant assez bien avec le confort bourgeois.

Ces pensées l'occupent et l'euphorisent quelques minutes, puis s'estompent. Et Vernon se souvient de toutes les fois, dans le métro, où il repérait ceux qui faisaient semblant de faire partie des voyageurs mais restaient sur le quai, pendant que lui était dans la rame et les observait. Station Arts et Métiers, sur la ligne 11, direction Hôtel de Ville, il y avait ce jeune Black qui dormait, toujours sur le même banc, un kyste énorme déformait sa joue. Il est resté là plus de deux ans. Il y avait la Roumaine de République, on l'avait vue donner le sein à son bébé, puis la gamine avait appris à marcher, plus tard elle buvait du Coca-Cola aux pieds de sa mère.

Il ne sait pas encore qui va l'héberger, mais il sait qu'il ne dira pas la vérité. C'est trop flippant. Il bricolera un truc plus léger. De toute façon les gens aiment qu'on les trompe. On est fait comme ça. « Maintenant je vis au Canada, je dois passer régler de la paperasserie, je cherche un point de chute pour trois nuits – y a-t-il moyen d'emprunter votre salon ? » Trois nuits. Au-delà, c'est abusé. Le Canada, c'est bien – une

destination qui n'intéresse personne, qu'on n'aille pas lui poser des questions auxquelles il ne saurait pas répondre. Je bois du sirop d'érable, les Hells Angels sont toujours aussi méchants, la coke est bon marché, les filles sont chaudes mais il faut s'habituer à l'accent.

Emilie ! Faut-il qu'il soit chamboulé pour ne pas y avoir pensé immédiatement, il sait aller chez elle les yeux fermés. Son deux pièces au cinquième sans ascenseur, derrière la gare du Nord, que ses parents ont acheté quand elle avait vingt ans. Des fêtes mémorables se sont déroulées là-bas. Et des dizaines de soirées en petit comité, il y a dansé, il y a bu, il y a vomi, il y a souvent bainé dans la salle de bains, il y a dîné, il y a fumé des pétards, il y a écouté les Coasters, des albums de Siouxsie et Radio Birdman. Emilie était bassiste. Elle aimait L7, Hole, 7 Year Bitch, et d'autres trucs assez atroces, que seules les filles peuvent écouter. Raide et méprisante, sur scène, à la new-yorkaise. Dans le civil, une gentille. Peut-être trop. Pas forcément heureuse, en amour. Elle rougissait facilement, il trouvait ça sexy. Elle portait des bottes hautes à la *Chapeau melon et Bottes de cuir*, et quand elle était sur scène ses hanches dessinaient des cercles langoureux et bizarrement convulsifs, elle tenait la basse au niveau des genoux, et tapait sur les cordes en tournant la tête vers l'arrière pour choper les yeux du batteur, ça faisait penser à une levrette. Elle jouait bien. Personne ne sait pourquoi elle a arrêté la musique quand le groupe a splitté. Quand elle l'avait appelé, en larmes, pour lui apprendre que Jean-Noël était mort, ça lui avait fait de la peine pour elle. Qu'elle en soit encore là, à coucher avec des mecs pas libres. Elle voulait tout le temps qu'ils se voient, après l'enterrement, Vernon n'avait pas le moral, il n'avait pas répondu. Emilie avait déversé une rafale de commentaires incendiaires, sur sa page Facebook. Auxquels il n'avait pas répondu. Il ne lui en garde aucune rancune, il sait que des fois on perd la raison.

Vernon ferme la porte de la salle de bains. Droite contre le dossier de sa chaise, Emilie pince sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index, le regard perdu. Quand elle prend conscience de son geste, elle tire sur son pull trop étroit, qui remonte dans son dos. Elle a souvent vu sa mère faire ce geste avec la lèvre, les yeux fixés sur un point, donnant l'impression d'être ailleurs.

Elle se sert un deuxième verre de blanc, elle entend Vernon sous la douche. Ils vont dîner vite fait, puis elle se retirera dans sa chambre avec son iPad et la bouteille, le plus tôt sera le mieux. Quand elle l'a vu devant sa porte, une colère volcanique lui a grillé les entrailles, mais malgré ses deux ans d'analyse elle est toujours incapable de dire les choses comme elle les pense. Les reproches ne franchissent pas ses lèvres. Elle en veut à Vernon, elle a fantasmé ce type de scène des dizaines de fois : quelqu'un de ce groupe lui demande de l'aide et elle lui crache à la gueule. Au lieu de quoi elle a senti la commissure de ses lèvres tirer vers le bas, quand il lui a demandé s'il pouvait s'incruster pour un soir, son expression s'est encore assombrie quand il a essayé de parler d'Alex pour réchauffer l'ambiance. Elle n'a pas envie d'évoquer Alex, ni de revenir sur le passé.

Elle a sorti les verres, balancé des sous-bocks et rempli un bol d'amandes grillées avec des mouvements brusques, elle faisait les gestes de l'hospitalité en y mettant de la mauvaise grâce, pour que ça reste désagréable. Elle a surveillé que Vernon ne tache pas la table basse suédoise à six cents euros en solde chez Sentou. Emilie est devenue balistique sur la propreté. Avant, elle s'en foutait royalement. Aujourd'hui, elle pourrait égorger pour quelques miettes sous une table, ou des traces de calcaire sur un robinet. Il y a une contrepartie – elle éprouve un plaisir indicible quand tout est ordonné et propre.

Vernon a fait celui qui ne remarquait pas la tension, il a demandé « Tu veux pas me couper les cheveux ? Tu te souviens que tu coiffais tout le monde ? » Et au lieu de l'envoyer chier direct elle a répondu « Ce soir, t'es sûr ? » Deuxième verre de blanc, son humeur s'est adoucie. Quand il lui a raconté qu'il avait vendu tous ses disques, elle s'est souvenue de l'appartement qu'il occupait, une annexe de son magasin. Ça lui a fait le coup de l'empathie. Sa colère avait basculé. Ça lui fait souvent ça, il n'y a pas que le vin qui soit en cause. Ses humeurs les plus saillantes fondent et sont remplacées par leur exact contraire.

Vernon a beaucoup changé. Tout en lui désormais trahit la vulnérabilité. Physiquement, pourtant, il s'en tire bien. Les garçons qui ont de beaux yeux sont avantagés. Ses cheveux sont devenus blancs, mais seules les entrées sont dégarnies. Il a de la chance, il est resté mince. Le problème, c'est les dents. Le voir sourire si jaune est un peu dégoûtant.

Elle s'en fout. Elle ne risque pas de l'embrasser. Il n'y a pas que Vernon qui ait changé. Emilie a pris – combien au juste – vingt kilos en dix ans ? Elle a perdu le compte exact, à force de mentir sur son poids, comme si l'annonce du chiffre changeait quoi que ce soit à sa silhouette. Au début elle a lutté – régimes exercices thalasso massages crèmes et séances anticellulite qui coûtaient une fortune et lui donnaient la sensation de passer dans un concasseur. Ça valait le coup, elle contenait l'affaire. Puis elle a lâché prise. Son métabolisme, de toute évidence, était devenu incontrôlable. Elle ne se reconnaît pas dans les miroirs. Elle déborde, quoi qu'elle porte, il y a toujours un bourrelet qui déborde. C'est quand elle arrive quelque part où elle ne connaît personne qu'elle sent le mieux qu'elle a beaucoup changé. S'ils ont le choix, les gens

s'adressent à n'importe qui à côté d'elle, ils évitent tout contact avec une grosse.

Son appartement aussi a changé. Elle a lu la surprise sur le visage de Vernon, quand il est entré. La surprise, et la déception. Il n'y a plus aucune affiche de concert. Avant elle les collait à même les murs, dans le salon et la chambre, la cuisine était réservée aux photos de beaux gosses. Fugazi, Joy Division, Die Trottel, Dezerter... ont cédé leur place à une photo encadrée de Frida Kahlo, et une reproduction du Caravage. Les murs sont peints en blanc. Comme chez tous les adultes de son entourage. Elle est devenue ce que ses parents voulaient qu'elle devienne. Elle a passé un concours, elle travaille à l'équipement, elle a troqué son iroquoise pour un carré discret. Elle s'habille chez Zara, quand elle trouve quelque chose à sa taille. Elle se passionne pour l'huile d'olive, le thé vert, elle s'est abonnée à *Télérama* et elle parle de recettes de cuisine, au boulot, avec ses collègues. Elle a fait tout ce que ses parents désiraient qu'elle fasse. Sauf qu'elle n'a pas eu d'enfant, alors le reste, ça ne compte pas. Aux repas de famille, elle fait tache. Ses efforts n'ont pas été récompensés.

L'eau continue de couler dans la douche. Emilie entrouvre l'énorme sac avec lequel il est arrivé. Il n'a pas de trousse de toilette. Il n'a que son rasoir, quand il est parti se doucher il a prétendu que les vrais mecs ne voyagent pas avec une trousse de toilette. Elle est sûre qu'il ne vient pas du Canada. Est-ce qu'il est à la rue ? Ça ne lui ressemble pas. C'est un garçon tranquille, qui en fait juste assez pour ne pas avoir de problèmes, pas un fou furieux qui se laisserait aller au point de se retrouver à la rue. Une mauvaise rupture, peut-être ? Mais Vernon est trop populaire pour se retrouver chez une amie qu'il n'a pas revue depuis aussi longtemps. Quelque chose cloche, dont il ne veut visiblement pas parler.

Subutex a toujours été ce gars débonnaire, sourire en coin derrière le comptoir de son magasin de disques. Vanneur – pas grande gueule, mais doué d'un esprit de repartie assez vif. Il savait extraire dans une conversation l'élément amusant et le mettre en valeur, en bon jongleur du verbe. Dans un univers de gamins cherchant tous à remporter le concours de celui qui pisse le plus loin, Vernon faisait figure de mec à la coule, qui

n'avait pas besoin d'en faire trop pour prouver qu'il était quelqu'un. Il avait une fonction, c'était le disquaire. Moins prestigieux que le guitariste, mais quand même mieux situé dans la hiérarchie que le péquin de base. Vernon faisait souffrir les filles. Il les défonçait de compliments quand il les rencontrait, les juchait sur un piédestal merveilleux, à sept cents mètres au-dessus du sol et puis son attention était appelée ailleurs, et il les plantait là, en manque de belles paroles et de regard admiratif.

Emilie était un mec de la bande. Quand elle montait dans un camion, c'était en portant son ampli. Elle était fière de tenir l'alcool, elle avait de l'humour, une belle collection de disques et pas peur de se la donner, sur scène. Adoptée. Puis le groupe avait splitté. Le magasin de disques avait fermé. Les uns et les autres avaient fait leurs vies. Et les copains avaient oublié de l'appeler. Quand ils prenaient une bière avant d'aller voir un concert, quand ils faisaient une soirée ciné entre eux, quand ils organisaient un dîner, quand ils fêtaient quelque chose, c'était sans elle. Puis les copains avaient pris l'air gêné quand elle voulait les suivre backstage à la fin du gig. Un air gêné qu'elle connaissait – mais qu'on ne lui avait jamais réservé. Celui que suscite la grosse lourde quand elle devient insistante et qu'on ne sait comment s'en débarrasser. Et quand elle réussissait à s'incruster autour d'une table de restaurant avec eux, elle avait l'impression que sa voix portait moins. On ne l'entendait pas. Ce n'était même pas hostile. Il eût fallu tenir compte de sa présence pour qu'il y ait de l'agressivité. Quand elle en parlait à Jean-No, il disait qu'elle était dingue, qu'elle avait besoin de monopoliser toute l'attention, et qu'elle n'avait pas digéré le split de son groupe. Cela n'était pas tout à fait faux. Sébastien, le lead guitariste, avait choisi de tout faire exploser le jour où un type de Virgin leur avait parlé contrat. Pour la pureté. Sébastien était pourtant le seul d'entre eux à travailler pour une major. Mais dans son raisonnement, justement : il ne faisait pas un groupe pour que ça soit comme au boulot. Pas de compromis, pas de plan de carrière. Que du rock et de la pureté. Il avait envie d'un hobby qui le fasse se sentir radical, le soir, après les heures de taf. Alors pas de télé, pas de tourneur, rien qui soit trop professionnel. Que ça reste du brut, de l'entre-potes, du camion G7 sans les sièges et du catering à base de taboulé. Sébastien avait le goût de la pureté qu'ont les petits bourgeois obéissants

qui s'octroient un espace rebelle. Il avait un studio coquet, rue Galande, qu'avaient acheté ses parents. Il consacrait l'essentiel de son énergie à passer au crible ceux qui les entouraient, pour démontrer en quoi ils étaient, finalement, eux, des vendus, des faux frères, des planches pourries et des imposteurs. Sébastien, ça l'avait toujours dérangé d'avoir une meuf dans son groupe. Elle gâchait l'ambiance. Il fallait que ça reste un sport d'homme, le punk rock. Vingt ans après, quand ils se recroisent, elle voit un type qui a bien tenu le coup, professionnellement, pour un pur et dur. Il est devenu rédac chef d'une culturelle, sur le câble, les directeurs l'ont toujours adoré – il leur procure une dose de radicalité virile, sans les inconvénients du lascar.

Quand Chevaucher le Dragon avait splitté, aucune formation ne lui avait jamais passé un coup de fil pour lui proposer de remplacer quelqu'un. Emilie ne s'y attendait pas. Elle jouait bien, elle ne doutait pas de ses qualités. Elle avait rangé sa basse dans sa caisse, descendu le tout à la cave et elle était passée à autre chose. Elle ne s'était jamais éloignée de ses anciens amis. Elle avait été mise à l'écart. C'est différent. Seul Jean-No avait continué de la voir. Normal, il couchait avec elle chaque fois qu'il en avait envie. Au tout début, ça ressemblait à une histoire qui ne se termine jamais parce qu'il y a trop de passion. Puis c'était davantage devenu une addiction. Quand la substance n'est plus prise pour le plaisir, mais pour soulager le manque. Il avait eu son premier enfant. Avec une autre. Elle était amie avec la régulière, Emilie avait été une des premières à apprendre qu'elle était enceinte, il avait fallu trinquer et garder le sourire. Pour le deuxième, en revanche, elle n'avait appris que des mois après la naissance. En trouvant un doudou dans son sac. Emilie est devenue la fille qui n'a pas de copain à présenter, la meuf gentiment larguée qui vient toujours seule aux soirées du boulot, celle qui a plein de copines parce qu'elle est rassurante, d'être à ce point de la lose. Maintenant, c'est fait, elle ne recommencera pas sa jeunesse et c'est comme ça qu'elle l'aura passée, à attendre qu'un connard l'appelle ou ne l'appelle pas, mente à sa femme pour passer la voir, fasse d'elle sa meuf clando et qu'elle soit incapable d'arrêter l'engrenage et passer à autre chose, elle ne sait pas quoi faire de la peine que ça lui inspire. Pourquoi certaines personnes s'acharnent à se démolir quand pour d'autres ça

paraît si facile, faire les choses comme elles doivent se faire. La vérité, quand ce n'était pas lui qui la faisait souffrir, c'était un autre.

Quand Jean-No était mort, elle avait cherché à en parler avec quelqu'un. Qu'elle soit la maîtresse n'y changeait rien – c'était le mec avec qui elle couchait depuis plus de dix ans. Elle s'était tournée, entre autres, vers Vernon. Mais il n'avait jamais répondu. Comme s'ils se connaissaient à peine et qu'elle était pénible à le harceler de coups de fil à la mort de Jean-No. Il peut crever dehors la gueule ouverte, aujourd'hui, en ce qui la concerne, c'est réglé, elle ne veut plus entendre parler de lui. Chacun son tour.

Il sort de la douche et elle tire une chaise, étend une serviette-éponge sur le sol pour recueillir les cheveux et au premier coup de peigne, elle se mord les lèvres pour ne pas pleurer. La hargne est retombée d'un seul coup et une mélancolie féroce la remplace, à laquelle elle ne s'attendait pas. Quand elle était petite fille, elle coupait les cheveux de son grand-père, chaque dimanche, devant « Le Petit Rapporteur », et sa mère levait les yeux au ciel, « elle lui fait faire tout ce qu'elle veut ». Debout derrière la chaise, elle devait lever les bras pour bien atteindre dans la nuque les trois petits cheveux qui dépassaient. La peau d'homme mûr, les cheveux très fins mêlés de blancs, et une certaine odeur. Elle touche du bout des doigts le sommet du crâne de Vernon, pour qu'il penche le front vers l'avant. Elle tire sur les mèches et coupe la pointe, essayer de donner du volume, il ne reste pas beaucoup de matière sur laquelle travailler, le débarrasser de la maigre tignasse qui lui coule en queues de rat dans le dos. Elle est submergée par une tendresse qui n'a rien à voir avec du désir, qui n'est pas celle non plus qu'on porte aux enfants. Une tendresse de femme adulte dont le caractère ploie devant la fragilité de l'autre. Elle lutte pour ne pas pleurer. Ça fait peu de temps qu'elle y arrive. Les deux premières années de la dépression, elle chialait pour un rien, la volonté qui retenait les larmes l'avait abandonnée : comme d'autres ont les jambes qui se dérobent, ses larmes coulaient comme une incontinence. C'était revenu après l'été. Un matin, elle s'était levée et avait pu décider de ne pas pleurer. Ça ne changeait rien à la peine, mais elle n'avait plus besoin de se remaquiller dans l'ascenseur pour le taf sous prétexte qu'elle avait pleuré sans raison pendant tout le trajet en métro. A force qu'elle

chiale, le sel des larmes avait abîmé la peau sous ses yeux. C'était irréversible.

Vernon a la peau d'un vieil homme. La peau d'un homme de son âge. Elle l'avait déjà senti, avec Jean-Noël. On dit que les hommes vieillissent mieux que les femmes mais c'est faux. Leur peau perd plus vite son élasticité, surtout quand ils fument et boivent. C'est flasque, on a l'impression que ça pourrait s'effriter sous la pulpe des doigts. Elle n'a jamais compris comment faisaient les jeunes filles qui couchent avec des hommes plus vieux. C'est tellement plus agréable, la peau douce et résistante des hommes jeunes. Les hommes de son âge la dégoûtent, quand les couilles pendent et ressemblent à des têtes de tortues sclérosées. Elle pourrait vomir de devoir y toucher. Elle déteste les hommes qui ont le souffle court quand ils baissent, ou qui doivent se mettre sur le dos au bout de cinq minutes parce qu'ils n'en peuvent plus et laissent la partenaire terminer toute seule. Elle déteste leur ventre gonflé et leurs petites cuisses grises.

Les femmes évoluent avec l'âge. Elles cherchent à comprendre ce qui leur arrive. Les hommes stagnent, héroïquement, puis régressent d'un seul coup. Plus ils prennent de l'âge plus l'amour et le sexe sont liés à l'enfance. Ils ont envie de dire des mots d'enfants à des filles qui ressemblent à des gosses, de faire des cochonneries qu'on fait dans la cour de récré. Personne n'a envie d'entendre parler du désir d'un vieillard, c'est trop embarrassant.

Plus elle boit, plus elle trouve que Vernon a bien vieilli. Il a toujours été un garçon facile. Il suffirait d'ouvrir une bouteille de whisky et quelque chose se passerait. Elle sait que, bourrée, elle oublie son corps à elle, à quel point il est devenu indésirable. Mais si l'idée du sexe peut encore la séduire, sa mise en pratique la décourage. Elle a perdu toute libido, il y a quelques années de cela, et la vérité est qu'elle s'en passe très bien. Ils écoutent *Trans-Europe Express*. Emilie ne savait pas quoi choisir dans sa discothèque. En cherchant ce qu'elle pourrait mettre, elle s'est aperçue avec dépit qu'elle n'écoutait rien de nouveau ni d'intéressant depuis des années. Ça a cessé de l'intéresser.

— Tu te souviens quand tu écoutais tout le temps Edith Nylon ?

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je n'ai jamais retrouvé ses disques sur Internet.

— Tu ne connais pas Snapz Pro ? Je t'installe ça dès que tu as fini avec mes cheveux.

— Tes vinyles sont restés à Québec ?

— J'ai tout vendu sur eBay. Après le magasin j'ai vécu de ça. Tout est sur le Web, maintenant.

— Il me reste de la coloration châtain, tu veux que je te fasse les cheveux blancs ?

— Je veux bien. J'adore que tu me touches les cheveux.

Ils dînent, devant la télé, l'un à côté de l'autre. La coupe et la teinture lui donnent meilleure mine. L'enculé, ses yeux sont toujours aussi gris, toujours aussi attirants. Elle n'attend pas qu'il ait fini de dîner pour se servir un verre et prétextant qu'elle est crevée, lui déplier le canapé et s'enfermer dans sa chambre. A vingt ans, elle aurait culpabilisé de ce que Vernon soit à la rue et elle bien au chaud dans sa piaule. Elle se serait sentie obligée de lui proposer de rester quelques jours. Elle avait servi d'hôtel à des amis qui ne se sont pas gênés pour lui tourner le dos quand ils n'avaient plus besoin d'elle. Elle en a soupé, des poètes à la con. Les mecs trop fragiles pour aller bosser. Sa vulnérabilité à elle, personne ne s'en souciait jamais. Emilie remercie la thérapie, qui lui a appris à fermer sa porte, de temps à autre, c'est grâce à ça qu'elle est encore dans la course. Ça ne l'arrange pas de l'héberger, elle n'a pas à se justifier, et encore moins à culpabiliser.

Barbès, c'est la cohue dès le matin, il se fraye un chemin, son sac sur l'épaule. Les corps sont aux aguets, ils cherchent l'argent. Cartouches de clopes, parfums et sacs contrefaits, on le prend par le bras pour lui montrer des choses, il fait le mec qui va quelque part, pour ne jamais croiser le regard de celui ou celle qui l'arrête. Il avance vite, il sait que passé Pigalle, la circulation se fera plus tranquillement. Les bus de Japonais, de Chinois et d'Allemands ne sont pas encore stationnés. Le Moulin-Rouge ressemble à un décor en carton-pâte. L'Elysée Montmartre est toujours calciné. Les rues de Paris sont un distributeur à souvenirs. Il a toujours détesté la place de Clichy, trop de vacarme et de voitures.

Le soleil de la veille a disparu, il fait froid et il a faim. Sensation familière de ne pas avoir l'estomac rempli. Quand il pouvait rester chez lui, ça ne le dérangeait pas. Emilie petit-déjeune des céréales de meuf, des trucs qui font aller à la selle et qui ont un goût de foin, il en a mangé quelques cuillères, résigné, mais il craignait que ça lui donne trop envie de chier. La veille, pour les toilettes, il s'est arrangé avec un McDo. Mais

la plupart sont équipés de toilettes à code, pour éviter que les gens dans sa situation se la coulent douce.

La rancœur d'Emilie lui a calé une plaque de métal dans la poitrine. Il a cru jusqu'au dernier moment qu'elle lui laisserait les clefs de chez elle. Au moins pour la journée. Elle a bien compris qu'il était en galère. Elle lui a fourré deux billets de vingt euros dans la main, sur le trottoir, en évitant son regard et elle a rejoint sa station de métro presque en courant. Emilie, ce qu'elle est devenue, c'est le truc le plus triste qu'il ait jamais connu. Quelque chose de rance plane dans l'air qu'elle respire, quelque chose qui a mal tourné, qui s'infiltre et corrompt l'énergie. Pourtant, avec l'âge, elle est plus séduisante qu'avant. Elle est moins fraîche, elle s'est arrondie, mais elle le porte bien. Son assurance lui donne du charme, elle était plus gourde, avant.

Il a négocié comme un forcené pour qu'elle lui prête son Macbook. Il se faisait honte d'insister comme il l'a fait, au petit déjeuner – mais il n'avait pas le choix. Il faut qu'il puisse se connecter. Il a dû supplier. Il a sorti les cassettes de l'interview d'Alex de son sac et les a brandies comme si c'était les tables de la Loi – « C'est son testament, Emilie. Tu comprends ? Je ne voulais pas t'en parler mais c'est aussi pour ça que je suis revenu à Paris. Je te les laisse en gage – tu me prêtes ton ordinateur, huit jours maximum, et quand je reviens te le rendre, je reprends les cassettes. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. » Elle n'a pas besoin de cet ordinateur – elle a un iPad, un iPhone et une énorme bécane qui lui sert de télévision. Elle était réticente, il a insisté. Elle a lâché l'affaire, écœurée de le voir se rabaisser. Il connaît le regard qu'elle lui a jeté – c'est celui qu'il avait quand des potes toxicos venaient lui prendre la tête, au magasin, parce qu'ils avaient besoin d'un billet « qu'ils rendraient demain, promis » et que Vernon finissait par lâcher, résigné et voulant qu'ils se sauvent.

En bas, quand elle a sorti les deux billets de vingt euros, il aurait voulu pouvoir dire « mais qu'est-ce que tu fais ? » et il les a empochés en détournant les yeux.

Elle lui en voulait, et salement, de ne pas l'avoir appelée après la mort de Jean-No. Franchement, il n'avait même pas pensé que ça pouvait être

un événement important pour elle. Jean-No ne parlait jamais d'elle. Jamais.

Dépassant un Starbucks, il se demande une fois encore ce que ces cafés ont de si particulier pour qu'il s'en ouvre autant dans Paris. Il entre, c'est comme un McDo mais en cosy, l'odeur de frites remplacée par une odeur de gâteaux moelleux. Du costume des serveurs au système de commande, tout le surprend. Mais il saisit qu'il vient d'entrer au paradis du fumeur de joints : sucreries, gros fauteuils, musique douce et lumière tamisée – si la loi l'autorisait, ils pourraient se transformer en coffee shop, direct, et alors on voudrait juste habiter là. Il questionne la jeune femme au comptoir, il n'y a personne derrière lui et la fille doit avoir vingt ans, une jolie Black à pommettes hautes, les sourcils trop épilés et la voix chaude. Vernon a envie de tout savoir sur les cafés de la carte. Elle lui répond posément, pas du tout dans le rôle de la fille qui se fait draguer. Elle s'adresse à lui comme à Pervers Papy, rescapé de l'hospice du coin et découvrant le troisième millénaire. Il aimera bien l'intéresser, sentir qu'il peut la déstabiliser, il aimera s'installer chez elle et passer l'hiver dans son lit. Mais rien, dans son attitude, ne lui permet d'insister. Il repart avec un sérieux de café noir, à 2,60 euros.

Affalé dans un canapé, il branche l'ordinateur et croise son reflet dans la vitre. Au moins, Emilie lui aura bien coupé les cheveux. Il observe l'endroit. La différence fondamentale entre un vrai bar et cet endroit, c'est le comptoir. Ce qui fait le bar, c'est le comptoir. Sinon on est dans un salon de thé. Un bar, grâce au comptoir, on sait qu'on peut y entrer seul, on y a sa place. Dans son magasin, il y avait un comptoir. Qu'on puisse s'y accouder et y rester des heures, à parler dans un semi-vide. Le dispositif inverse du psychiatre : debout, face à l'interlocuteur, sans aucune limite de temps. Dieu sait qu'il en a entendu, des conneries, en plus de vingt ans de boutique.

Il ouvre sa page Facebook, y poste un morceau des Cramps, un live en hôpital psychiatrique, archive au charme imparable, de nature à éveiller le plus de sympathies possibles. Les déclarations autour de la mort d'Alex ont fleuri dans la nuit. Qu'il repose en paix, qu'il aille se faire foutre avec ses chansons à bobos, qu'il passe de l'autre côté de l'arc-en-ciel, et chacun continue à poster sa photo personnelle, son anecdote – je

l'ai croisé dans un bar il lisait Novalis, j'ai couché avec lui, j'ai inspiré telle chanson, il m'a donné un chewing-gum, j'achetais du papier hygiénique il achetait du jambon, je l'ai vu bourré un soir je lui ai payé une bière, je l'ai vu couché par terre dans sa merde il m'a fait de la peine, c'était un grand poète mon cœur saigne.

Ça lui paraît complexe de choisir dans sa liste d'amis. Il en a beaucoup. Disquaire, ça crée des liens. Il voit passer sur la page d'accueil une photo sublime d'Harley Flanagan Jr, la conversation n'arrête pas de s'alimenter depuis trois mois – Harley Flanagan Jr a poignardé celui qui le remplaçait pour la reformation de Cro-Mags. Il like comme un possédé. Le café n'est pas mauvais, il en boit un demi-litre et ça lui défonce l'estomac.

Au bout de cinq minutes chez Monoprix, Xavier a envie de tout péter. Le Monoprix de son quartier est géré par des demeurés. C'est systématique : ils attendent que le magasin soit plein pour demander aux employés de remplir les rayons. Ils s'organisent pour être sûrs que ça gêne au maximum le passage des chariots. Ils pourraient faire ça le matin, quand c'est fermé, ils pourraient faire ça pendant les heures creuses. Non, ils préfèrent l'heure de pointe : tu me mettras trois palettes en travers des rayons, il faut que ces connards de consommateurs peinent pour faire leurs courses.

Tous ces putains de packagings régressifs, ça l'agresse. Imaginer qu'il y a des mecs dans des bureaux qui ont passé des semaines entières à discuter quelles couleurs utiliser pour un pot de cornichon... toute cette intelligence, entièrement fourvoyée. Marie-Ange lui a cassé les couilles pour qu'il aille faire les courses – et qu'il ne l'aide jamais, et qu'elle se fade tout le boulot et pourquoi c'est toujours elle qui devrait, etc. Toujours le même baratin, merde. La liste de courses qu'elle a envoyée sur son téléphone est tellement détaillée qu'elle a dû y passer plus de temps que si elle avait fait les courses toute seule. Ce n'est pas Dieu

possible qu'elle s'intéresse à ce point à la marque du pain de mie... Le voilà, comme un con, à chercher les yaourts à zéro pour cent sans aspartame, parce que madame fait attention à sa ligne, mais l'aspartame la fait péter comme une usine à gaz.

Xavier a envie de décocher un formidable coup de pied dans le cul de la grosse Arabe voilée qui se pavane devant lui. Est-ce qu'on pourrait, par pitié, faire deux cents mètres dans la rue sans avoir à supporter leur voile, leur main de Fatima au rétroviseur ou l'agressivité de leurs rejetons ? Sale race, m'étonne pas qu'on leur en veuille ! Lui, il est là à faire les courses au lieu de bosser parce que sa femme ne veut pas qu'on la prenne pour une bonniche, et pendant ce temps ces sales feignasses de crouilles traînent dehors, peinards, à rien foutre, entre chômeurs grassement entretenus par les allocations, ils passent la journée au café pendant que leurs meufs triment. Non contentes de s'occuper de tout dans la maison sans jamais se plaindre, et d'aller bosser pour les entretenir, elles ressentent encore le besoin de porter le voile pour afficher leur soumission. C'est de la guerre psychologique, ça : c'est fait pour que le mâle français sente comme il est dévalué.

C'est d'autant plus déprimant qu'elles ont le choix, les rebeuses. Dans les années 80 et 90 on les a vues s'emparer de tous les postes, et réussir – même si en général on voyait bien qu'elles cherchaient surtout un mari riche, elles ne sont pas folles. Mais elles bossaient, et elles réussissaient plutôt mieux qu'une autre. Elles ont fait marche arrière. Elles ont préféré se retirer du marché du travail et mettre le voile, pour être sûres de ne pas humilier leurs frères. Ah, c'est pas sa meuf à lui qui s'arrêterait de bosser pour le rassurer sur sa virilité... Merde. Remarque, ils ne seraient pas dans la merde si elle faisait un truc pareil...

Il est excédé. La soirée d'hier l'a laminé. Les petits trucs pernicieux ont fermenté pendant la nuit. Il dînait avec Serge Wergman, qui lui propose de travailler sur l'écriture d'une série. Ils savent l'un et l'autre que le plan est pourri – le truc est en écriture depuis des années, la chaîne ne se décide pas à lancer le tournage, ça ne se fera jamais. Le sujet est foireux, dès le départ – une chirurgienne tombe amoureuse du trafiquant qu'elle vient d'opérer à cœur ouvert. Wergman est un type décent, Xavier sait qu'il sera payé. Il a accepté. Il va resserrer quelques boulons et

retaper deux dialogues, ensuite son boulot consistera essentiellement à supporter des réunions fréquentes, interminables, inutiles et pénibles, avec les demeurés de la chaîne... des fils à papa de vingt-quatre ans, parfaitement illettrés, qui passeront leurs gros doigts aux ongles rongés le long de lignes stabilotées, « ça, vous voyez, ça ne marche pas ». Comme s'ils avaient, les pauvres, la moindre idée de ce qui peut séduire une audience. Les gamins ne sont assis à ces postes de pouvoir que parce que leurs parents ont passé des coups de fil.

C'est du taf. Il est content d'en avoir. Il était content que Serge l'invite à dîner dans ce bon italien, à quelques pas du canal Saint-Martin. Ils parlaient de la nouvelle convention collective qui allait être signée, comment les syndicats étaient en train de tuer le cinéma d'auteur... Et Xavier, sachant que Serge produisait aussi des drames intimistes et sociaux, s'abstenaient de dire ce qu'il en pensait, au fond, du cinéma d'auteur. Ce n'était pas une mauvaise soirée. Jusqu'à ce qu'Elsa arrive. Au bras de Jeff. Xavier ne savait pas qu'ils étaient ensemble. Il avait masqué, mais avait immédiatement senti que son œsophage le brûlait, il ne pourrait pas digérer.

Jeff aussi était scénariste. Mais il était passé à la réalisation, deux ans auparavant. Cent vingt minutes de tracteurs sur ciel gris, d'usines remplies de prolos taiseux, la peau grasse et le front bas. Pas de musique, c'est trop cher, aucun scénario, un film rugueux comme la critique les adore – puisqu'ils se font chier et que c'est moche, ils sont convaincus qu'on leur parle bien du monde ouvrier. Quand le film était sorti en salle, Xavier ne pouvait plus ouvrir un journal sans lire une flopée de conneries et un ulcère fulminant lui avait démolí les entrailles. Il ne s'attendait pas à ce que Jeff, ce loser, le coiffe au poteau. Aucun des scénarios originaux que Xavier a écrits, depuis quinze ans, n'a trouvé de financement.

Jeff prépare son deuxième film. Il a proposé un rôle à Elsa. Ils sont arrivés ensemble, flanqués d'une brune à cheveux gras qui s'est présentée comme l'assistante du réalisateur. Tout le monde a poussé des cris, l'euphorie de se retrouver par hasard, alors que personne ne pouvait se saquer. Le bonheur de Jeff était le seul à ne pas être feint. Ça devait être génial, pour lui, revoir un gars avec qui il avait souvent bossé, et pouvoir

l'écraser de sa petite réussite cradingue. Il triomphait. Ah, on ne peut pas dire qu'il boudait son plaisir... Il se vautrait dedans, comme un porc.

Xavier n'a jamais couché avec Elsa. Il ne trompe pas sa femme. Il n'est pas du genre à ouvrir sa gueule, « je suis un bon chrétien moi monsieur », pour aller fourrer sa pine dans une chatte qui n'est pas celle de sa légitime. Il a une ligne de conduite. Il a été jeune, il en a profité. Maintenant il est marié, et père, il se tient. Mais avec Elsa, ça a été plus difficile qu'avec une autre. Ce n'est pas seulement qu'elle l'excite, c'est qu'elle le bouleverse. Il a envie de la protéger de dormir lové contre elle lui demander ce qu'elle a fait de sa journée il a envie d'embrasser tout son dos jusqu'aux reins lui faire lire *Sympathy for the Devil* et écouter du blues il a envie de prendre le train avec elle s'écrouler dans une chambre avec vue sur la mer il a envie de sentir son odeur le matin il a envie de l'accompagner aux castings et lui remonter le moral si elle n'est pas prise il a envie de fêter les bonnes nouvelles en la serrant contre lui. Il a envie de tout, avec Elsa. Et ça ne passe pas. Il y a des affolements qui ont cette intensité mais ça s'arrête, un jour on voit la meuf et on ne ressent rien. Pire, on découvre qu'elle a l'haleine chargée, la peau pas si saine, une voix désagréable ou qu'on n'aime pas comme elle se tient. Mais Elsa et lui, le destin les remet en présence l'un de l'autre, et ça ne s'arrête jamais. Il sait que c'est réciproque. Elle n'attend que ça, un geste de lui. Elle ressent ce qu'il ressent et elle sait pourquoi il se retient. Elle respecte. Parce qu'en plus, c'est une fille bien – pas la poufiasse de base qui sous prétexte d'être libérée fout la merde dans tous les ménages. C'est une super petite, beaucoup trop classe pour être comédienne, d'ailleurs elle a du mal à percer pourtant elle est bien plus jolie et présente que la plupart des bouffeuses de pines anorexiques qui squattent les plateaux. Et à cause d'Elsa, quand ce porc de Jeff a dit « mais allons chez moi – je viens d'acheter un appartement – allons chez moi ici il n'y a pas de place, on fera livrer quelque chose », Xavier a suivi le mouvement. Jeff a acheté un appartement trop merdique. Ça cache quelque chose, le mec ment, ça sent l'héritage à plein nez et il veut jouer au mec qui ne doit rien à sa famille mais c'est évident que cet appartement c'est de la transmission de patrimoine, même un taré comme Jeff n'achèterait pas un truc aussi nul. N'empêche, il a bien répété que ça

coûtait 400 000 euros, histoire de souligner qu'il avait les moyens de draguer qui il voulait. C'était une soirée atroce. Ils ont daubé sur Delarue, comme s'ils découvraient, tous, que ce type était une ordure entourée de connards serviles qui tuaient père et mère pour un témoignage qui fasse le buzz le lendemain. Xavier fermait sa gueule – il n'avait pas envie de se griller auprès de Serge en s'emportant. Ni de montrer à Elsa à quel point il était écœuré. Il aurait voulu la prendre à part et lui dire ce qu'il avait sur le cœur – à quel point elle lui plaisait, qu'il pensait à elle même quand ils restaient six mois sans se voir... Sauf qu'une fois qu'on dit tu me plais, c'est comme si on demandait est-ce que je peux t'embrasser. Il n'y a qu'une seule façon de rester fidèle, c'est de garder une distance physique. Tant qu'on se tient à trois mètres du corps désiré, les chances que ça dégénère se réduisent considérablement.

Jeff a passé la soirée à le narguer, avec son air sympa. Xavier a tenu le coup. Il a écouté les intellectuels du cinéma français s'autocongratuler sur la qualité de leurs œuvres, se réjouir de se retrouver à Cannes. Cannes, se disait Xavier, c'est la fête de la saucisse avec des putes en Louboutin. Tous à dégueuler leur caviar, le nez plein de coke, après avoir récompensé du cinéma roumain. Les intellos de gauche adorent les Roms, parce qu'on les voit beaucoup souffrir sans jamais les entendre parler. Des victimes adorables. Mais le jour où l'un d'eux prendra la parole, les intellos de gauche se chercheront d'autres victimes silencieuses. Cette bande de baltringues, pensait Xavier, leur grand héros c'était Godard, un type qui ne pense qu'à la thune et qui s'exprime en calembours. Eh bien partant de là, ils ont quand même réussi à dégringoler. Fallait le faire.

Xavier est rentré chez lui suffisamment défoncé pour ne pas se sentir trop mal. Il s'est branlé dans les chiottes en pensant à Elsa, puis s'est lavé les mains et il est allé s'écrouler à côté de sa femme. Il déteste faire ça, mais il n'aurait pas trouvé le sommeil. Ce n'est que le matin qu'il a réalisé à quel point la soirée serait difficile à digérer. Il en a mangé, pourtant, des saletés de soirées humiliantes, il a eu son compte. Et il a passé la matinée incapable de se concentrer sur ce qu'il avait à écrire, ressassant en boucle des monologues au cours desquels il essayait de se convaincre que non, évidemment non, il n'était pas jaloux de Jeff. Qui

voudrait être à la place de ce pitre ? Il ne pouvait se retenir de revenir sur cette discussion imaginaire, pendant laquelle il expliquait à Elsa à quel point réaliser un premier long-métrage qui récolte trois articles élogieux, c'est du bidon. Il souffrait, rétrospectivement, de l'idée qu'Elsa puisse imaginer que la comparaison lui soit défavorable. Il inventait des variantes à l'infini, pour lui dire tout le mal qu'il pense de Jeff, et à quel point il ne se sent vraiment pas outragé de le voir préparer un nouveau film. Vraiment, pas du tout outragé.

Maintenant, chez Monoprix, il aimerait être venu avec son bazooka. La grosse blonde en short avec ses cuisses immondes qui se sape comme si elle était bonnasse alors que c'est une vache, une balle dans la tête. Le petit couple façon Kooples tendance catho d'ultra-droite, elle avec ses lunettes rétro et les cheveux tirés en arrière et lui avec sa gueule de beau gosse et son oreille qui téléphone dans les rayons pendant qu'ils choisissent uniquement des produits super chers, tous les deux en imper beige pour bien montrer qu'ils sont de droite : une balle dans la bouche. Le thunard obèse qui mate le cul des filles en choisissant sa viande hallal : une balle dans la tempe. La youpine emperruquée avec ses nibards dégueulasses qui lui ont poussé juste au-dessus du nombril, il déteste les meufs qui ont des seins au milieu du ventre : une balle dans le genou. Tirer dans le tas, regarder les survivants déguerpis comme des rats et se planquer sous les rayons, toute cette racaille de merde rassemblée là pour s'empiffrer, avec leurs petites propensions à mentir, resquiller, tricher, passer devant, se faire mousser. Faire sauter tout ça. Mais il est papa, il est un homme marié, il est un homme adulte alors il ferme sa gueule, il remplit son caddie et il en bave de rage et encore en rentrant il va falloir ranger tout ça sinon Marie-Ange fera la gueule et une journée de plus sans écrire. Il a mal aux mâchoires à force de serrer les dents.

Il y a la queue aux caisses parce que chez Monoprix ils ne se font pas encore assez d'argent sur le dos des consommateurs, ils sont économies en caissières. Il choisit l'Indienne parce qu'il la connaît : elle est rapide. Pour une fois que quelqu'un fait bien son boulot... elle ne perd pas son temps à sourire comme si elle était là pour sucer la bite à tout le monde mais elle ne ralentit pas, elle n'a pas besoin d'une inspection de cinq minutes quand il s'agit de passer un produit devant le décodeur. Elle

trace. Il péterait bien la gueule au petit connard juste devant lui avec son bouc et son gilet couleur chiasse, les cheveux sales et une petite gueule de fouine, il déteste les jeunes barbus. C'est les mêmes qui portaient des bonnets péruviens et des dreadlocks, il y a quelques années. Ils se prennent pour des premiers de la classe et croient qu'ils peuvent toiser tout le monde de haut. Petite barbe de Blanc, sûr que si on approche ce petit tas de merde sent mauvais, ça se voit qu'il est sale. Des gros poils dégueulasses, c'est sûr que ça pue c'est plein de reliquats de bouffe on a envie de vomir rien qu'à les regarder, une balle dans la nuque connard ça t'apprendra à te raser le matin pour être propre. Xavier fume un paquet de clopes par jour, la dernière fois qu'il a essayé d'arrêter, il a cru devenir fou en redécouvrant l'odeur des gens. Dès qu'ils lèvent un bras on les sent qui puent, même sans se retourner on les sent arriver. Il a été obligé de reprendre.

Xavier sort son téléphone et consulte son appli Facebook. Il aimerait bien qu'Elsa lui ait laissé un message, en même temps il préfère qu'elle ne le fasse pas – qu'est-ce qu'il lui dirait ? Que c'était sympa de la voir ? C'est le genre de messages qu'ils s'envoient. Qui n'ont l'air de rien mais sont chargés de sous-entendus brûlants. Elsa n'a laissé aucun message, en revanche ça lui fait plaisir que Vernon lui ait envoyé quelques mots. Subutex. Voilà un bon mec. Qu'est-ce qu'ils étaient jeunes... Vernon a suivi une petite meuf au Canada et il revient sur Paris, il cherche un endroit où dormir. Xavier répond aussitôt tu pouvais pas mieux tomber vieille canaille, on a un canapé dépliable royal qui nous a coûté les yeux de la tête qui ne sert jamais et on cherchait quelqu'un à partir d'après-demain, pour garder la chienne. T'es pas allergique aux poils de bêtes ?

Il se sent mal à l'aise de s'engager sans avoir consulté Marie-Ange. Elle n'aime pas qu'on occupe l'appartement quand ils ne sont pas là. Mais Vernon, c'est un vieux pote, c'est différent. C'est presque de la famille. Et puis, il faut bien que quelqu'un reste pour la chienne. Sinon ils vont devoir planter leur week-end à Rome et Marie-Ange va encore faire la gueule qu'ils ne font jamais rien de marrant ensemble. Il lui envoie un texto enthousiaste, comme quoi il a trouvé une solution, en lui demandant ce qu'elle en pense. Elle ne répond pas et Xavier se détend –

il lui dira qu'il fallait qu'il se hâte, c'est pourquoi il a pris cette initiative sans attendre sa réaction.

La perspective de retrouver Vernon le réjouit. Vernon est fou de musique. Des mecs comme Xavier lui doivent beaucoup, il leur a fait découvrir tellement de choses. Et il fait partie de ces rares personnes qu'on quitte de meilleure humeur que quand on les a rencontrées. Ils ont en commun une série de souvenirs précieux, dont ils deviennent progressivement les derniers détenteurs. Des fêtes, des concerts, des festivals, des galères aussi. Toute cette époque où on se prenait moins la tête : les problèmes se réglaient tous à base de claques. Vernon a fait partie de cette vie-là, il est garant de ce que Xavier, dans sa jeunesse, n'était pas un gars compliqué : le premier qui s'avisait de le regarder de travers perdait deux dents. Ensuite, une bière au comptoir suffisait à remettre les compteurs à zéro, et tout le monde était satisfait. C'était une autre époque, c'était un autre milieu. Tout cela est derrière lui.

Viril et démonstratif, Xavier serre Vernon contre son cœur. Puis il s'écarte pour le laisser entrer, en se tapant sur le ventre :

- T'as vu comment j'ai grossi ?
- T'es grand, ça te va bien, tu fais colosse.

Dans le salon, une gamine à couettes pédale comme une malade autour de la table sur son vélo à trois roues. Elle a une petite bouille ingrate, mais marrante. C'est difficile d'imaginer qu'un jour elle aura peut-être le nez de son père. Vernon sourit en lui décochant un clin d'œil. Les enfants des autres l'indiffèrent, mais il sait qu'il faut prétendre qu'on s'y intéresse. Il se baisse, ensuite, pour tendre sa main à renifler à la chienne qui vient le saluer. Les chiens des autres ne l'intéressent pas non plus, mais c'est grâce à elle qu'il va s'installer là pour le week-end. Et tout, dans ce salon, respire le luxe le calme et la volupté. Il est bien tombé, rien à redire.

- Papa, je peux jouer avec ma console ?

Xavier s'accroupit pour montrer où sera la grande aiguille quand elle devra éteindre sa machine et se préparer à prendre un bain. Elle

acquiesce, sérieuse et concentrée sur cette histoire d'horloge, puis court dans sa chambre, pour ne pas perdre une seconde de jeu.

— Elle joue déjà aux jeux vidéo ?

— Oui, le mille bornes, tu sais, c'est dépassé. On ne la laisse pas aller sur Internet toute seule, par contre...

— Pour le porno ?

— Non. Pour les jeux. Tu verrais les machins qu'ils font, pour les filles – c'est insalubre, leur bazar. C'est pas quand j'envoie ma fille à l'école que j'ai le plus peur de ce qu'on va lui mettre dans le crâne... Internet, pour un parent, c'est comme si on te volait ton gosse avant même qu'il sache lire. T'as pas fait d'enfant, toi ?

— Pas encore. J'ai le temps...

— C'est la plus belle chose qui me soit arrivée.

— Je n'ai pas rencontré la bonne meuf.

Les gens qui ont des gosses font toujours chier ceux qui n'en ont pas. Mais ils ne supportent pas qu'on leur dise la vérité – quand je vois ta vie franchement j'ai envie de tout sauf de la même. Ce ne sont pas les enfants qui dérangent Vernon. Mais tout ce qui va avec le débecte. Les cadeaux de Noël, la petite école, regarder dix fois le même DVD, les jouets, les goûters, les rougeoles, les légumes, les vacances en famille... et devenir parent. Les gens autour de lui sont entrés dans les galères d'adulte avec un certain enthousiasme. Vernon ne compte plus les potes qu'il a vus débouler avec le sac à fleurs rempli de couches sur l'épaule, le chauffe-biberon entre les dents et la poussette à mille euros, et qui du jour au lendemain essayent de t'expliquer que même les durs font du poney. Mais non. Un mec avec bébé est un mec foutu. Si encore on pouvait les élever débarrassés des mères, il y aurait, peut-être, une piste envisageable, pour rester viril en devenant père. On ferait grandir les petits dans une hutte, au fond de la forêt, on leur apprendrait à faire du feu et à observer la migration des oiseaux. On les lancerait dans des ruisseaux glacés en leur ordonnant d'attraper des poissons à mains nues. Jamais on ne les câlinerait. Juste un regard, qui signifierait « la prochaine fois tu feras gaffe, mon fils ».

Mais là, tel que c'est, l'unique stratégie raisonnable reste la fuite. Soit tu t'es trompé quand tu écoutais Slayer à vingt ans. Soit tu te trompes de vie, aujourd'hui. Qu'on ne le bassine pas avec les subtilités du genre on est tous malaxés de contradictions. Il faut, aussi, savoir choisir. Remarque qu'un gamin, aujourd'hui, lui serait bien utile. Surtout un gamin déjà grand, qui aurait un appartement et un job et l'appellerait mon petit papa chéri en lui préparant la chambre d'amis.

Ils sortent fumer une cigarette sur le balcon – ce grand fauve de l'asphalte ne fume pas dans la maison, et Vernon parie que quand il ne reçoit pas il porte des pantoufles, pour ne pas salir le parquet.

La porte d'entrée claque et Marie-Ange lance son sac sur le sofa du salon, caresse la chienne qui lui fait la fête, adresse un bref signe de la tête à Vernon, de loin, suffisamment froide pour le mettre mal à l'aise, puis elle disparaît dans la chambre de sa fille. Elle n'est pas jolie. Elle est sèche, son expression est dure, ses lèvres sont trop fines. Elle s'habille mal. Elle a une dégaine de meuf désespérée qui aurait récupéré dans la poubelle d'une vieille dame trois vieux pulls élimés qu'elle a superposés sur un pantalon à pinces, court au-dessus des chevilles. Vernon sait que c'est un look de riche. Il avait une copine comme ça, fragile mais attachante. Elle portait des robes kaki qu'on aurait cru taillées au cutter dans un sac – ou de longs gilets marron avec des boutonnières béantes. Lui qui la voyait souvent à poil savait qu'elle était bien gaulée. Mais ce n'est pas quelque chose qu'on aurait pu deviner, quand on la voyait habillée. Fille de bonne famille, elle était danseuse classique, nerveuse et musclée, avec les pieds atrocement déformés.

Un jour, en parlant avec elle, Vernon avait compris qu'elle investissait une fortune dans ses fringues. Elle n'était pas du tout, comme il l'avait imaginé, en dépression ou victime d'un traumatisme sexuel si violent qu'elle ait décidé d'occulter son corps, elle ne se taillait pas au couteau des trucs dans les rideaux, juste pour le plaisir d'avoir l'air super moche. Au contraire, c'était de la sape chère, qu'elle choisissait avec soin, dont elle était fière, et qu'elle portait en pensant défendre un véritable art de vivre. C'est le problème, quand les meufs s'enferment dans un dialogue privé avec d'autres meufs, elles arrivent à des conclusions qui échappent

à tout bon sens, et qu'on n'aille pas prétendre qu'il n'y a pas là, au fond, une profonde hostilité envers la libido masculine.

Xavier allume la télé sur une chaîne d'infos, il s'adresse à Elisabeth Lévy comme si elle était parmi eux, sans écouter un mot de ce qu'elle dit, il démarre :

— Mais si t'aimes pas la France, fais tes valises et rentre chez toi, poufiasse. Ils me soûlent les sionistes, on entend qu'eux. On est un pays chrétien, non ? J'ai jamais été antisémite, mais si on me demandait mon avis, je passerais toute la zone au napalm, là, Palestine Liban Israël Iran Irak, même combat : napalm. Là-dessus, tu construis des terrains de golf et des circuits de Formule 1. Je te le réglerais vite fait, moi, ce problème... En attendant, ça fait mal au cul d'entendre une Juive moitié bougnoule parler de la France comme si c'était chez elle.

Xavier a toujours été un connard de droite. Ce n'est pas lui qui a changé, c'est le monde qui s'est aligné sur ses obsessions. Vernon évite de renchérir. En ce qui le concerne, il aime bien Elisabeth Lévy. On voit que c'est une meuf qui aime le sexe. Et la coke – ce qui ne gâte rien. Il préfère parler d'autre chose :

— T'as vu, pour Alex ? Quelle connerie, il était jeune quand même...

— Ouais. Mais il a toujours été tellement con, c'est un soulagement de savoir qu'on ne verra plus sa gueule de chanteur à bobos... non ? Tu le voyais encore ?

— Parfois.

— Moi ça ne me manquera pas... remarque, au moins, il ne faisait pas de hip hop.

Marie-Ange réapparaît, un verre d'alcool fort à la main, plus détendue. Xavier est lancé sur le rap, cette non-musique manipulée par des lobbies juifs dans l'objectif de lobotomiser les populations originaires d'Afrique. Marie-Ange l'écoute en souriant, sur un air de j'aime bien que tu racontes des conneries ça me fait rire, et Vernon capte ce qu'elle peut avoir d'excitant. D'un vert émeraude indéfinissable, ses yeux donnent au visage l'expression d'une tranquillité puissante – l'apanage de la

richesse. Une élégance qui se loge dans les poignets, le port de tête, une force dont on devine qu'elle peut devenir cassante. Les mecs comme eux ne peuvent s'empêcher de vouloir fourrer les meufs comme elle.

Elle accueille Vernon poliment, « alors c'est vous, monsieur Revolver ? », comme s'il avait joué au petit train électrique jusqu'à ses quarante ans. Puis elle se sert un deuxième whisky et leur montre, sur son cellulaire nacré, une photo qu'elle a prise d'un SDF avec son chiot. Elle est préoccupée par le sort des chiots, elle se demande ce qu'ils en font quand ils grandissent. Est-ce qu'ils les mangent ? Le « ils » désigne les Roms, qui sont connus pour avoir un régime diététique obscur. La photo montre un homme dans le Marais, assis contre la façade d'un magasin de fringues à la mode, il est adossé à une affiche immense, un visage de femme retouchée, une brune blindée, très belle. Quelqu'un a collé une étoile de David violette sur son œil. Pas facile à trois mètres de haut. Soit le type se promenait avec un escabeau, soit un pote a dû lui faire la courte échelle pour qu'il réussisse sa connerie.

Impossible de donner un âge à l'homme assis au sol, qui paraît dormir dans le froid. Il a entre trente et soixante-dix ans. Marie-Ange ne s'intéresse pas à l'homme, elle focalise sur le chiot, qu'elle agrandit sur son écran. Il ressemble à un petit renard, avec de longues oreilles, c'est vrai qu'il est mignon. Vernon cherche quelque chose d'empathique à bafouiller, à propos de ce petit chien qui la touche tant.

Marie-Ange regarde l'heure et décrète qu'il va être l'heure du bain de Clara, elle abrège la conversation, une main posée sur l'épaule de Xavier, « Vous avez peut-être envie d'aller boire un verre, non ? Je peux coucher Clara – ensuite j'ai un Skype avec Los Angeles, je ne resterai pas longtemps avec vous... Vous seriez mieux entre hommes, peut-être ? »

Xavier ne perd pas une seconde, il est comme un gosse à qui on donne quartier libre, il cherche ses clefs et sa carte bleue. Dans l'ascenseur, boutonnant sa canadienne hors de prix, il n'arrête pas de parler :

— Le bar d'en face, quand on a emménagé, c'était un vieux rade moi, rempli d'habituerés, qu'est-ce que j'ai pu y rigoler. Marie-Ange descendait m'y chercher quand elle en avait marre que je rentre pas, j'y

étais fourré tous les jours. Maintenant c'est tenu par des pédés, c'est devenu un truc à bobos, mais il faut bien s'adapter, non ?

— Vous faites plaisir à voir, toi et Marie-Ange, vous avez l'air d'être bien ensemble.

— Le couple longue durée, ce n'est pas facile tous les jours. Pour que ça marche, ça demande des efforts constants. Moi, je veux que ça marche avec Marie-Ange. Et réciproquement. On n'a pas fait une gamine ensemble pour se séparer. Un enfant, c'est une responsabilité. Mais il faut s'ajuster, par exemple, ta meuf, une fois qu'elle est bombardée mère, elle change. L'exaltation hormonale de la grossesse passée, tu te retrouves en face d'une inconnue. J'ai bien compris pourquoi plein de mecs se font éjecter quand le premier môme débarque : les meufs n'ont aucune pitié, jusque-là elles ne pensaient qu'à te plaire, mais une fois qu'elles ont le gosse, elles n'ont plus besoin de toi pour rien. Elles te relèguent au rang de figurant. Tu ne sais pas t'y prendre, c'est pas ton rayon : dégage. De toute façon, côté thune, elles te tiennent, et t'en fais pas qu'elles le savent – le reste du temps elles peuvent bien nous casser les couilles avec le féminisme, une fois l'enfant dans le berceau, elles savent qu'elles auront et la garde, et la pension. Et que tu vas la payer, mon salaud. Moi, quand Marie-Ange a commencé à la jouer territoriale et à vouloir réglementer l'accès de la chambre de la petite, j'ai pas laissé faire. Ça va, j'avais compris comment on change une couche et à quelle température on donne un biberon. La guerre des sexes, c'est là que ça se joue, et si on n'est pas vigilants, on se fait renvoyer dans les cordes. Les enfants : c'est le vrai terrain. Clara, dès la première seconde, j'ai su que je serais un bon père. Tu prends le machin dans tes bras, sa vulnérabilité te pulvérise, tu deviens un autre homme. Je me suis imposé. Tous les jours, je suis devant la grille de son école, elle sera en terminale, je serai encore là. Marie-Ange en veut un deuxième. Elle veut un garçon. On n'est pas pressés. Je suis un être humain, merde, pas un réservoir à sperme. Au début, le sexe, entre nous – je ne vais pas entrer dans les détails mais c'était... vraiment quelque chose. Et moi j'ai été comme un con de mec : je la faisais jouir, donc j'étais sûr que je la tenais. Qu'une meuf qui a du sang de baronne me suce la bite – j'étais au sommet, mec. Tu verrais sa famille – jusqu'à la petite ils m'aimaient pas, mais maintenant qu'ils

voient que tout le monde divorce, sauf nous, j'ai récupéré des points de respect. Je les ai eus à l'usure. Ses vieux n'ont jamais bossé. T'y crois, ça ? Rentier, ça existe encore. Jamais bossé. Papa a géré la fortune familiale, et maman l'a aidé. Radins comme sont les riches, le moindre centime compte. Et il faut les entendre parler des smicards... Pourtant je suis libéral et pragmatique, tu me connais, il y a très peu de place en moi pour le fantasme bolchevique. Mais il faut l'entendre pour le croire. La chance qu'ils ont, les employés ! Déjà parce qu'ils ont moins de responsabilités. Il n'a jamais bossé de sa vie, mon beau-père, mais tous les chômeurs sont des feignants qui ne veulent pas mouiller la chemise. C'est sincère – ils sont convaincus que c'est au mérite que ça se joue. Logiquement, ceux qui ont moins, c'est qu'ils ont mérité moins. Ils pensent que si demain ils étaient au chômage, avec leurs petits cheveux propres et leur bonne volonté, ils trouveraient un boulot tout de suite et comme ils s'appliqueraient et seraient bien méritants, ils grimperaient les échelons. Au mérite, ils en sont encore là, les riches. C'est formidable. Entre nous, je te cache pas que des fois c'est tendu – comme scénariste je ne gagne pas exactement comme je croyais que j'allais gagner... au bout de l'année, tout cumulé, j'arrive difficilement au SMIC. C'est pour ça qu'on a récupéré l'appartement le plus pourri du parc immobilier des vieux : ils jugent que Marie-Ange aurait pu faire l'effort de mieux se marier. Son vieux lui dit souvent « il n'y a rien de pire pour une femme que de coucher en dessous de soi », mais il s'étonne si je m'énerve quand j'entends ça. C'est dur, scénariste, tu sais. J'ai eu de la chance, au début, et comme c'était le début j'ai cru que ça allait tout le temps se passer comme ça. Je ne savais pas que mon heure de gloire serait révolue à vingt-cinq ans... Mais ma fille me structure, je me bats, je continue.

Xavier pousse la porte du bar et s'installe au comptoir. Il ne salue personne et ne s'interrompt pas. Vernon a vu des dizaines de clients agités de cette logorrhée, typique de quand on se sent obligé de meubler la conversation sans jamais s'arrêter, sous peine d'être confronté à des idées si angoissantes qu'elles pourraient vous dissoudre, entièrement. L'ancien mauvais garçon devenu grand bavard ressemble à un enfant qui moulinerait du sabre dans l'espoir de dissuader les mauvaises idées de

l'approcher. Il en a lourd sur le cœur, et il parle comme on court. Vernon ne voit aucune objection à être un récepteur passif.

Il n'a pas passé une soirée dans un bar depuis des mois. Il avait oublié le plaisir que c'est, lever le coude au comptoir. Quand on picole tout seul chez soi c'est difficile de se dire qu'on a l'alcool festif, qu'on est un bon vivant, on est forcément confronté à l'aspect un peu glauque de ce qu'on cherche. Ils enquillent verre sur verre, et Vernon est dans son élément. Il aime le bruit, les corps qui passent d'une table à l'autre, les éclats de rire, la musique flamenco qu'il n'aurait jamais écouteé chez lui, les odeurs d'alcool froid de parfums et de produits vaisselle, il y a au fond de la salle une petite brune qui le regarde, de loin, c'est comme une danse – une drague du bout des cils, en faisant autre chose, un intérêt flottant et persistant. Elle a de jolis yeux clairs, les pommettes hautes et la peau blanche. Un tatouage de branches fleuries lui monte dans le cou, qui en souligne la délicatesse. Il surveille la petite en espérant qu'elle se lève et sorte fumer une clope... Xavier, en fond sonore, ne se tait que pour vider son verre.

— Moi, les pédés, je m'en bats les couilles. Tu vois les deux derrière le comptoir ? le grand Noir efféminé et la petite pédale rebue : à Belleville, se promener comme ça, je respecte. Je peux pas te dire le contraire. Main dans la main, tous les deux, des fois tu les croises. C'est comme la Russe, la Femen, qui est tout le temps à poil – remarque les Russes on est pas surpris, quand elles sont pas putas elles font du X, moi tant qu'elles montrent leurs seins, je ne vais pas protester. En pleine Goutte d'or à brailler que les voilées doivent se foutre à poil. Ok, meuf, t'as des couilles. Respect. Non, moi, ceux que j'aimerais fracasser, c'est les mecs qui jouent les mecs alors qu'ils sont vraiment des fiottes – ceux qui jouent le rôle du viril, par exemple dans les couloirs de Canal Plus, ou à Cannes. Les bad boys de salon. T'écartes ton cul chez le producteur, arrête de jouer les durs. Si tu savais comment je paye, moi, parce que je refuse de faire le larbin... En France, c'est une erreur d'être scénariste. Les réalisateurs espèrent tous que leur petit truc passera à la télé, et ils n'ont pas envie de partager les droits SACD... cinéma d'auteur, mon cul, cinéma de sangsue, oui. Ils ne savent pas écrire une ligne, ils n'ont pas

ouvert un livre depuis le bac français, mais l'argent du scénario, pas question qu'ils passent à côté. Il faut les voir toucher 100 000 boules pour faire un film, et courir chercher l'intermittence, et ne t'en fais pas que quand il faut retoucher 100 000 euros parce que le machin passe à la télé, ils n'appellent personne pour redistribuer tout ça. Mais ils sont tous de gauche, bien entendu... ça va leur passer, ça. Tout le monde se tourne dans le sens de la gamelle, c'est pas compliqué. Maintenant qu'ils comprennent que bientôt les subventions viendront de l'extrême droite, je te parie tout ce que tu veux qu'ils vont changer de ton – ça retourne sa veste avec souplesse, tout ça... donne-leur quatre ou cinq ans et les mêmes qui jouent du violon sur les pauvres sans-papiers te pondront des chefs-d'œuvre sur le banquier juif, le voleur rom et la Russe cupide... Ils s'adapteront, je ne m'en fais pas pour eux... Marie-Ange déteste que je rentre bourré. Faut dire, bourré, je suis chiant, moi-même, je me fatigue. Passé un certain âge, la baston dans les bars, ça va... Marie-Ange, jamais je ne l'ai trompée. Jamais. Les choses ont la valeur qu'on leur donne, je ne trahis pas la mère de ma fille, ni la femme que j'ai épousée. C'est une bonne mère. Elle est droite, régulière, responsable. Je peux crever demain, la petite est entre de bonnes mains. Marque mes mots : le plus important, c'est la mère. Il ne faut pas faire des enfants avec une meuf sous prétexte qu'elle te fait bander. Ton gamin, sa mère a de beaux nibards, ça ne l'avance pas à grand-chose. Elle est comment, ta Canadienne ? Elle veut des mômes ? Si c'est une meuf droite, vas-y, fonce. Je n'ai jamais rien connu d'aussi doux que la tête de ma petite qui s'endort contre mon épaule. On n'a plus vingt ans, il faut construire. Aujourd'hui, comme dirait Tai-Luc, mon avenir est derrière moi. Parlant de la Souris, tu me dis que tu revoyais Alex ? Ce mec aura été grotesque jusqu'au jour de sa mort.

— Ça m'a fait un choc. Je le voyais encore, ouais.

— A Québec ?

— Il est venu jouer, plusieurs fois. Il est très populaire au Canada.

— Sauf ton respect les Canadiens ont un goût de chiotte... Franchement, de nous tous, que ce soit Alex qui ait réussi à s'imposer pour « son art »... Il était le moins doué, le moins sincère...

— Mais il était beau gosse.

— C'était un gros Noir, ouais. On dira ce qu'on voudra, la femelle blanche est toujours conquise à l'idée de se faire gang-banguer par les lions indomptables du Cameroun.

— Il n'était pas camerounais, Alex, si ?

— Il était noir. C'était un con. Quel con c'était...

— Justement, je me demandais si dans tes potes réalisateurs tu ne connaîtrait pas quelqu'un qui voudrait faire un documentaire sur lui... j'ai quatre heures d'auto-interview filmée qu'il a laissées chez moi... Je ne sais pas quoi en faire. Je me demande si je pourrais pas en tirer quelque chose...

— Un documentaire, sur ce taré de chanteur à bobos... je ne crois pas avoir ça dans mon carnet d'adresses... Tu voudrais les vendre ?

— Si ça intéresse quelqu'un...

— Qu'il crève en enfer, ce gros con.

Sur ces mots, Xavier – plus bourré que son élocution ne l'annonçait – croque dans son verre à pleines dents. Il recrache les éclats blancs, dans un mince filet de sang, et regarde méchamment dans le vide, ses yeux sont incapables de se fixer sur un point précis. C'est tout un cirque ensuite pour l'aider à retrouver sa carte bleue, les deux barman sont blasés, il faut croire qu'ils l'ont déjà vu à l'œuvre et savent que ça n'ira pas plus loin. Vernon est contrarié, il serait bien resté plus longtemps, il aurait voulu parler avec la petite qui n'a pas arrêté de le regarder, il aurait voulu discuter avec le mec assis seul à l'autre bout du comptoir, qui porte un bonnet orange fluo, il aurait aimé profiter de cette soirée. Seulement Xavier l'a cramponné, sans prêter la moindre attention aux gens qui les entouraient. Il faut le soutenir pour traverser la rue. Il a toujours été comme ça, le gros. Sensible et délicat. Dès qu'il s'extériorise, il est incontrôlable. Ce con fait facile cent kilos, Vernon se détruit le dos en lui servant de tuteur jusqu'à le mettre dans l'ascenseur.

La famille part aux aurores, leur avion décolle tôt. Vernon doit se lever et faire bonne figure, en caleçon et tee-shirt fatigué – comme si sous son

crâne ne résonnaient pas toutes les cloches de l'apocalypse –, tandis que Marie-Ange détaille, ligne après ligne, l'interminable liste qu'elle a rédigée à son attention, d'une écriture soigneuse et serrée, des choses à faire pour s'occuper de la chienne. C'est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît : l'animal mange à heures fixes, un savant mélange de légumes frais croquettes viande blanche et pâté bio, il faut la sortir quatre fois par jour selon un protocole très strict, car la balade du soir n'a pas le même itinéraire que celle du matin, etc. La chienne s'appelle Colette. Vernon se retient de ne pas rigoler en apprenant ça. Assise à côté des valises, elle surveille les préparatifs du départ d'un œil triste. Xavier tient sa fille endormie contre lui, il supporte sa gueule de bois dans le silence et l'héroïsme. Puis la porte claque et Vernon patiente quelques minutes, pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié, avant de se précipiter dans la cuisine. Il est affamé. Vernon cède à la tentation du jus d'orange frais, et le regrette aussitôt – c'était un choix contre-intuitif, que son estomac réprouve. Il se rabat sur le fromage, se taille un gros morceau de comté qu'il dévore debout, en continuant d'inspecter les victuailles. Le poulet élevé en plein air et nourri au bon grain – avant de partir Marie-Ange l'a prévenu qu'il était à la limite, lui a conseillé de le préparer, mais de ne pas donner les os à Colette, surtout pas, mais la chair ou de la peau, elle adore ça. Bien sûr il va donner ce petit poulet à 19 euros à la chienne. C'est écrit dessus. 19 euros. Les enculés. Et les yaourts Sveltesse au chocolat qui ne font pas prendre un gramme. Et les petits Kiri – il n'y a pas une sous-marque, là-dedans, et le miel de châtaigne, et il voit le prix sur une bouteille en verre de jus de cranberry – 12,80 euros. Vernon termine le comté.

La chienne est assise à ses pieds, patiente et attentive. « T'es pot de colle, toi. » Elle incline la tête en l'écoutant. Il finit par comprendre qu'elle veut du fromage. Il lui donne toute la croûte, en espérant que ça ne la rende pas malade. Content d'avoir capté ce qu'elle attendait, il la caresse pour la première fois. Puis il retourne se coucher, la chienne grimpe sur le sofa et s'endort en ronflant, en deux secondes.

Vernon a pour habitude d'exercer un contrôle assez solide sur ses pensées. L'âme est un navire imposant, qu'il faut manœuvrer avec

prudence. Il y arrive assez bien, il n'est pas un gars à se laisser surprendre par un écueil à la dernière minute. Mais quelque chose est fragilisé, c'est le silence, ou le confort. Il doit faire un effort pour ne pas céder à la tentation masochiste de l'autoapitoiement. Il se répète qu'il a de la chance, dans sa débâcle. Il a de nombreux amis. Ce plan de dog-sitting était inespéré. L'appartement est grand, agréable, il va pouvoir regarder des films tout le week-end, en se remplittant la panse. Mais il sent, distinctement, se profiler quelque chose de lourd, qui lui appuie dans la poitrine. S'il était chez lui, il ferait du rangement. Il a toujours été le roi du classement. Il doit éviter à tout prix toute pensée qui commence par « si j'étais chez moi » mais les mots vont plus vite que sa volonté. Un coup de tonnerre, bref, au thorax, une déchirure, suivie d'un âcre goût de cendre, qui ne doit rien à la gueule de bois.

Il ouvre une bière et fait le tour du propriétaire. C'est une maison de parents, avec plein d'objets inutiles dedans, des choses qu'il n'imaginera pas acquérir. Xavier a tout compris à la vie : il lui faut trouver une meuf qui ait de l'argent. Avant ils étaient jeunes ils voulaient des guerrières, des bêtes de sexe, des meufs bâties comme des créatures de rêve, ils voulaient du rock'n'roll et des chiennasses qui ne pensent qu'à ça, ils voulaient des bombasses, des pécheresses averties et des amazones qu'on soumet au pieu. On s'en fout de tout ça, en vieillissant. L'important, il a mis du temps à s'en rendre compte, c'est une meuf livrée avec un appartement comme celui-ci, des week-ends prolongés au soleil et l'état du frigo qui va avec.

Puis Vernon s'assoupit devant la télé. *Paris, Texas* en vf, comédie sur le foot, enquête criminelle, obèse mis au régime, couple de beaufs avec mec odieux et meuf maso. La chienne se love contre son ventre et ronfle. Vernon pensait qu'il allait devoir l'enfermer dans une chambre pour éviter qu'elle lui casse les couilles, mais en fait elle ne pense qu'à dormir. Il recommence à la caresser, en se promettant de la descendre, mais sans être convaincu qu'il le fera.

En cherchant à comprendre où brancher son iPod sur l'ampli, il met en marche la radio. La voix d'Alex remplit la pièce. « ... et si je dors entre tes bras c'est qu'une autre que toi n'a pas voulu de moi. » Il chantait

volontiers des conneries sadiques, faisait son Gainsbourg pour midinette. Les enceintes déversent dans le salon ce son de basse – souple, aquatique, notes slapées qui s’arrondissent en bulles, empruntées à la funk mais salies par des riffs au fuzz. La voix d’Alex, sur ce premier disque, est méprisante, moqueuse, agressive. Sexy, même pour les garçons. Alex ne savait pas encore qu’il s’adressait à des millions d’auditeurs, il chantait dans sa cuisine, pour faire délivrer les copains. C’était un coup de génie, ce premier disque. Un grincement qui faisait mouiller les filles, et donnait envie aux garçons de lui ressembler. Un gentleman retors, désinvolte et blessé. Chansons qui n’avaient l’air de rien, d’une méchanceté gratuite. Ça aussi, il le perdrait en route, avec le temps il deviendrait un vrai dur, dans la vie, et un grand tendre, dans ses compositions. Comment peut-on être malheureux d’autant d’attentions, de voyages, de bonnes surprises et d’opportunités, c’est incompréhensible pour l’entourage. Mais après tout Alex n’est pas la première rock star à démolir, scrupuleusement, le mobilier de son château. Le mec était vraiment largué, à la fin. Il est resté incapable de composer le moindre morceau pendant plus de deux ans. Vernon n’avait pas forcément envie de saisir l’ampleur de la débâcle. A-t-il été un bon ami – évidemment non. Mais il lui paraissait tout à fait impossible, dans sa situation, de venir en aide à un chanteur possiblement millionnaire. Revient à sa mémoire les délires d’Alex sur la synchronisation des ondes cérébrales. Il lui avait fait un long laïus sur les hertz – gamma alpha bêta, une vaste cosmogonie de conneries, à base de battements binauraux et de neurodynamique… Faute de pouvoir délivrer un nouveau disque, Alex s’était mis en tête de programmer les humains. Au début de la discussion, Vernon se disait pourquoi pas faire de la musique de hippie, ça le regarde – mais quand le chanteur était parti sur les pyramides d’Egypte, dont les blocs de granit auraient été bougés par le pouvoir du son… ça l’avait quand même alarmé. Mais il n’avait rien fait pour empêcher Alex de s’enfoncer.

Disparu. Encore un. Le corps de Vernon se raidit, quelque chose gronde, en lui, qui le fait paniquer. La chienne pose sa tête sur sa main, d’une façon si délicate qu’il reste un moment interdit, sans oser bouger. Chaque souvenir est piégé. Une couverture qu’il avait gardée bien tirée

sur l'angoisse glisse – la peau est mise en contact. Sa bulle était étanche, rassurante et bien équipée. Il vivait au formol, dans un monde qui s'est écroulé – accroché à des gens qui ne sont plus là. Il pourrait traverser la planète, fumer des plantes rares, écouter des shamans, résoudre des énigmes, étudier les étoiles – les morts ne sont plus là. Ni rien de ce qui a disparu.

Vernon gémit. Il est surpris lui-même du son qu'il produit. La chienne se dresse sur ses pattes arrière, et entreprend, avec une frénésie inquiète, de lui lécher les yeux. Il essaye de la repousser mais elle ne se laisse pas faire. La seule créature vivante se préoccupant de sa détresse est une chienne, il essaye de se faire encore un peu plus de mal avec cette idée mais sa drôle de tête lui arrache un sourire. Colette a trop une gueule de clown. Elle saute du canapé et se précipite à la porte, trépigne devant sa laisse en le regardant, comme si elle lui proposait un plan dément, « vas-y sors-moi tu vas voir on va s'éclater ».

Une fois dans la rue, elle tire comme une dératée, il se laisse guider. Elle connaît le chemin du parc.

A l'entrée des Buttes-Chaumont, un homme assis sur le premier banc mange un yaourt en parlant seul. Il rit de quelque chose, il porte des chaussures décousues, attachées aux chevilles à la corde. La chienne inspecte en reniflant tout ce coin de l'allée, avant de s'accroupir pour chier. Il est hors de question qu'il ramasse quoi que ce soit. Il regarde autour de lui d'un air dégagé, genre je ne suis pas vraiment avec elle. Dans l'ensemble, il lui paraît extrêmement dommageable pour sa virilité de s'afficher avec une petite chienne comme elle. Il voudrait pouvoir indiquer, dans son attitude, qu'il n'est pas son maître – aussi sympathique soit-elle, elle reste difficile à assumer.

Un homme d'une trentaine d'années est planté à la porte, il paraît furieux. Une femme le rejoint, flanquée de deux gamines. La plus grande porte des chaussures avec des roues incrustées dans les semelles, la plus petite serre un Oui-Oui en peluche contre son ventre. Elles avancent vite, elles sont en retard. La femme tend à l'homme un sac vert en toile, informe, qui doit contenir leurs affaires. L'homme prend les fillettes par

la main et s'éloigne sans un mot. Les petites le suivent, elles tournent brièvement la tête et font un signe pour dire au revoir.

Vernon poursuit son chemin. Il n'y connaît rien en chien, il ignorait que cette race plaisait autant aux filles. Qu'elles courrent, qu'elles papotent, qu'elles se prélassent dans l'herbe ou qu'elles fument des clopes sur un banc : on dirait que les femmes sont harmonieusement disposées tout le long de son parcours pour s'émerveiller « mais comme elle est mignonne », « oh regarde c'est un bouledogue français », « j'adore ces chiens », « regarde comme elle est belle ». Vernon sourit, radieux, ralentit, approuve, avance avec bonheur. Les idées noires s'évaporent. Colette est aphrodisiaque. Il comprend pourquoi Xavier y tient comme à la prunelle de ses yeux. Vernon n'a jamais eu suffisamment de suite dans les idées pour être vraiment déprimé. Ça l'a toujours sauvé. La gravité de sa situation ne parvient plus à l'intéresser.

Jolies jambes. Il reconnaît cette brune en short. A la chevelure et au tatouage. C'est la fille qui le regardait, au bar, et à qui il n'a pas parlé parce que Xavier était trop bourré et qu'il a fallu partir. Elle est plus grande et bien plus jeune que ce qu'il avait imaginé, la veille. Elle parle au téléphone, son regard croise le sien sans qu'elle réagisse, il ralentit. La chienne, bonne copine, choisit cet instant pour se rouler dans l'herbe, sur le dos, en se frottant dans tous les sens. La fille la regarde et sourit. Il se penche et gratte Colette derrière les oreilles, en faisant le gars qui profite de la vie sans rien attendre de particulier. La fille est collée à son téléphone, difficile de l'aborder sans faire le harceleur. Il faudrait se planter là et la dévorer des yeux en attendant qu'elle termine sa conversation, il comprendrait que l'approche la démotive. Vernon la dépasse, contrarié. Bien organisé comme ça, ce n'est plus du hasard : on se regarde au bar, on se croise le lendemain au parc, c'est trop bête de se reperdre de vue. Mais la fille le rattrape, le téléphone toujours à l'oreille, elle lui sourit et s'accroupit à côté de Colette. Ses cuisses s'élargissent en se pliant, sa peau est appétissante, elle fait penser à un gâteau. Elle continue d'écouter quelqu'un à l'autre bout du fil, elle lève les yeux au ciel pour signifier que ça dure, mais que s'il peut patienter deux minutes elle a quelque chose à lui dire. Qu'elle prenne son temps, pas de

problème. Il fait signe, avec deux doigts contre sa bouche : est-ce qu'elle aurait une clope ? Elle écarte les mains, désolée, elle ne fume pas, ou en tout cas elle n'a pas ça sur elle. Il regarde les arbres, au loin. Ça dure. Il contemple les arbres, avec une telle concentration qu'elle doit penser que ça fait partie de son activité professionnelle.

Elle finit par dire « écoute je peux te rappeler ? Je suis devant la station de métro, là, faut que je descende – je te rappelle tout à l'heure, d'accord ? » Au ton, c'est évident, elle parle à un garçon, et elle parle à un garçon avec qui elle est intime. C'est bon signe qu'elle lui mente, déjà.

— On s'est vus, hier, non ?

— Je vous ai reconnu, en fait. J'adore ces chiens, je rêve d'en avoir un. C'est une femelle ? Elle a quel âge ?

— Elle a trois ans. Mais ce n'est pas la mienne. Je la garde, pour un copain. Elle s'appelle Colette. On se connaît d'avant, vous êtes sûre ?

— Oui, vous teniez le magasin de disques qui était au-dessus de République...

Petite descente, déception. Elle ne le fixait pas parce qu'elle était subitement fascinée par son charisme de mâle prédateur. Lueur d'espoir, en même temps – elle se souvient du magasin, elle ne le voit pas comme un vieux loser mais comme un gars auréolé de la puissance du rock. Puis elle le semi-châtre, avec une ingénuité enjôleuse qui ne peut être tout à fait innocente :

— Je suis venue plein de fois avec mon père. Le samedi quand j'étais chez lui, c'était réglé comme du papier à musique : on allait aux puces de Clignancourt, voir les vinyles, on mangeait une moules-frites et on allait chez vous. Mon père vous adorait. Vous vous souvenez pas de moi, normal, j'étais haute comme ça.

Elle montre sa taille pour dire comment elle était grande. Vernon pince la base de son nez entre le pouce et l'index – il a tendance à faire ce geste quand la situation lui paraît complexe sans être tout à fait désespérée. Il profite de l'information pour la dévisager franchement, comme s'il cherchait au fond de sa mémoire à se souvenir. La fille penche la tête sur

le côté, amusée de le voir perplexe. Vernon a l'impression qu'elle n'est pas hostile à l'idée de se faire draguer.

— C'était qui votre papa ?

— Bartholemé Jagard. Policier. Fan de metal.

Ce n'est pas difficile. Il était moustachu, jovial et scientologue. Complètement dérangé. Il fallait lui commander des vinyles de metal finlandais, il connaissait son affaire sur le bout des doigts. Encore un bavard. Au bout d'un moment l'écouter devenait difficile, il avait toujours des histoires de saccage de tombes, nécrophilie romantique et meurtres sacrificiels, qu'il débitait avec un grand sourire épanoui. Bartho venait au magasin un peu comme il serait allé au sex-shop : il aurait préféré s'intéresser à autre chose, dépenser son argent en livres qui l'instruiraient sur les problèmes géopolitiques du monde. Mais il n'y arrivait pas. Il venait souvent avec sa fille qui chantait les chansons du *Roi Lion* en jouant accroupie sous les bacs. Sa petite tête ne dépassait pas le comptoir pendant que son père se lançait dans des descriptions détaillées d'animaux égorgés sur scène par des Vikings épanouis. Vernon plante ses yeux dans les siens :

— Maintenant, oui, je me souviens de vous. Comment va votre père ? Toujours dans le métal ?

— Non. Sa nouvelle meuf n'aime pas trop les guitares. Elle frime qu'elle aime le théâtre et la littérature médiévale, mais la vérité c'est qu'elle passe sa life à manger de la téléréalité et des chips.

Ce n'est pas difficile de tomber amoureux. D'abord son regard braqué sur lui, la veille, sa jeunesse et une légère insolence, sans vulgarité, juste de quoi exciter la curiosité. Puis sa façon d'être droite, une envie de toucher son dos, de poser les lèvres partout à l'intérieur de ses cuisses, puis le grain de sa voix, la lueur amusée quand elle lui parle, quelque chose d'un tout petit peu précipité dans son débit – rien qui grince. Et cette facilité, inconsciente, qui lui vient d'être si jeune – ne rien connaître encore des coups qui la briseront, par endroits. Passé quarante ans tout le monde ressemble à une ville bombardée. Il tombe amoureux quand elle éclate de rire – au désir s'ajoute une promesse de bonheur, une utopie de tranquillités emboîtées –, il suffira qu'elle tourne la tête vers lui et se

laisse embrasser, et il accédera à un monde différent. Vernon sait faire la différence : excité, c'est le bas-ventre qui palpite, amoureux, ce sont les genoux qui faiblissent. Une partie d'âme s'est dérobée – et le flottement est délicieux, en même temps qu'inquiétant : si l'autre refuse de rattraper le corps qui sombre dans sa direction, la chute sera d'autant plus douloureuse qu'il n'est plus un jeune homme. On souffre de plus en plus, à croire que la peau émotionnelle devient fine et fragile, ne supporte plus le moindre choc.

Elle s'appelle Céleste. Il rame. Elle dit des mots de jeunes, elle les dit sans savoir encore que c'est ridicule. Elle dit « j'avoue », elle dit « c'est swag », elle dit « c'est terrible », et il reconnaît cette imbécillité enthousiaste qu'on met à caser toujours les mêmes expressions dans une phrase. Elle veut qu'ils marchent jusqu'au McDo pour qu'il lui offre un Very Parfait chocolat. Il est incapable de déchiffrer – est-ce qu'elle le lui demande comme le ferait la petite fille qui accompagnait son papa au magasin de disques, tu me payes une glace ? Est-ce qu'elle le demande comme une jeune femme désirable qui trouve normal d'être choyée ? Vernon répond qu'il n'a pas une thune, non, même pas pour une glace, et s'il en avait, pitié, ce ne serait pas pour l'inviter au McDo. Comment ça il n'a même pas de quoi payer un café ? Il sent qu'il la perd. Il insiste : être fauché ne l'empêche pas d'être un type qui a la classe, si elle choisit ses fréquentations en fonction du pouvoir d'achat, elle va passer à côté de l'essentiel. Elle doute : à ton âge, excuse-moi, mais même pas pouvoir se payer un café, comprends que ça m'interloque. Elle est une petite pute infecte. Elle lui plaît beaucoup. Elle a une façon ostentatoire de respecter l'argent qui peut faire penser qu'elle dit ça pour le provoquer. Mais une candeur atroce teinte ses propos, et laisse imaginer qu'elle est sincère. Vernon est resté bloqué au siècle dernier, quand on se donnait encore la peine de prétendre qu'être était plus important qu'avoir. Et il ne s'agissait pas toujours d'une hypocrisie. Il a passé sa vie avec des filles qui se foutaient de savoir qu'il était interdit bancaire. Pendant la discussion, Colette se fait accoster par un molosse velu d'environ quatre-vingts kilos, qui lui renifle le cul avec insistance – Vernon se tétranise, il imagine déjà le monstre gloutonner la pauvre chienne, et il ne voit pas bien comment il s'interposerait. Colette se laisse faire, dix secondes, immobile, puis

montre les dents et fait reculer le rott de trois mètres en aboyant comme s'il s'agissait d'un vulgaire caniche. L'énorme chien garde une distance respectueuse, puis revient à la charge, l'air enthousiaste. Colette le remet à sa place, babines retroussées. Céleste jubile, mains dans les poches, elle flatte la chienne, « qu'est-ce qu'elle est dominante ». Vernon joue le mec détendu que ça fait rigoler. Il ne voit pas comment une bestiole qui relève à ce point du jouet en peluche pourrait dominer quoi que ce soit mais il faut croire que chez les chiens aussi, c'est avant tout une question de mental.

Céleste dit qu'elle a du boulot, qu'elle doit partir. Elle lui demande son numéro de portable et Vernon devine qu'elle le fait plus pour se débarrasser de lui que pour lui envoyer des petits textos torrides. « J'ai pas de portable français, je ne vis pas ici. Mais demande-moi comme ami sur Facebook, comme ça on est en contact. » « Ah j'aime pas trop Facebook. » « T'es inscrite ? Mon nom c'est Vernon Subutex. » « C'est quoi ce pseudo pourri ? Vous l'avez pris d'*Harry Potter* ? » « T'y connais rien, vraiment, tu connais rien à rien. Et toi ton nom c'est quoi ? » « Céleste. Je te demanderai comme ami, tu te souviendras que c'est moi ? »

Il lui décoche un clin d'œil, et lui tourne le dos, tout en se demandant s'il apparaît viril et décidé ou s'il a juste l'air d'un paumé.

Il sort du parc habité d'images nettes et crues, comment il la coucherait sur la table à manger du salon chez Xavier, comment il la déculotterait d'un geste précis et brusque pour l'enculer sans ménagement et comment il relèverait son pull pour découvrir sa poitrine de gamine écrasée contre la table, et les bruits mignons qu'elle ferait quand il menacerait de se retirer et qu'elle le supplierait de continuer.

Une sensation persistante, désagréable et précise, le gêne pour respirer. C'est une clamour entre la gorge et la poitrine. Laurent laisse son manteau à la fille de l'entrée, demande qu'on leur donne une table protégée des courants d'air, il aperçoit son reflet dans le grand miroir qui tapisse la salle du fond. Il est mince. Il a perdu près de dix kilos en six mois. Il est surpris de son image – fier et soulagé de ce que son corps paraisse aussi dynamique. Il ne s'identifie pas encore à cette silhouette, quand il se pense dans l'espace, il se pense avec son corps de ces dix dernières années. Il faut qu'il se muscle. Il a toujours eu un corps de femme. Quand il prend du ventre, d'une certaine façon, ça se voit moins – son embonpoint est grotesque, mais masculin. Mais dès qu'il retrouve la ligne, ses épaules deviennent plus étroites, ses fesses sont rebondies, son allure générale est tellement féminine. Il pense à Daniel Craig qu'il a vu dans le dernier James Bond, il n'y a pas longtemps. Il vendrait son âme au diable pour ressembler à ça, dans un smoking.

D'un geste galant, il désigne la banquette à Audrey. Elle aurait pu faire un effort. Elle ne s'est même pas maquillée. Pull ample, ras du cou, baskets plates, sur trois centimètres de racine ses cheveux sont d'un blanc

douteux, elle n'a pas pris un rendez-vous chez le coiffeur depuis des mois. Ce que cette femme peine à sourire. Elle couche avec Bertrand Durot et personne sur Paris n'a envie de contrarier ce ponte de France Télévisions. Laurent ne pouvait décentement pas lui refuser ce rendez-vous. Il ne produira pas son film. Que des emmerdements à l'horizon. Qu'irait-il faire dans cette galère ? Le truc ne fera pas trente entrées. C'est la nouvelle lubie des réalisatrices – des histoires de bonnes femmes post-ménopausées, qui fument des clopes en discutant avec des paumés. Il aimeraient être sincère avec elle, lui dire tu sais si je fais ce métier ce n'est pas pour me retrouver sur un plateau de tournage cerné d'hystériques acariâtres qui ne me font pas du tout bander. Et jusqu'à preuve du contraire, le public le suit sur ce point : tout le monde a envie de rêver.

Audrey attaque justement sur le thème des femmes réalisatrices, notoirement discriminées, en France. Et encore plus à l'étranger. Pensum. Il ne lui fait pas remarquer que les innombrables avantages de la féminité, quand ils lui servent à avancer, ne la révoltent guère. Elle n'a pas ouvert la carte, il aimeraient commander rapidement – en finir au plus vite. Il pourrait commander à sa place : elle choisira ce qu'il y a de plus cher.

Mais ce n'est pas la présence de la réalisatrice qui le fait se sentir mal. Il a besoin de remonter les événements de la journée, puis de la veille, pour situer précisément le moment où ça s'est déclenché. Il reconnaît cette sensation, mais il a besoin de se concentrer pour se souvenir de ce qui a été dit, et à quel moment, qui l'a mis aussi mal à l'aise. Il voit tant de gens, il se passe tant de choses, en une seule journée. C'est son PNL qui lui a enseigné cette méthode – aux premiers signes d'oppression, s'abstraire de la réalité, se recentrer. Trouver le point névralgique. La fête du dernier Podalydès. Un pseudo-scénariste dont il a oublié le nom pérorait, agrippé à sa flûte de champagne – Fred de Wild Bunch parlait de la mort d'Alex Bleach et l'autre a dit « j'ai justement un ami qui a les rushes exclusifs d'un dernier entretien, il paraît que c'est de la bombe. Il aimeraient en faire quelque chose, mais il n'a pas trouvé de producteur. » Voilà. C'est là que ça a commencé. Laurent s'est rapproché du scénariste,

il lui a demandé s'il connaissait Alex, lui a raconté qu'ils avaient travaillé ensemble, sur un projet qui ne s'était pas fait, quelqu'un d'exceptionnel, quel gâchis, quelle douleur, une mort accidentelle, l'indécence des médias, la beauté des adieux de son vrai public. Il marchait sur des œufs. Le scénariste était une brute grassouillette, crâne rasé et gueule d'imbécile. Il disait qu'il n'avait pas vu les rushes en question, mais qu'il avait bien connu Alex, et sentant qu'il intéressait Laurent il avait utilisé le mot confession, « mon pote m'a dit que c'était du lourd, cet entretien, Alex était défoncé mais il avait tant de choses à dire, peut-être qu'il se doutait qu'il arrivait au bout, c'est son testament... » Laurent, l'esprit brouillé par l'alcool, a pensé que marquer trop d'intérêt pourrait se retourner contre lui, il essayait de faire parler le scénariste mais sans aller jusqu'à proposer – dites à votre ami de me contacter dès que possible. Il savait que s'il donnait sa carte de visite, le crève-la-faim le prendrait comme une invitation au harcèlement. Il connaît ce genre de personnage. Il a sur son disque dur quinze projets. Il est convaincu qu'il s'agit d'une série de chefs-d'œuvre d'intelligence et d'originalité. Il est séduit par sa propre audace, mais plus encore par son humour. Il pense que les mauvais retours sur ses scénarios sont le fruit des cerveaux malades d'imposteurs malveillants. On peut lui dire cinquante fois la même chose, cinquante fois il se regonflera l'ego et recommencera à bâcler les mêmes inepties. En général, l'absence de talent de ce genre de gars se double d'une redoutable allergie à l'effort. Si Laurent lui donne son numéro pour qu'il le transmette à son pote, ce type n'éprouvera aucun scrupule à appeler vingt fois par jour au bureau pour soumettre un projet. Le crève-la-faim est sincère, c'est là que réside sa dangerosité : il ne voit pas la différence entre son gribouillage débile et le dernier carton au box-office. Chaque mercredi, il doit se rendre à la séance de onze heures, pour sa séance de flagellation, il choisit le film dont on parle, et il est certain d'avoir écrit le même, dix ans auparavant, en mieux, mais c'est quand même son projet qu'on a pillé. Mais Laurent n'a encore jamais entendu parler d'un scénariste quadragénaire dont le talent serait passé complètement inaperçu. Il y a des ingérables, des drogués, des caractériels – mais des talents méconnus, c'est rare. Ces mecs-là envoient leur pépite à grande échelle, pas un producteur, pas un réalisateur en vogue n'est épargné. S'ils avaient quelque chose en stock qui vaille la

peine qu'on y consacre un peu d'argent, ça se saurait. Laurent se l'est fadé toute une partie de la soirée, il essayait d'aiguiller la conversation sur cet ami et l'auto-entretien d'Alex Bleach, mais le garçon était retors, il s'obstinait à lui parler de ses projets d'écriture, tout en lui imposant un cours de cinéma particulier, tiens, c'est cadeau, le ringard a développé ses opinions sur tous les films français récents qu'il avait vus en salle, et Dieu sait qu'il avait le temps de fréquenter les salles obscures. Laurent l'écoutait, magnanime, tout en se disant, réfléchis, abruti, s'il n'y avait aucune différence entre la merde que tu chies et l'or que je brasse, tu ne me ferais pas la danse du ventre depuis une demi-heure. Tu serais sur ma liste, on se connaîtrait, on aurait déjà travaillé ensemble.

Mais il n'a pas eu le temps de repenser à cette histoire d'entretien testamentaire. Dans le taxi de retour, Amélie lui a fait une scène froide. « Je ne dis pas que tu couches avec elle, je me demande juste pourquoi tu te comportes comme ça. Je ne t'avais jamais vu dans un état pareil. » Il était question d'une actrice bidon, pressentie pour un projet qu'il produit, qui lui avait fourré son énorme poitrine dans le nez toute la soirée sans parvenir à lui arracher quoi que ce soit d'autre qu'un interminable bâillement, mais Amélie a ses fixations. Quand elle fait une scène de jalousie, c'est toujours sur la mauvaise personne que ça tombe. Laurent, pour la rassurer, a si bien démonté l'actrice que dès le lendemain matin, en se levant, à sept heures, il appelait le réalisateur pour lui dire que cette comédienne était trop pourrie et qu'il ne voulait plus en entendre parler pour le casting.

La sensation d'avoir une longue aiguille rouillée enfoncee dans la gorge ne l'a pas quitté, depuis. Il a l'habitude de l'angoisse. Parfois, les crises sont si fortes qu'il doit s'isoler. Il est en bonne santé. C'est la pression. Il a appris à respirer, profondément, par le ventre. Son thérapeute lui fait parfois des séances d'hypnose en urgence, par Skype. Laurent s'enferme dans son bureau, se renverse dans le fauteuil inclinable, prend ses écouteurs et il n'est pas toujours en état de se détendre, mais ça marche, le plus souvent, le rythme de son cœur revient à la normale.

La réalisatrice raconte qu'elle refusera d'aller tourner au Luxembourg, qu'elle ne veut plus de ce genre de coproduction, elle pense que ça a nui

à son dernier film. Sa créativité a beaucoup souffert des contraintes absurdes qu'on lui a imposées. Elle se croit encore dans les années 90. Sa créativité. On parlait encore de ça, à l'époque, c'est vrai. Quand Laurent a appris le métier, il fallait écouter des réalisateurs parler d'inventer des plans et tout le monde jugeait normal que ça coûte une blinde. On trouvait plausible de dilapider des fortunes sur un film qui ne faisait pas d'entrées, pour le prestige. Aujourd'hui on se demande qui est numéro un au box-office, plus personne ne voit de prestige là où on ne fait pas de chiffre. Et même de bons films se plantent. Le public n'aime que la daube. Mais Audrey n'a pas vu le temps passer. Si elle s'imagine qu'à force d'abuser de formules alambiquées elle va l'impressionner, elle se fourre le doigt dans l'œil.

Laurent a beaucoup travaillé sur lui-même. Il sait pourquoi il fait ce métier. Il a cinquante ans. Il est au clair avec lui-même. Il aime le pouvoir. Il a passé l'âge de se raconter des salades. Il a du flair, il sait miser sur les projets gagnants, il sait faire un beau montage financier, il a du réseau, il est obstiné, il est dur en négociation. Ce qu'il cherche, c'est le succès. Il aime l'effervescence qui l'accompagne. Il aime l'ambiance d'euphorie stressée des équipes, quand les coups de téléphone tombent sans arrêt, il aime les chiffres qui explosent, ce survoltage inouï, l'idée que tout peut arriver et que tout arrive, à commencer par l'exceptionnel. Il aime sentir qu'on se dispute le privilège de l'approcher. Sourire aux compliments faux culs des collègues et mépriser ceux qui les prodiguent. Il aime rentrer tard, être le seul debout dans la maison, se servir un dernier whisky et regarder Paris depuis sa fenêtre en pouvant se répéter « ça a marché », en essayant de sentir le rythme du succès dans son corps, dans les artères de la ville. Il veut saisir la sensation de puissance avec la même intensité qu'il sent la morsure de l'échec quand il y est confronté. Mais il aime perdre, aussi, mordre la poussière et sentir la rage l'animer, une détermination sans faille à prendre sa revanche.

Tant qu'on n'exerce pas le pouvoir on n'a pas idée de ce que c'est. On pense que c'est s'asseoir à son bureau, donner des ordres, ne jamais être contrarié. On imagine que c'est une facilité. Au contraire, plus on s'approche du sommet, plus la lutte est rude. Plus on monte, plus les concessions coûtent. Et plus on doit en faire. Avoir du pouvoir, c'est

garder le sourire quand on se fait casser les côtes par plus puissant que soi. Les humiliations sont violentes, tout en haut, et personne n'est là pour vous écouter si vous avez envie de geindre. C'est la cour des grands, pas le bac à sable pour les petits agneaux. Seuls les tout petits chefs jouissent de leur pouvoir, au-dessus – on ne connaît que la peur de se faire poignarder dans le dos, la rage des trahisons et le poison des fausses promesses.

Le pire, pour Laurent, c'est le succès d'autrui. Les sorties coup sur coup d'*Intouchables* et de *The Artist* ont démolí son année. Tout ce qui a bien marché, dans son écurie, lui a paru anecdotique. Il s'est lancé dans le sport – une heure, cinq fois par semaine, avec son coach à domicile, un Black laconique, qui ne sourit que lorsqu'il le voit vraiment souffrir. L'essentiel est de ne pas perdre de vue que les autres sont soumis aux mêmes règles que lui : ils sont les rois du monde, jusqu'au prochain tour de roue.

Il sait qu'il ne devrait pas se sentir aussi déstabilisé parce que la veille au soir quelqu'un lui a parlé d'un entretien avec Alex. C'est de la pensée magique, il donne crédit à des intuitions basées sur du vent. Il n'a aucune raison valable de s'en faire. Il doit chercher, en lui-même, un point d'ancre qui lui permette de dépasser tout ça. Il se contient de vider la corbeille de pain en attendant les huîtres. Mais qu'est-ce qu'il s'ennuie, avec elle...

Alex Bleach était un connard, arrogant et fragile, le prototype du poète à la con – un merdeux qui ne pensait qu'au fric mais jouait les engagés sur les photos d'album. L'artiste, dans toute sa splendeur : qui se croit tout permis et méprise ceux qui se tapent le travail, le vrai. Le problème du public, souvent, c'est qu'ils adoptent les leaders les plus pathétiques. Les gens aiment qu'on les trompe. C'est un principe qu'Alex avait bien compris. Il mentait, à longueur d'interviews, et le peuple l'adorait. Laurent avait eu affaire à lui, à plusieurs reprises. Non content de se ridiculiser en l'invectivant en public, Alex s'était procuré son numéro de portable et une fois qu'il était complètement défoncé il l'avait appelé, en pleine nuit, pour l'insulter. Ce mec était dérangé, il ne comprenait rien à rien. Quand Laurent a appris sa mort, il a été soulagé. On ne sait jamais jusqu'où ce genre de forcené est capable d'aller, et ça ne l'intéressait

même pas d'avoir ce genre d'ennemi. Trop faible pour sa catégorie. Mais il fallait qu'il en ait le cœur net.

— Vous m'écoutez toujours ?

— Oui, oui, désolé... je suis confus, ces jours-ci, depuis la mort d'Alex Bleach...

— Vous étiez proches ?

— Nous le fûmes. On ne s'était pas revus depuis longtemps, et sa disparition m'affecte terriblement... Mais je vous écoute. Continuez, continuez.

Il froisse l'air du bout des doigts. La réalisatrice ne prend pas la peine d'avoir l'air concerné. Elle fonctionne comme un bulldozer – enfermée dans le bruit qu'elle produit, obsédée par son objectif. Il a d'abord imaginé que les jeunes réalisateurs étaient mal élevés – personne ne lui a appris, à elle, qu'on simulait la compassion dès lors que l'interlocuteur simulait l'émotion ? Puis il a compris, il ne s'agit pas d'éducation. De son temps, on attendait des enfants qu'ils deviennent des êtres sociaux, qu'ils accèdent à la sympathie. Par exemple, qu'ils répondent par l'empathie à la manifestation de tristesse chez l'interlocuteur. Si le sujet était intelligent, il comprenait très tôt que montrer de la sympathie pouvait être payant, notamment si on attend quelque chose de quelqu'un. Mais Facebook est passé par là et cette génération de trentenaires est composée de psychopathes autocentrés, à la limite de la démence. Une ambition crue, débarrassée de tout souci de légitimité. Elle reprend là où elle en était. Elle veut faire un film sur une quinquagénaire qui travaille dans une parfumerie. Elle perd sa mère, de qui elle était proche, et ne supporte pas que son père refasse sa vie moins de trois mois après l'enterrement. Le pauvre vieux trouve chaussure à son pied et la fille part en guerre contre sa nouvelle belle-mère. Haletant. Audrey est convaincue d'avoir écrit une comédie. Elle ne s'imagine pas tourner à moins de trois millions de budget. Ben voyons ! Une quinquagénaire en goguette, qui ne supporte pas que son père se remarie. Gros sujet de comédie. Si les gens ont le choix, au guichet, entre Scarlett Johansson à poil et une vieille putride en goguette, c'est sûr qu'ils hésiteront longuement avant d'acheter leur billet.

Il arrose ses huîtres de vinaigre aux échalotes. Il apprécie cette brasserie – c'est sa cantine, on le connaît, les serveurs sont aux petits soins. Ça l'aide à décompresser. Il n'est pas matérialiste. L'argent ne l'intéresse pas en tant que tel. Il pourrait se contenter d'aller dîner à la pizzeria et partir en vacances en camping. Mais c'est à côté de son bureau, c'est pratique.

Il ne pense pas avoir obsédé Alex Bleach au point qu'il ait cherché à lui nuire dans chaque entretien. Il essaye de se raisonner. Ils ont eu des différends, soit, mais l'eau a coulé sous les ponts depuis, même pour un taré de cette envergure. De toute façon, qui croirait les délires paranoïaques d'un imbécile pareil ?

Audrey consulte la carte des desserts, il abrège : « Je n'ai pas le temps, désolé, vous prendrez un café ? » Elle commande un café gourmand, sans chercher à cacher sa déception. Quelle plaie. Il la regarde avec intensité, en plissant les yeux, comme s'il se sentait concerné par son affaire d'esthéticienne qui ne supporte pas de voir son père heureux sous prétexte que ça va trop vite – elle ne sait pas encore que les hommes ne savent pas vivre seuls, comment pourrait-on leur en faire le reproche ? Laurent lui rappelle à quel point c'est compliqué, en ce moment, même pour lui. Il tapote le scénario du plat de la main, comme s'il piaffait d'impatience de se précipiter dans son bureau pour dévorer cette histoire de quinquagénaire déboussolée. « C'est devenu si difficile de produire du cinéma de qualité, je suis obligé d'être extrêmement sélectif. Et ce que je déteste le plus, c'est donner de faux espoirs. Si je vous dis on y va, c'est que je le ferai. Mais si j'ai un doute sur ma capacité à le produire, je vous le ferai savoir tout aussi net. Ma structure n'est peut-être pas la mieux placée pour produire des films pas chers – vous savez ce que c'est, les techniciens ne comprennent rien, ils ne sont pas prêts à faire les mêmes efforts avec moi qu'avec des producteurs plus... coutumiers des films d'auteur. Mais je vous donnerai une réponse très rapidement. »

Il regarde sa montre, prend un air catastrophé, se lève précipitamment, glisse un billet de dix euros à la fille du vestiaire et se précipite dans le froid avec soulagement. En arrivant au bureau, il se souvient qu'il a rendez-vous avec la Castafiore. Ce n'est pas sa journée, à tous les coups il a Mercure qui rétrograde. Il serre la main moite et molle du jeune

distributeur. Les pédés ne sont pas tous beaux. Sapé Prada de la tête aux pieds la Castafiore a toujours l'air de sortir d'une benne à ordures. Ce que son physique peut être ingrat. Pas étonnant qu'il soit méchant. Laurent se demande s'il a compris qu'il compte le doubler. Il lui a promis le Canet en distribution s'il prenait le Bayona sur lequel il était coproducteur, mais il a déjà dealé le Canet avec Mars – ils ne travaillent pas mieux, c'est juste pour emmerder la Castafiore. S'il peut aider à ce qu'il se plante plus vite que prévu, ce sera avec plaisir. Il en a vu passer d'autres. Il l'installe dans le bureau, demande s'il veut un café, le confie à Justine qui est là pour ça. Et s'excuse. Il a quelque chose à régler, d'urgent, il revient tout de suite.

Il frappe à la porte d'Anaïs. Elle est en train de visionner un film – image vidéo, cradingue, mal cadrée, il paraît que les jeunes adorent. Il lui a demandé de faire un tour d'horizon, il voudrait voir si ça ne vaut pas le coup de se lancer dans ces films faits à quatre, qui coûtent moins de cent mille euros et que les gamins s'arrachent sur Internet, quand ils sont réussis. Il faut toujours avoir un coup d'avance. Il ne peut pas se reposer sur le spectacle pour toute la famille, le cinéma à la papa. Il faut innover, être là où on ne l'attend pas, y être avant les autres. Anaïs est géniale pour ça. Elle a l'œil et l'esprit de la jeunesse. Dans dix jours elle lui présentera un dossier sur les trois ou quatre meilleurs jeunes réalisateurs de la nouvelle génération – et il sait qu'il peut compter sur elle, elle aura fait la bonne sélection. Laurent Dopalet a décidé d'embaucher une fille de sa génération quand sa propre gamine s'est mis en tête de devenir « une youtubeuse beauté ». Il s'est intéressé à ce qu'elle faisait parce qu'il avait peur que, comme les enfants de certains collègues, elle aille poster sur Internet des sextapes d'elle en pleine action avec des garçons mineurs. Et il a découvert, stupéfait, un univers de petites filles qui savaient parfaitement se mettre en scène, se cadrer et monter leurs images, et qui postent des « tutoriels make up » qui cartonnent à hauteur de 56 millions de vues quand elles filment leurs chambres. Il s'est dit qu'il passait à côté de quelque chose, et qu'il avait besoin, dans ses bureaux, de quelqu'un qui puisse scanner le Web à la recherche des nouvelles tendances. 56 millions de petites filles ne peuvent pas toutes se tromper.

Il s'assoit sur l'accoudoir de son fauteuil. Il ne se passe rien entre eux, mais il aime cette proximité. Il aime son calme, son sourire, une façon qu'elle a de l'apaiser. Anaïs est lumineuse. Elle n'est pas plus jolie qu'une autre, elle est plus radieuse. Il soupire :

— Je sors d'un déjeuner avec la reine des casse-couilles... et j'ai la Casta dans mon bureau, tu peux pas savoir ce que ça me coûte. Je vais peut-être me trancher les veines pour ne pas aller au bout de cette journée...

— Je viens te chercher dans vingt minutes ?

— Trente. J'ai quand même un ou deux trucs à voir avec lui, pour la sortie du Bayona.

— Ça ne marchera pas. Le film est trop dur. Les gens n'ont pas envie de ça en ce moment.

— Ecoute... Hier à la soirée j'ai rencontré un jeune scénariste... enfin, jeune, non... mais quelque chose chez lui m'a interpellé... je voudrais que tu me fasses un petit récapitulatif, sur lui. Tu peux me le retrouver ? Il s'appelle Xavier. J'ai oublié son nom.

— Ne me dis pas que tu veux que je cherche quel scénariste était présent à la fête d'hier, dont le prénom est Xavier ?

— Ben, écoute, si. Jeff m'a dit qu'il avait écrit un scénario, il y a dix ans, et le film avait marché, mais j'ai oublié le titre...

— Ok. Ça peut m'aider.

— Juste pour me dire, vite fait, qui c'est exactement – voir si tu me trouves un petit projet à lui qui traîne quelque part... me faire une idée, quoi. Je voudrais savoir où il habite, qui il voit, s'il travaille... un petit récap, quoi.

— On était facilement trois cents, hier...

— Oui. Ce n'est pas facile. Mais tu vas réussir. Et c'est pour ça que je t'adore.

— Mais tu veux le voir pour quoi exactement ?

— Je ne sais pas si je veux le voir. Je voudrais juste... renifler.

La Hyène s'installe dans la salle du fond et vérifie machinalement qu'elle n'a pas reçu de message sur son portable. Comme souvent dans l'après-midi, le Globe est vide. C'est un bar de quartier, dans la journée on y croise de jeunes barbus en djellaba et chaussures de sport fluo, de vieilles pochtrones de bonne humeur et quelques commerçants locaux. A l'heure de l'apéro, aux alentours de l'happy hour, le bar se transforme en plateforme branchée de jeunes bourrés décidés à faire la fermeture, qui veillent à ce qu'aucun voisin ne dorme pendant qu'ils fument des clopes sur le trottoir.

La Hyène surveille l'horloge de son téléphone, agacée du retard de son interlocuteur. Laurent Dopalet aime qu'elle lui donne rendez-vous dans des bars qui lui paraissent exotiques, éloignés des arrondissements qu'il fréquente. Il prend son petit scooter et remonte la rue Sainte-Marthe, il lui suffit de croiser trois lascars pour avoir l'impression de s'enfoncer dans le Bronx. Ils ont souvent l'occasion de se voir dans des lieux insolites. Il préfère qu'on ne les voie pas ensemble.

Elle s'est reconvertis dans les réseaux sociaux. Ça fait un moment qu'elle vit de ça. Ça a commencé sans qu'elle le décide. Elle a croisé un vieil ami, Tarek, qui mangeait seul dans une pizzeria à Abbesses, elle s'est assise pour prendre un café avec lui. Elle l'avait connu journaliste pour un mensuel porno, c'était le début des années 90, l'industrie était à la mode. Tarek était invité à Cannes, aux grandes fêtes de Canal Plus, il était entouré de copains acteurs. Tout le monde voulait l'avoir à sa table, c'était du dernier chic. Puis l'explosion sur Internet avait de nouveau fait évoluer le secteur, et Tarek, n'y trouvant plus son compte, avait profité de son carnet d'adresses pour se bombarder attaché de presse sur des films traditionnels, sur lesquels personne n'aurait parié un kopek, mais c'était la décennie de l'accès au succès de la culture underground et ils avaient cartonné. C'est comme ça qu'elle l'avait retrouvé, très en forme, continuant d'aller à Cannes mais plus stressé que quand il rédigeait de longs comptes rendus sur les tournages de John B. Root.

En comprenant que la Hyène ne faisait pas grand-chose de ses journées – elle était entre deux jobs –, il lui avait proposé de la dépanner, pour un film dont il s'occupait, il cherchait quelqu'un pour Internet. Il y avait du cash à se faire. Il fallait inonder la toile de critiques positives, en se faisant passer pour des spectateurs spontanément séduits. C'était un peu long – mais à l'époque on pouvait s'enregistrer douze fois de suite sur le même serveur sous des identités différentes, pourvu qu'on crée des adresses mail fictives. La Hyène avait bâclé sa mission, mais Tarek s'était déclaré enchanté de ses services. Il n'était pas dupe – le film avait provoqué des réactions enthousiastes, de « vrais gens » avaient posté des commentaires sincèrement positifs –, mais ça lui plaisait de travailler avec elle, et il avait choisi de croire qu'elle était responsable de ce buzz positif. Ils avaient rempilé sur un deuxième film. Et la Hyène avait vite capté qu'il y avait de l'argent à se faire, mais que dire du bien ne serait pas le plus lucratif.

Elle avait racheté un répertoire de fausses identités à un ancien collègue, qui en avait soupé de passer son temps à laisser des commentaires débiles sur des sujets débiles. Elle avait récupéré une cinquantaine de pseudos – pour être crédibles, il faut que les messages soient signés par des internautes inscrits depuis longtemps sur un serveur,

et qui ont des Facebook, un compte Twitter. Qui paraissent exister, si on se donne la peine de les chercher sur Google. Pour le reste, c'est une question de ne pas avoir peur de changer d'adresse IP, et réussir à garder le fil de qui dit quoi sur quel ton d'un commentaire à l'autre. Elle ne fait pas le truc de l'orthographe adolescent – je mets des « k » partout et j'oublie systématiquement d'accorder les adjectifs. C'est sa seule coquetterie, pour le reste elle fait ce qu'on lui demande. Et, très vite, ce qu'on lui a demandé, en lui glissant deux ou trois billets de cent, comme à l'époque de la coke sauf que là les condés peuvent la fouiller de fond en comble, elle n'a rien sur elle qui puisse lui attirer de problèmes, c'est de répandre le fiel. Elle pourrit, à la demande, tel artiste, tel projet de loi, tel film ou tel groupe électro. A elle seule, en quatre jours, elle débarque comme une armée. Elle a notoirement épaisси son cahier de fausses identités, et sans se vanter, sa connerie est virale. Elle te pourrit la toile en quarante-huit heures : sur la place de Paris, à sa connaissance, personne n'a son efficacité. Ensuite, ça roule tout seul – les journalistes regardent Twitter et les commentaires, et se sentent obligés de tenir compte des conneries qu'ils y trouvent. Donc quoi qu'elle envoie, ça finit par se graver dans le marbre. Pour les rares commandes de campagnes positives qu'on lui passe encore, elle s'est adjoint les services d'anciens collaborateurs, qui explosent les compteurs de « vus » artificiellement, et dans la culture contemporaine du « combien de likes », sa stratégie est outrageusement payante – c'est la ruée vers l'or, personne ne comprend rien à rien mais tout le monde veut sa pépite. C'est le boulot le plus con qu'elle ait jamais fait. Mais c'est bien payé, si on considère le peu d'attention qu'il réclame. Elle tient ses employeurs par les tripes – pour ceux qui ont les moyens de leur politique, nuire à la concurrence n'a pas de prix.

Lancer un lynchage médiatique est plus facile que faire décoller un buzz positif – elle prétend qu'elle sait faire les deux, mais l'époque plébiscite la brutalité. Celui qui défonce est celui qu'on écoute – il faut toujours prendre un pseudonyme mâle pour malmené quelqu'un. Le seul son qui apaise les forcenés qui hantent les couloirs du Web, c'est celui du maton qui broie les os d'un codétenu. Trois commentaires dithyrambiques sur le pilote d'une émission, les internautes se méfient et

flairent la manipulation, trente critiques délirantes d'hostilité et personne ne se pose de question. Et le badaud peut toujours se taper sur le ventre « à moi on ne me la fait pas », il a d'ores et déjà imprimé ce qu'on voulait lui transmettre. Le mépris se transmet aussi facilement qu'une gale.

On a vite su, dans Paris village, que cette fille pouvait dépanner. On l'invite à prendre un café, discrètement, dans des bars où on n'a pas l'habitude d'aller et où on ne craint pas d'être vu. Et on lui demande de déboîter un concurrent, un ami, un adversaire. Pour deux cents euros, elle casse une jambe virtuelle, pour le double, elle endommage une web réputation, et si on a le budget elle peut littéralement pourrir la vie de son prochain. Internet est l'instrument de la délation anonyme, de la fumée sans feu et du bruit qui court sans qu'on comprenne d'où il vient. Ce relou de Laurent Dopalet, justement, qui n'arrête pas de l'appeler depuis la veille, claque des fortunes improbables pour qu'elle défonce telle actrice qui n'a pas répondu favorablement à ses attentes, les collègues qui viennent ou qui risquent d'avoir du succès, les anciens associés qui lui ont tourné le dos... Il note beaucoup de noms sur sa liste noire et elle est sa sorcière vaudoue. Elle lui est devenue indispensable. Ils se rencontrent tous les mois.

Dopalet est entièrement dédié à sa propre personne. Il peut être amer, lucide, parfois drôle, à côté de la plaque ou délirant – il ne parle que de lui. Son ego est pourtant fragile – la moindre critique le blesse, une éraflure à sa réputation et la rage le cloue au sol. S'il entend à la radio qu'un collègue est complimenté, il le perçoit immédiatement comme une manière insidieuse de déclarer qu'il n'est qu'une merde. Dopalet lit la presse, regarde la télé, va sur Internet, et Dopalet souffre. Les comédiens sont mieux payés. Les réalisateurs sont plus considérés. Les distributeurs le ruinent. Le public veut sa peau. Tout le monde touche de l'argent public, sauf lui. Tout le monde s'amuse, tout le monde s'éclate, sauf lui, pauvre petit homme, qui travaille comme un acharné et qu'on remercie à coups de savates. Tout ça se déroule dans un deux cents mètres carrés avec vue sur la Seine, car il a épousé une femme extraordinairement riche, mais ça ne le console pas. Il souffre. Il est un excellent client. La Hyène est devenue indispensable à son équilibre, pour lequel il investit

des sommes folles... Le prof de gym, le psy, l'hypnothérapeute, le prof de méditation, la masseuse, l'acuponcteur, la magnétiseuse, l'ostéopathe se disputent un butin mensuel confortable, et c'est à se demander, entre ses week-ends et ses maîtresses, quand Dopalet peut bien trouver le temps de travailler. Elle lui passe des factures exorbitantes. De ces années de dealeuse, elle n'a pas oublié que le toxico désire que le vendeur soit intraitable. C'est ce qui fait de lui un demi-dieu.

Elle s'est spécialisée dans le cinéma. Ça lui évite de se coltiner les contrats politiques, qui ne sont pas mieux rémunérés et réclament beaucoup plus d'efforts. Les films, en 2014, il n'y a que les professionnels que ça intéresse. Plus personne n'est prêt à perdre ne serait-ce que dix minutes à discuter d'un travelling, à défendre un thriller ou cramer un drame psychologique. Elle travaille souvent pour des actrices. Elles ne sont pas toutes mesquines et intéressées. Elles vivent dans l'insécurité et disposent de beaucoup d'argent. Bonne combinaison. Elles sont prêtes à payer pour qu'on sème sur Internet messages d'amour, photos, déclarations enthousiastes et témoignages vécus de combien elles sont abordables et classes, quand on les croise au café du coin. La plupart du temps, quand même, son rôle reste de descendre les concurrentes en lice pour un rôle qu'elles convoitent. Ou empêcher une petite nouvelle de monter trop vite. Pour le plaisir. Les conflits d'intérêts viennent vite : peut-on prendre une cliente alors qu'on est justement occupée à la détruire pour une autre cliente ? Bien sûr qu'on peut. C'est le troisième millénaire, tout est permis.

Elle a son répertoire. Un petit carnet noir choisi pour son format et la douceur de son faux cuir, un objet qu'on aime tenir dans le creux de la main. Elle le remplit de façon assez cryptique pour ne pas être embarrassée, en cas de perquisition. Il faudrait pour le décoder fournir un effort tout à fait disproportionné par rapport à l'intérêt de la chose. Les numéros à côté des pseudonymes n'existent pas, 06 indique qu'elle peut émettre les commentaires de son propre ordinateur, 01 qu'elle les envoie du web bar en bas de chez elle, 04 qu'elle change d'arrondissement. Un numéro qui se termine par 3 renvoie à des commentaires habituels sur les quotidiens, tous ceux qui terminent en 7 correspondent à des commentaires sur le cinéma. Le deuxième chiffre correspond à l'année

de création de l'identité, et ainsi de suite. Elle peut varier – mais les faux numéros, décodés, lui indiquent ceux qu'elle peut utiliser. Ce n'est pas un subterfuge suffisamment sophistiqué pour résister à une enquête sérieuse, mais si l'œil qui s'y frotte ne prête pas attention, la chose peut suffire à l'égarer.

Dopalet a ses trente minutes de retard réglementaires, chez lui l'impolitesse est un principe. Il est fringué comme si c'était dimanche et qu'il devait passer l'après-midi sur un terrain vague à jouer au foot avec ses gosses. Blouson pourri, son jean n'est même pas à sa taille mais ses mains, comme toujours, sont parfaitement manucurées. D'habitude il vient seul. Mais, il l'annonce tout de go avant de prendre un appel téléphonique en faisant signe de la main qu'il faut l'attendre deux minutes : « cette fois, c'est un peu particulier ». La meuf qui l'accompagne constitue l'élément le plus intéressant de cette arrivée. C'est un tube, cette petite, comme quand un air passe à la radio et qu'on ne l'a jamais entendu mais on le reconnaît immédiatement, il a toujours existé, on le garde en tête pour la journée et tout ce qu'on désire c'est l'écouter en boucle. Alors, là, d'accord, ça valait le coup de mettre un bonnet et des gants, se taper le gris du ciel et traîner son cul jusqu'ici. La petite bombe se présente : Anaïs. La Hyène prétend qu'elle n'est pas troublée.

Dopalet revient s'asseoir, l'air maussade. Les yeux sont enfouis mais pas assez pour donner à son expression un air de brute, le nez est trop retroussé, il exhibe des narines bées et velues, les lèvres sont fines, l'ensemble paraît flasque. C'est un rondouillard. Même quand il mincit, il marche comme une boule, il a les bras qui se tiennent écartés du buste. Anaïs prend la parole. En l'écoutant, Dopalet déboîte sa mâchoire de droite à gauche en regardant dans le vide. Il exécute de vagues grimaces à intervalles réguliers, pour confirmer qu'il écoute et souscrit.

De ce que l'assistante raconte, il ressort que le producteur veut retrouver dans Paris « un type » dont il ne connaît ni le nom ni l'adresse. Mais ce « type » aurait dit à un autre « type » – Xavier, qu'ils présentent comme « un scénariste » – qu'il lui serait possible de récupérer des rushes. Le chef veut visionner ces rushes. Il faut retrouver le gars. Il pèse

dans les 100 kg et il a le crâne rasé. Donc ils ont appelé la Hyène. Elle les dévisage, en se demandant s'ils plaisent.

— Mais comment voulez-vous que je m'y prenne ?

— C'est exactement ce que j'ai dit.

Répond la merveille d'assistante, en écartant les mains en signe d'impuissance. Dopalet commence à s'agacer, il s'agit sur son siège. La Hyène se frotte la paupière, sans chercher à cacher son désarroi :

— Et quel genre de rushes ?

Elle s'attend à ce que la question calme Dopalet, qu'il cherche ses mots pour expliquer qu'il lui arrive de discuter géopolitique avec de très jeunes garçons, et qu'il veut éviter que ça se sache. On connaît le bas peuple : il n'entend rien à la sophistication du désir de son équipe de direction. C'est l'assistante qui intervient :

— Une interview. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de ce chanteur, Alex Bleach, il s'agirait, peut-être, d'un enregistrement où il aurait pu être manipulé...

La Hyène interrompt Anaïs et s'adresse au boss, l'obligeant à lever les yeux vers elle.

— Je ne vois pas le rapport avec ce que je fais d'habitude pour vous.

— Tout le monde sait que tu faisais ça, avant.

— J'ai changé d'orientation... et si c'était encore mon job, je serais au regret de t'annoncer que c'est mission post-maboule, ton truc. Je ne vais pas rechercher un mec qui s'appelle Xavier, dans Paris...

— Et qui est scénariste.

— S'il était vraiment scénariste, et que tu l'avais croisé à une fête, ne me dis pas que tu aurais besoin de payer pour que quelqu'un te donne son nom... Personne ne sait qui c'est, ce gars ?

Anaïs reprend la parole, elle se tient comme une écolière, droite et les paumes sur la table.

— J'ai bien appelé quelques personnes présentes à la fête... mais ça n'a rien donné. Je crois qu'il n'évolue pas dans nos cercles de connaissances.

— Vous êtes quinze, dans ce bizness. Donc il est scénariste comme moi je suis dentelière. Conclusion : vous êtes en train de me dire que vous cherchez un gars qui s'appelle Xavier, dans Paris, et qui est corpulent et chauve. Superbe. J'ai tout de suite une idée de par où commencer.

Anaïs hausse les sourcils, inquiète de ce qu'on parle à Dopalet sur ce ton. Mais l'un dans l'autre son expression signifie qu'elle comprend le concept : c'est un peu court comme point de départ. Dopalet range son iPhone dans la poche de sa veste – en ce qui le concerne le rendez-vous touche à sa fin.

— Tu ne sais peut-être pas par où commencer, mais je peux te dire pourquoi tu es très motivée : ton prix sera le mien. Ensuite, tu ne cherches pas « un Xavier » dans la ville, tu cherches un type qui a fréquenté Alex Bleach.

— Tu ne m'avais pas parlé de ça.

— De ton prix ou d'Alex Bleach ?

— Les deux.

— Ils se sont connus. Et le mec qui détient les rushes le fréquentait encore, juste avant sa mort.

— Alex Bleach...

— Il me haïssait. C'était obsessionnel. Ridiculement obsessionnel. Je ne sais pas pourquoi. J'ai dû lui rendre service trop souvent... je tiens à prendre les devants et connaître le contenu de cet entretien avant qu'il ne tombe dans le domaine public... et j'ai d'excellentes raisons de croire que tu es la meilleure personne pour m'aider.

Il ne sait pas pourquoi Bleach lui en voulait... La Hyène le regarde attentivement : combien de fois il l'a engagée pour qu'elle s'occupe du cas Bleach ? Si l'hostilité d'Alex était une idée fixe, on peut dire qu'elle était partagée. Elle est bien placée pour connaître la réputation du type – violeur, violent, antisémite, coupable d'alliances islamistes et détournement d'argent public. Elle est à l'origine de tout ça, ils y sont allés en plusieurs

épisodes. S'il était resté en vie, il n'y avait plus que la pédophilie à lui coller sur le dos. Elle connaît son dossier, elle le connaît bien. Si Bleach a deviné qui était le commanditaire des vagues d'hostilité le prenant pour cible, il avait de solides raisons de souhaiter la démolition pure et simple du petit empire Dopalet.

Alex était une cible idéale – assez exposé par la notoriété pour que la moindre connerie sur son compte fasse jaser, mais pas suffisamment protégé pour qu'on risque quoi que ce soit à le démolir. Les journalistes s'en donnaient à cœur joie. Le type représentait à leurs yeux tout ce qu'il fallait détruire du siècle dernier, ce qu'ils appellent « la pensée unique », celle qui prétendait faire barrage à la brutalité en y opposant quelques points d'éthique, ou un effort de générosité... cette pensée unique que plus personne employé dans l'industrie du spectacle ne veut défendre, sauf trois ou quatre beatniks exaltés, du genre d'Alex Bleach. On les compte sur les doigts d'une main, ils font un disque tous les cinq ans, on appelle ça une dictature. Les médias se précipitaient sur tout ce qui pouvait porter atteinte à son image. Ça les énervait que ce grand Noir se la coule douce. Il faut dire qu'avec sa gueule d'ange et sa voix de crooner, il a dû niquer plus de meufs que tous les rédacteurs en chef de la place de Paris. Et ce ne sont pas les accusations de viol ou de violence qui risquaient de faire reculer les filles, on sait que les hétérotes adorent ça. Une fois mort, ils avaient unanimement salué son talent, mais le soulagement était perceptible dans chaque nécrologie. Un de moins. Alex Bleach faisait partie de cette infime minorité d'artistes qui ne sont les fils de personne dans le métier.

Dopalet assume de mentir, les yeux dans les yeux et devant témoin, comme s'il n'avait jamais été question de Bleach, auparavant, entre eux.

— Bleach m'a souvent appelé, insulté, envoyé des mails d'injures... j'ai hésité à déposer une main courante, mais à cause de sa notoriété, c'était trop pénible... tu imagines, la presse, apprenant qu'il pétait un plomb ?

— Et pourtant, on peut dire que vous ne l'avez jamais laissé tomber.

L'insolence l'insupporte, même à dose homéopathique. Elle peut lire dans ses yeux « tu ne perds rien pour attendre », mais pour l'instant il

considère qu'il a besoin d'elle. Il se lève et déclare sans la regarder : « Je veux que ça aille vite. »

Puis il sort du bar sans régler les consommations, ni dire au revoir, le téléphone portable de nouveau collé à sa petite oreille. Quel connard. La Hyène s'en ouvrirait volontiers à l'assistante, mais dans les yeux de cette dernière on ne lit que le plaisir d'avoir un patron sûr de lui.

Assise en tailleur dans le grand fauteuil du bureau, Sylvie lit l'horoscope de Rob Brezsny, du Village Voice, celui du Huffington Post, celui du Figaro Madame, puis celui de Susan Miller. Elle fait la même chose depuis des années. Une vie réglée comme une horloge. Il va falloir tout changer, à présent. Elle se levait à six heures, se préparait un thé noir et allumait son ordinateur, en écoutant la radio, très bas. Elle ouvrait ses profils Facebook – elle en a trois. Les deux fakes lui servent à laisser des commentaires qu'elle n'a pas envie d'assumer sous son identité réelle, à vérifier la fidélité de ses amants, ou à piéger des connaissances. Son premier faux profil, elle l'avait ouvert pour se venger de gamins au lycée qui tourmentaient son fils. Une fois sa mission accomplie, elle avait gardé le goût des identités mobiles. A sept heures trente, elle préparait le Ricoré de Lancelot, son bagel grillé tartiné au Philadelphia, et entrait dans sa chambre pour le réveiller. Elle ouvrait les rideaux en grand et la vraie journée commençait.

Lancelot partait à la fac, elle commençait les jeux sur ordinateur. Candy Crush, Ruzzle, Criminal Case – ce qui restait de la matinée y passait. Ses après-midi étaient consacrés aux rendez-vous – pilates,

manucure, aquagym, coiffeur... Elle s'arrangeait pour être à la maison quand Lancelot rentrait, elle n'aimait pas l'idée que son fils trouve la maison vide.

Il est parti, depuis quinze jours. Il a fait ses cartons avec enthousiasme. Lui à qui il fallait demander dix fois la même chose pour qu'enfin il s'acquitte en soupirant de la moindre tâche. Il a trié ses vêtements, empilé ses livres, jeté les papiers qui traînaient là depuis des années. Elle n'a pas eu besoin de l'aider, son efficacité lui a déchiré le cœur. Le pire, ça a été sa joie. Légitime, compréhensible, prévisible. Mais tellement dure à encaisser.

Quand il était petit, rien ne la consolait aussi vite que les baisers de son fils. Les souvenirs de son enfance sont si nets, elle ne serait en rien surprise si, derrière la porte de la cuisine, elle découvrait Lancelot debout sur un tabouret fouillant les placards à la recherche d'un carré de chocolat. Il fallait cacher les sucreries en hauteur, sinon il se gavait à s'en rendre malade. Tout cela est terminé. Ce tout petit corps, qu'elle dévorait de tendresse. Ses pieds minuscules, les housses de couette Dragon Ball Z. C'est devenu plus difficile quand il a eu seize ans. Elle n'a jamais cessé de l'aimer mais elle aurait pu le tuer, entre le foot et les conneries machos et réacs qu'il sortait, à longueur de temps. Elle s'était sentie blessée et trahie, ils s'étaient toujours tellement bien entendus. Trois ans de tension, puis c'est passé. Son fils est de droite. Elle a d'abord pensé que c'était uniquement pour l'emmerder, mais elle a fini par en convenir : les jeunes gens intelligents ne sont plus systématiquement de gauche.

Il est amoureux. D'une gourde, qui se donne des airs de dame, mais n'est pas capable de sortir une pizza du four. La petite est chrétienne pratiquante. Pourvu qu'elle n'aille pas lui coller un gamin tout de suite... Ils se sont trouvé un deux pièces dans le XIX^e arrondissement. Un quartier d'une tristesse épouvantable, où personne ne voudrait habiter. Les deux tourtereaux sont assez sensibles, sur les questions de l'islam et du judaïsme, autant dire qu'ils vont se plaire, à Crimée. Lancelot lui a montré son appartement avec cette joie imbécile qui le caractérise depuis qu'il est tombé amoureux. Elle sait qu'il doit s'éloigner d'elle. On ne tue pas la mère, on la quitte. Elle n'a jamais été aussi généreuse, avec aucun

autre homme, parce qu'aucun autre ne l'a rendue aussi heureuse. Ni aussi démunie, en partant.

Vernon est tombé à pic. Tant de souvenirs reviennent, depuis qu'il est chez elle. Quand elle venait au magasin, il lui ouvrait le bureau, à l'arrière, pour qu'elle puisse rouler un joint discrètement. Elle fermait la porte et se faisait des rails d'héro, qu'elle ne shootait pas encore. Elle ne parlait pas de sa consommation, dans le rock on pouvait tout se permettre, sauf la meilleure des drogues. Elle a décroché pendant sa grossesse, s'y est remise dès les premiers biberons, et ne s'est vraiment arrêtée, dans une clinique en Suisse, que quand Lancelot apprenait à lire. C'est difficile d'être une bonne droguée, peu de gens y parviennent. Les bons drogués, comme les bons buveurs, sont ceux qui savent gérer leur consommation. C'est un point d'équilibre difficile à trouver – maîtriser la substance qu'on aime parce qu'elle vous fait perdre la tête. Elle faisait partie de cette élite. Mais à trente ans, elle a réalisé qu'une bonne gestion de la came ne suffirait pas : elle vieillissait plus vite que les autres. Elle a décroché. Quinze ans plus tard, elle rêve encore de petites cuillères, de dealeurs en retard et de sommes en liquide. Elle verra, pour la ménopause. Si c'est si difficile qu'on le dit, elle envisage de se remettre aux drogues dures – maintenant que Lancelot est parti, et puisque de toute façon sa beauté se débinez –, pourquoi ne pas prendre du bon temps. Elle a toujours rêvé de maisons du troisième âge dans lesquelles on pourrait choisir sa médecine – MDMA cocaïne hachich morphine ou crack... puisque c'est foutu, pourquoi ne s'éclaterait-on pas ?

L'époque de Vernon, Revolver, écrit en lettres rouges sur la façade noire de la boutique. C'était une autre vie. Elle n'était pas encore maman. Si on lui avait dit, alors, qu'un jour elle tomberait raide dingue de Vernon Subutex, elle aurait haussé les épaules... elle était ravissante, elle était drôle, tous les garçons étaient à ses pieds. Elle aimait bien le disquaire, mais elle avait d'autres priorités. Elle préférait les musiciens. Les groupies ont mauvaise presse, mais c'est parce qu'elles peuvent faire ce dont les garçons rêvent sans oser se le permettre : sucer tout le groupe dans le camion.

Si Alex n'était pas mort quelques jours auparavant, elle n'aurait probablement pas laissé sa chance à Vernon. Son nom ne lui évoquait

plus grand-chose. Mais elle avait vu passer sur son mur le lien vers le film *La Brune et moi*, et elle avait liké, il lui avait envoyé un message privé, elle avait trouvé ça mignon. Quand elle avait appris qu'il cherchait un endroit où dormir quelques nuits, elle s'était d'abord dérobée – mon fils vient de déménager, j'entreprends des travaux... Mais Vernon avait continué de voir Alex, peut-être qu'il pourrait l'aider à comprendre ce qui s'était passé.

Alex Bleach avait été un accident marquant. Elle n'avait plus été la même, après. Elle y pensait moins souvent, avec le temps.

Mais elle était convaincue qu'un jour ils se reverraient, qu'il lui demanderait pardon, qu'ils pourraient s'expliquer. Il était impensable d'avoir été aussi proches et de rester fâchés. Mais Alex était mort, il n'y aurait plus de dénouement heureux. Elle ne pourrait jamais lui dire en face tu sais je t'ai tellement aimé, je ne t'en veux plus, mais cet amour assassiné, ça a été terrible. Il ne répondrait pas j'ai toujours regretté que ça se soit terminé aussi salement. Je n'ai jamais été aussi heureux avec une autre fille, pas comme avec toi. Elle ne saura pas. A quel moment il a commencé à lui mentir. Sylvie est convaincue qu'il ne l'a pas quittée pour une autre fille. Il l'a quittée pour un rail d'héroïne, ou une pipe de crack. Il est parti parce qu'elle ne l'aurait pas laissé se démolir comme il l'a fait. Sa maîtresse n'avait pas de corps, ni numéro de téléphone ni libido, sa maîtresse c'était la substance. Sylvie connaît cette passion-là. Rien ne délivre de l'angoisse comme la drogue, aucune femme n'est aussi fiable et douce que la poudre.

Alex était ce genre de gars à qui on venait annoncer qu'il avait vendu cent mille premiers singles et que ça plongeait dans les abîmes de la dépression. C'était un vrai fils de prolo, il avait une peur bleue du succès. C'était un homme qui avait honte. Il appelait ça de l'intégrité. Tout ce qui était sophistiqué le heurtait. L'inviter à prendre un verre dans le bar d'un palace pouvait se révéler dangereux – il en pleurait de rage. Tout le heurtait. Sylvie lui avait appris ce qu'elle connaissait du monde. Etre partout chez soi, ne pas se laisser impressionner, ne jamais montrer sa timidité.

Sylvie avait aimé Alex sans aucune retenue. Elle s'était offerte sans imaginer qu'il pourrait la trahir. Pourtant, être la petite amie d'Alex ne

présentait pas que des avantages. Il y avait les aspects amusants – passer devant tout le monde dans les files, voir les visages se transformer, partout où ils arrivaient, n'avoir qu'à prononcer son nom pour que les meilleures chambres se libèrent... mais son moment de gloire ultime, c'était quand il descendait de scène et qu'il la cherchait des yeux pour avoir son sentiment. C'était bien ? C'était génial. Tant qu'elle n'avait pas donné son avis, celui des autres – les applaudissements d'un Zénith – n'était pas validé. Lui être indispensable était une drogue dure. Elle aimait les murs de flashes, la jalousie des jolies filles, les hurlements des journalistes, cette atmosphère d'exception et de danger. Elle ne s'était jamais plainte de sa position – elle avait toujours prétendu ne rien entendre des critiques dégueulasses qu'on se permet de faire sur celle qui est propulsée favorite du héros du jour. Elle n'aurait jamais imaginé que le statut d'« officielle » attire autant d'hostilités – l'entourage d'une star se déchire sur tout et ne se réconcilie que sur un point : sa copine lui fait le plus grand tort. Elle avait serré les dents en souriant, laissé glisser rumeurs et reproches murmurés à l'oreille du prince. Elle était là pour le soutenir. Il sanglotait dès le matin, en se levant, elle rassemblait toute son énergie pour le relever, comme un entraîneur de boxe qui s'agitait autour de son lutteur. On n'avait jamais vu un monstre si friable. Personne ne pouvait deviner que cette brute arrogante qui défonçait toutes les scènes de France se transformait en chiot à l'agonie dès qu'on l'éloignait des sunlights.

Il avait disparu du jour au lendemain. Il l'avait plaquée sur répondeur. Elle avait découvert le visage de la nouvelle dans les journaux à potins. Ils ne s'étaient jamais revus. Elle n'avait jamais compris ce qui s'était passé. Elle avait dû s'arranger toute seule une histoire crédible, qui lui avait permis de passer à autre chose. Tant bien que mal – quand on est jeune on croit qu'on cicatrice : elle avait appris qu'on doit s'amputer pour survivre.

Elle pensait moins à tout ça. Jusqu'à la mort d'Alex. Et la réapparition de Vernon Subutex. Ça s'est fait tout seul. Elle a compris ce qui allait arriver en lui ouvrant sa porte. Mais elle n'avait pas imaginé que ça irait aussi vite, entre eux. Il est entré dans sa chambre dès le premier soir, c'était il y a quinze jours. Ils ne se sont pas quittés depuis.

Sylvie a un dîner entre copines, ce soir, prévu de longue date. Vernon a filé dès qu'elle lui en a parlé. Il ne veut pas s'incruster. Il a pris sa valise, il a un pote à voir, il ne reviendra que le lendemain. Il a éclaté de rire quand elle a insisté pour qu'il revienne dormir avec elle, en lui demandant à quelle heure il avait le droit de rentrer. Il l'a longuement embrassée, avant de partir. Elle se liquéfie, à son contact. Elle n'a pas ressenti ça depuis si longtemps. Le goût du cuir et du blasphème, du garçon sauvage et dangereux. Vernon est tendre, Vernon la baise divinement bien, Vernon est un peu inquiétant. Vernon a vraiment tout pour plaire.

Elle descend chercher un taxi vers Iéna. L'ambassade de Somalie est prise d'assaut, comme tous les jours, la queue s'étend sur le trottoir. La tour Eiffel paraît si proche qu'on pourrait la toucher rien qu'en tendant la main. Elle a un haut-le-cœur en montant dans la voiture, ça sent le mâle pas propre. Elle pianote sur son Samsung des messages mignons à Vernon. Il ne répond pas sur-le-champ. Elle s'inquiète. Elle avait oublié à quel point on devient idiote quand on est amoureuse. Soleil d'hiver, en fin de matinée le quartier de la Madeleine est désert, les rues sont gigantesques et Sylvie ne se lasse pas de la beauté de la capitale. Elle n'a jamais vécu longtemps ailleurs – quelques mois à New York, quelques semaines à Los Angeles, elle aimait les Etats-Unis, comme tout le monde, dans les années 80. Mais elle n'y retourne plus avec le même enthousiasme – le 11 Septembre a sonné la fin de la récré. Elle adore Rome, elle aime Londres, elle se plaît en Andalousie. Mais rien ne vaut Paris. A travers la vitre du taxi, Sylvie observe, de loin, trois gamines qui marchent de front. Des petites Roumaines. Elle en voit une qui glisse la main dans le sac à dos d'une Japonaise, la scène se déroule trop loin pour qu'elle essaye d'intervenir. Elle passe devant chez Marcolini, un groupe de Russes filment les chocolats. Au Printemps, les bus de touristes déversent des Chinois par grappes. Elle ne flâne plus dans les rayons luxe des grands magasins.

Chez Lafayette Gourmet, elle achète une énorme boîte de pâtisseries Sadaharu : elle sait que ce soir elles échangeront un regard mi-amusé mi-outré quand Laure ne pourra s'empêcher de se les bâfrer toutes. Comme si elle n'avait pas le cul assez large comme ça... Quand Laure dîne à la

maison, Sylvie l'oriente discrètement vers le sofa, de peur que son énorme popotin ne défonce son joli fauteuil. Quand elles parlent de mecs, Laure participe à la conversation comme si elle faisait partie de la bande. Mais avec sa gueule pas croyable et ses manières de camionneur, l'éthylique mondain est l'unique chance qu'a cette fille de s'en prendre un coup de temps à autre. Ça doit être terrible d'avoir un physique qu'aucun régime ni programme de musculation ni intervention chirurgicale ne peut rendre aimable.

Marie-Suzanne monopolisera probablement une grande partie de la soirée à leur faire la lecture de tous les textos qu'elle reçoit de Bernard. Elle entretient avec ce vieux beau une relation adultérine depuis fort longtemps, et elle consigne chaque mail et message dans son téléphone pour que les copines puissent rivaliser d'ingéniosité en explication de texte. Elles évitent de lui dire ce qu'elles savent toutes : tu te fais vraiment avoir, ma pauvre, ça saute aux yeux qu'il se tape tout ce qui bouge.

Quand Sylvie a décrit ses copines à Vernon, il l'a arrêtée, la main à plat, en chantant « Stop ! in the name of love » puis il a demandé « mais il y en a une que tu apprécies, dans le lot ? » Elle est bitchy. Elle est parisienne. Ce qu'elle apprécie le plus, chez ses amies, c'est de pouvoir les détruire dès qu'elles ont le dos tourné. Si la conversation n'est pas acerbe, on serait bien en peine de lui trouver un intérêt. D'une certaine façon, ça l'arrange que Vernon ne reste pas. Elle a envie de raconter qu'elle a un nouvel amant, qu'il s'est à moitié installé chez elle parce qu'il vit au Québec en ce moment – avec les copines, elle va faire comme si elle le croyait, mais elle sait qu'il ment. Il ne connaît rien du Canada. Elle pense plutôt qu'il a été viré de chez son ancienne copine et qu'il a inventé une histoire pour se faire héberger... Il lui dira la vérité quand il se sentira suffisamment en confiance. Ce n'est pas très grave, tous les garçons mentent.

Elle parie qu'en arrivant, les filles vont toutes s'écrier « mais tu as une mine incroyable ! » Parce que ça se voit – une bonne partie de jambes en l'air, c'est plus efficace qu'une thalasso, pour le teint, alors quinze jours de baise frénétique, autant dire qu'elle a perdu dix ans. Ça lui a réaligné les chakras, direct. Elle leur dira qu'il a presque son âge – elle sait, parce

que ça lui a été gentiment rapporté, que ces radasses prétendent qu'elle se tape des mecs jeunes par peur des hommes matures... ce n'est pas compliqué : si l'une d'elles se tapait Brad Pitt les autres feraient la grimace en déclarant qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même. Mais en vérité, elle va les faire danser sur le gril de la jalousie, avec son amant rocker, indomptable et sentimental.

Elle attendra que tout le monde soit là, elle posera les amandes grillées juste devant Laure, et quand les filles commenceront à s'impatienter –

alors raconte, qu'est-ce qui t'arrive pour que tu sois aussi resplendissante ? Elle leur racontera qu'il est amoureux d'elle depuis qu'il a vingt ans mais qu'il a attendu tout ce temps pour oser se déclarer. Elle a trouvé qu'il avait vachement bien vieilli, et elle avait envie de profiter de sa vie en solo maintenant que Lancelot était parti, merde, les filles qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, on ne m'a jamais aussi bien baisée, comment voulez-vous que je ne tombe pas passionnément amoureuse ?

Ce n'est pas tout à fait faux. Au lit, il se débrouille bien. Il a de la bouteille, mais il a les travers des mecs qui ont attrapé trop de filles, ceux qui fourrent à la chaîne finissent par y perdre en feeling. Ce qu'ils gagnent en technique, ils le perdent en intensité. De ces quelques bémols, elle ne parlera pas. Elle leur fera plutôt une théorie sur l'horloge biologique : vient un moment où le corps comprend qu'il ne lui reste que quelques années de splendeur, et il se rend disponible pour le dernier feu d'artifice – elle jouit comme elle n'a jamais joui. C'est en tout cas ce qu'elle prétendra.

Elle est contente qu'il n'ait pas voulu rester, ne serait-ce que pour se sentir à ce point en manque de lui, au bout d'à peine quelques heures d'absence. Et elle sera plus à l'aise si elle a le temps de l'envoyer chez le dentiste pour un détartrage en force, avant de le présenter à qui que ce soit. Sinon, ça va. Il est très montrable, physiquement, et sa conversation ne manque pas de charme. Elle se fera un plaisir, la prochaine fois qu'elle organise un dîner entre filles, de présenter l'animal.

Elle restera sur ses gardes. Pour sa part, elle a couché avec la plupart des réguliers de ses copines. Il faut vraiment que le mec soit atroce ou ait des problèmes d'hygiène graves pour qu'elle n'essaye pas de se le faire.

Quoi de plus excitant que le mec d'une fille avec qui on s'entend bien ? Surtout quand ils ont l'air heureux, ensemble. Une petite pipe dans un ascenseur guérit de toute jalousie suscitée par le bonheur des autres.

Sylvie s'arrête devant la vitrine Eres, la parure en satin jaune et broderie attire son regard. Ce n'était pas prémedité mais maintenant qu'elle y pense, il lui paraît décent d'acheter quelques sous-vêtements qu'elle n'a pas portés pour un autre. Avoir quelqu'un en tête, sans cesse. Les gestes qu'il a quand ils baissent. L'idée qu'elle en garde est presque plus affolante que la chose elle-même. C'est une chaleur, constante, en arrière-plan, des images très incorrectes, et d'autant plus excitantes qu'elles l'accompagnent dans la rue. Depuis combien de temps n'avait-elle pas eu d'histoire avec un homme qui l'attire et qui soit disponible ? Depuis combien de temps n'avait-elle pas fait de projet de vacances avec un garçon qui ne soit pas son fils ? Elle va lui proposer de passer une semaine au bord de la piscine du Chateau Marmont, au moins Vernon saura de quoi elle parle. Louer une voiture, traîner à Amoeba avec lui. Les mecs prétendent qu'ils ont du mal à se faire entretenir, mais toute son expérience lui a prouvé l'inverse. Ils apprécient beaucoup, au contraire, d'être choyés par la femme avec qui ils couchent. Fantasme de macs, peut-être, en tout cas ils aiment qu'on les gâte.

Elle choisit plusieurs parures et s'enferme dans la cabine. Il y a un mois, elle faisait ses essais le plus rapidement possible, mais le désir de Vernon l'a réconciliée avec son image. Aujourd'hui, elle s'observe dans la combinaison satin et elle voit une très jolie fille. Ses efforts ont été payants. Les triceps et les pectoraux sont raffermis, la poitrine est soutenue. Le ventre est impeccable, les grands fessiers ont fière allure, les mollets sont assez dessinés pour affiner les chevilles. Sylvie se retourne, se regarde – belle bête. Elle n'est pas encore prête à trop s'attarder sur le visage. Les premières injections de botox ont été miraculeuses, mais ça n'a pas duré. Les extensions de cheveux aident à faire oublier le relâchement de l'ovale. Elle n'a encore fait aucune intervention lourde. Elle attend d'avoir dix ans de plus.

Tant qu'on est encore jeune, on ne comprend rien de la cruauté de ce qui arrive, fatallement. On le sait, pourtant. Mais on ne réalise pas. Comme toutes les jeunes filles, Sylvie pensait que sa beauté était une

qualité qui lui appartenait : elle vieillirait, mais elle resterait belle. Etre enfermée dans sa peau est devenu une tragédie, une injustice terrible dont elle ne peut se plaindre à quiconque. Très longtemps, elle a cru qu'en s'entretenant, tout irait bien.

Ça s'est arrêté un été. Elle était sous la douche, pour rafraîchir la brûlure du soleil et rincer le sel. En s'essuyant, elle avait été surprise de sentir un peu de sable sous ses seins. Puis l'évidence l'avait frappée. Elle était restée stupéfaite, transpercée d'une flèche invisible. En plein cœur. Elle venait de comprendre : une fois qu'ils tombent il faut penser à les soulever pour les rincer. Le test du crayon lui était revenu en tête – quand elle était petite, les femmes parlaient de ça : si le crayon glissé sous les seins ne tombe pas, c'est foutu. Elle avait relevé les yeux sur son reflet, dans le miroir embué – elle ne s'était pas regardée nue depuis quelque temps. Toujours en lingerie, ou en maillot de bain. Ça avait commencé comme ça. Et cet épisode ne datait pas de l'été dernier.

Mais aujourd'hui, elle va profiter de ce corps : ils vont s'envoyer en l'air avec une fureur autrement brûlante que quand elle était jeune, et encore ignorante de l'urgence qu'il y avait à en profiter.

Elle a tout le temps envie d'être avec lui. Finalement, elle regrette de ne pas avoir annulé son dîner de copines – quand on est célibataire, on prétend qu'on ne veut plus jamais être collée vingt-quatre/vingt-quatre avec quelqu'un, que la fusion c'est nul et qu'on la méprise, mais on ne la méprise que chez les autres. Elle prend plusieurs photos d'elle, dans plusieurs tenues, sous un angle avantageux, pour une fois l'éclairage est clément. Et avant de passer à la caisse, elle envoie, en message privé, sur son Facebook, les meilleurs clichés. Puis elle écrit « en fait je préférerais vraiment que tu sois dans mon lit ce soir, j'aurais dû te laisser les clefs. Tu ne veux vraiment pas rentrer ? » Elle veut sa queue, ses mains, ses blagues, elle veut regarder la télé avec lui, elle veut son parfum, elle veut son attitude... Elle ne savait pas qu'elle était prête pour une si grande histoire.

Qu'elle le lâche, pitié, qu'elle le lâche ! Il écoute Johnny Cash au casque, en buvant des bières. Il respire. Il l'a eue dix jours, non-stop, sur le dos. Cette fille parle dès qu'elle ouvre un œil. Elle aspire l'air. Le premier soir, il trouvait ça mignon mais il a vite réalisé qu'elle croassait, penchée sur son épaule et surveillant ses moindres gestes. Et pas moyen de la laisser déblatérer en ayant la tête à autre chose. Elle ne supporte pas qu'on rêvasse. Elle ne supporte pas grand-chose. Il fume trop, il mange mal, son humour est douteux, il prend du bide, il passe trop de temps dans la salle de bains, il n'a pas assez lu... et t'as descendu combien de bières, dis donc tu fumes beaucoup tu ne veux pas ouvrir les fenêtres, vas-y vite, ferme-les maintenant, il fait trop froid, tu fais trop de bruit je ne peux pas dormir, dis donc tu ne pourrais pas mettre ta vaisselle dans l'évier quand t'as fini de manger... Quoi, t'écoutes cette merde, toi ? Tu trouves ça bien, Stromae ? Il faut que je te présente à mon fils, vous écouteriez de la musique de merde ensemble. Et aide-moi à faire ça, et je fais à manger alors rapplique fissa dans la cuisine tu vas éplucher ça, et descends les poubelles, et tu sais réparer une armoire ? Non ? Son petit sourire narquois, ah les hommes, tous les mêmes : bons à rien. Et ses

mimiques de petite fille quand elle vient l'embrasser – mais pitié, meuf, t'as cent sept ans, arrête de faire l'enfant quand tu m'embrasses, et puis arrête de m'embrasser tout le temps, je suis pas un doudou...

Au début, il prenait tout avec bonhomie. Il avait tellement envie de croire que ça marchait. En arrivant chez elle, il avait même frôlé la panique : Sylvie était ravissante, total look héroïne d'Hitchcock, robe noire classique, en dessous des genoux, talons hauts et les cheveux noués. Il avait compris qu'ils allaient baiser et il avait eu peur de ne pas être à la hauteur. Sylvie avait été un de ses grands fantasmes de jeunesse. Il avait trouvé son appartement plutôt flippant : tapis épais, dorures ringardes, tableaux de paysages – on se serait cru chez une tante bourgeoise, au milieu des années 80. Mais le sofa était confortable et l'écran télé gigantesque. L'argent va bien aux femmes, et le fait qu'elle soit légèrement abîmée par le temps la rendait encore plus excitante, une touche de vulnérabilité. Elle croisait et décroisait les jambes en le regardant par en dessous, éclatait de rire à chacune de ses réflexions, se penchait en avant pour l'écouter en prenant des airs passionnés. Il avait oublié à quel point on se sent vivant, exactement à ce moment-là : quand on sait que c'est en route, et que chaque geste vient confirmer cette impression. Il avait senti ses veines se gonfler d'une euphorie étrange, et caractéristique : la délicieuse ivresse d'avant le premier baiser.

Sylvie a une mémoire précise. Vernon avait été flatté qu'elle se souvienne des fêtes et des concerts où ils s'étaient croisés. Sylvie le consolait d'une peine dont il ignorait la puissance. Il n'avait pas réalisé à quel point il s'était senti seul, ces derniers temps. Ils avaient écouté John Lee Hooker et Cassandra Wilson. Il avait été question d'Alex, elle était touchée par sa mort, il avait réalisé que c'était pour elle une histoire encore douloureuse et avait courtoisement évité de lui dire qu'Alex parlait rarement d'elle, qu'elle n'avait pas fait partie des filles qui l'avaient marqué. Puis elle avait dit il est tard tu dois avoir faim, je vais voir ce que j'ai dans la cuisine. Vernon s'était levé pour chercher Thee Oh Sees dans son iPod – ils s'étaient trouvés face à face, elle avait fait un pas en avant, il s'était penché vers elle et il n'avait plus été question de dîner avant quatre heures du matin.

La première nuit, c'était l'extase. Il l'avait déshabillée lentement, entre deux étreintes. Ses gestes étaient sensuels, se déroulant au ralenti. Il avait découvert qu'elle avait une petite panthère tatouée, à l'encre noire, entre le nombril et le pubis. Les peaux s'étaient synchronisées, dans le noir la voix de Sylvie était devenue plus rauque. Vernon n'avait pas baisé depuis des années – quand il s'était levé pour chercher ses clopes, il avait croisé son reflet dans le miroir de l'entrée : il souriait comme un nigaud, sans en avoir conscience. Et le plus amusant était qu'il était incapable d'effacer ce sourire. Il sentait de vieilles forces remonter en lui.

Ils s'entendaient bien. Il y avait une place pour lui dans cette maison. Elle aimait cuisiner pour lui, il adorait son lit gigantesque, la petite boîte rouge métallique en forme de cœur remplie d'herbe, elle aimait qu'il choisisse la musique, qu'il prenne la télécommande et décide ce qu'ils regardaient à la télé, ils aimaient les mêmes séries et avaient passé quelques jours enlacés, rideaux tirés. Il avait l'impression qu'elle venait lécher ses plaies et qu'il pourrait panser les siennes. Il la brutalisait en douceur, manipulait son corps, il avait l'impression qu'elle simulait de moins en moins et jouissait de plus en plus. Il savait, pourtant, d'expérience, qu'il faut se méfier des femmes qui éprouvent le besoin de répéter dix fois par jour qu'elles aiment les hommes. Ça cache, généralement, quelque chose de moche.

Mais très vite, ce bombardement sans trêve d'opinions négatives l'avait démolî. Son esprit critique, qui l'avait fait rire au premier abord, avait eu raison de sa bonne humeur. Il n'y avait que les très vieilles choses – les films de Billy Wilder, la musique de Coltrane ou les romans de Flaubert – qui ne déchaînaient pas son hostilité. Et certaines marques de luxe. Le reste du temps, quel que soit le sujet et sans jamais se taire, elle dressait des listes d'imposteurs, d'hypocrites, d'imbéciles, de faiseurs, de vrais cons et de faux talents... Vernon avait commencé à s'enfermer dans les toilettes. Il y allait toutes les trente minutes, chercher un peu de tranquillité – mais elle se collait à la porte et continuait à le harceler. Il n'osait plus faire un geste – la terreur de se faire engueuler lui nouait le dos. Vernon se levait à six heures du matin, pour avoir le temps de prendre un café tranquille avant qu'elle émerge.

Sylvie n'est pas seulement négative comme une pluie fine qui vous glacerait toute la journée, elle est volontiers menaçante, quand on la contrarie. Un après-midi qu'elle sanglotait après avoir visité son fils dans son nouvel appartement, parce qu'elle trouvait trop dur qu'il la traite presque comme une étrangère, Vernon avait voulu être léger : « En même temps, souviens-toi, quand on avait son âge, comment on avait envie de voir nos parents. » Elle avait tourné vers lui un visage déformé par la haine, puis l'avait copieusement insulté – qu'est-ce qu'il connaissait de la maternité, qui lui permette de la ramener ? – avant de lui assener quelques vigoureux coups de pied, destinés à le faire changer de pièce. Il l'avait laissée se calmer et était allé visiter l'armoire à pharmacie de la salle de bains, où il avait trouvé des anxiolytiques. De ce jour, il en avait pris un chaque matin, quand il l'entendait se lever. Il se faisait penser à cette jeune fille dont il avait lu le blog, qui prenait un demi-Lexomil avant chaque sodomie. Il n'avait plus donné son avis, sur rien. Sylvie avait trouvé son rythme : elle alternait les phases d'euphorie amoureuse entrecoupées de crises d'agressivité démente, puis elle demandait de la tendresse et du sexe, comme si rien ne s'était passé. Vernon s'adaptait à ses exigences, avec le sentiment grandissant de se recroqueviller, à l'intérieur de lui-même, et ne feignant la bonhomie que pour éviter les emmerdements. Il comptait les coups de reins en pensant à protéger ses lombaires – la baise était devenue une corvée, la seule façon de la faire faire cinq minutes.

Enfermé à présent dans sa chambre d'hôtel, 40 euros la nuit, Vernon respire. Il fait comme quand il avait un chez lui. Il va sur les sites de journaux et note tous les noms des disques chroniqués, puis il les écoute en éclusant des bières. Personne pour lui dire t'as bu combien de bières aujourd'hui, ne garde pas tes chaussettes sur le lit elles sont sales.

Il lui reste peu de temps pour récupérer ses affaires. Il n'a pas réussi à en parler à Sylvie. D'abord il attendait le bon moment et ensuite il a compris que si elle le dépannait d'une somme pareille, ce serait comme si elle avait acheté un chiot : elle ne voudrait plus lui ôter son collier. Il se demande si les huissiers ont mis ses affaires dans des cartons, ou s'ils ont tout jeté dans des sacs-poubelle... Toute sa vie matérielle, le peu de choses qu'il possède – les couteaux Laguiole qu'il a récupérés chez sa

mère, les casseroles qu'il a achetées chez Ikea un jour qu'on l'emménageait en voiture, sa couette en vraies plumes d'oie qu'il promène depuis ses trente ans. Ces objets qu'il a nettoyés, préservés, utilisés. Et les papiers, tout ce temps à les trier. Quelques photos. Sa carte d'électeur. Qui n'a jamais servi. Les lettres auxquelles il tenait. Tout ça dans des mains étrangères, ni hostiles ni bienveillantes, des mains dont c'est le boulot, solder la vie des endettés. C'est être mort de son vivant, son passé confisqué. Il est si vulnérable qu'il a l'impression qu'un cordon invisible le relie à ces choses et quand elles seront dispersées, il pourra se dissoudre dans l'espace.

Sylvie, s'il lui avait parlé sincèrement de sa situation, aurait pu sortir mille euros comme il payerait un café crème. Mille euros, dans son monde à elle, c'est une paire de chaussures. Un sac à main coûte plus que ça. Elle dit souvent « moi je m'en fous de l'argent », comme si c'était une qualité exceptionnelle. Mais elle n'en a jamais manqué – elle a gardé son appartement du divorce, touché une pension alimentaire équivalente à deux SMIC, tout en continuant de dépenser l'argent des propriétés gérées par ses parents. Qui ne se foutrait pas de l'argent, dans de telles conditions ? Vernon aussi serait un poète convaincu, s'il n'avait jamais eu à s'occuper de payer un loyer.

Il pourrait répondre à ce mot sur Facebook « Trésor je pense à toi j'ai hâte de te retrouver », puis la laisser mariner, se pointer le lendemain avec deux croissants, prendre l'air penaude et lui avouer je t'ai menti j'ai plus d'appartement je n'osais pas t'en parler. Ensuite, il suffirait de se laisser porter. Elle s'occuperait de tout. Il devrait remettre discrètement à leur place les quelques Pléiades qu'il a empruntées, ainsi que la montre en or, qui doit appartenir à son fils. Il a pris ce qu'il a pu, avant de partir pendant qu'elle était dans son bain. Il se baratine pour se rassurer, se promet de tout racheter, dès qu'il le pourra. Il se justifie : ce n'était pas prémedité. Elle a parlé de ce dîner, il a su qu'il allait filer, il s'est imaginé à la rue sans un centime en poche et il a raflé deux, trois trucs. C'est une vengeance mesquine. Mais pragmatique : il a vendu les cinq tomes chez Gibert Jeune, deux Stendhal et trois Karl Marx : 100 euros. Cash. La bassesse de son geste n'ôtait rien au plaisir qu'il a éprouvé en

redescendant le boulevard Saint-Michel, à la recherche d'un petit hôtel où passer la nuit tranquille. Il se débrouille.

La chambre d'hôtel avec wifi la moins chère se situe derrière la Bastille. Il connaît cette rue. Céline habitait là. C'était l'été de *Groove Is in the Heart*. Céline était folle, elle ne tenait pas l'alcool et buvait tous les jours. Mais avant qu'elle le foute dehors en l'insultant parce qu'elle pensait, à juste titre mais il ne l'avait jamais reconnu, qu'il avait dragué une autre fille sous son nez, ils avaient passé un été assez cool, ensemble. Le quartier était encore déglingué. Ils allaient tous les jours au cinéma. Céline était projectionniste, elle avait une carte qui lui permettait d'entrer gratuitement avec la personne de son choix dans n'importe quelle salle. Il faisait très chaud, ils cherchaient des salles climatisées. Ils aimaient la salle grand écran de la place d'Italie, mais ce n'était pas là qu'on voyait les meilleurs films. Elle aimait Carax et Téchiné, il préférait Scorsese et De Palma. Vernon n'avait jamais repensé à Céline. Elle avait une poitrine extraordinaire.

Il trouve trois messages sur sa MP d'une journaliste, Lydia Bazooka, qui n'a pas jugé utile d'attendre une quarantaine de jours avant de s'atteler à la biographie d'Alex. Les vautours prennent leurs marques autour du cadavre encore tiède, ils se réservent les meilleures places avant la foire d'empoigne. La meuf contacte par Internet tous les gens qui ont connu Bleach et Vernon est surpris qu'elle soit déjà arrivée jusqu'à lui. Il n'a jamais fait partie des portraits officiels. Comme beaucoup de gens de son âge, Alex avait été marqué par la comète Cobain. Il répétait souvent que l'idéal, pour l'industrie du disque, c'était de travailler sur un chanteur mort. C'est pourquoi on les pousse vers la tombe avec enthousiasme. Lydia Bazooka se souvient qu'Alex citait parfois Revolver dans ses entretiens. Quand la boutique existait encore, ça faisait un coup de pub appréciable, quoique l'effet soit très passager. C'est étrange, après coup, se rendre compte qu'Alex a tant cherché à le soutenir, et que lui ne l'a jamais pris comme quelque chose de bienveillant mais plutôt comme une façon d'affirmer sa puissance. La journaliste est insistant. Ça donne envie de l'envoyer chier. La mort éveille en lui une tendresse qu'il ne ressentait plus depuis longtemps. Vernon choisit de ne pas répondre, puis revient sur sa décision et envoie « je parie que tu touches des clopinettes

pour aller pisser sur sa tombe ». Elle fait ça pour le plaisir d'avoir son pauvre nom sur un livre, trouvant parfaitement légitime d'exploiter ce qui lui tombe sous la main.

Vernon s'attend à ce qu'elle s'offusque, ou se justifie. Elle répond sans attendre, « j'ai l'habitude d'être payée au lance-pierre, t'inquiète. Mais viens me voir qu'on en parle, je t'offrirai un café, pour le déplacement ». Et comme il tarde à réagir, elle ajoute « j'adore tes yeux, sur les photos, j'aimerais beaucoup les voir en vrai ». Elle est marrante. Il cherche des photos de Lydia Bazooka, sur Google, et n'en trouve que deux. Elle est courte sur pattes, avec un nez rond et trop gros, les cheveux fins et la peau blanche. Elle se rattrape sur la présentation – décolleté profond, les ongles longs, une jupe très courte. Une pin-up studieuse, qui fait avec ce qu'elle a. Parfaite. Dans son cas, être plutôt moche se transforme en avantage, les efforts qu'elle fait sont touchants. Il lui demande où elle habite.

Il trouve sur Internet plusieurs articles qu'elle a publiés sur Alex. Sa démarche est précipitée, mais plus légitime qu'il ne l'aurait cru. C'est une vraie fan, de la première heure. En faisant ses recherches, il tombe sur une multitude de textes à la gloire du chanteur mort. On est déjà passé à autre chose, il n'est plus question de lui sur les réseaux sociaux. Mais dans les trois jours qui ont suivi son décès, chacun y est allé de son article. Livré en pâture à une marmaille de mâchoires qui claquent dans le vide et produisent des mots qui ne sont lus par personne.

Puis Vernon s'intéresse aux messages amicaux que lui envoie Louis, un ancien client de la boutique, dont il ignorait qu'ils étaient si proches. Louis s'adresse à lui avec un enthousiasme louche – Vernon se souvient d'un garçon aussi jovial que hargneux, l'un n'excluant pas l'autre. Il est inquiet de ce que le bonhomme accumule sur sa page les clips et photos de GBH, Exploited et Kortatu... Quel âge ça lui fait, maintenant ? Quarante ans ? Quand il saisit que le gars vit désormais à Cergy-Pontoise, il se contente d'entretenir la conversation sur un ton cordial, sans lui dire qu'il n'a pas de point de chute. Louis est devenu libraire, il aime le polar couillu et donner son avis sur l'état du monde. La Syrie le passionne, il est convaincu que Bachar al-Assad est victime en Occident d'une contre-propagande ignoble, orchestrée entre Israël et Washington,

par le fameux front commun judéo-franc-maçonnique. Il fait partie de cette extrême gauche virulente, visiblement à point pour basculer du côté obscur de la force. Ce qui fascine Vernon, de Xavier à Sylvie en passant par Louis, qui n'ont pas grand-chose en commun, c'est qu'ils ne doutent de rien. Ils voient bien, pourtant, que personne n'est d'accord sur rien, ils pourraient en tenir compte et se demander comment ils vont faire avec cet éclatement de lucidités contradictoires. Au contraire, l'adversité semble les renforcer dans la certitude d'avoir raison.

Facebook n'a plus rien à voir avec le joyeux bordel auquel il avait participé, il y a une dizaine d'années. On ne savait trop s'il s'agissait d'un gigantesque baisodrome, d'une boîte de nuit, d'une mise en commun de toutes les mémoires affectives du pays. Internet invente un espace-temps parallèle, l'histoire s'y écrit de façon hypnotique – à une allure bien trop rapide pour que le cœur y introduise une dimension nostalgique. Ça n'a pas le temps de prendre qu'on est déjà dans un autre paysage. Vernon traîne sur son réseau Facebook comme il errerait dans un cimetière, les derniers occupants des lieux sont des zombies furieux, qui vocifèrent comme s'ils étaient des cobayes enfermés dans leurs cellules, écorchés vifs et les plaies passées au gros sel.

La seule un peu marrante, dans cette galerie d'horreurs, c'est encore Lydia Bazooka. Vernon éventre un paquet de chips, ouvre une bière et cherche quelque chose à regarder à la télévision. Il sait qu'il doit la faire bouillir à feu doux. S'il lui répond sans attendre, l'agréable tension érotique qui se noue entre eux se relâcherait aussitôt, comme un vieil élastique. Il bloque Sylvie qui le harcèle de messages allant crescendo dans l'inquiétude. Il met des miettes partout autour de lui en mangeant, en pensant très fort à Sylvie et aux hurlements qu'elle pousserait si elle le voyait faire, elle le défoncerait d'injures et de menaces, avant de se blottir contre lui comme une petite fille en exigeant qu'il lui dise je t'aime. Il se sent bien, seul. Il a de quoi se payer une deuxième nuit, sans compter qu'avec la montre qu'il n'a pas encore vendue, il est à l'abri pour quelques jours, encore. La petite Lydia Bazooka va devoir patienter.

I fink u freaky and I like you a lot – le son de Die Antwoord existe vaguement, en fond sonore. Le bar est plein. Sur l'écran de son téléphone, fissuré par une chute alors qu'elle venait juste de le récupérer, Lydia surveille simultanément ses mises à jour Instagram Facebook et Twitter. C'est compulsif. Infobésité. Ce soir, en particulier, elle attend un message de Vernon Subutex. C'est pour le boulot. Il a moitié accepté de la rencontrer. Mais ce n'est pas pour le boulot que ça l'exalte à ce point. Elle a envie de lui elle a envie de lui elle a envie de lui et elle ne rêve pas : il flirte avec elle. Elle a passé quarante-huit heures suspendue à sa page – le moindre like lui faisait l'effet d'un coup de reins, un com équivalait à une éjac et chaque message privé lui faisait monter la frénésie. Il n'y avait rien d'explicite dans leurs échanges, pourtant elle aurait juré qu'il était sur la même longueur d'onde : sexe, sexe, sexe. Mais depuis hier samedi, il s'est à peine pointé sur Facebook pour lâcher un like vite fait. Elle guette sa page Facebook en se demandant ce qu'il fout. Pourvu qu'il ne change pas d'avis. A part qu'il l'excite, elle a besoin de le voir pour son livre. Parce que là, côté taf, elle n'est pas super bien barrée.

A sa table on discute des SAV des opérateurs téléphone, chacun a son anecdote catastrophique – avec les blagues d’usage sur les accents des techniciens. Ce n’est pas le line-up idéal, cette table. Lydia n’aime pas s’afficher avec des gens qui ne l’épatent pas. Elle ne croit plus au confort relationnel qu’à l’avantage des Nike sur les escarpins. Les baskets sont plus confortables et meilleures pour le dos, n’empêche qu’on a toujours plus d’allure sur des stilettos. C’est pareil pour les fréquentations : si ça ne fait pas rêver, vu de l’extérieur, c’est qu’on n’est pas assise à la bonne table. Là, par exemple, elle est juste madame nobody assise à une table d’anonymes mal sapés. Pas de quoi se sentir valorisée.

Texto de Cassandre – ils sont au Mécano. Comme elle sait que l’information ne suffira pas à ce que Lydia bouge ses fesses et les rejoigne, et que Cassandre veut qu’elle vienne parce qu’elle pense qu’elle a, sinon de la coke sur elle, du moins le numéro d’un dealeur, elle renvoie un deuxième texto : « Paul vient d’arriver. Seul. »

D’accord. Lydia verrouille son iPhone, le range dans la poche de son Balenciaga qu’elle garde tout le temps sur ses genoux, son unique sac griffé lui a juste coûté un rein, si elle le tache ou qu’on lui choure, elle s’immole.

Elle n’a pas de coke. Son dealeur est encore en vacances. Quand il n’est pas en Normandie pour un mariage il est dans le Sud chez sa mère, à Amsterdam faire des courses, à Berlin voir une pote ou à Toulouse pour un mariage. Sans compter qu’il breake à Noël, qu’il part pour Pâques et six semaines en été. 110 euros le gramme, la dernière fois. Pas étonnant que les dealeurs ne manifestent jamais en faveur de la légalisation. Tripler les tarifs en six mois leur serait plus difficile. 110 euros le gramme – elle a cru que les amis pour qui elle faisait les courses allaient l’exclure de la soirée. La vérité, c’est qu’il faisait le gramme à cent euros mais Lydia avait estimé que puisqu’elle faisait la route jusqu’à Saint-Ouen et qu’ensuite elle se promenait avec dix grammes sur elle, les autres pouvaient bien être mis à cotisation pour lui payer un gramme. Mais 110 euros, ils ont tiqué. D’autant que la coke n’était pas terrible. D’ailleurs on appelait ça de la coke plutôt pour se faire plaisir, vu qu’en vérité c’était du speed. A trois heures du matin, il avait fallu sortir les

grosses boîtes de mouchoirs, les gens étaient tous au bord de la faillite nasale. Va savoir ce qu'il y avait dedans. Toujours est-il que, ce soir, elle n'a pas de plan dealeur.

Lydia sort du bar comme si elle allait fumer une clope, sans dire au revoir à personne. Demain personne ne sera en état de se souvenir qu'elle s'est sauvée comme une voleuse. Alors que si elle annonce qu'elle part, elle risque de se traîner un boulet jusqu'au Mécano.

Il faut une certaine dose d'arrogance pour remonter de Bastille à Oberkampf à pied, seule, en talons hauts et jupe au-dessus du genou, passé onze heures du soir. Tous les connards sont de service. Les miliciens se sentent investis d'une mission : pourrir la vie aux filles seules dans les rues. Eviter tout contact visuel. Avancer vite. Se tenir droite, en imaginant avoir un sabre dans son Balenciaga, façon Beatrix Kiddo. Fermer sa gueule, tracer. Les petits bruits de bouche pour attirer son attention. Les insultes – salope, connasse, grosse pute, sac à foutre viens par là, où tu vas toi viens par là, raciste, bobo de merde on va te défoncer, on voit ton gros cul, fais attention à toi doudou, toi t'as une bouche à bien me sucer. Ne pas ralentir. Elle aime les garçons, elle les aime avec pragmatisme, avec énergie, elle les aime de toute sa peau et de l'intérieur de son ventre. Mais elle aimerait, aussi, pouvoir en tuer quelques-uns. Qu'il y ait une licence – légitime défense. Vous êtes en bande, vous me suivez en me menaçant – je sors mon sabre et je décapite. Elle a l'habitude. Il faut du caractère pour être une chaudasse. Tu n'as le soutien de personne, sur cette terre. Ni des mecs avec qui tu traînes, ni des meufs qui sont tes copines, ni des mecs que tu ne suceras pas. Un jour à Sébastopol un gros lourd l'a attrapée par le poignet pour l'obliger à le suivre, elle a retiré sa main en lui disant « mais dégage » et le mec est devenu tout rouge, elle a vu qu'il allait vriller et lui en coller une. Il l'a forcée à s'excuser. Elle s'est exécutée, et puis elle a tracé. Tout le temps qu'il l'a retenue en la menaçant, elle n'a vu personne ralentir, ni leur jeter un coup d'œil. Il aurait pu la tuer à coups de pied, sur le trottoir, les gens auraient regardé ailleurs.

Elle entre dans le bar. Ty Segall dans les enceintes. Lydia repère la table de Cassandre, Paul sourit en la voyant. Il n'y a plus de chaise libre autour de la table, il se pousse contre son voisin de banquette pour lui

faire une place. Elle se glisse contre lui sans montrer son plaisir. Il n'est pas vraiment mignon. Mais il est sexy. On ne sait jamais à quoi ça tient, il y a des mecs avec qui on veut coucher. Elle aime son culot quand il drague. Il n'est pas agressif, il ne brusque pas. Mais il va droit au but. Le haut du corps de Lydia ne le calcule pas, son buste est tourné vers Cassandre à qui elle résume le concert des Chacals, le son merdique, les ados marrants qui dansaient un genre de post-pogo, pathétique mais touchant, les compos qui se ressemblent toutes et au premier morceau on prend une claque parce que ça joue, le groupe fait décoller un truc, mais au sixième morceau, la claque a fait long feu et on va prendre une bière. En dessous de la table, coupé des regards, sa jambe a trouvé sa place contre celle de Paul. Leurs cuisses se calent l'une contre l'autre, sans que leurs visages ne trahissent la moindre émotion. Elle regarde autour d'elle, souriante, placide. Dans son ventre c'est la cavalcade, elle a envie de le prendre dans sa bouche, dans un mélange d'excitation et de gratitude – qu'il ait envie de la même chose qu'elle, elle trouve ça merveilleux. Elle jette quand même un œil à son iPhone, toujours aucune news de Vernon. C'est ennuyeux. Paul la voit faire :

— Tu attends quelqu'un ?

— Non. Je surveille d'un œil. Tu sais, j'écris la biographie d'Alexandre Bleach et j'attends la réponse d'un ami à lui, on doit se voir pour un entretien et il est en train de me planter...

Ils ont entrecroisé leurs chevilles, les mains sont au-dessus de la table, elles ne participent pas. Ce qu'elle aime ses yeux – sa façon de sourire avec le regard. Ça fait des mois qu'ils se tournent autour et qu'ils n'ont jamais trouvé l'occasion. Elle sent qu'elle mouille, ce qui l'excite encore plus. Elle n'avait pas imaginé qu'il serait aussi direct. Elle supporte bien les mecs timides, elle a ses techniques pour les aider à faire le premier pas, mais quand ils savent ce qu'ils veulent, c'est bouleversant. Cassandre les surveille, mais rien dans leur attitude ne trahit ce qui se passe hors cadre. Elle dit qu'elle trouve ça dégueulasse que Lydia trompe son petit ami, Olivier, aussi souvent. Mais c'est surtout que Cassandre est trop belle pour coucher avec n'importe qui. Elle est sélective, ça va avec son physique. Mais au final, elle a l'impression de se faire avoir. De ne pas profiter. Elle a raison. Si c'est pour être obligée de se la jouer icône

inaccessible et se faire chier toute seule le soir au lit pour être vertueuse quand ton cadre sup de super mec est toujours en voyage à l'étranger – au final autant être une meuf moyenne qui peut s'éclater, et coucher avec tous les mecs baisables et disponibles. Elles ne resteront pas jeunes longtemps, et elles ont le seul âge où la chaudasserie vient sans sa dose de pathos.

Paul lui glisse à l'oreille, d'un ton neutre :

- Désolé, je n'ai pas pu te parler depuis un moment sur Facebook, ma meuf surveille que je ne parle pas aux filles.
- Elle est jalouse ?
- L'enfer sur terre.
- Elle a raison. Mon mec aussi est jaloux.

Sous la table leurs jambes se pressent et se frottent lentement, chaque millimètre de peaux en contact déclare qu'ils vont s'envoyer sauvagement en l'air. Le compte à rebours est éprouvant. Lydia n'avait jamais eu aussi précisément conscience de son genou, qui cherche celui de l'autre. Cassandre se penche au-dessus de la table, et lui demande, à voix basse :

— Et t'as... Farlopa ?

Depuis qu'elle a pris six jours de vacances à Barcelone elle ne peut plus dire remontant, ou Corinne, ou juste cocaïne – Farlopa. Lydia se penche à son tour, fait signe que non :

— Rien. Ça t'intéresserait ? J'ai peut-être un pote sur le quartier, il traîne dans un bar à deux rues. Tu veux que je passe voir ?

Oui, Cassandre aimerait bien. Elle a du mal à faire une soirée sans se faire des lignes. Elle raconte qu'elle est une consommatrice occasionnelle. Mais quand il n'y en a pas, elle appellerait la terre entière pour arranger ça. L'excuse est géniale, Paul prend sa veste :

— Si t'as un plan, ça me dit aussi. Je t'accompagne ?

Cassandre tient tellement à se poudrer le nez qu'elle ne flaire pas l'embrouille. D'habitude, elle est plus fine que ça. Et perverse. Mais elle

a trop envie de se taper une ligne pour capter ce qui se passe.

Dehors, ils font quelques pas en continuant de parler du dernier concert de Gossip, ils tournent au coin d'une rue, Paul voit un couple entrer dans un immeuble, il pense à bloquer la porte en continuant de parler avec elle, comme si l'un d'entre eux allait rentrer chez lui et terminait une discussion avant d'appeler l'ascenseur. Le couple ne les calcule pas, ils prennent les escaliers sans se retourner. Paul entraîne Lydia dans l'entrée, il y a un recoin derrière l'ascenseur. C'est la première fois qu'ils s'embrassent, et ils sont juste assez alcoolisés pour que ça fluidifie les gestes, mais pas assez pour faire des trucs grotesques. Demain, elle se souviendra de chaque parcelle de cet instant-là. Parce qu'il n'y a que ça qui l'intéresse, dans la vie, mais ça l'intéresse à fond : la première fois qu'on s'embrasse, la première fois qu'il soulève son pull et pose une main sur son soutien-gorge, puis fouille du bout des doigts pour l'écartier, s'en débarrasser, la première fois qu'elle a posé sa main à plat contre sa queue encore dans son pantalon, et qu'il bandait si dur qu'elle a cru défaillir, la première fois qu'il a cassé son poignet pour glisser sa paume ouverte contre sa chatte, et que directement deux doigts se sont glissés en elle, qu'il l'a possédée en la doigtant comme jamais elle n'avait été doigtée et qu'elle a joui direct, debout, bassin soulevé vers lui, les yeux plantés dans les siens pour qu'il puisse voir l'effet qu'il lui faisait. Elle voulait le sucer dans l'entrée mais il a chuchoté « chez toi c'est pas possible ? » et elle a répondu oui, tu peux venir mon mec est pas là. Ils sont sortis chercher un taxi. La folie et le quotidien avaient recommencé à se mélanger. Pendant le trajet, Paul lui fait des compliments sur sa façon d'écrire. Elle l'aurait cru plus retors. Pas le genre à dire des choses gentilles quand tu lui ouvres ton lit. Il est adorable. Ça se confirme une fois qu'ils sont chez elle et qu'ils peuvent se désaper et commencer à baiser. Il est doux, patient et attentif. Elle est déçue. Trop de préliminaires. Ce n'est pas un fiasco magistral, elle aime ses gestes et son odeur, leurs peaux sont d'accord pour se frotter l'une contre l'autre. Mais si c'était pour faire des trucs gentils, peut-être qu'ils auraient mieux fait de se bécoter vite fait en sortant du bar, avant de rentrer chacun chez soi. Ce qu'elle aime dans le sexe avec des mecs qui ne sont pas son fiancé, c'est la sensation de danger, l'impression que

quelque chose la dépasse et s'empare d'elle. Elle reste toujours polie avec les mecs avec qui elle couche, pas du genre garce à soupirer pour faire savoir qu'elle se fait chier. Elle simule, patiemment, parfois en faisant semblant on finit par se convaincre toute seule mais parfois non.

Heureusement, il se tire assez tôt. Il a dû s'ennuyer, lui aussi. Elle aurait cru que ce serait plus intéressant, avec lui. Elle troque sa nuisette qui gratte contre un vieux tee-shirt des Ramones et elle enfile ses grosses chaussettes. Elle s'assoit devant son ordi. Aucune nouvelle de Subutex. Elle traîne sur le Web, désœuvrée.

Gérard Depardieu est russe. Ah ben manquait plus que ça. Parfait. La France est peut-être un pays de merde, mais de là à troquer son passeport contre un russe... d'ailleurs Gérard, interviewé, n'a pas l'air si énervé que ça, il se prétend français, russe, aussi bien que prochainement belge. Ça va, mon gars, tout est en ordre ? Il doit trouver que recycler toute sa famille dans l'industrie du cinéma ne suffisait pas à faire chier le monde. T'as raison, mon coco, ton fils toxico ils s'en seraient mieux occupés dans une dictature. La classe exceptionnelle d'apparatchik français n'est pas encore assez exceptionnelle à son goût. Pourtant ça lui plairait, à elle, d'être la fille de quelqu'un du milieu. On ne voit que ça – et les Bedos et les Higelin et les Sardou et les Audiard et les Lennon et les Coppola – et maintenant les parents qui se plaignent qu'on n'a pas fait assez d'effort. Il faut qu'elle clique sur autre chose, sinon elle va sangloter. Bon. Poutine est sexy. Poutine est d'autant plus sexy que c'est un gros fils de pute plein de pouvoir, mais en vrai même sans ça il serait quand même sexy. A moitié nu sur un cheval, il en jette. Les cuisses serrées sur la monture. Ça fait penser à un tas de choses. Lydia est comme toutes les femelles, sensible aux arguments malhonnêtes. Elle n'a jamais couché avec un Russe. Il lui reste tant de choses à accomplir.

Elle parle à mi-voix, toute seule, comme à son habitude, penchée sur son écran. Paul lui a déjà envoyé trois textos. Elle n'aurait jamais cru ça de lui. Un crampon.

Elle se lève visiter le placard. Chocolat au lait, des chips, cacahuètes grillées salées, galette des rois de chez Dia pour 6 personnes, faux

Nutella. La moitié de son salaire y passe. Il faut du gras. Même dans le sucré, il faut qu'il y ait du gras. Elle commence par le chocolat. Une plaquette devant son écran. Elle mange, sans se presser, sans non plus s'arrêter. Ça lui coûterait moins cher d'être au crack que de faire toutes ces crises de boulimie. Jusqu'à il y a un mois, elle voyait ces séances comme des montées de gourmandise maladive. Et se faire vomir plusieurs fois dans la nuit lui paraissait l'unique méthode pour manger tout en restant mince. Elle est mince. Elle n'a pas le choix : elle n'est pas spécialement jolie. Il faut au moins qu'elle ait de l'allure.

C'est Sophie, une meuf de son âge qui pique pour *Grazia*, qui a prononcé le mot boulimie, devant elle, une première fois. Elles étaient ensemble en voyage de presse à Seattle, dans un super hôtel : elles s'étaient retrouvées au petit déjeuner, devant le buffet. En la voyant remplir son assiette plusieurs fois, Sophie avait eu un sourire entendu : « Tu te fais vomir ? Moi aussi. » Lydia n'avait pas eu le temps de nier, trop surprise pas la question. Sophie avait rigolé : « Deux boulimiques au self-service, toi et moi, on va s'éclater. » Et elles avaient organisé une attaque en règle, croissants, muffins, fromage et charcuterie. Il a quasiment fallu les sortir de la cantine en les tirant de là par les cheveux – elles allaient aux chiottes se faire vomir entre deux plateaux. Boulimie. Jamais Lydia n'avait pensé à rapprocher ce qu'elle faisait dans l'intimité et ce mot. Boulimique. Merde. Il ne manquait plus que ça...

Elle clique sur l'onglet Rosaliethatslife toutes les trente secondes, jette un œil sur Facebook. Tout ce qui l'intéresse, c'est à quel moment Vernon Subutex va revenir et la défoncer de likes, voir lui mettre une ejac virtuelle en laissant quelques commentaires sur sa page. Depuis quatre jours elle ne fait que ça, checker sur Internet des trucs qui pourraient le faire réagir. Silence radio. Elle agonise.

Elle finit par ouvrir Word, par dépit. Il faudrait qu'elle commence ce livre. Puis elle consulte son relevé de compte, vérifie les débits un par un puis s'interrompt pour chercher un disque de God Is My Co-Pilot, ensuite elle suit une joute verbale sur Twitter, à laquelle elle ne comprend rien, elle se tire les cartes sur tarot.com puis se souvient qu'elle doit envoyer le chèque du loyer, elle le remplit et le glisse dans une enveloppe qu'elle

laisse ouverte car elle a la flemme de chercher l'adresse de son agence. Elle a la faculté de concentration d'un pois sauteur. Elle retourne à son document Word, vide.

L'essentiel de son temps depuis qu'elle a commencé ce livre est consacré à l'élaboration de son plan de travail. L'éditeur qui l'a contactée n'a pas le début d'une idée de qui était Alex. Elle n'a pas réussi à comprendre d'où ça lui était venu. Elle a googlé la boîte d'édition avant d'aller au rencard, ce n'est pas très rock in the Casbah. Il a une fille de quinze ans, qui lui a rebattu les oreilles avec ça. Il a eu envie de publier un livre qu'elle lirait, pour changer.

Au déjeuner, il l'a hallucinée. Le type portait un costard super ringard, ne lui manquait que la cravate, il avait des manières d'avant la Première Guerre mondiale. Il s'était renseigné sur elle avant de la contacter, c'est-à-dire qu'il était allé chercher des photos sur Internet. Et elle lui plaisait. Lydia n'a pourtant pas trop froid aux yeux mais elle s'est demandé s'il plaisantait quand elle a compris qu'il lui faisait du rentre-dedans, à sa manière alambiquée. On couche, avec des mecs comme lui ? Elle ne veut même pas penser aux genres de chaussettes qu'il doit porter.

L'éditeur est marrant. Il ne regarde pas la télé, il ne va pas sur Internet. Il l'a briefée, sur les droits numériques, « vous ne voulez pas céder les droits numériques aux mêmes conditions que les droits papier ? Les auteurs imaginent que sous prétexte qu'il n'y a plus ni stockage ni manutention jusqu'aux librairies, ni libraires, ils vont toucher davantage... Mais vous savez combien ça coûte, développer ces technologies de pointe ? Nous participons à la recherche. » Elle était soulagée de savoir qu'Apple et Amazon pouvaient compter sur la solidarité des éditeurs et de leurs auteurs. Imaginer que ces petites entreprises doivent se débrouiller toutes seules lui aurait foutu les boules. Génial. Le mec n'a jamais dû entendre parler de l'industrie du disque. Sinon, peut-être qu'il se demanderait s'il veut, vraiment, participer au massacre.

Donc ce type n'écoute ni pop ni rock ni funk, et il veut un livre sur Alex Bleach. Du flou de la situation, elle a tiré trois mille euros d'à-valoir, à la signature. Elle a reçu le contrat par mail le lendemain. Elle a signé à la vitesse de l'éclair. Cette fois l'enveloppe n'est pas restée

quinze jours sur le coin d'une table. Il reste trois mille à empocher, quand elle rendra son manuscrit. Il faut qu'elle écrive vite.

C'est Kemar qui l'avait coachée. Sans lui, elle n'aurait pas osé réclamer des sommes pareilles. Il est passé lui en mettre un coup la veille du rendez-vous. Il n'y connaît rien, il bosse chez Numéricable comme technicien. Elle l'adore. Dans son top ten intime des amants, il est facile troisième. C'est rare qu'elle apprécie de voir longtemps le même gars en loucé. Soit tu te mets en couple soit tu t'attrapes trois ou quatre fois, mais entre les deux c'est dur à gérer. Et pas agréable. Sauf avec Kemar. Son esprit est affûté, il sort deux vannes à la seconde et elles sont à se tuer de rire. Il est gaulé comme un molosse, son truc n'est pas plus gros qu'un nem, il est vilain comme un vieux gnome, mais c'est le coup du siècle. Il baise tellement bien, on ne se souvient plus de ce qu'on faisait avec les autres. Elle n'est pas la seule à le penser. Les mecs se demandent ce qu'il fait aux filles. Ils ont raison. Les filles se le demandent, aussi. Lui, quand il sort de chez elle, elle se sent mieux qu'après deux heures de bikram yoga : les énergies tout à fait fluides. Elle en flotte jusqu'au jour d'après. Il ne passe pas souvent la voir, mais il ne l'oublie jamais tout à fait. Et à part son don pour le sexe, il est de bon conseil. Par exemple il lui a fait un training juste avant le rendez-vous : dix mille euros. Pour Alex Bleach, elle est la spécialiste, elle a des tuyaux que personne n'a, le type est un monstre sacré, ses fans sont motivés, ils achèteront le livre. Dix mille euros, c'est un minimum. Il faut qu'elle demande quinze. Couchée sur le ventre, le menton posé sur ses mains jointes elle l'écoutait, sceptique et perplexe, nue sur la couette. Il tournait autour du lit, et l'exhortait à demander quinze pour ne surtout pas descendre sous la barre des dix. Elle a demandé dix. Elle a eu six. Sans son précieux conseil, elle se serait satisfaite de mille.

Elle s'est assise au bureau de Pierre. Dans les trente mètres carrés qu'ils partagent, ils ont réussi à faire deux espaces bureau. Pour tout le reste, ça se passe à partir du lit. Ils s'assoient au bout pour dîner devant la télé. Ils remontent ensuite de deux mètres pour se glisser contre le mur et sous la couette et la regardent. Quand ils ont de la visite ils tournent les

deux chaises de bureau vers la table basse au pied du lit, et s'assoient eux à leur place de d'habitude. Il est rare qu'ils reçoivent plus de deux personnes, mais quand ça arrive on se cale où il y a de la place, entre les tables de travail.

Elle adore être devant son bureau à lui. Son désordre est inspirant. L'étrange lutin râblé avec son bonnet rouge. Sa grosse montre Ice bleue dont le bracelet est pété. Un zippo AC/DC.

Il est parti quinze jours. Il travaille sur un festival de danse à Dijon. Il sonorise. C'est son job. Elle est souvent toute seule. Enfin, souvent sans lui. Elle ne lui parle pas de ce qu'elle fait quand il n'est pas là. Elle pense qu'il doit se douter, et que sinon c'est pas grave. Ça marche très bien comme ça. Avant, quand elle était avec des mecs ça posait tout un tas de problèmes, il y avait toujours une nuit où elle ne rentrait pas, sans prévenir. Pierre part souvent pour trois mois en tournée, elle a l'occasion de découcher. Quand il est là, elle est tellement demandeuse de le voir qu'elle ne risque pas d'aller fricoter ailleurs.

Elle est pigiste. La presse papier agonise, et l'industrie du disque aussi. Elle signe Lydia Bazooka. Quand elle a publié son premier article, l'euphorie l'a stonée pendant des mois. Ça lui est passé. Une meuf dans le rock. Quoi qu'elle fasse ou écrive, elle se fait traiter de tarée et d'incompétente.

Elle ne s'est jamais tapé Alex Bleach. Sa mort l'a fracassée. Sa voix. Ses accords. Un dieu. Elle n'a jamais pensé à coucher avec Alex Bleach. Ça aurait été blasphématoire. Il lui inspire une gratitude infinie. Avant d'écouter ses disques, elle ne savait pas qu'elle était capable de ressentir des émotions aussi profondes, Alex l'avait déployée. C'était une autre elle-même qu'il convoquait, une connexion avec des forces spirituelles inconnues, dont elle aimait la présence, quand bien même ça devenait douloureux d'intensité. Une porte ouverte sur l'inouï. Elle l'a rencontré plusieurs fois, pour divers journaux. Il l'aimait bien. Jusqu'au jour où elle a publié, sur un site de musique, un article particulièrement délirant – elle a admis que c'était délirant face à l'indignation générale, en ce qui la concernait elle s'était contentée d'exprimer sobrement la fascination qui l'animait. Alex Bleach l'avait lu – et avait demandé à ne plus jamais la rencontrer.

Des années de bons et loyaux services, de nuits blanches pour faire en sorte que les articles soient impeccables, d'heures à l'attendre dans des bars d'hôtel, d'avions pour aller le voir en concert à l'autre bout du monde, aussi bien qu'à Quimper.

Pour qu'un jour le magazine *Match* l'envoie couvrir l'enregistrement de son nouvel album. Lydia y était allée en chantant – dans la presse papier, *Match*, c'était l'eldorado de la pige. Puis le coup de grâce : la chef de rubrique l'avait rappelée avant le jour du rendez-vous. Le management avait dit : « plus jamais Lydia Bazooka ». Cette conversation avait eu lieu alors qu'elle attendait son tour chez Body Minute. Le monde s'était écroulé. Nul ne peut concevoir le désarroi du rock critic en disgrâce auprès de son idole.

Ça avait duré deux ans. A devoir se contenter de lire les entretiens des autres, à devoir payer sa place de concert et éviter de rôder comme une âme en peine du côté des loges de l'artiste. Deux ans d'obscurité, et un beau jour l'attachée de presse avait proposé son nom pour l'entretien webcam officiel – l'entretien du site de l'artiste et même si elle était hors champ c'était quand même bien sa voix qui posait les questions donc tout le monde devenait le témoin de ce qu'elle était de retour dans le cercle. Ils reprenaient, enfin, cette vieille conversation.

Ce serait son dernier album. Lydia ne le savait pas.

Auprès des gens qu'elle fréquente, c'est compliqué de frimer en annonçant qu'elle écrit une biographie d'Alexandre Bleach. Trop bon esprit bobo pour les bébés fachos de sa génération. Alex, c'est dépassé. Elle s'en fout. Elle assume.

Dans un entretien avec une journaliste de *Vogue*, il disait, deux ans avant sa mort : « Ça ne me fait pas plaisir d'imaginer des barques pleines de petits Blancs qui essayent de gagner l'Egypte par une mer déchaînée, parce qu'on dit qu'il y a du boulot vers les Emirats arabes, ça ne me fait pas bander de les imaginer se faire éclater par les milices en s'échouant sur le sable, ou lapider par les musulmans qui pensent que les blonds pucent et que les blondes sont des putres – ça ne me fait aucun plaisir. Mais ce sera comme ça. L'Europe est finie et demain, les émigrés, ce sera vous. Je préférerais imaginer qu'on va essayer autre chose. Mais je ne

crois pas que ce sera comme ça, non plus. C'est le seul avantage de l'eau contaminée – une tumeur se contrefout de savoir si tu pries à genoux debout ou si tu as un gros compte en banque. Une tumeur te bouffe le cerveau et basta. »

Sur le site Français de souche, l'entretien avait obtenu un gros succès.

Lydia épingle toutes ses interviews, dans le détail. Faute de pouvoir écrire, elle s'immerge dans son sujet. Elle écoute la voix d'Alex, au casque. Elle aime passer du temps avec lui. Elle remanie tous les jours la liste des gens qu'elle doit rencontrer. Ceux qu'elle a contactés refusent tous de parler. Trop tôt, disent-ils. C'est surtout qu'elle n'est pas assez connue, comme journaliste. Elle maîtrise son sujet, elle sait que Vernon a beaucoup compté pour Alex, ils n'ont que trois ans d'écart mais c'est à Revolver qu'Alex a découvert le rock, il ne l'a jamais oublié.

Elle voudrait retrouver l'imbécile qui a décidé que tous les titres d'article de la page d'accueil Yahoo ! seraient des devinettes : « incroyable découverte à l'aéroport de Chicago » – un psychopathe qui a trouvé la formule la plus agaçante qu'on puisse imaginer pour arracher les clics d'internautes en ne leur disant jamais ce qui est contenu dans l'article.

Elle ouvre encore une fois Facebook. Oui. Vernon a laissé un message privé. Si elle y tient, il pourrait passer prendre un café et qu'elle lui explique ce qu'elle veut. Oh oui, elle y tient. Elle y tient même beaucoup.

Pamela est passée rue de Marseille chercher le pain que Daniel adore. Le froid s'est installé d'un coup, elle monte les radiateurs au maximum, le studio ressemble à un ventre chaud. Il prépare le thé vert, c'est rituel, avant d'ouvrir le Jägermeister et de rouler les premiers pétards – ils se font une fin d'après-midi je prends soin de mon corps. Pamela Kant parle de son dernier projet génial : écrire un livre pour les enfants, un manuel d'éducation au porno. Puisqu'ils en mangent, sur Internet, avant de savoir lire, elle juge raisonnable de leur expliquer ce que c'est.

— C'est vrai, quoi, tu ne peux pas descendre une série en streaming sans voir une meuf sucer des bites, il va bien falloir leur en parler, j'ai pas raison ? Pour les illustrations il faut penser à quelque chose de mignon...

— Mais tu vas leur expliquer quoi exactement ?

— Je pense commencer avec un petit historique, les années 70, la censure d'Etat, les années 80, le magnétoscope, les années 90, les petites caméras... jusqu'à Internet. Comme ça, par exemple, on leur donne des titres de classiques, qu'ils puissent commencer par des films un peu soft... ensuite je voudrais expliquer comment on tourne une scène,

comment on se maquille, combien on est sur le plateau... Dédramatiser, en fait.

Daniel vide soigneusement les restes de thé vert dans la poubelle, avant de rincer le filtre. Il a toujours été maniaque. Mais quand il prend son temps de la sorte, elle sait que c'est pour éviter de lui répondre sincèrement. Pamela cherche le livre qu'elle doit écrire depuis des années. Toutes les stars du X qui comptent ont publié au moins un livre. Elle refuse d'être la seule hardeuse hexagonale qui ne fréquente pas les librairies pour faire des signatures. Elle a longtemps caressé le projet d'une biographie de Gypsy Rose Lee, puis elle a laissé tomber, vaincue par le manque d'enthousiasme que suscitait son projet. Daniel fait remarquer :

— C'est une bonne idée. Mais je ne suis pas sûr que les gens soient prêts. Qu'une fille qui a fait du X s'adresse à leurs enfants, ça risque de les mettre mal à l'aise... tu sais comment ils sont.

— Oui. Justement. C'est pas les parents qui vont leur venir en aide. Les gens, c'est simple, dès qu'il s'agit de porno, la lumière s'éteint, leur esprit s'obscurcit, on dirait que leur intelligence prend de grandes vacances. Tu vas sur Youporn, toi, des fois ?

— Jamais.

— Ça ne m'étonne pas. Toi, tout ce qui t'intéresse, c'est de prétendre que tu n'as jamais fait de X.

Elle a envie d'être agressive parce que même à Daniel elle a du mal à parler. Elle va souvent sur Youporn. Elle se sent comme la méchante belle-mère dans *Blanche-Neige*

elle va sur les sites de téléchargement porno pour regarder si les films dans lesquels elle joue figurent toujours dans les plus demandés. Réseau, réseau, dis-moi que je suis la plus bandante de toutes... Elle a arrêté de tourner depuis dix ans, elle a tenu le coup, dans les mémoires, plus longtemps qu'aucune autre. Mais elle décline. Elle s'est habituée à cette idée. C'est fini, l'ère des vraies stars du porno. Aujourd'hui sur Facebook les gamines se déclarent pornstar alors qu'elles n'ont pas tourné trois films amateurs... La dernière fois qu'elle a jeté un œil sur Internet, elle

est tombée sur ce film. La fille devait être hongroise. Elle était attachée à un lit. Un mec la forçait à boire un alcool blanc. Elle n'était pas consentante. Elle suppliait, il n'y avait pas besoin de sous-titres pour comprendre ce qu'elle disait. C'était un gang bang, les mecs qui la prenaient avaient un sac en papier sur la tête, pour garder leur anonymat. La fille pleurait. Elle ne faisait pas semblant pour que ce soit plus excitant. Ça n'allait pas trop loin et elle ne gérait plus la situation. Dès le début de la scène, elle ne voulait pas. Pamela voudrait en parler à Daniel, si quelqu'un peut comprendre ce qu'elle a ressenti sans chercher à l'humilier pour se venger, ce serait lui. Mais elle s'est sentie tellement salie en voyant ce qu'elle a vu. Elle est incapable d'en parler. C'est le propre de la honte. Elle coupe la parole.

Elle pense aux salopes de féministes qui se frottent les mains : voilà, on vous l'avait bien dit, le sexe c'est toujours mauvais pour les femmes. Toutes ces rombières, les bonnes mamans, qui ne sentent leurs chattes que quand elles accouchent, ça leur ferait un plaisir fou, elles qui ont toujours refusé de faire la différence entre vouloir être une pornstar et se faire violer. Mais Pamela sait que ce n'était pas la même chose. Ça, c'est la première fois qu'elle le voit, et ça n'a rien à voir avec ce qu'elle a fait.

Elle a commencé le porno au début des années 2000. Elle a eu de la chance. Elle a connu les dernières heures de gloire de la profession. Elle gagnait bien sa vie – mieux qu'elle n'avait jamais rêvé de le faire. Il y avait des connards, il y en a partout – mais c'était une bonne ambiance. On parlait encore de pornstars. Il y avait une compétition entre les filles, même si elles s'entendaient bien, elles étaient là pour être la meilleure. Pam voulait se faire un nom. Ce n'était pas donné à n'importe qui, mais ce n'était pas non plus trop compliqué. Eliminer les concurrents, capter la plus grande part de marché, chercher à valoriser ses avantages compétitifs – elle avait eu, au lycée, un prof d'économie qui l'avait marquée, elle gardait une idée très claire de ce qu'elle devait mettre en œuvre pour être la meilleure. Ça n'avait pas mal marché.

Arrêter avait été le plus difficile, pour elle comme pour les autres filles du X. Les gens continuaient de la reconnaître, dans la rue, mais l'ambiance du plateau, des sessions photo, cette ivresse d'être au centre de l'attention et d'être en mesure de donner ce qu'on attend de vous lui

ont cruellement manqué. Elle adorait être traitée en créature. En star de cinéma.

Ensuite, le plus terrible, c'est de comprendre qu'on n'arrête jamais. On est coupé de son milieu, on perd ses amis, on perd l'argent facile – mais on est marqué à vie. Pendant qu'elle faisait du X, elle ne fréquentait que des gens qui faisaient le même travail, la désapprobation était un concept assez lointain. Mais porter l'étoile du X parmi les gens normaux, jour après jour, c'est une autre affaire. Elle préférerait crever que de l'admettre à voix haute, mais les braves gens finissent toujours par gagner : ils vous rendent la vie si difficile que même une fille comme elle, un jour ou l'autre, le reconnaît – elle aurait mieux fait de rester dans son coin. Dix ans plus tard, elle ne peut toujours pas faire ses courses au supermarché sans qu'une connasse la reconnaisse et la dévisage durement – les femmes sont les juges les plus dures. Celles qui se contentent de ce qu'on les laisse faire haïssent les amazones. Si elles pouvaient, elles brûleraient les idoles de leurs époux. Elles savent que leurs mecs bandent tous pour Pamela Kant, et ça les rend malades. Le porno est devenu cette industrie glauque, conforme à leurs vœux morbides.

Elle a accepté de faire maquilleuse coiffeuse sur un film, il y a deux mois. Elle pensait en profiter pour faire des photos des filles. Le tournage commençait à huit heures du matin, il fallait préparer les actrices dès six heures. A trois heures du matin elles étaient encore sur le set. Sur les cinq comédiennes, il y en avait deux qui se gavaient de laxatifs, pour rester minces, elles avaient mal au bide toute la journée et leurs peaux étaient bousillées. Il y en avait une, son mec la harcelait de textos pour qu'elle lui envoie des photos d'elle à poil sur le tournage. Et elle le faisait. Une autre, son mec au téléphone piquait des crises parce qu'il était jaloux que les mecs aient de plus grosses queues, mais après discussion c'est lui qui l'avait branchée sur le X et qui lui avait trouvé son premier tournage... et il avait juste trente ans de plus qu'elle. La dernière ça allait, mais elle tourne depuis cinq ans, le porno en a fini avec elle, elle a fait tous les réalisateurs toutes les prods, il faut qu'elle raccroche... Il faut réussir sa sortie, dans ce job. Pamela l'a appris des Coralie, Ovidie, Nina Roberts et autres Elodie... Il faut savoir s'arrêter avant d'accepter les tournages

qu'on ne doit pas accepter. Ce qui l'a le plus choquée, c'est qu'elles flippaient toutes de l'anal. On ne peut pas faire ce job en détestant la sodomie. C'est comme si tu me dis je suis allergique à la farine et je veux être boulangère. Allo, meuf – change de branche, par pitié.

Daniel attaque la boîte de marrons. Il mange comme un porc et ne prend pas un gramme de graisse. Elle ne peut pas se passer de lui, ils sont tout le temps fourrés ensemble, mais il l'exaspère. Il le sait. Daniel est devenu trans. F to M. Pamela ignorait tout de ce vocable, jusqu'à ce que Déborah, sa meilleure amie, décide de devenir Daniel. Rien que le choix du prénom – la confusion est grande. Ça l'a prise comme une envie de pisser. Déborah avait commencé et arrêté le X en même temps que Pamela. Elles étaient bonnes copines. Elles avaient vécu pas mal de choses ensemble, des marrantes et des plus difficiles. Et un jour – boum. « Je prends de la testostérone. » Merde, Pamela au début ne voyait même pas de quoi il s'agissait. Elle avait pensé que c'était un truc pour arrêter les douleurs de règles, ou perdre du poids – à l'époque, Déborah avait tendance à l'embonpoint. Rien n'annonçait, ni ne justifiait cette décision. Il s'agissait – juste – de se transformer en mec. Pamela s'était renseignée, d'habitude quand les gens font ça c'est que ça les travaille depuis un moment – genre « j'ai toujours senti que j'étais un mec, enfermé dans un corps de femme ». Auquel cas, d'accord – on saisit le sens de la démarche. Mais Déborah... franchement, c'était juste pour faire chier. « Mais pourquoi tu fais ça ? » « J'ai envie d'essayer. J'ai bien des tatouages. J'ai bien fait du X. J'ai bien pris du crack. Pourquoi je deviendrais pas un mec ? » Mais parce que ce n'est pas la même chose, patate... On ne prend pas de la testostérone en injections quotidiennes juste pour faire l'expérience. Pamela lui avait aussitôt prédit l'enfer sur terre – les maladies, la dépression, le remords, le sentiment d'étrangeté... sans oublier l'aspect éthique – merde, meuf, tu sais comment c'est con, un mec ? Et tu veux vraiment qu'on te prenne pour l'un d'entre eux ?

Mais le plus énervant, c'est à quel point Daniel est content d'être Daniel. Les maladies, la dépression, le remords et tutti quanti, ça viendra peut-être, un jour, mais pour l'instant c'est surtout... petit noeud papillon, jean court, chaussettes apparentes, musculature imposante, fine moustache de hipster... Daniel simule si bien l'épanouissement que c'est

difficile de ne pas douter. Il s'était fait opérer de la poitrine sans se poser de question, usant de la même logique absurde, pour justifier son geste, « je me suis bien fait augmenter la poitrine, pourquoi je me ferais pas ôter les seins ? » Si on se met à faire tout ce qu'il est possible de faire, on n'a pas fini, mais bon... Aujourd'hui, il porte un petit polo Fred Perry, sous une veste noire Dior homme. Avec ses tatouages, ses traits délicats, ses grands yeux verts et ses cheveux noirs gominés, il a une certaine allure. Et de l'argent. Il s'est fait embaucher dans un des premiers magasins de e-cigarettes de Paris. Là encore, Pamela n'aurait pas parié un centime sur ce bizness de fausse clope, qui avait envie de fumer son stylo-plume ? Ça a cartonné, au-delà du raisonnable. Et Daniel, au lieu de rester vendeur et de toucher son SMIC, était devenu responsable du développement des points de vente sur Paris. Un job en or, en réalité. Ça rend Pamela à moitié folle : jamais ça ne se serait passé comme ça sans la transition. Déjà, Déborah, en tant qu'ancienne du X, n'aurait pas pu devenir vendeuse. Ou alors elle se serait fait virer dès qu'on l'aurait appris et va aux prud'hommes pour te plaindre que ton employeur te discriminne parce qu'on peut te voir sur Internet sucer trois connards d'affilée ! Et en admettant que Déborah ait changé de tête, qu'elle se soit fait refaire le nez, qu'elle ait changé de coupe, qu'elle ait pris vingt kilos – qu'on ne puisse pas la reconnaître... on ne confie pas le projet de développer les points de vente d'un bizness florissant à une meuf. Ce genre de promotion fulgurante, Daniel le lui avait raconté dans le moindre détail, sidéré de ce qu'il découvrait, ça se passe à base de tapes dans le dos, de blagues viriles, de contentement d'être entre hommes et de soirées cigares...

Le pragmatisme de Daniel la désespère. Mais il est resté son meilleur ami. Elle ne peut pas se passer de lui. Pour couronner le tout, Daniel aime les filles. C'est le pompon. Déborah était un vrai cœur d'artichaut, elle aimait tous les hommes, un par un, elle était même capable de s'enticher de ses partenaires... mais Daniel s'est adapté : parce qu'il faut savoir qu'il a un succès fou auprès des filles. Alors quand une petite brune toute mignonne s'est proposé de lui repasser ses chemises et de faire ses courses, il s'est dit – bon, je me suis fait défoncer comme une chienne par les étalons les plus performants de mon époque, j'ai de bonnes bases,

je sais comment m'y prendre pour épanouir une fille qui aime ça. Sûr de lui, comme un connard de macho. Pamela se sent blessée dans son orgueil de courtisane de première classe : elle n'a jamais utilisé de gode ceinture, ça ne faisait pas partie de sa panoplie. Et maintenant elle a l'impression que Daniel sait des choses, du sexe, que Pamela ignore. C'est une idée insupportable.

On marche sur la tête, avec lui. Il parade dans le métro, il frime en terrasse, il danse en soirées – personne, nulle part, n'est capable de se souvenir, d'où son visage rappelle quelque chose. C'est vrai qu'une fille du X, même célèbre, une fois qu'elle n'a plus ses nibards et qu'elle porte une petite barbe... ça brouille les pistes. Monsieur pétarade en ville et pendant ce temps Pamela va à la Poste à l'ouverture, quand il n'y a personne, fait ses courses sur Internet et regarde les films en streaming, chez elle...

Pamela n'est pas secrètement jalouse de ce qu'il réussisse aussi bien tout ce qu'il entreprend depuis quelques mois : elle est très ouvertement jalouse. Et ça fait beaucoup rire Daniel, qui la supporte même quand son agressivité devient ingérable. Parce qu'il y a quelque chose à laquelle la transition n'a rien changé : ils ont besoin l'un de l'autre. Pamela se cale dans le sofa pendant qu'il attaque la vaisselle. Elle n'a jamais été très portée sur les tâches ménagères, alors qu'il a du mal à passer la soirée dans un studio en bordel.

— Au fait, j'ai un scoop. Devine qui m'a contactée sur Facebook.

— Tu lis tes messages Facebook, toi, maintenant ?

— Je ne les lis pas, mais ça m'arrive de les ouvrir – imagine que Booba cherche à me joindre et que je ne m'en rende pas compte.

— Booba t'a contactée ?

— Je t'ai dit j'ai un scoop, j'ai pas dit ma vie va changer ça y est je vais me marier.

— Alors qui ?

— C'était incroyable. Je regarde mes messages et je vois la photo d'une gamine voilée qui m'a écrit quarante-cinq fois... au début j'ai pensé que c'était une petite rebeue débile qui voulait faire du X hallal et

que je lui donne des adresses... j'ai failli la zapper mais elle m'a énervée à me harceler de messages, alors j'ai voulu l'insulter. Devine qui c'est ?

— Pam... comment veux-tu que je devine ?

— La fille de Satana. Aïcha.

— Satana avait une fille ? Elle a quel âge ?

— Elle vient d'avoir dix-huit ans. Satana parlait super souvent de sa gamine... elle ne vivait pas avec elle, la petite était restée chez son père.

— T'as raison. Ça me dit quelque chose.

Vodka Satana et Pamela Kant, au sommet de leurs carrières, c'était comme Oasis ou Blur, les Beatles ou les Stones : deux étoiles géantes qui se tiraient la bourre. L'une allait chez Cauet le lundi montrer ses seins et débiner sa concurrente et le lendemain l'autre était sur le plateau du « Grand Journal », ultra-échancrée, à faire des vannes sur sa voisine. Elles n'avaient jamais fait de scènes ensemble – si Satana savait que Pamela était sur un film, elle doublait son cachet, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le projet tombe à l'eau. Elles se détestaient cordialement, et puis elles se sont retrouvées un été dans la galère à Los Angeles, bien obligées de partager le même appartement... alors elles étaient devenues, brièvement, inséparables. Satana avait fait une carrière remarquablement courte. Elle était connue pour ses jambes, qu'elle déroulait sur 1,20 m, longilignes, parfaites. Elle disait qu'elle était libanaise, alors que sa famille c'était des blédards d'Oran. C'était la seule actrice que Pamela ait vue plus arrogante qu'elle sur un plateau. Les acteurs n'aimaient pas tourner avec elle, Satana était tellement désagréable avec eux que même les plus endurants avaient du mal à garder l'érection. Elle était castratrice, et câline quand ça la prenait. Elle avait ses chouchous.

Satana avait eu une histoire avec Alex Bleach, le chanteur. Elle avait fait la première page de *Voici*. Pamela avait cru qu'elle ne s'en remettrait jamais. C'en était fini de la concurrence – Satana accédait à d'autres cieux. Bleach, à l'époque, était d'une beauté effarante. Il entrait dans une pièce et toutes les filles sentaient la même chose – elles déposaient les armes. Son front était large, la mâchoire redessinée par une barbe de quelques jours, coupée en angle, très soignée. Sur scène, il était vite torse nu, plaquettes d'abdos et dorsaux saillants, un corps à se damner. Il arrive

rarement que Pamela soit troublée, en face d'elle les hommes se mettent en situation d'être méprisés. Mais Bleach avait la beauté d'une femme – trop conscient de l'effet qu'il produisait pour se laisser séduire.

Satana avait arrêté les tournages, on racontait qu'elle s'était mise aux salons privés. C'est-à-dire qu'elle se servait de sa notoriété pour faire des passes en les tarifant super cher. Prostituée, quoi qu'en pensent les amateurs, c'est très différent de hardeuse. Actrice, tu t'occupes de la caméra, de la lumière et de ta position, ton partenaire n'a aucune importance. Prostituée, tu es dompteuse. Il faut connaître l'animal, anticiper ses réactions et savoir l'amener où on veut. Si l'on cesse de le dominer, à la moindre erreur, il t'arrache un bras. Satana aimait les fauves, ils ne lui faisaient pas peur. Pamela, au contraire, ne parvient pas à s'intéresser aux hommes. Ils se rabaissent trop facilement. Elle n'en connaît aucun d'incorruptible. Elle les méprise, non par vice, mais parce qu'ils se comportent comme des veaux. Elle n'a jamais compris qu'une fille de la beauté de Satana continue de se passionner pour eux. Mais elle a dû faire un faux pas – elle s'est suicidée remarquablement jeune.

Daniel nettoie la cafetièrerie comme s'il s'agissait de faire croire qu'elle est neuve – Pamela fait la grimace mais se tait –, le café va sentir le détergent. Il demande :

— Et pourquoi sa fille voulait te parler ?

— Elle dit qu'une fille est venue voir son père. Aïcha a entendu la conversation. Elle était dans sa chambre, elle faisait ses devoirs, elle n'était pas censée écouter ce qui se passait dans le salon... La fille faisait une enquête, elle voulait parler d'Alex Bleach, et je ne sais pas pourquoi, mais mon nom est venu dans la conversation...

— Parce que vous étiez très copines, elle et toi, peut-être ?

— En tout cas la petite a googlé mon nom, elle a vu qui j'étais... et elle m'a écrit et elle me dit – j'aimerais savoir quel rapport vous aviez avec ma mère. T'imagines ma tête ?

— Tu as répondu quoi ?

— Tu as compris ce que je suis en train de te dire ? La gamine ne sait même pas qui était sa mère... Son père ne lui en a jamais parlé.

— Sincèrement ? Je ferais pareil à sa place.

— J'étais outrée. Elle est adulte, la gosse. Merde, elle a le droit de savoir. Sa mère était pas Waffen-SS non plus.

— Tu vois, on en revient à ton guide du porno pour les tout-petits... si tu l'avais écrit, le père aurait pu le laisser traîner, négligemment, sur la table de la cuisine, et quand sa môme lui aurait dit « papa c'est comment un gang bang ? » il aurait pu répondre : « c'est ce que ta mère réussissait le mieux dans la vie. »

— T'es glauque, toi, ce soir.

— Je suis sérieux. Ça doit être délicat d'expliquer à sa propre fille que sa mère faisait du X. Déjà dire à une gosse : ta mère s'est suicidée, c'est lourd... mais alors entrer dans le détail... Je comprends qu'il n'ait pas vu l'urgence.

— On connaît quarante hardeuses qui en ont, des gamins, et ils vont super bien.

— Oui mais elles sont vivantes... Tu lui as quand même pas dit, sur Facebook, que sa mère avait un pseudonyme ?

— Non. J'ai regardé les photos de la petite, j'ai compris ma douleur... Elle a une tête à faire ses devoirs tard le soir, elle est voilée, elle fait tout le temps la gueule... c'était pas à moi de lui parler.

— Elle est voilée ? Satana aurait apprécié... Elle avait de l'humour, remarque.

— Les choses ont changé. A notre époque, si on aimait faire chier le monde, on faisait du X, mais aujourd'hui porter le voile suffit.

— C'est pas la même paye, quand même... Alors t'es restée évasive ?

— Ouais, j'ai dit que je connaissais sa mère parce qu'elle adorait danser et moi aussi, qu'on se voyait en soirées... la gamine avait l'air peinée d'apprendre que sa mère sortait danser. Tu vois, elle n'est pas prête. Elle est chiante, cette génération. Vivement qu'ils meurent tous, à cause de la sécheresse.

Les jeunes meufs la dépriment souvent, avec leur look de mormones ou leur voile à la con. Quand c'est pas la religion c'est la famille, ou comment arriver vierge au mariage... le niveau zéro du romanesque. On dirait qu'elles vont consacrer leur vie à faire des ragoûts et des tartes aux pommes.

Daniel ne s'habituerà jamais au bordel qui règne dans l'appartement de Pam. Il range à chaque fois qu'il y passe la soirée, et quand il revient, le chaos a repris ses droits.

Pam s'adresse à lui en regardant la télé, sa console au creux de la main, elle joue en ligne au Tetris avec des Coréens. Elle y joue depuis qu'il la connaît, à une vitesse effarante.

Ils font l'un et l'autre comme si leurs rapports n'avaient guère évolué, ces derniers temps. A cette différence notable qu'à présent ils pourraient être en couple. Maintenant qu'il couche avec des filles, son regard sur elle change. Il évite soigneusement de lui dire qu'il ne la voit plus tout à fait comme avant. Elle le prendrait comme une trahison. Il ne peut pas lui parler de ce que ça fait, la testostérone, il a envie de baisser tout le temps. Et ils passent la moitié de leurs soirées ensemble. Ils finiront ensemble. Peu importe qu'il soit un mec, une meuf ou un kangourou à deux têtes – il est la seule personne qu'elle supporte plus de trois jours d'affilée. Il faut juste laisser le temps à Pam de réaliser qu'elle est célibataire depuis

des années, et que Daniel ne laissera personne prendre sa place. Pam met du temps à digérer le choix qu'il a fait.

C'était une intuition fulgurante. Une soirée au 104, pour un concert de Lydia Lunch. Le son était pourri, il faisait froid et Deb était sortie dans la cour pour fumer une clope. Ils avaient installé à l'extérieur des bains à remous remplis d'eau chaude, qui fumaient dans le noir. Des films se projetaient sur les murs. Elle avait repéré un cercle où tournait un joint, elle s'était approchée, l'air de vouloir discuter, et s'était placée juste après celui qui avait le joint. Elle avait engagé la conversation avec son voisin de droite, un tout petit tatoué mignon. Elle avait déjà entendu l'expression trans pour une fille qui devient un garçon mais elle ne faisait pas la différence entre travesti ou trans, elle s'en foutait, et donc elle voyait ça comme une fille qui s'habillerait en mec. Ça ne la concernait pas du tout. Plus tard dans la soirée, facile cinq pétards et trois bières après ça, elle était encore en train de parler avec lui, séduite mais restant à sa place, vu que la petite copine du gars ne le quittait pas des yeux. Et une copine lui avait dit, alors qu'il s'éloignait pour voir la fin du concert – Tu la connaissais pas avant ? Moi je l'ai connue elle avait encore des couettes et on l'appelait Corinne.

Elle l'avait immédiatement compris : elle allait le faire. Elle avait commencé ses recherches sur Internet le soir même. Deb allait avoir vingt-sept ans. Elle avait déjà eu plusieurs corps. Elle avait été une petite fille lambda, sans souvenir marquant, jusqu'à ses dix ans. Puis elle s'était enveloppée. Elle avait commencé par être grassouillette, mais qui pouvait encore aller à la piscine sans qu'on lui fasse de réflexion. Elle se sentait grosse comme le sont certaines petites filles : épouvantée de sa propre monstruosité, mais encore seule à la percevoir. Puis elle avait basculé, elle était devenue énorme, à la puberté. Ça avait duré quatre ans, pendant lesquels chaque journée avait été difficile. On peut tout se permettre avec les gros. Leur faire la morale à la cantine, les insulter s'ils grignotent dans la rue, leur donner des surnoms atroces, se foutre d'eux s'ils font du vélo, les tenir à l'écart, leur donner des conseils de régime, leur dire de se taire s'ils prennent la parole, éclater de rire s'ils avouent qu'ils aimeraient plaire à quelqu'un, les regarder en faisant la grimace quand ils arrivent

quelque part. On peut les bousculer, leur pincer le bide ou leur mettre des coups de pied : personne n'interviendra. C'est peut-être à cette époque qu'elle a appris à renoncer à son genre : mâles ou femelles, les gros sont soumis à une exclusion similaire. On a le droit de les mépriser. Et s'ils se plaignent des traitements qu'on leur inflige, au fond tout le monde pense la même chose : mange moins, gros sac, tu pourras t'intégrer. Deb était dans le sucre comme elle serait dans la coke quelques années plus tard : à fond. Ne pensant qu'à ça. Les aliments sucrés l'appelaient, pendant la nuit. Elle le disait sur un mode comique mais c'était tout à fait ça : des placards de la cuisine s'élevaient des mélopées ensorcelantes, il fallait qu'elle se lève et qu'elle se gave. C'était une impulsion souveraine, pas une décision. Elle rentrait chez elle le plus vite possible, il n'y avait personne, ses parents travaillaient et elle pensait qu'elle était un gros panda très mignon, enfoncé dans le canapé, à grignoter. Elle regardait la télé sans arrêt, elle se faisait offrir des coffrets de séries et elle s'enfermait dedans. *Ally McBeal*, *Sex and the City*, *Buffy* étaient davantage sa réalité que le collège. Une fois assise devant son écran, elle était une mince Américaine élégante.

A dix-sept ans, une diététicienne au caractère fondamentalement dictatorial l'avait propulsée sur les rails d'un régime draconien. Comme quelqu'un qui serait resté cinq ans sur le quai de gare et va savoir pourquoi, cette fois-là, ça avait fonctionné : ce train-là, elle avait réussi à le prendre, et en six mois elle était devenue quelqu'un d'autre. A cet âge-là, on fond comme on a explosé, en une saison. Nouveau changement de corps. Elle était entrée en surpoids alors qu'elle était encore une petite fille, de ce bloc de graisse émergeait une jeune femme plutôt jolie et elle regardait les photos dans les magazines et en se comparant Deb comprenait qu'elle était une belle plante. Elle avait de belles épaules, les seins hauts et bien dessinés, la taille marquée, les jambes longues, les chevilles fines. Elle avait évité les miroirs pendant quatre ans, elle pouvait à présent rester devant pendant des heures, à se découvrir. Mais sans se reconnaître pour autant : la fille dans le reflet n'avait jamais coïncidé avec Deb. En fait, tout au long de sa vie, jamais son reflet ne l'avait correctement représentée. Un corps lui faisait face, dans le miroir, et qu'elle soit obèse, moustachue ou bombasse, c'était une étrangère.

Elle avait perdu dix-huit kilos en six mois. Ça l'avait rendue furieuse, que les gens changent autant d'attitude envers elle, à ce point, selon les kilos qu'elle mettait ou pas autour de son squelette. Grosse, elle voulait bien prendre la place de la pauvre fille, du bouc émissaire, de celle qui prend des tartes, celle qu'on humilie pour faire rire les autres, celle vers laquelle on se tourne si par malheur il y a une mauvaise odeur dans la rame de métro. Ok, elle était celle-là – la grosse. Elle était en accord avec ça, endosser le rôle de celle qui doit avoir de l'humour et s'intéresser aux histoires des autres. Elle s'était habituée. Mais que ça puisse changer, du tout au tout, en si peu de temps, l'avait fait exploser de rage. Alors comme ça elle pouvait être traitée comme une jolie fille. Bande de connards. Choisir des vêtements avait été un supplice, elle devait presque s'excuser auprès des vendeuses d'oser demander si elles avaient sa taille, et à présent il suffisait de tendre le bras et enfiler – et ça lui allait bien. C'était pareil avec les gens. Elle avait tellement l'habitude d'être plus aimable qu'une autre, pour éviter les coups et d'être mise à l'index, elle était plus sociable qu'une vendeuse de parfums. Tout avait changé. Il suffisait qu'elle arrive quelque part et on lui léchait le cul. Parce qu'elle portait une jolie robe. Parce qu'elle était rentrée dans le rang.

Elle était invitée aux fêtes, on se poussait pour lui faire une place au café, les garçons demandaient son numéro de portable pour lui envoyer des textos timides. Et sa colère était une tumeur qui lui rongeait les os, d'abord grosse comme une noix, puis prenant son ampleur et la taille d'un poing serré, infecté, l'étouffant et menaçant de tout faire péter. Et elle avait rencontré Cyril. C'était un garçon renfermé, qui souriait rarement et s'éclairait à son contact. Avec le recul, Daniel le voit comme un bouseux taré à force d'être égocentré, mais quand elle l'avait rencontré c'était comme être sur le seuil d'un conte de fées. Il était beau, admiré, respecté. Il aimait qu'elle porte des robes noires très simples et des chaussures très hautes qui coûtaient une fortune. Il s'asseyait sur elle, à califourchon, et lui massait le dos en parlant des polars qui l'avaient le plus marqué. Il était beau parleur, il disait sur un ton un peu rogue des compliments qui lui tournaient la tête. La colère s'était transformée en passion. Il y avait du soleil, des virées en voiture, des week-ends à la campagne, des nuits où il mixait et les filles lui tournaient autour mais lui

ne jouait pas à ça, il était avec elle. Ces fragments de temps brillaient comme des pépites d'or, c'était l'inverse de ce qu'elle avait connu avant lui. Elle refoulait l'image qui lui venait : dans le conte de fées, quand l'oiseau transperce sa gorge en l'appuyant contre une épine. Cette apesanteur ensoleillée, elle savait que ça ne pouvait pas être vrai. Il lui faisait une vie de princesse. Il claquait dix fois ce qu'il gagnait. Les hôtels les trains première classe les restaurants de fruits de mer les trajets en taxi le champagne au petit déjeuner. Elle avait compris qu'il mentait de temps à autre, et devait de l'argent à beaucoup de monde. Elle voyait que ça clochait. Il n'avait pas les moyens de son romantisme. Elle évitait d'y réfléchir.

Elle avait vite cédé quand il avait parlé de tournage. Pour le dépanner. Il était tellement dans la merde, le pauvre. Il était sincère, au moment où il la suppliait de l'aider, il croyait en ce qu'il disait : une seule fois, bébé, je suis désolé, après j'ai un plan, je vais me refaire. Une seule fois. Et elle, ce corps désirable qui était devenu le sien, elle ne se sentait pas très proche de lui, elle ne voyait pas d'inconvénient à le mettre à contribution. Une seule fois. Pour lui. Ils devaient faire les scènes ensemble, en plus, ça ne paraissait pas trop compliqué. Il lui avait juré que personne d'autre ne la toucherait. Il connaissait le mec qui louait son hôtel particulier à Saint-Germain-en-Laye, pour des tournages. Ils avaient joué au poker, ensemble. C'est comme ça qu'il avait eu le plan. Mais à neuf heures du matin quand il avait fallu faire la scène, Cédric n'avait pas eu d'érection. Le verdict des professionnels était sans appel : « il ne levait pas », ça paraissait être un cas de figure bien connu des troupes, et sans remède. Deb ignorait encore que dans le porno il y a les mecs qui lèvent et les mecs qui tiennent, ceux qui lèvent et qui tiennent ne sont pas près d'être au chômage. Il avait fallu faire la scène avec quelqu'un d'autre. Le réalisateur était content du résultat. Il disait qu'elle prenait bien la lumière. Cyril n'était plus catastrophé, sa meuf assurait, il était fier.

Elle avait fait sa deuxième scène, plus détendue, on l'avait complimentée, elle n'avait pas réalisé sur le coup qu'elle venait d'entrer dans la peau d'un tout nouveau personnage, et qu'elle allait l'incarner des années. Changer, c'est toujours perdre un bloc de soi. On le sent qui se

détache, après un temps d'adaptation. C'est un deuil et un soulagement en même temps. C'est son voyage à elle, qui continuait.

Dans la voiture au retour, Cyril était attentionné. Il avait mis la musique à fond, une techno planante. Il laissait la main sur sa cuisse. Il l'aimait. Il n'avait rien dit de ce qu'il fallait. Elle regardait le paysage défiler par la fenêtre. Huit jours plus tard, il avait un autre plan pour un tournage, et il était trop dans la merde, des mecs voulaient lui péter le nez s'il ne les remboursait pas, il l'adorait, est-ce qu'elle pouvait l'aider. Elle s'y attendait. Et c'était vrai, il l'adorait. A partir de ce moment-là, leurs rapports s'étaient inversés – désormais, c'était elle, l'étoile.

Dans le porno, c'est à l'hostilité des autres comédiennes qu'elle avait mesuré sa chance. Tout le monde voulait travailler avec elle. Cyril avait négocié un super tarif pour sa première opération des seins. Nouvelle transformation. On ne pouvait plus la voir arriver quelque part sans penser au sexe. On ne voyait que sa poitrine. Elle ne parvenait pas à perdre les deux kilos qui la séparaient encore, dans sa tête, de la perfection absolue.

Elle voyait qu'il y avait des gens sur les tournages qui tournaient à la coke, elle n'y avait pas touché tout de suite. Ils faisaient des allers et retours aux toilettes en se refilant des petits paquets de papier blanc plié. Quand elle était tombée dedans ça avait été la tête la première. Elle était devenue plus mince qu'elle ne l'aurait cru possible. Elle s'admirait dans les miroirs. Elle n'arrivait pas à croire en sa chance d'habiter le corps de cette fille.

Une fois le nez dedans, elle s'était débarrassée de Cyril en quinze jours, terminé les romances masochistes : elle ne supportait pas qu'il tape dans son gramme de secours quand elle partait se coucher. Il l'exaspérait. Il disait qu'il était son agent, et il ne s'occupait de rien. Il ne bookait pas ses tournages, ne discutait pas ses cachets, et une fois sur place, il buvait des bières en blaguant à droite à gauche, parfois rendait service en allant faire une course mais n'aurait jamais pensé à monter au créneau pour la défendre quand un réalisateur annonçait ce qu'il comptait faire comme scène au dernier moment – non je ne suis pas venue pour un gang bang,

et tu le sais, on m'a dit que c'était une scène classique, n'imagine même pas que je vais prendre quatre mecs d'affilée dans le cul, non je t'ai dit non tu m'as prise pour une débutante ou quoi ? Tes quatre lascars, là, t'en choisis un, t'as une fellation, une sodomie et une éjac et tu te débrouilleras avec ça. Moi je te dis que c'est pas la même chose. C'est ça, oui, tu vas foutre ma carrière en l'air – on ne me l'a jamais faite, celle-là. Cyril était devenu inutile. Avec un gramme de coke dans son sac, elle n'avait plus besoin de personne. Bon débarras.

Puis elle avait rencontré Pam, sur un salon érotique, en province. C'était juste après que Satana s'était suicidée. Elles avaient parlé d'elle toute une nuit, en tapant. Quand le jour s'était levé Pam avait déclaré :

— J'arrête la coke.

— Moi aussi.

— Sérieux ?

— Tope là.

Elles avaient repris le train ensemble, et deux jours plus tard Pam l'avait appelée : « j'ai tenu. Et toi ? » « Moi aussi. » Elles s'étaient mis la pression, au début sans se poser de questions – convaincues l'une et l'autre que c'était en fait une pause. Et puis c'était devenu une étrange compétition : T'as tenu ? Moi aussi. Elles se voyaient pour parler de ça, au début pour se vanter de comment c'était génial et facile. Et très vite pour se dire qu'elles en chiaient. Mais l'une comme l'autre ne voulaient pas être la première des deux à lâcher. C'était à la fois pour montrer leur force, à la fois par solidarité. Pourtant, pas la peine de se baratiner : la vie était bien plus intéressante avec la coke que sans. C'était un cadeau qu'elles s'étaient fait, intuitivement – elles avaient décroché. Pourtant elles partaient de loin, l'une comme l'autre.

Pamela tenait bien le choc – elle s'était mise au sport, elle achetait des DVD d'entraînement et devant sa télé elle se mettait le compte de pompes abdos fessiers cardio... Elle rayonnait. Pour Deb, c'était plus difficile. Elle gérait mal, de front, sa sortie de carrière et sa sortie de coke. Elle reprenait du poids, elle ne pensait qu'à ça. Elle se méfiait des mecs qu'elle rencontrait. Elle n'avait plus d'argent pour se déplacer en

taxi et ne pouvait pas prendre le métro toute seule. Elle avait souvent envie de pleurer.

Puis il y avait eu ce concert. Lydia Lunch. Le petit transsexuel. Tellement mignon. Deb avait tout de suite capté que c'était sa porte de sortie. Elle avait vite saisi que ça aurait été mal perçu, dans la communauté trans, qu'elle commence un protocole de testostérone juste pour se débarrasser de son ancien corps. Elle avait menti à l'endocrinologue, elle avait régurgité tout ce qu'elle avait lu sur Internet, et contourné l'obstacle quand il avait fallu expliquer pourquoi elle avait fait augmenter sa poitrine, si elle s'était toujours sentie homme. Ce n'était plus un entretien, c'était l'Inquisition. Heureusement, le mec qui l'avait examinée ne regardait pas de porno. Elle l'avait berné. Gel, injections. Elle n'avait pas prévu qu'elle changerait, aussi, autant, à l'intérieur. Son caractère n'avait pas changé. Mais les émotions se modifiaient, en intensité. Bien plus diffus qu'une drogue, le rééquilibrage était radical. Ce qu'elle avait pris au départ comme une fuite en avant, un geste désespéré pour se tirer d'une situation qu'elle ne gérait plus, avait été, en fait, la décision la plus inspirée de toute sa vie. Elle avait menti aux autres trans, sur Internet – elle copiait collait son discours sur le leur. Daniel était un véhicule si cool qu'elle se demandait : pourquoi j'ai tant de chance ? Avoir été Debbie, la star du X, l'avait déjà bien fait rigoler, mais être Daniel, le petit mec mignon et sympa que tout le monde adore – là, c'était son voyage en Rolls. Le plaisir d'entrer dans un magasin et d'être pris au sérieux, parler aux autres mecs et sentir qu'ils vous aiment. Qu'est-ce que les mecs s'aiment, elle ne s'en était pas rendu compte, jusqu'alors.

Et Daniel est amoureux de Pam. Possible que Deb l'ait été avant lui. Dès la première nuit qu'elles ont passée ensemble. Mais Daniel ose se l'avouer. La prochaine étape, ce sera de lui en parler. Pour le moment, ils sont devant *Game of Thrones* et il a du mal à suivre l'intrigue. Il dit « mais c'est super complexe ? » Pam ne regarde pas l'écran, elle continue de jouer au Tetris, elle répond du tac au tac. « Non, c'est toi qui es raide. C'est limpide. » Daniel ouvre le message qui vient d'arriver sur son téléphone portable. Il demande :

— Dis-moi elle s'appelait comment l'enquêtrice qui est venue chez la fille de Satana ?

— Elle ne s'appelait pas. Elle voulait parler d'Alex Bleach.

— Parce que là j'ai une meuf qui dit qu'elle s'appelle la Hyène et qui voudrait savoir si on peut se voir pour parler de Satana.

— Non ? Montre. C'est pas possible – t'as changé de blase, t'as changé de genre et t'as changé de numéro de portable sept cent cinquante fois, comment elle arriverait jusqu'à toi ? Tu crois que c'est en rapport avec Alex Bleach ?

— Ils vont quand même pas accuser Satana – elle est morte depuis trop longtemps.

— Ce serait trop injuste. Tu vas lui répondre quoi ?

— Une meuf qui me dit qu'elle s'appelle la Hyène ? Rien. Je ne vais rien lui répondre du tout.

Une blonde en doudoune, un cabas rose fuchsia coincé sous le bras, lit le dernier Stephen King, en se tenant à la barre. Une brune à lunettes mâche son chewing-gum, elle a laissé ouvert les boutons du haut de sa chemise noire à pois blancs, elle porte des perles nacrées aux oreilles. Elle a une allure de délurée giscardienne. Un adolescent black, teddy rouge, crâne rasé, lunettes à épaisse monture noire, tape un texto sur son portable, quelque chose semble le contrarier. Un quadragénaire, sac au dos et écouteurs fluo jaunes, est assis les jambes écartées, il n'a pas l'air de connaître la ville. Vernon redescend toute la ligne 5. Au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans Paris, la population se diversifie. A partir de la gare de l'Est, la rame est blindée. Il observe les passagers en prenant garde à ne pas les dévisager. Une femme se fraye un passage, elle porte un long gilet marron en laine, et tire un chariot avec un petit ampli tenu par un tendeur rouge, elle chante un flamenco, avec une belle voix rauque.

Ça s'est mal terminé, chez Lydia Bazooka. Il est encore secoué. Il pensait pourtant rester tranquille chez elle pour une quinzaine de jours, son petit ami sonorisateur accompagne M en tournée, il n'avait pas de

day off prévu avant un moment. Le champ était libre, et Vernon s'y était tout de suite trouvé à son aise. Lydia Bazooka était plus sympathique que ce à quoi il s'attendait. Il avait sonné à sa porte, comme convenu, pour lui parler d'Alex Bleach, elle écoutait Kid Loco *Here Come the Munchies*, en boucle et à fond dans son studio chargé de peluches. Les meufs ont parfois de drôles d'idées : comment celle-ci s'était-elle mis en tête de collectionner des jouets ? Il avait repéré, en arrivant, que le sofa ne se dépliait pas, en plus d'être recouvert d'une montagne de fringues. S'il voulait dormir là, il faudrait partager son lit. Elle avait un corps miniature et charmant, sa peau, vierge de tatouage, était si blanche qu'elle paraissait contrefaite. Elle avait mis des bières au frais, en son honneur. Lydia lui avait fait un rentre-dedans d'enfer tant qu'ils parlaient sur Internet mais une fois en face de lui, elle s'était révélée gentiment timide, elle rougissait facilement, ça la rendait attirante. Vernon était resté cinq minutes sur ses gardes, puis il s'était détendu. La meuf était une évidence, pour lui, elle lui était familière. Elle aimait Jane's Addiction, Pixies, Hüsker Dü, les Smiths et Oasis – des vieilleries éclectiques, rien qui le passionne, mais rien qui le désespère. Elle était obsédée de rock, il connaissait le genre – une tarée qui s'est réfugiée dans ses disques. Au-dessus de sa table de travail, elle avait punaisé plusieurs photos d'Alex. C'était une vraie fan. Vernon n'y trouvait rien à redire, le rock est aussi fait pour ça. On dit des fans qu'ils ne sont pas les mieux placés pour parler des artistes, mais Vernon au contraire pensait qu'ils sont les seuls capables de rester debout deux nuits d'affilée pour être sûrs de ne se tromper sur aucune date de tournée en province.

Il avait faim, il s'était fait des œufs au plat, le coin cuisine était infesté de cafards, Lydia leur donnait des surnoms. Elle était d'une nature curieuse, elle posait beaucoup de questions et savait donner l'impression d'écouter. Elle avait trouvé naturel qu'il s'installe dans un coin de l'appartement.

Il l'avait écoutée parler de son projet de livre. Elle avait la verve de ceux qui ne réussissent pas à mettre leur projet en route. Il avait connu tant de gens qui lui avaient parlé du livre qu'ils allaient écrire, accoudés au comptoir de son magasin – il savait reconnaître cette logorrhée ardente, qui tient lieu de mise en action. Elle avait pour ambition d'écrire

quelque chose de bien. C'est toujours un problème. Ce n'est pas parce qu'on se dit « je vais dessiner un pur-sang au galop » qu'on y parvient. Le plus probable est qu'on finisse par gribouiller un machin qui ressemble à peine à un rat écrasé. La gamine voulait faire un livre qui serait comme une cathédrale en plein ciel, elle ne réussirait probablement qu'à délivrer un cabanon en contreplaqué.

Il lui avait parlé d'Alex. Il s'était surpris à mettre de côté tout cynisme, et à s'entendre raconter en guise de préambule : « Les dernières fois qu'on s'est croisés, ça crevait les yeux qu'il appelait à l'aide et j'ai fait le mec qui n'entendait pas. Comme tous ses proches, j'imagine. Je l'aimais bien, mais ça ne m'aurait pas traversé l'esprit d'essayer de faire quelque chose. Il était trop barré. Je n'ai jamais compris pourquoi il allait aussi mal. A la fin, sa raison s'était déboîtée. Il était encore là, mais le bonhomme à l'intérieur avait été détourné – bodysnatché. Il en avait fini avec lui-même. Et moi je l'écoutais en faisant semblant de trouver tout ça parfaitement normal. » Lydia disait « c'est aussi une façon d'être son ami, lui foutre la paix ». Elle voulait qu'il commence par lui parler d'Alex, quand il jouait encore dans des groupes inconnus. Vernon cherchait à rassembler ses idées : « Il a toujours été beau. Il plaisait aux filles. C'est tout ce qui le différenciait des autres. Il était très effacé, il ne se réveillait que quand il chantait. Bleach, pour nous, c'était comme quand Nirvana a cartonné, et qu'on attendait tous Tad ou Mudhoney – ce n'était pas lui qu'on voyait sur la ligne d'arrivée. Sauf que Nirvana a mis tout le monde d'accord. Bleach, non. On pensait que c'était pas le plus doué, que c'était injuste qu'il remporte la mise. Ça le discréditait d'être aimé de tout le monde, il passait dans la variété. Ça donnait envie d'écouter autre chose. Mais le succès, c'est comme la beauté, ça ne se discute pas : ça marche. Et ça tombe où ça tombe. Est-ce que le fait qu'il était noir a joué contre lui, pour les gens qui le connaissaient d'avant ? Non. Ça a joué contre lui quand il a commencé à beaucoup en parler, en interview. Il y en a qui se sont dit qu'il exagérait – un succès pareil, et venir chialer que c'était difficile d'être noir... mais au départ, ça n'était pas plus important que sa coupe de cheveux. Ni pour lui, ni pour nous, je crois. »

Il avait évoqué les enregistrements qu'Alex avait faits, chez lui. Il aurait voulu qu'elle lui dise que son éditeur paierait pour les récupérer. Il lui avait même raconté la vérité, qu'il s'était fait virer de chez lui et qu'il avait besoin de mille euros pour aller chercher ses affaires. Lydia avait du mal à cacher qu'elle se foutait qu'il soit SDF, mais elle trépignait d'excitation à l'idée d'auto-entretiens inédits de Bleach. Elle n'arrivait pas à croire qu'il ne les avait même pas écoutés. Mais sur la question de l'argent, elle était intractable : « Ça ne vaut rien. A moins qu'il ne révèle qu'il était l'amant d'Hortefeu, auquel cas je te l'accorde, on devrait pouvoir en tirer quelque chose... Mais l'éditeur, tu peux faire une croix dessus, il n'allongera pas un centime de plus. Par contre, moi, pour le livre – ça peut être un plus formidable, si j'ai des extraits d'entretiens que personne d'autre n'a publiés... »

Il avait tenté de calmer Lydia en lui expliquant qu'il ne pouvait décentrement pas appeler Emilie pour réclamer les cassettes sans lui rendre son ordinateur. Elle était déçue, mais convaincue qu'ils allaient trouver une solution. Elle avait appelé un pote qui était passé lui vendre un gramme de coke. Puis Vernon et elle avaient passé la nuit à parler d'Alex, et du passé. Il pensait au sexe, ils savaient l'un et l'autre qu'ils y pensaient. Mais ça le démotivait de se sentir obligé de la baisser pour dormir chez elle. Ils s'étaient écroulés, tard dans la matinée, habillés, sur le même lit. Elle s'était rapprochée de lui au bout de quelques minutes, il avait fait semblant d'être déjà endormi.

Ils avaient passé la journée du lendemain enfermés dans l'appartement, dans cette euphorie calme des lendemains de coke. Lydia était vraiment une meuf marrante. Elle ne faisait pas la gueule qu'il ne l'ait pas baisée. Elle lui racontait comment elle avait découvert les disques d'Alex Bleach, par une amie de sa grande sœur, et qu'elle était devenue si obsessionnelle qu'elle n'en parlait à personne. A l'entendre évoquer sa première interview du chanteur, on aurait pu croire qu'elle avait rencontré la Vierge.

Puis Lydia s'était interrompue et avait sauté sur Vernon. Littéralement, elle avait fait un petit bond dans son dos pour l'enlacer, un geste assez maladroit pour être touchant. Il n'avait pas aimé, au début, sa façon d'embrasser – elle avait tendance à s'énerver et cogner ses dents contre

les siennes. En moins de dix minutes, elle était à califourchon sur lui, elle arrachait la boucle de son ceinturon avec une précipitation plus flippante que motivante. La petite était de la génération porno, elle simulait avec une ardeur embarrassante, et acceptait qu'on la prenne dans n'importe quel sens. Ça avait fini par exciter Vernon. Son petit corps de gymnaste se pliait à tous ses caprices. Une suceuse d'exception, impossible de savoir ce qu'elle faisait exactement avec sa langue et ses lèvres que les autres ignoraient – un sens inné du rythme, probablement. Mais au moment d'éjaculer, il n'avait pas senti grand-chose.

Elle était agréable à vivre. Elle avait un rire de petite fille qui fusait à longueur de temps. Il se sentait bien, chez elle. Il était passé sur sa page Facebook, pour l'alimenter de conneries – il assurait ses arrières, le petit ami de Lydia finirait bien par rentrer. Sylvie s'était déchaînée. Ça l'avait miné. Dans un état de rage proche de la démence, elle avait trollé sa page et celle de tous ses amis : menteur, voleur, usurpateur, psychopathe, terroriste, violeur d'enfants, baiseur de poules. Ce n'était pas tant les vols qu'il avait commis chez elle que sa disparition abrupte qui la mettait hors d'elle. Heureusement, il pouvait compter sur la solide misogynie de la plupart de ses connaissances pour attribuer ses diatribes à une banale crise d'hystérie. Mais il était choqué de voir comment elle s'était déployée, et surtout inquiet de ce qu'elle n'ait pas l'air de se calmer. Il avait bloqué ses messages et son accès à ses amis, et il cherchait un message décontracté pour désamorcer sa fureur. Gaëlle l'avait contacté. « Dis donc tu t'es fait une copine on dirait ? », il avait essayé d'expliquer, « on a juste couché ensemble et je crois qu'elle s'est emballée », Gaëlle avait répondu « t'en fais pas je peux pas la saquer, elle fait tout le temps chier, tout le monde. Comment tu vas, le vétéran ? » Et apprenant qu'il cherchait un point de chute à Paris, elle lui avait laissé son numéro – il y avait une chambre de libre où elle créchait. Lydia, à qui il lisait les messages, s'étonnait de ce qu'il se fasse toujours héberger par des filles. Il l'enlaçait, elle se laissait embrasser.

— Ne sois pas jalouse. Gaëlle, je ne risque pas de coucher avec – elle dit toujours qu'elle est bi, mais je ne l'ai jamais vue avec un mec.

— Jalouse, c'est pas mon défaut. On ne peut pas les avoir tous. Mais pourquoi c'est toujours des filles qui t'hébergent ?

— Les mecs maqués n'ont pas le droit de ramener des potes chez eux. Et ceux qui n'ont pas de famille pas de gamin pas de boulot... ça me rappelle trop ma vie. Je préfère être chez une fille.

Un jour, Lydia avait posté une photo de Vernon sur son compte Instagram. Rien de compromettant. Il était penché sur l'ordinateur, il cherchait un morceau d'Iggy Pop qui reprenait Yves Montand, la lumière lui creusait les joues, c'était un beau portrait, il s'était rarement vu aussi beau en fait. A l'arrière-plan, on distinguait un miroir parsemé de blanc, et une paille McDo coupée à côté, ce qui donnait à la scène un caractère festif.

Va savoir comment Sylvie était tombée dessus. Et comment elle avait trouvé l'adresse de Lydia. Elle avait dû passer la nuit sur Internet à enquêter. Elle s'était bien débrouillée.

Le lendemain matin, Vernon et Lydia étaient écroulés l'un contre l'autre, trop défoncés pour baiser mais trop high pour dormir, la porte d'entrée avait été secouée de coups. A jeun, déjà, ça les aurait choqués, mais dans l'état dans lequel ils étaient ça faisait comme plonger direct dans un Scorsese, hélicoptères descente de flics et bain de sang. Et ça ne s'était pas arrangé une fois que Lydia avait ouvert la porte.

C'est fou ce qu'un aussi petit gabarit peut faire comme dégâts, aussi bien sur le plan sonore qu'en termes de destruction matérielle. Pour la première fois depuis son arrivée, Vernon avait trouvé une qualité à l'atroce collection de peluches : on peut les lancer contre un mur, elles ne se brisent pas, et ne font aucun bruit. Mais on aurait dit que ça alimentait la folie destructrice de Sylvie.

Elle avait fracassé les deux ordinateurs, démonté le lit, pété le sofa, cassé de la vaisselle et piétiné les disques, on voyait bien qu'elle allait s'en prendre aux fenêtres avant de s'attaquer aux fondations de la maison, elle hurlait comme une possédée, une série d'injures qu'elle adressait à Vernon mais qui dépassaient amplement le cadre de leur relation. Il se prenait dans la gueule deux bonnes décennies de frustrations et de déceptions. Il représentait tous les hommes qui l'avaient humiliée.

Vernon avait dû surmonter sa peur pour l'approcher en chuchotant comme s'il cherchait à calmer un fauve déchaîné, mais dès qu'il s'était approché en lui parlant gentiment, Sylvie s'était apaisée. Vernon lui disait : « viens on va discuter de tout ça autour d'un café, elle c'est juste une meuf qui m'héberge, je ne vois pas pourquoi elle serait témoin de nos discussions, viens avec moi. » Sylvie continuait de protester, « et tu lui as volé quoi, à elle ? Tu l'as bien baisée, elle aussi, hein ? Mademoiselle, vous savez qui vous hébergez ? Non, vous n'avez aucune idée de qui est cet individu. Aucune idée de qui est Vernon Subutex ! » Mais elle avait accepté de le suivre.

Vernon était terrorisé à l'idée de se retrouver dans un bar avec elle. Sylvie répétait à tout bout de champ qu'elle était allée chez les flics porter plainte pour abus de confiance, vol et recel. Il ne savait pas si c'était du bluff. C'était tellement disproportionné, il n'aurait pas été étonné qu'elle sorte un flingue et lui tire une balle en pleine tête. Elle était possédée. Et très vite il s'était aperçu que tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il rentre avec elle. Après une scène pareille. Il avait joué le mec qui hésite, puis lui avait proposé qu'elle rentre l'attendre. Il devait passer chez Lydia, s'excuser et prendre ses affaires. Sylvie l'avait cru, mais elle tenait à l'accompagner, elle regrettait ce qu'elle avait fait, elle tenait à la dédommager. Vernon avait levé la main pour dire non, je préfère y aller seul. Sylvie avait compris qu'il mentait, elle était entrée dans une nouvelle phase de colère. Elle s'était jetée sur lui pour le cogner, comme il se protégeait sans rendre les coups, elle avait mordu son épaule, à pleines dents. Il l'avait repoussée, puis il était parti en courant. Sylvie portait des talons hauts, elle était incapable de le suivre, elle avait hurlé « arrêtez-le ! » mais personne n'avait fait attention. Il avait couru si longtemps qu'il s'était écroulé, à la hauteur du métro Hoche.

Il avait dû s'asseoir sur le trottoir, et attendre de longues minutes, que son souffle lui permette de se relever. Ses jambes tremblaient encore. Il était sorti sans rien sur lui, il n'avait pas l'adresse de Lydia. Il n'avait que son iPod dans sa poche arrière, deux euros et le numéro de Gaëlle noté sur un carton de papier à rouler. Il avait tourné dans Pantin, incapable de retrouver l'appartement d'où il venait. Il était terrorisé à l'idée de croiser

Sylvie qui le chercherait encore, mais il avait fait les rues dans tous les sens. Il savait qu'il y avait, en bas de chez Lydia, une borne de vélib. Les matins elle surveillait, par sa fenêtre, l'état de la catastrophe. Elle disait « les Noirs, ils en veulent aux vélos, je comprends pas pourquoi » parce qu'à chaque fois qu'elle voyait quelqu'un s'acharner à détruire un vélo, c'était toujours un gamin noir. « Ça te viendrait à l'idée, toi, de mettre le feu à des vélos ? Ça doit avoir un sens, pourtant... »

Il n'avait pas reconnu la rue qu'il cherchait. Vernon avait fini par appeler Gaëlle, en donnant ses deux euros à une adolescente pour qu'elle lui prête son portable, elle lui avait tendu l'appareil et l'avait bloqué contre le mur pour s'assurer qu'il ne parte pas avec en courant. Il avait été surpris que Gaëlle réponde tout de suite, et lui dise aucun problème, qu'il la rejoigne, elle l'attendait dans un bar du canal Saint-Martin, ils iraient ensemble à l'appartement.

Vernon traverse la place de la République. Adossés à une banque, un couple de jeunes Roms ont replié un matelas contre le mur, ils semblent amoureux, et soucieux, ils ne s'occupent pas de faire la manche, ils parlent de quelque chose d'important, penchés l'un contre l'autre.

Gaëlle n'a pas changé. Les tatouages ont envahi son cou et ses poignets, mais à part ça son visage s'est à peine marqué. Son truc à elle, c'est la moto, les Hells Angels, tout ce qui implique qu'on se tache les mains au cambouis. Elle était encore une gamine quand elle s'est pointée au magasin, Vernon n'avait jamais entendu l'expression « butch ». A la fin des années 80, on disait pour désigner ce genre de fille qu'elle avait un look de camionneuse. Mais Gaëlle était trop blondinette et fluette pour qu'on pense à l'appeler comme ça. Elle ne souriait pas souvent. Elle écoutait *Crazy Cavan*, *The Easybeats* et *David Bowie*. Elle volait des disques par paquets, en les glissant sous son pull, elle avait vu faire dans *Christiane F.* mais elle n'avait aucun talent pour la délinquance, si ce n'est qu'elle ne manquait pas d'aplomb pour essayer de s'y mettre. Vernon la sermonnait mais il était incapable de lui interdire l'entrée du magasin. Elle ressemblait trop à un chaton super énervé.

Gaëlle l'appelle mon vieux pote et passe son bras autour de ses épaules pour le présenter au barman, en bombant le torse, « tu vois ce bonhomme ? On a fait le Vietnam, ensemble ». Elle ne pose pas de question embarrassante. Elle connaissait bien Alex. Elle parle de lui en déchiquetant minutieusement un sous-verre en carton, dont elle entasse les petits morceaux en piles régulières :

— On sait qu'on va recevoir ce coup de fil, d'un jour à l'autre – Alex est mort. Mais ça ne fait pas moins mal le jour où il arrive. Il était le garçon que je rêvais d'être. Insolent, beau, talentueux, enragé... je repense à son corps, pendant les concerts, les dernières années il avait arrêté les sauts périlleux, il n'était plus en état... mais avant, tu te souviens ? C'est peut-être un des plus beaux mecs que j'ai vus sur scène. Les derniers concerts... il laissait ses musiciens seuls, sur scène, il avait besoin de passer en backstage prendre quelque chose. C'était triste. Toi aussi tu le voyais ? Les morts ne se comportent pas tous de la même façon. Il y en a qui s'effacent tout de suite, on dirait qu'ils n'attendaient que ça. D'autres te tournent autour, ils te visitent en rêve, ils veulent quelque chose... Alex me réveille, en plein milieu de la nuit – il me fait des reproches. Il me dit tu n'as même pas essayé de m'aider. Je me justifie – merde, je suis moi-même trop près de couler pour sauver qui que ce soit. Mais ça grince. Ça grince.

— Il t'avait parlé de ses sons alpha ?

— Toi aussi ?

— Il m'a forcé à écouter ça une nuit entière. Ça m'a donné des acouphènes.

— Il était relou, avec ça.

Vernon prétend qu'il a une galère avec ses valises, qu'il a claqué la porte d'un appartement en laissant les clefs à l'intérieur, et sa pote ne revient que le lendemain... Gaëlle est excessivement cool, elle dit « pour ce soir on s'arrangera, tu verras là-bas on te trouvera toujours un tee-shirt de rechange et de quoi te raser ». Puis il dit qu'il est à Paris le temps de refaire son passeport et de régler des problèmes de sécu, Gaëlle compatit. La sécu ? Il en a pour des semaines, il est fou de penser que ça va se régler rapidement. « Tu sais ce qu'ils font quand ils trouvent qu'ils ont

trop de boulot ? Ils jettent les dossiers. Je te le jure, bien sûr que c'est vrai, c'est un copain médecin qui me l'a dit. T'es coincé là pour un moment... On voit que t'es plus en France depuis longtemps, les choses ont bien changé, ici... non, j'ai pas d'appartement à moi. Ça fait longtemps que j'ai plus ça. D'ailleurs j'ai pas de sécu, non plus, mais je suis jamais malade, je m'en fous... Mais tu vas voir, la piaule est bien. C'est super grand, c'est dans le huitième. Je suis contente de te rendre service, tu sais... avec tout ce que j'ai volé à Revolver, j'ai comme une dette. Mais pas d'embrouille : si tu fais une microcrasse là où je t'amène, je te retrouve et je te pète toutes tes dents. On est d'accord sur le principe ? Ne me fais pas regretter d'avoir eu de la mansuétude... Mais sinon, ça me fait plaisir de te rendre service. On va peut-être même pouvoir enfin faire l'amour, toi et moi, ma copine est pas dans le coin. Je plaisante, on est pas chez les Kechiche ici. Elle a vingt ans de moins que moi. Elle veut faire la fête tout le temps, elle me fatigue, t'imagines pas l'énergie qu'elles ont à cet âge-là... moi, quand j'étais jeune, c'était quand même dur d'être lesbienne. Mais les jeunes, aujourd'hui, elles ont une vie, elles ont des soirées tous les soirs... elles sont deux mille, là-dedans, à frimer dans tous les sens... t'imagines pas comment elles baissent, les garces : elles débarquent, elles sortent direct le harnais et le gros real skin et tout leur paraît normal. Des trucs que j'ai mis des années à faire, elles commencent par là, les gamines... » Et elle avait commencé à le chauffer, en faisant semblant de ne pas savoir ce qu'elle faisait, en lui décrivant dans le détail texture douce et la praticité des nouveaux godes ceintures...

Il n'a jamais bien compris quel travail Gaëlle faisait, elle n'a pas d'appartement fixe, elle n'a pas fait d'enfant, elle n'a pas changé de mode de fonctionnement depuis qu'elle avait vingt ans. Elle fait quinze ans de moins que son âge réel, elle dit que c'est parce qu'elle ne met jamais de fond de teint. C'est une petite fille de riches. Elle n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'argent – le prix de la bière l'inquiète autant que Vernon. Mais elle a le mental d'une princesse. Ça n'existe pas, dans sa psyché, la lose. Les gens comme elle sont bohèmes, artistes – ils ont des vies extraordinairement intenses. Ils ne sont pas fauchés. Même au RSA, même en taule, quoi qu'il leur arrive et à moins qu'on s'avise de leur

arracher les tripes pour les forcer à souffrir comme tout un chacun – elle plane au-dessus des contingences matérielles. N'avoir rien l'aide à rester futile.

Gaëlle le conduit dans un appartement sur trois étages, la surface totale doit avoisiner les trois cents mètres carrés, on se croirait dans un hypermarché on est fatigué de marcher rien que pour faire le tour. Une longue terrasse longe l'étage du haut. Les toits de Paris s'étendent en camaïeu de gris à perte de vue, le ciel ne s'ouvre pas, on ne voit le jour que quelques heures dans la journée. Il y a comme un couvercle sur la ville. La terrasse est trop haute pour qu'on discerne bien les gens, en bas, on a le regard attiré vers le ciel obtus, et on découvre que les avions s'y croisent, inlassablement. Vernon frissonne de froid. Gaëlle ouvre une canette de bière et le son de la languette qui se détache et libère le gaz le rassure immédiatement. Gaëlle a des gestes de motard même pour faire les choses les plus simples. Elle les rend bizarrement sensuels.

— Mais qui a pu imaginer un appartement aussi grand ?

— Une famille nombreuse. Notre étage c'était celui du personnel de maison – l'étage du dessous, il suffit que t'aies quatre enfants et toutes les chambres sont prises, et en haut c'est pour la réception...

— Ça se loue combien un truc pareil ?

— Ça s'achète. En l'occurrence sur un coup de tête. Vu le quartier, tu comptes dans les trois millions... il les avait cash, il a dû pouvoir négocier une petite remise... Il peut se permettre. Il est trader, sa meuf fait des études. Ils bossent tous les deux, tu verras, ici on est tranquilles. Juste tu fais gaffe : tu vides pas le frigo. Ils ne supportent pas. Si t'as soif si t'as faim, tu descends t'acheter ce qu'il te faut.

— T'habites là depuis longtemps ?

— J'ai la chambre depuis un moment... mais j'évite d'y passer trop de temps. C'est trop fatigant. Les premiers jours tu vas trouver ça fun, et après tu verras quand tu descends prendre ton café le matin et que tu trouves dix déboussolés dans la cuisine, qui ne comprennent même plus ce qu'ils racontent, en boucle sur le vrai message du Christ... au bout d'un moment, ça te mine. Mais pour une dizaine de jours, tu vas être comme un roi, ici.

— Ça me dépanne, t'imagines même pas.

— T'auras qu'à passer du son, ce soir. Le maître des lieux fait une petite fête. On lui racontera que t'es DJ.

— J'ai mon iPod. Mais t'as un Mac à me prêter ? Si je dois préparer une playlist ce sera plus facile... et j'aurais besoin d'aller sur Internet, il faut que je contacte la pote chez qui j'ai bloqué mes valises.

Quand il pense à écrire à Lydia pour lui expliquer qu'il n'a pas retrouvé son appartement, le souvenir de la scène de l'après-midi lui remonte direct à la gorge, et il sent que son sang se glace.

Le son est excellent, ce type est un génie. Toujours faire confiance à Gaëlle. A première vue tout le monde s'est demandé mais c'est quoi ce vieux tocard et il a branché son iPod, le mec est un dieu, c'est de l'eau bénite dans leurs oreilles. Les enceintes Klipsch crachent du Rod Stewart, ce mec est un ouf, il ose tout, et il tombe juste. Il est le Nadia Comaneci de la playlist. A partir de ce soir, il est son DJ résident. Red Bull et rails de coca, les filles débarquent, par grappes. Elles sont soûles faciles et vulgaires, c'est comme ça qu'on les aime, la nuit. Un connard gerbe dans les plantes vertes. Kiko l'attrape par l'épaule et lui crache à l'oreille « dégage de chez moi dégage tout de suite dégage » et le type bredouille quelque chose mais Kiko le pousse vers la porte sans écouter. Il déteste les tocards qui ne tiennent pas l'alcool. Une blonde diaphane, toute en os, titube sur des talons étranges. On dirait qu'elle marche sur un fil. Clavicules saillantes, il a envie de lui casser un os. Neurones frits. L'idée le traverse d'enjamber la balustrade de la terrasse et sauter. Juste pour mettre un froid. Ce matin en se levant, Kiko s'était dit ce soir je fais tranquille. Besoin de repos, se faire un jap, mater un film et dormir pour récupérer. Mais il avait oublié qu'il faisait une fête chez lui – il aurait pu

annuler mais ça demandait plus d'efforts que laisser couler. Claudia est venue. Elle est à Paris pour faire la une de *Vogue*. Il aime être entouré de gens qui réussissent ce qu'ils entreprennent. Ils dégagent une bonne énergie. Elle est venue avec ses copines du photo shoot, aujourd'hui les mannequins sont les it girls de la décennie passée. Has been. Trop nombreuses. Jetables. Même les losers mettent une fille qui descend du podium dans leur lit. Il trouve la formule amusante, il la met sur Twitter. Il est en battle avec Jé, qui est à Shanghai – là-bas il est quelle heure, c'est pas possible qu'il soit en train de poster à cette heure-ci : « j'étudie le vert de mon vomi », avec une photo à l'appui. Dégueu. Va savoir ce qu'il fout là-bas. A part se rendre malade. Shanghai, depuis le dernier James Bond, Kiko s'est promis d'y aller. Pas pour le boulot – d'y aller et d'avoir du temps pour sortir de l'hôtel. Sentir la ville. Mais des congés il en a peu. C'est toute l'histoire. Tu passes ton temps à gagner un max de blé mais pour le claquer il te faudrait des RTT. Et ça dans son job on ne fait pas. Son job c'est la vitesse. Les gens qui ne sont pas de la partie ne comprennent pas. Ils pensent qu'il étudie des entreprises. Kiko est un sprinter. Il réagit au centième de seconde, il marche au rythme des machines. Black holes. Un krach boursier dure une seconde et demie. Les bénéfs se comptent en milliards. Ou les pertes. Et tu es responsable. C'est l'infra-instabilité. Pas le temps de toucher le sol, il vire au diapason du logarithme. Branché sur une pulsation souterraine, que l'humain lambda ne perçoit pas. Il réagit calé sur la vitesse du son. Ça se compte en milliards, et ça se compte en secondes. Il est sur le qui-vive, un guerrier d'exception. Britney Spears, *Work Bitch*. Subutex c'est son pote, il lit dans les pensées, il sait ce qu'il faut donner pour que ça danse. De la musique de salle de sport.

Jérémy soûle Marcia, pour qu'elle lui coupe les cheveux, tout de suite. Kiko ne le supporte plus. Il était drôle et séduisant. C'était son meilleur pote. Il est devenu pathétique. Ils se connaissent depuis l'enfance. Mais Jérémy ne veut pas comprendre qu'il n'est plus le bienvenue. Il s'impose. Il est fauché, son père lui a coupé les vivres depuis qu'il a trop mis le nez dedans. Il a réussi à se faire virer du conseil d'administration, il fallait le faire. Il a pété le bureau du président à coups de chaise. Sur le moment ça les a fait rire. Mais après coup, bof. C'est trop le truc de bolosse. Il faut

faire la part des choses. La fête et le destroy, c'est pour la nuit. Le jour, il faut savoir se nettoyer le nez et ne pas faire trop de vagues. Il le gave. Depuis l'été dernier, quand Jérémy s'est incrusté à Calvi on the Rocks. Il n'avait pas une thune en poche. Il faisait son crevard. La honte. Kiko lui a bien dit qu'ils étaient dix dans la baraque, la piscine n'est pas olympique, non plus. Il est venu quand même. Manque de respect. Kiko a horreur de ça. Si tu ne tiens pas la drogue, va faire une désintox. Longtemps, ils ont été inséparables, d'accord sur tout. Mais ça ne passe plus. Jérémy a perdu le toucher de vague. Il fait désormais partie de la foule que Kiko laisse au bord de la route – il ne va pas culpabiliser d'être un tueur. Il comprend que ce n'est pas donné à tout le monde. Toujours en lice, toujours d'aplomb. La plupart des gens qu'il connaît sont déjà hors-service. La partie est longue, la partie est dure. On achève bien les chevaux, Kiko sera le dernier sur la piste. Pour Jérémy, c'est fini. Son père ne le laissera pas complètement tomber, mais il est démolì. Son cerveau doit ressembler à un vieux beignet chinois. Frit et refroidi. Il ne remontera pas sur le ring. Ça gave Kiko de le voir penché sur Marcia –

Marcia le fait encore bander. Qu'est-ce qu'elle le fait bander ! Ni de première fraîcheur ni vraiment son type. Elle le sait. C'est parce qu'elle a cette façon de bouger, elle baise quand elle respire. Elle pue le sexe. Les vraies meufs sont des mecs. Il saisit la formule et la poste sur Twitter. Il est penché sur un pont au-dessus d'une autoroute. Ça n'arrête pas de fuser. Boule2Kriss se tape un délire sur la femme Barbie, la meuf qui s'est fait refaire pour ressembler à une poupée. Il dit des trucs super porno. Depeche Mode – ce type est un génie. Impossible de savoir quel morceau il enchaîne – mais ça monte impeccable. Il a le BPM dans le cortex. La fête monte encore d'un cran, on le sent, ça prend, ça prend, ça prend. Janet Jackson, *All Nite*. Ça commence à fuck fucker, dans les coins, c'est cosmique et c'est crade, tout ce qu'il aime. Les filles sont sèches quand elles sont trop chargées, ça leur fait mal quand on les baise, les gars faites gaffe à vos prépuces. Ça, il le publie sur Twitter. Tant pis pour les déprépuçés, avec leurs bites qui ne sentent plus rien. Il peut mettre la sienne entre les cuisses de n'importe quelle fille, ce soir. Elles sont venues pour ça, elles voient la taille de l'appartement, ça les chauffe, elles veulent sucer la queue du mec capable de se payer ça. Il voit tout. Il est une surface sensible et alerte. C'est la drogue mais pas seulement –

son cerveau est un échangeur géant. Comme au centre-ville de Tokyo. Les infos le traversent, il organise. Toute la journée, il surveille huit écrans en même temps qu'il passe des ordres au téléphone. Il est multiplié. A force d'entraînement, son cerveau fonctionne cent fois mieux que celui d'un PDG lambda. Un directeur de banque est comme un type qui monte la montagne sur un âne tandis qu'il se déplace en fusée – trois fois le tour du monde, tous les jours, et pas seulement le tour du globe, de ses pas de géant, de marché en marché, mais le même trajet en coupe transversale –, synthétise les informations, saisit celles qui se conjuguent, les connecte. Emetteur récepteur. Centre de tri intergalactique. Branché sur l'heure du monde. Dans le village sicilien comme dans la mégalopole indienne, de la toundra à la forêt amazonienne, c'est partout l'heure du Marché. Notre valeur, c'est la vitesse, l'ubiquité est notre don. Le bolide va trop vite pour que qui que ce soit puisse faire varier sa trajectoire, c'est une affaire de feeling. Kiko sent le temps, il est la grande aiguille sur la montre. A l'heure globale. Il est plus rapide, il est plus puissant. Ça n'a rien à voir avec la drogue. Il gère. Le matin une pointe et il roule sans rien prendre jusqu'à faire une pause à quatorze heures – première ligne. Il gère, la journée il ne prend que ce dont il a besoin pour rester sur la crête. Ne jamais se retrouver sous le rouleau. Il est un surfeur d'exception. Il vaut cet appartement, il vaut les filles qui bougent leurs fesses dans son salon, il vaut la drogue dure. Il vaut ses Berluti. Il pèse. Ça part concentrique, ça monte – tout le monde donnerait n'importe quoi pour être à sa place. Merde un remix de Presley par Trentemøller, à ce moment précis, c'est exactement ce qu'il fallait mettre. C'est sauvage et les filles adorent, elles peuvent se déhancher sévère. Ce mec est un génie. Il l'adore. Il est comme lui, dans son bizness. Kiko est un virtuose – pilote de bolide, le bolide c'est son propre corps. Il entend le sang dans ses tempes, le son de son sang, ça cogne, c'est bon. Puissant. Même ceux qui font les pudiques le font par dépit, à défaut de ne pas être comme lui. Faute de pouvoir goûter la bonne soupe, ils cherchent à cracher dedans, si on leur passait le bol ils changeraient d'attitude. Personne n'aime les pauvres. Ce vieux con, Vernon, il a failli le foutre dehors – il n'aime pas quand quelqu'un fait ça, ramène chez lui quelqu'un qui ne devrait pas en franchir le seuil. Il a failli s'énerver, quand il a vu sa gueule de clodo, et cette histoire de ne

pas avoir de valise avec lui – il fallait lui prêter une chemise. Kiko a regardé Gaëlle de travers et elle a fait cette tête, qu'il aime bien, sa gueule de vieux cow-boy sûr de son coup. Elle savait ce qu'elle faisait. Le mec assure. Autant il ne ressemblait à rien en plein jour dans le salon, autant à cette heure-ci, penché sur ses playlists, il a la dégaine adéquate. Il bouge à peine – les vrais mecs ne dansent pas – mais il est dans le son. L'enculé prend un virage à cent quatre-vingts degrés, musique chaude et kitch, et ça passe. Kiko jette un œil à son iTunes Candi Staton *I'd rather be an old man's sweetheart* mais putain comment ce fils de pute a osé jouer ça – maintenant. Pile ce qu'il lui fallait, ce qui convient pour que les petites se réchauffent malgré la coca. Groovy night, jamais vu un fils de pute pareil. Pourquoi t'es pauvre, toi, pourquoi t'es resté un sale pauvre. Le gars a dû grandir nourri aux cacahuètes sur des assiettes en carton, une vie à bouffer des crêpes surgelées et de la viande bourrée d'antibios. La culture des pauvres, ça lui fout la gerbe. Il serait réduit à ça – bouffe trop salée transports en commun bosser pour moins de cinq mille euros par mois et s'acheter des fringues dans un centre commercial. Prendre l'avion et devoir attendre dans les aéroports sur des chaises dures sans rien à boire ni les journaux se faire traiter comme une merde et voyager sur des sièges deuxième classe, être un connard de deuxième classe, les genoux recroquevillés et les coudes de la voisine dans les côtes. Enfiler de la vieille viande cellulitique. Finir sa semaine de boulot et faire son ménage et ses courses. Regarder les prix des choses pour savoir si on peut se les payer. Kiko ne le ferait pas, il braquerait des banques il se tirerait une balle il trouverait une solution. Il ne le supporterait pas. S'ils le font c'est qu'ils le méritent. Des mecs comme lui ne tiendraient pas le coup. Qu'est-ce que les riches ont de plus que les pauvres ? Ils ne se contentent pas de ce qu'on leur laisse. Les mecs comme lui ne se comportent jamais en esclaves. Il est debout, quoi qu'il arrive – plutôt crever que s'agenouiller. Celui qui se laisse dominer mérite d'être dominé. C'est la guerre. Il est un mercenaire. On ne vient pas chialer quand on tombe sur le front. On est là pour se battre. Kerviel à la télé il y a trois jours quand le mec lui a posé la question « mais est-ce que vous vous rendiez compte de ce que vous faisiez quand vous spéculiez sur des matières premières », ou ce genre de truc idiot de mec qui ne veut pas comprendre ce qu'est le job – Kiko était effondré de rire.

Est-ce que tu crois qu'on a le temps de faire l'inspection du trou de son propre cul en se demandant si c'est bien. Qui est le plus fort. Le plus rapide. C'est la seule question. Dès que tu sens la réponse, vas-y fonce. Les gars se lamentent sur les marchés, ils invitent Kerviel et voudraient lui faire dire qu'il est responsable de tout. Mais posez-vous les bonnes questions : qui vend les programmes ? Voilà les maîtres du monde. Demande-toi ce que fabrique Google, au lieu de pleurer que tu ne comprends plus rien à l'industrie. Douze trains de retard, collègue. Qui invente les logarithmes, c'est la seule question valable. Les gens d'en bas ont peur de la montée de l'extrême droite. Ça ne changera rien pour les marchés. Ceux-là ou d'autres, on ne sent jamais la différence. On ne reviendra plus en arrière. Ils sont encore aux années 30. Kiko est branché sur le flux unique, le pouvoir en ligne directe, l'argent bat, gonfle et se cabre mais Kiko reste en selle. Est-ce qu'on demande à l'aviateur dans son bombardier d'examiner ses états d'âme. Ils en sont encore à défendre l'école ou la Sécurité sociale. Les attardés. Ils ont besoin de lire pendant leur temps libre, les chômeurs ? Il touche de l'argent quand il n'en produit pas, lui ? C'est terminé, le vieux monde. Qu'est-ce qu'on a besoin d'éduquer des gens dont on n'a plus besoin sur le marché de l'emploi ? La prochaine fois qu'on fera appel aux peuples d'Europe ce sera pour la guerre. Personne n'a besoin d'apprendre la littérature et les maths pour la guerre. Voilà ce qui pourrait faire redémarrer l'économie. Une guerre. Mais des chômeurs lettrés – franchement, quelle imbécillité. Les gens croient qu'à la corbeille ils gardent un œil sur les mouvements contestataires – ils croient vraiment que ça leur serre le cœur de voir quatre gusses qui n'ont plus de quoi acheter leur farine ? Ça a toujours été comme ça. C'est dur. C'est la guerre. Quand Kerviel tombe personne ne vient le défendre. Quand le tour de Kiko arrivera – il sera seul à son tour. Il est un mercenaire, il sait qu'il ne peut compter sur personne. Les guerres, il faut les gagner. Survivre. Avoir les bons outils. Le logarithme juste. Le reste, poésie. Fausses promesses. Bien sûr il y a l'ivresse. Qu'est-ce que tu crois, baltringue, que ça me fait pas bander de faire des bonus à cinq zéros ? S'il allait dire à Subutex tu sais aujourd'hui j'ai ajouté des centaines de milliers d'euros à mon capital, est-ce qu'il ne comprendrait pas qu'il bande ? Je bande, à fond. Il est un taureau dans l'arène, il se bat. Il voit ceux qui ont pris leur retraite, à quarante ans.

Palais grosses caisses et jolies putes, ils s'installent dans des pays où personne ne s'emmerde avec les droits de l'homme, où on est en avance, faites pas chier avec les impôts. Il n'en voit pas un seul avec des larmes dans les yeux parce que bamboula mange pas bien. Essaye de faire ce que je fais, tu verras. Je ramène, je devine, je double, j'anticipe, je biaise. Toujours sur le qui-vive. Mauvaise nouvelle pour les Français : la fête est finie. Circulez, il n'y a plus rien à vendre. On a liquidé nos frigos nos ordinateurs maintenant on prend les stocks et on va vendre ailleurs. Et alors quoi ? A part chialer, vous allez faire quoi ? Vous entretuer ? Bonne idée. On a des armes, à vendre. Les gens de son pays sont des imbéciles, des ingrats et des arrogants. Ça braille dans la rue en se croyant important. Rien. On ne vous entend pas d'où on est. Même pas une rumeur jusqu'à nos oreilles. C'est déjà plié. C'est joué. Agitez vos petits bulletins. On ne vous entend pas, même de loin.

Il ne faut pas qu'il se couche trop tard, ce soir. Encore une ligne, une dernière coupe et puis dodo. Albert King, *Breaking Up Somebody's Home*. Vernon est excellent. Kiko hurle DJ REVOLVER IN DA PLACE. Il sait que c'est ringard il s'en fout il est chez lui il plane comme il l'entend. C'est pas possible, ce type a un sixième sens. Il est aux manettes, et son vaisseau spatial décolle. C'est cohérent, les gens leurs corps les lumières et le son – c'est trop cohérent. Il va le voir et le prend par l'épaule. Putain bravo pour ta musique c'est un kif incroyable ton son est super pur. You're a bad bad bad ass motherfucker. De la pire espèce. Tu as tout ce qu'il te faut dans ta piaule ? Tu me demandes, hein ? Tu veux que je te branche une petite ? Des mecs qui mettent de la musique j'en ai reçu sept cent cinquante mille au mieux ils ont un style mais toi... you're a bad ass motherfucker. Regarde les chiennes, ce que tu leur fais, bientôt c'est la touze au salon. En fait même sa gueule lui revient bien. Il n'est pas timide, il est mystérieux. A première vue il l'a pris pour un timide. Il déteste ça. Les niktamères sont des rageux, au moins ils ont de grandes gueules. Pas froid aux yeux. La timidité, c'est la marque des sournois. La classe moyenne, les bobos. Les moins-que-rien qui se prennent pour quelqu'un. La timidité signe le complexe, le complexe signe la traîtrise. Il faut faire attention à qui on laisse entrer quand on veut que l'ambiance reste fluide. Il faut filtrer. Ça se gère comme un

pays, un appartement. Il faut bloquer les indésirables, être impitoyable, rester entre gens qui savent s'amuser. Je paye ma party mais je sélectionne. Ce Vernon est ténébreux, depuis qu'il s'occupe du son il est transfiguré. Artiste. Il fait artiste. Il en faut toujours, quelques-uns. Ce soir ça manque d'actrices, par exemple. Elles ajoutent toujours un petit quelque chose. Les gens de télé, non. Ils sont lourds. Ils dépriment toujours. Ils te plombent. C'est comme les comiques. *So weit wie noch nie*, vieille techno. Tout le monde danse, c'est la transe. Vraiment ce type est un génie. On ne sait pas à quoi ça tient, mais quand il y a supplément d'âme, tout le monde le sent. Juste quand Kiko allait se coucher, le petit son qu'il faut. Une brune lui tourne autour depuis un moment, elle croit qu'il ne la voit pas alors elle en fait de plus en plus. Elle sera bientôt à poil à danser en cherchant ses yeux. Son nez est tellement fin, il se demande comment elle fait pour mettre de la poudre dedans sans le faire fondre immédiatement. C'est peut-être une prothèse, peut-être qu'avant de le sucer elle enlèvera son nez et montrera sa face de zombie. Bouge ton corps, bébé, bouge. Je vais m'occuper de ton cas. Ce soir je ne te baiserai pas, je suis trop fatigué, mais je vais t'emmener au lit. On va s'endormir l'un contre l'autre. Biancha danse, les yeux fermés, Marcia s'est collée à son dos. Un petit show lesbien, allez les filles, mettez-moi le feu dans ce salon. C'est l'enfer, ici. Tribal, tribal. J'adore ça. Il prend la brune par la main. Elle a l'air d'avoir seize ans. Je vais m'endormir avec deux doigts dans ta petite chatte rasée mais je ne te baiserai pas, je n'ai pas assez d'énergie pour ça, peut-être que tu me suceras mais je crois même pas que je pourrai éjaculer. Chez lui le porno, c'est dans son pieu que ça se passe. Il est un dieu. Sa chambre est assez loin du salon pour qu'il laisse les gens s'amuser. Il est un prince. Il ne dit pas au revoir, il fait signe à la petite de le suivre et elle s'exécute. Elles sont toutes comme ça, et que celles qui se la pètent trop pour venir se coucher quand on les siffle aillent se faire foutre, il y en aura toujours une autre assez maligne pour le réchauffer. Parce que demain, va savoir, peut-être que je me souviendrai de toi, assez pour te faire un cadeau. Ça dépend de toi, de comment tu assures.

Il n'y a pas de coke dans cette coke, on ne sent rien quand on la frotte sur la gencive. Elle a mal à la tête et le fardeau de la descente lui attaque déjà le dos, alors qu'elle est encore chargée, ça promet d'être beau, demain matin. Marcia a un shooting à quinze heures, ça lui laissera le temps de se reposer. La soirée n'est pas géniale, elle aurait mieux fait de se coucher. Toujours les mêmes têtes. Les conversations tournent en boucle. Elle a ouvert son paquet de cigarettes en rentrant, et il est déjà terminé. Davantage que l'alcool ou les drogues, c'est la nicotine qui l'exténue, les matins elle a l'impression de ne plus pouvoir respirer. Il faut qu'elle arrête. Ça lui abîme la peau de trop fumer, elle s'est mise au tabac sans adjonction d'agents de texture, Gaëlle lui avait dit qu'elle sentait vraiment la différence mais elle, rien. Ce mal de crâne. Ça fait bien une heure qu'elle est à la même place, elle s'est assise à côté de Framboise qui roule des joints d'herbe pure sans s'arrêter. Une heure qu'elle promet d'aller se coucher. Bruit blanc dans les gencives, super désagréable, elle connaît ça par cœur. Demain, il faut qu'elle se repose.

Aux premières notes, sa conscience s'ouvre en deux, *Construcción*. La version espagnole de Viglietti, une série d'images en mouvement, avec

les odeurs et les sons, ce que son corps éprouvait à ce moment précis. Feuilleter un livre dans le désordre, elle ne choisit pas ce qui arrive. *Amó aquella vez como si fuese última*. Elle s'appelait Leo, elle avait copié la coupe de cheveux d'Isabella Rossellini. Belo Horizonte. Les arbres dans la ville, puissants, le vert intense, comme dans les pays du Sud, quand ça pousse même contre le béton, grimpe au ciel en un mouvement. Quartier Floresta, maison basse, le tourne-disque dans la maison des parents de Silvio, absent, et ce morceau, en boucle pendant des jours, les obsédait. Ils allaient voir *Betty Blue* au cinéma. Plusieurs fois dans la même journée, et y retournaient, le lendemain. Ils buvaient de la bière dans les rues, humaient les parfums capiteux des damas da noite. Leo avait ses baskets Radley, adorées. Les Volkswagen envahissaient la ville, ils n'avaient pas de voiture. Toujours la même bande, les cinq. Ils portaient des jeans bleus, très clairs. *Besó a su mujer como si fuese única*. Aucun d'entre eux n'est resté là-bas. Les aubes étaient si lumineuses qu'elles blessaient les yeux, ils dévoraient les pão de queijo, le goût de manioc, leurs corps d'enfants, jamais fatigués. Son walkman bleu Sony, dont elle était si fière. Elle écoutait Cazuza, *O tempo não pára*, le sida n'existant pas encore pour eux. Lula vaincu aux élections, elle était trop jeune pour voter, elle n'avait pas seize ans. Les premières élections directes dans son pays. Et déjà, l'Europe, l'Europe, absolument. Pas les Etats-Unis, l'Europe. Elle était amoureuse d'un professeur en littérature qui enseignait au lycée le plus huppé de la ville. *Sus ojos embotados de cemento y lágrimas*. Elle s'était toquée de ce morceau. C'était snob, l'écouter en espagnol. La bande traînait sur Broday, sans « w », ils allaient voir des concerts de hip hop, Racionais MC's, il n'y avait pas de Blancs, l'excitation d'être là, les corps des garçons, des mauvais garçons. Et les cigarettes Free, l'élégant paquet blanc croisé de deux vagues, rouge et bleue. Toutes ces choses qui faisaient qui ils étaient, leurs accessoires de jeu. Dans cette pièce, huitième étage avec terrasse dans le triangle d'or de Paris, personne n'a eu quinze ans comme elle. Elle s'est sectionnée. Elle voulait partir pour l'Europe. Si on lui avait dit, alors, si on lui avait dit à quel point tout serait merveilleux – est-ce que ça aurait modifié quelque chose à l'impatience qui la dévorait. *Por esa arpía que un día nos va a anular y escupir y por las moscas y besos que nos vendrán a*

cubrir. Cette chanson la fascinait – sa spirale tragique. Tout son pays – une tension vers le drame, chaloupé.

Depuis le début de la soirée, Kiko n'a pas arrêté de s'extasier, « il est excellent, ce type, non ? Il est excellent », en parlant du mec qui met les disques. Kiko a des caprices, il adore quelqu'un. Parfois il est fidèle en amitié. Marcia n'a pas passé une bonne soirée. Elle trouvait l'atmosphère poussive – les gens gavés de se voir tout le temps, obligés de se massacer les sinus pour simuler une gaieté plate. Il ne fait pas tout à fait jour, c'est ce moment étrange où la nuit se dissipe sans que le soleil soit encore levé. Dans vingt minutes ce sera l'aube, l'heure où l'odeur de la ville est la plus agréable. Le morceau s'achève, son squelette a été secoué par l'impact de sa mémoire vive – elle tourne sur elle-même et lève les deux bras en l'air. « Ok, DJ Revolver, tu viens de me donner mon premier orgasme de la nuit. » Elle fait attention à lui, elle ne l'avait pas encore regardé. Sourire discret, il lui adresse un clin d'œil et joue Prince – *Sexy Motherfucker*. Bien joué, DJ. Ce sont d'autres images qui remontent. C'est déjà Paris – plus personne ne l'appelle Leo, elle porte des microshorts, des collants lycra noirs brillants, des talons aiguilles rouges qu'elle va choisir chez Ernest à Château d'Eau – elle a commencé la coiffure. Sa vie comme une galette vinyle, plusieurs plages sont déjà gravées. Ça se déploie, elle y retourne. C'est déjà Paris, les toutes premières années, il pleut tous les jours et c'est conforme à l'idée qu'une Sud-Américaine se fait de cette ville. Le gris des bâtiments s'accorde au gris du ciel. Paris, au début des années 90, vibre pour le Brésil, les Français aimeraient tellement savoir danser, ils se trémoussent comme ils le peuvent sur des musiques auxquelles ils ne comprennent rien. Ils bougent les pieds, les épaules, rien dans les hanches. Elle est arrivée à Paris et la première chose qu'elle a vue à la télé, c'était Johnny Hallyday, elle a compris qu'il y aurait beaucoup de choses qui lui échapperait. Il faut être né ici pour tout saisir. Mais Paris aimait le Brésil, et les filles comme elle dans la mode on voulait leur accent, on voulait le déhanchement, on voulait l'exotisme. Une Brésilienne trans pauvre, c'était Nation, direct, quasi obligatoire. Le parcours n'était pas fléché, mais presque. Les filles que Marcia rencontrait, quand elle leur disait « non moi je suis pas venue ici pour tapiner », la regardaient avec pitié.

Le trottoir n'était pas une option, c'était sa place, c'était écrit. Les Brésiliennes séropo arrivaient du Brésil, en force, elles savaient qu'en France elles seraient mieux soignées. Mais Marcia était obsédée par Scarlett O'Hara, elle se disait que Scarlett se débrouillerait autrement, elle n'irait pas faire le trottoir. Que Scarlett ne soit pas pauvre changeait la donne mais elle n'y pensait pas. Faute d'argent, Marcia avait eu la bonne étoile. Une soirée au Gibus, elle est devenue copine avec une fille de Bogota, qui prenait l'œstrogène, comme elle. Cette fille était coiffeuse et dealeuse, les gens défilaient chez elle sans arrêt, une coupe de cheveux et deux trois grammes. Elle a appris comme ça. La coiffure. Au départ elle faisait les couleurs, dans la salle de bains. C'était facile. Elle sou-louait une chambre chez Fabrizio, qui était quand même la seule folle se réclamant de la mafia qu'elle ait jamais rencontrée. Et Fabrizio l'adorait, il disait qu'elle était aussi belle que Dalida – et il l'a introduite dans le milieu. Elle apprenait à coiffer. Et elle a eu ses premiers shootings mode. Elle faisait rire tout le monde, c'est ce qu'on attendait d'elle. La bonne humeur. Les filles qu'elle avait rencontrées en arrivant ont commencé à mourir, certaines se suicidaient avant que le sida ne les amoche trop. L'épidémie emportait les pédés parisiens, aussi. Il y avait, pour une fois, une forme d'égalité. L'épidémie était la même pour tout le monde. Ça avait développé une drôle de sensation d'appartenir à la même caste. Tous. Et la vie continuait – autour d'eux la mort frappait sans marquer de pause. Et le monde s'en foutait. Act Up Paris organisait des die-in mais les gens n'ont commencé à vraiment penser au sida que quand ils ont compris qu'ils étaient concernés, aussi. Quand les hétéros ont été touchés, la maladie a commencé à exister. Marcia passait à travers les gouttes. Elle avait du travail, et toujours pas le sida. Il y avait un remords, à la longue, un remords de rescapée, en même temps qu'une gratitude féroce. Comment la vie était bonne avec elle, et ça ne s'arrêtait pas. Puis sont arrivés les amants qui la choyaient. Les voyages, les palaces, la jet-set. Les années 90, dans la mode, c'était purement magique. Evangelista, Campbell, Crawford, Schiffer, Casta, Alek Wek, Herzogova, Banks... Elle s'est habituée au luxe, à faire partie d'un monde auquel elle n'appartiendra jamais. La petite sirène : celle à qui chaque pas coûte, mais qui marche avec grâce, et toujours en souriant. Elle n'a jamais pensé à revenir au Brésil, même quand elle entend parler du miracle

économique. Elle aime l'Europe. La richesse du vieux continent, l'opulence de ses classes inférieures, l'insouciance de ces peuples qui ont pu oublier l'humiliation de la pauvreté, des dictatures, convaincus qu'ils sont à l'abri parce qu'ils sont plus méritants, plus travailleurs, plus intelligents. Elle aime que tout soit chauffé, même les bureaux de poste sont propres, tout le monde voudrait naître français. Il n'y a qu'eux qui ne s'en rendent pas compte. Ou peut-être que ça aussi, comme tant d'autres choses qui paraissaient éternelles, finira par changer.

C'est la première fois depuis des années qu'elle repense à Belo Horizonte, avec l'envie de retourner en arrière. Prendre le jeune garçon-fille qu'elle était et lui dire à l'oreille ne t'en fais pas tu ne vas pas le croire tout ce qui va t'arriver un jour tu verras tu seras blasé du luxe et de la vie facile, tellement gavé par la vie que tu te plaindras de t'ennuyer. Comme une vraie princesse.

Subutex. Kiko a hurlé son nom toute la nuit. Elle n'a pas fait attention à lui, mais maintenant qu'elle le regarde, à son tour elle lui trouve quelque chose. Il a de très belles mains. Vernon est calme. Il est mûr. Ses rides d'expression sont celles de quelqu'un qui a beaucoup ri. Il a dû profiter de la vie. Elle se rapproche de lui. « Qu'est-ce que c'est ce morceau ? » Elle chuchote la question, en effleurant l'intérieur de son coude du bout des doigts. Il lève les yeux sur elle, la dévisage sans sourire. Son regard est dur. Il cueille Marcia au creux du ventre. Il répond « Freddie King », il a une belle voix, profonde, il donne le titre en lui parlant à l'oreille, « *Please send me someone to love* », pour un Français il prononce correctement l'anglais, il ne s'emballe pas. Il est sûr de lui. Il lui plaît. Un petit peu. Il est absorbé par la musique. Il change de son. *Tostaky*, Noir Désir. Une aube grise répand un peu de lumière dans le salon. Elle lève les poignets au-dessus de sa tête, suit la guitare, les yeux mi-clos. Elle a toujours eu tout ce qu'elle voulait des hommes en dansant pour eux. *Tostaky*, cette rythmique française, lourde – elle connaît. Les hanches calées sur la guitare, le dos sur la batterie. *Tostaky*. Vernon doit être un beau salaud. Elle les repère avec son ventre : si elle a envie d'eux, c'est qu'ils ont les mains sales. Elle a le drame dans le sang, elle ne jouit qu'avec les mecs dangereux. Ceux qui veulent te faire la peau sont toujours les amants les plus courtois, sans quoi tu ne te laisserais pas

faire. Personne n'accepte la première gifle si elle ne vient pas accompagnée d'un flot merveilleux d'excuses, de promesses, une intensité de ne pas vouloir te perdre, ne pas envisager de te perdre. Ceux qui peuvent te tuer sont toujours ceux qui tiennent le plus à toi. Quand elle a vraiment envie d'eux, c'est qu'elle sent qu'ils pourraient la tuer. Elle n'a pas besoin de chercher ses yeux pour savoir qu'il la regarde. Quand elle danse, elle doit retenir ses gestes, elle a passé l'âge de se donner en spectacle, elle retient l'énergie. Ses poignets se cassent, happent l'air, les doigts tendus sur chaque note, puis derrière la nuque, elle fait le geste de laisser tomber quelque chose au sol, au niveau des reins. *Tostaky*. La beauté stupéfiante de ce chanteur français – le plus latin de tous. Crescendo, ses talons tapent le sol, doucement – à Paris on se tient, même quand on danse, on ne cherche pas la transe, on se souvient de sourire. Même quand on danse, sur Noir Désir, dans les salons des beaux quartiers. Pas de frénésie, pas avec le corps. A Paris, le corps garde le masque. Vernon enchaîne, Rihanna – d'autres silhouettes, autour d'elle. Elle oublie. Elle danse pour lui, il l'ignore, l'agace. Ça l'excite. Elle aime tous les genres de garçons. Elle les aime à tous les âges, de toutes les corpulences, de toute race, de toute confession, de toute richesse et de n'importe quel caractère. Elle les aime tous, mais c'est meilleur quand ils résistent à sa façon de balancer les hanches. Elle l'aura.

Elle sort fumer sur la terrasse. L'air glacé cingle l'épiderme, une décharge agréable. Elle respire à pleins poumons – finalement la drogue est montée. C'est maintenant qu'elle la sent, une énergie de petit jour. Jérémy et Biancha parlent des problèmes de l'UMP depuis que Sarkozy n'est plus là. Lambeaux de raisonnements, ils répètent dix fois la même chose, brassent du vent. Les dialogues du matin. Elle déteste ça. Le speed la laisse retomber. Elle aurait dû prendre de la MDMA. Tout le monde en reprend, en ce moment. Elle n'a pas assez bu, elle ne se sent pas en état pour supporter ça. Elle rentre, Vernon n'a pas bougé, il est dans les notes, il se suffit à lui-même. Il lui plaît. Elle le frôle, en partant, elle dit « à demain, DJ. Tu sais qu'ici personne n'ira se coucher, tu peux remonter dans ta chambre quand tu veux. Ils n'entendent plus. » Il lui sourit, sans

répondre. Il lui plaît, de plus en plus. Il est son histoire de cette nuit, ce qui fait que la soirée n'était pas tout à fait pourrie.

Elle ne le croise pas, le lendemain, avant de descendre au shooting. Gaëlle n'a pas encore dormi, elle continue de se faire des traits, seule devant la télévision, en buvant des bols de thé Genmaicha. Elle ne lui demande pas à quelle heure il est allé se coucher. La question posée brutalement éveillerait des soupçons, et Gaëlle ne tient pas sa langue. Kiko n'apprécierait pas qu'elle rôde autour d'un garçon qu'il héberge. Elle et lui ne flirtent plus depuis des années, mais elle n'amène jamais d'amant chez lui. C'est tacite – elle a un pied-à-terre à Paris, elle baise ailleurs.

Ça fait bizarre de voir Gaëlle chercher la bonne distance pour lire un texto. Geste de vieille. Pour les parasites qu'elles sont, la presbytie est une plaie. Garder son charme en perdant sa fraîcheur est un exercice qu'on voit rarement réussir. Autant les gens aiment se sentir utiles et généreux, autant ils craignent les vieux corps, les visages abîmés et le côté pathétique des splendeurs passées. Elles vont devenir des ruines – quelque chose qui a été sublime et qui n'est plus qu'un tas de pierres. Comme si elle lisait dans ses pensées, Gaëlle corrige le tir en s'étirant, mouvement souple, lui adresse un sourire de peste qui lui va particulièrement bien. Elle prend tout son temps pour allumer une cigarette avec classe et désinvolture, puis la regarde dans les yeux :

— T'as bien dansé, hier.

— Ouais, vite fait quoi... j'étais naze, j'aurais mieux fait d'aller me coucher.

— Prends-moi pour une jeune vierge, bébé... surtout ne me parle pas de Subutex. Ça ne crevait pas du tout les yeux que tu le draguais comme une débauchée.

Marcia fait l'effort de rester inexpressive. Elle jubile. Elle est amoureuse. Elle a envie d'entendre prononcer son nom, elle a envie de savoir des choses sur lui, elle a envie que Gaëlle lui dise que ça crevait les yeux qu'elle lui plaisait beaucoup... Rien ne lui semble plus excitant que ces jours-là – les jours juste avant que ça se fasse.

Gaëlle lève les yeux au ciel, elle feint la déception :

— Depuis le temps qu'on se connaît, tu crois que je ne te vois pas venir ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ce n'est pas un mauvais choix. C'est un bon gars. Si j'aimais les hommes, moi aussi je voudrais coucher avec lui. Seul bémol : tu vas lui briser le cœur, bébé.

— Il a de très belles mains, mais ça s'arrête là.

— Elles s'arrêtent où, ses mains, exactement ?

— J'aime l'amour... est-ce un crime ?

— L'amour, l'amour... je dirais plutôt que t'aimes te faire déboîter comme la chienne lubrique qui sommeille en toi. Enfin, qui sommeille... Mais, je te le répète : tu vas lui briser le cœur.

Marcia le veut. C'est une porte qui s'est ouverte, l'envie d'aller voir de l'autre côté. « It may be wrong but it feels right to be lost in paradise. » Elle ne le trouvait pas spécialement séduisant, elle a envie qu'il ait envie d'elle et qu'il la prenne et la démonte. Elle le veut. C'est un caprice, ou une urgence.

Sur le chantier qui longe le marché de la Boqueria, une immense grue soulève une bétonnière, au-dessus des passants. La Hyène est restée assise trop longtemps devant son ordinateur, une barre douloureuse tend le bas de son dos. Elle marche pour se détendre.

Deux filles en short et talons compensés, sac à dos sur le ventre, traversent la place Sant Agustí en consultant une carte de la ville. Leurs épaules sont tatouées et elles parlent une langue si étrange que la Hyène se demande si elles sont en train de l'inventer. Un barbu pousse un chariot de viande. Des touristes passent en vélo, ils portent des casques de couleurs vives. Des SDF sont assis autour de la fontaine. Ils ont une cinquantaine d'années et ils portent des crêtes. Les taxis klaxonnent dans les embouteillages. Des drapeaux catalans fleurissent sur les façades, et des banderoles « nous voulons un quartier digne ». Sur un coin de trottoir, à l'abri des passants, une mouette déplaît un pigeon mort.

Elle est arrivée à Barcelone la veille. A la télévision, on racontait l'histoire d'une sexagénaire qui s'était jetée par la fenêtre de son appartement quand ils étaient venus l'expulser.

Gaëlle l'appelle de Paris. Elle est excédée.

— Quoi, tu ne peux pas venir tout de suite ?

— Je suis pas à Paris, meuf.

— Mais pourquoi tu m'as pas prévenue ? J'en fais quoi, moi, maintenant ?

— Tu le divertis. Je rentre dans trois jours.

— Reviens ce soir.

— Impossible.

— Tu te fous de moi, là ? J'ai fait ce que j'avais dit que je ferais. Si demain, Vernon se barre – tu me donneras quand même ce que tu m'as promis, on est d'accord ?

— Qu'est-ce que je t'ai promis ?

— Deux cents euros.

— On n'avait pas parlé d'argent, meuf.

— Alzheimer te ronge. Tu m'as proposé le double, mais je t'ai fait un prix d'amie.

C'est de bonne guerre. La Hyène proteste, pour la forme, la remercie, promet de revenir rapidement. Après avoir raccroché, elle garde son téléphone à la main. Elle est sur le point d'appeler Dopalet. Elle devrait lui annoncer qu'elle est remontée jusqu'au mec qui l'intéresse. Il dirait « déjà ? », il la congratulerait, il serait soulagé. Il lui demanderait de rentrer au plus vite.

Elle remet son téléphone dans la poche revolver de son jean. Elle n'avait pas quitté Paris depuis longtemps. Elle n'avait pas réalisé à quel point ça lui manquait, d'autres décors. Elle n'a pas envie d'être un bon élément. Dopalet prend cette histoire très au sérieux, il vient tous les jours aux nouvelles. La Hyène lui en donne peu.

Elle n'a trouvé sur Internet aucune mention de collaboration entre eux. Dopalet est d'un naturel hargneux, mais d'habitude, en cherchant un peu, on peut établir un lien entre lui et l'objet de son acharnement. Là, non.

Quand elle a su qu'elle devait retrouver quelqu'un qui avait fréquenté Alex Bleach dans sa jeunesse, elle avait tout de suite pensé à Sélim.

Ils ont été voisins de palier pendant quatre ans, quartier des Lilas ; quand ils étaient plus jeunes. Ce que Sélim n'avait jamais su, c'est que si la Hyène était souvent chez lui, c'était que sa copine lui plaisait bien, et qu'elle aimait la cocaïne, et que la Hyène en avait toujours sur elle, à l'époque, et elle offrait volontiers la ligne de l'apéro à la petite, avant que son mari ne rentre. Ce n'était pas très honnête, la gamine n'avait pas vingt ans. On n'avait pas envie de l'emmerder avec des leçons d'hygiène, on avait envie de lui faire plaisir. Elle était très jeune. Pas tant une question d'âge – Sélim et la Hyène avaient à peine sept ans de plus qu'elle – qu'une question d'inexpérience. Elle débarquait de sa cambrousse et ne connaissait rien de la vie. Elle était brusque, mais si légère qu'elle ressemblait à un moineau enfermé dans une cuisine. Tout son charme, c'était cette énergie. On peut difficilement imaginer un garçon plus cool que l'était Sélim, mais c'était quand même un garçon : il n'était pas très fin. Il avait épousé cette gosse de qui il était éperdument amoureux et il ne voyait pas pourquoi elle s'ennuierait dans la vie qu'il lui construisait. Il aimait Roland Barthes, les films russes et les albums de Barbara. Elle avait vingt ans, elle avait envie de sortir et de danser. Il avait pensé qu'en lui faisant un enfant, tout irait bien. Elle avait flippé. Et un jour elle était partie, elle s'était entichée du caïd des barres d'immeubles d'à côté. Il n'y avait que Sélim pour trouver ça inexplicable – mais on avait envie de lui dire, quand même, t'as vu comme elle s'emmerde dans sa cuisine. Sélim s'était occupé de la petite Aïcha avec un soin décuplé par la démission maternelle. C'est quand il s'était retrouvé seul avec elle que lui et la Hyène étaient devenus plus proches – quand il avait besoin de faire une course il aimait monter le couffin dans l'appartement de la voisine. Il se sentait à l'aise dans cet univers composé exclusivement de filles, et il était, à l'époque, suffisamment drôle et exubérant pour se faire accepter, en retour.

Quelques mois après le départ de sa copine, chez son loueur vidéo, Sélim était tombé sur la jaquette d'un film de boules. La Hyène n'a

jamais osé lui demander ce qu'il fabriquait dans ce rayon. La petite Faïza était devenue Vodka Satana. La Hyène n'avait plus jamais revu Vodka Satana, jusqu'à cette histoire avec Bleach, elle était alors en photo partout.

Après le rendez-vous avec Dopalet, elle avait immédiatement appelé Sélim. Il ne débordait pas d'enthousiasme à l'idée de prendre un café avec elle. Il l'avait cependant invitée à passer chez lui, il était froid.

Il a changé. L'enthousiasme qui caractérisait son tempérament s'est retiré, son exubérance s'est convertie en amertume. Il ne cherche pas à donner le change, au contraire. Il est déterminé à faire savoir qu'il ne va pas bien, avec une emphase équivalente à celle qui le portait, jeune homme, à séduire tous ceux qui croisaient son chemin. Car Sélim a été ce garçon brillant, qu'on ne pouvait emmener nulle part sans qu'il monopolise l'attention, organise les conversations et imprime à la soirée une frénésie particulière. Il avait été beau, élégant, élancé. Il était devenu un bonhomme chauve, ventru, portant des sapes aux couleurs ingrates. Le genre de mec à qui on évite de parler, sa colère a tourné au rance.

La Hyène s'était assise dans son salon, tout Ikea et dont on avait l'impression qu'il était délibérément privé de charme. Elle guettait un signal qui dirait on a beaucoup de bons souvenirs en commun, je suis quand même heureux de te voir, puis elle s'était rétractée – estimant à trente minutes le temps poli pour s'esquiver. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle était venue chercher, chez lui, qui puisse l'aider à décider de prendre la mission de Dopalet ou de laisser tomber, mais elle était certaine, une fois assise en face de lui, qu'elle avait eu tort de venir.

Sélim est devenu prof à Paris 8, elle aurait cru qu'il en tirerait une certaine satisfaction – prof d'université, ça s'annonce dans les dîners sans rougir. Enfin, c'est ce qu'elle pensait. Selon Sélim, aujourd'hui, tout le monde méprise les universitaires. Les intellectuels. Les gens comme lui.

Lui qu'elle avait connu si curieux de son prochain ne lui posait aucune question sur ce qu'elle était devenue, ni pourquoi elle était venue le voir. Elle avait essayé :

— J'ai pensé à toi quand Alex Bleach est mort... On en a jamais parlé à l'époque, ça a dû être terrible de la voir avec lui...

— De toutes les décisions qu'elle a prises, ça n'a pas été celle que j'ai eu le plus de mal à encaisser.

— Ça te dérange que je parle de ça ?

— Non. J'y ai beaucoup repensé quand il est mort. Elle était amoureuse. Quand c'est arrivé j'étais humilié, évidemment, mais soulagé... j'avais pensé qu'il pourrait peut-être l'aider à se reconstruire. Je crois qu'il était amoureux, lui aussi.

— Mais pas la personne la plus en mesure d'aider qui que ce soit à se reconstruire... Quel gâchis, ce type.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais à la chanson française.

— Je l'aimais bien.

— Si c'est pour me parler de Faïza et lui que tu as voulu me voir, tu t'es déplacée pour rien. Tu ferais mieux d'aller voir ses copines de l'époque, les Pamela Kant ou les Debbie d'Acier – moi je ne te servirai à rien.

— Pamela Kant... j'avais oublié son nom, tiens... elles étaient devenues copines ?

Sélim s'était penché en avant, l'avait fixée droit dans les yeux et avait marqué une pause. Il lui faisait un plan acteur de vieux film noir.

— Je t'ai demandé si c'était pour parler de ça que tu étais venue me voir.

— Pas du tout. Je ne pensais pas que ça te déplairait autant que je prenne de tes nouvelles... je ne savais pas qu'on était fâchés. Mais j'avais une question à te poser – comme tu connais bien le milieu du cinéma... je cherche un scénariste français dont le prénom serait Xavier...

Il avait haussé un sourcil, franchement surpris de l'incongruité de la question, mais n'avait pas eu le temps de répondre. Aïcha était arrivée dans le salon, l'air maussade, elle n'avait pas dit bonjour et avait demandé « tu crois qu'on pourrait se commander des pizzas ce soir ? » La génétique ne l'avait pas gâtée. Elle avait la robustesse de son père, et un nez fabuleux, qu'elle ne tenait ni de son père ni de sa mère mais qui

devait traîner dans la famille, qui donnait certes à son expression un certain caractère, mais le privait de toute possibilité d'harmonie. Aïcha portait le voile, on ne peut pas dire que ça ajoutait à son charme – on ne voyait que son nez.

Sélim avait dit non pour la pizza, pas de farine blanche le soir – ça avait l'air d'être un principe bien ancré dans la maison car la jeune fille n'avait même pas protesté, elle avait gonflé les joues pour montrer qu'elle désapprouvait, mais sans insister. Sélim lui avait présenté la Hyène :

— Tu ne reconnais pas cette dame mais elle habitait au-dessus de chez nous quand tu étais petite. Elle t'a souvent gardée.

Et la Hyène avait acquiescé, et l'avait regardée avec ces yeux d'adultes qui vous ont talqué les fesses quand vous étiez une bambine, elle s'était retenue de dire « je t'ai connue haute comme ça » ou « comme le temps passe comme tu as grandi », mais son expression disait quand même tout cela, parce que ça reste une énigme, pour les adultes, que des machins qui se traînaient à quatre pattes en suçant des tétines puissent se transformer en si peu de temps en semi-monstres qui chaussent du 42. Aïcha avait traîné sa mauvaise humeur quelques minutes dans le salon, avant de retourner s'enfermer dans sa chambre, « j'ai du boulot ».

- Elle fait des études ?
- Droit fiscal.
- Elle travaille bien ?
- De ce côté-là, rien à dire.
- T'as de la chance. Beaucoup de gamins ne savent pas quoi faire de leur peau.
- Le problème, c'est le Prophète.
- Pardon ?
- Elle me serine avec le Prophète à longueur de journée. Ça me rend fou.
- Il faut vivre avec son temps.

— On voit que ce n'est pas ta fille.

— Si, j'imagine... j'imagine que j'ai une fille et qu'elle devienne hétérote. Ce serait un cauchemar atroce, je ne sais pas comment je le vivrais.

Il avait souri, pour la première fois, de quelque chose qu'elle disait. Elle l'avait écouté se plaindre un moment de combien il est difficile, pour un parent, d'élever sa fille seul. Puis elle avait pris congé.

Sélim l'avait rappelée dès le lendemain.

— On a été interrompus, hier. Ton scénariste, tu as regardé si c'était Xavier Fardin ?

— Connais pas.

— Souviens-toi de ce film, au début des années 90, *Ma seule étoile est morte* – ça a mal vieilli mais quand c'est sorti tout le monde s'était excité sur cette daube.

Le téléphone coincé contre l'épaule, elle avait entré sur Google Xavier Fardin et Alex Bleach – ça marchait, ils se connaissaient. La Hyène avait sifflé admirativement :

— Bon tuyau.

— Tu demandes à papa quand tu sais pas. Dis-moi : tu connais la psychologie des jeunes filles ?

— Mec, c'est ma spécialité.

— Arrête tes conneries. Je parle de ma fille, là. On peut se voir ?

— Encore ? Hier tu voulais pas prendre un café avec moi et maintenant tu veux qu'on se marie ou quoi ?

En fait il voulait juste qu'elle accompagne sa fille pendant huit jours à Barcelone. « Pour évaluation. » La Hyène avait du mal à croire qu'il lui demandait un truc aussi improbable. Mais il était sérieux. Il tétait sa cigarette électronique comme un vieux bébé contrarié, et n'en démordait pas.

— Ta fille ? Tu veux que je te l'évalue sur quelle échelle ?

— Terrorisme. Lutte armée.

— Elle fait des recherches sur les billets d'avion pour l'Iran ?

— Non. Je ne sais pas ce qu'elle fait. Je n'ai pas envie de l'espionner. Et je ne saurais pas comment je m'y prendrais, si j'en avais envie. Voilà. Mais j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. J'ai peur qu'elle ait une double vie...

On pouvait difficilement en vouloir à Sélim de nourrir des pensées paranoïaques. L'époque s'y prête. D'autant que si un type épouse une petite rebue super mignonne, timide et rigolote et qu'elle le quitte du jour au lendemain pour prendre un pseudonyme russo-sataniste et inonder le monde de doubles pénétrations glorieuses... ce type a le droit, plus tard, de soupçonner la gent féminine d'être capable de tout. La Hyène avait gardé ce raisonnement pour elle-même et tenté de le calmer :

— Je l'ai vue cinq minutes mais franchement elle respire pas le complot martyr... tu flippes parce qu'elle porte le voile, c'est ça ?

— Non. Elle est obsédée par la religion.

— C'est mieux que si elle s'était mise au crack.

— Je ne sais pas. Justement. Je me demande jusqu'où ça va. On ne se parle pas.

— Ok. Tu sais que ça passera ? Elle est jeune, c'est une phase... Comment veux-tu que je la suive à Barcelone ? Je ne vais quand même pas faire une filature...

— Pas du tout, tu pars avec elle. C'est Aïcha qui a eu l'idée. Je ne voulais pas la laisser partir seule. Hier soir après ton départ elle a proposé que tu la baby-sittes. Elle a dit « comme ça tu seras rassuré ». Et c'est vrai... comme tu as fait pas mal de boulot bizarres... et qu'après tout tu connais bien les femmes, à ta façon... tu pourrais me dire, en passant quelques jours avec elle, ce que tu penses de son attitude... il s'agit simplement de l'observer attentivement.

— Comment elle a pu avoir une idée pareille ?

— Elle manque de référent féminin autour d'elle.

— Je suis un référent féminin un peu particulier, je suis gouine. Elle le sait, ça ?

— Je ne vais pas lui raconter ta vie dans le détail, non plus...

— Sauf ton respect, Sélim, ce que tu me proposes, là, c'est juste débile.

— Je t'ai rendu service avec Fardin, non ? Rends-moi service, s'il te plaît.

La Hyène serait incapable de dire comment ça s'était décidé dans le détail, mais en moins d'une heure, c'était plié : elle accompagnerait la petite à Barcelone. Souvent, les décisions les plus extravagantes se présentent sous le jour d'une tranquille rationalité.

Il faut dire que oui, il lui avait rendu service avec le scénariste. Xavier Fardin. Elle avait trouvé son numéro de téléphone en deux coups de fil – et il lui avait donné rendez-vous en face de chez lui le jour même. L'hétéro beauf type, content de lui et de ses petites opinions, alignant les clichés ancestraux en étant convaincu d'inventer l'eau tiède, content de lui sans qu'on sache pourquoi – elle avait senti son regard bovin et concupiscent la déshabiller sans complexe. Il était tout émoustillé qu'on s'occupe de son cas. Elle avait dit qu'elle travaillait pour un producteur, et il lui avait déroulé son curriculum vitæ aussi sec, il tenait à ce qu'elle imprime qu'il aimerait travailler sur un film sur Alex Bleach. Par contre, il ne pouvait pas lui dire où trouver ce Vernon Subutex qui détenait les rushes – elle était sur Facebook mais il semblait qu'il se cachait, il avait des problèmes avec une ex particulièrement virulente. C'était un gars sympa qui avait tenu pendant des années un magasin de disques rock dans Paris.

En rentrant chez elle, la Hyène avait appelé Gaëlle – oui elle connaissait Subutex, le mec de Revolver, un bon gars d'ailleurs, oui elle pouvait chercher à entrer en contact avec lui, sans problème.

Ce n'était plus une affaire qui roulait, c'est une affaire qui décollait comme un ballon d'hélium. La Hyène n'avait rien dit à Dopalet, au téléphone elle le faisait lanterner – « c'est très compliqué, vous savez, mais j'ai déjà plusieurs pistes, je vous tiens au courant ». Si on explique au client que c'est sans effort, on ne peut plus lui expliquer, ensuite, que ça va lui coûter très cher. Et puis c'était agréable de sentir qu'il se

liquéfiait – ces petits despotes dirigeants, c'est toujours bon de sentir qu'ils souffrent, de temps en temps.

La Hyène traverse la place de l'Université, remonte Aribau, en direction de l'appartement. Barcelone reste cette pute aimable, souriante au moment du pourboire, on dirait que rien ne peut annuler sa beauté, ni les touristes ni les enseignes de vêtements, ni les blocs d'architecture moderne. Les bennes à ordures sont alignées sur le trottoir, des hommes les ouvrent à intervalles réguliers, jettent un œil sous le couvercle. Ils ne se ressemblent pas. Un altermondialiste trouve un jean à sa taille, un gars de l'Est qui pousse un caddie récupère un rouleau de fil électrique, un homme âgé ne voit rien qui lui plaise, un Africain en extirpe un panier en osier, qu'il remplit de livres et de journaux.

Elle avait retrouvé la petite Aïcha, au café de la gare d'Austerlitz, peu fréquenté à 21 heures, pour prendre le train de nuit. La Hyène ne prend pas l'avion. Aïcha était inquiète d'arriver fatiguée.

— Ça me fait partir un jour plus tôt et arriver crevée. J'assiste à un séminaire, là-bas, je ne vais pas me reposer.

— Tu sais que tous les islamistes prennent ce train ? Il est connu pour ça.

La gamine avait regardé ailleurs, atterrée par le tour que prenait la conversation. Mais c'était vrai, ce train était toujours rempli de barbus aux fronts marqués par des prières brutales.

Les valises d'Aïcha étaient si lourdes qu'on pouvait légitimement se demander si elle ne transportait pas des armes. Mais c'était des dossiers et des livres. Elle avait dû se dire tiens je vais passer huit jours à Barcelone pourquoi ne pas emmener la totalité de ma bibliothèque.

Elle ne ressemble pas à son père. Elle a son côté studieux – il avait été un étudiant appliqué et doué, la combinaison des deux produisant souvent les élèves heureux. C'était après les études que les choses s'étaient compliquées pour lui. Il comprenait bien les règles de l'université, alors que le chaos de la vie active l'avait laissé perplexe, puis démotivé. Aïcha n'a pas hérité de son caractère fantasque. C'est une gamine décidée, avec le regard droit et les sourcils vite froncés, elle paraît toujours plus ou

moins furieuse. Pas hystérique, je vais péter la gueule à quelqu'un, mais tellement concentrée que ça passe pour de la dureté.

Elle est obstinément polie, réservée jusqu'à la froideur, et dès la seconde où elle l'a vue, la Hyène l'avait eue à la bonne. Au sens classique du terme, la gamine n'est pas belle. Trop épaisse, trop renfrognée. C'est exactement ce qui fait son charme. Une impression d'intelligence, mêlée à de la force, sans aucune amabilité féminine. Aïcha malgré son voile ne fait pas très moderne, elle a le visage et l'expression d'une fille d'il y a longtemps. Elle a une tête de meuf des années 70. C'est peut-être dû au nez. Auquel on s'habitue, en fait.

Elles ne s'étaient guère parlé, avant de monter dans le train. Le quai de la gare était désert, à cette heure, les passagers ressemblaient à des fantômes. La Hyène avait voyagé dans ce train des dizaines de fois, elle aimait cette atmosphère anachronique. Les wagons sortaient d'un autre siècle, et n'avaient pas changé. Elle était contente de le prendre une dernière fois. Le train de nuit devait bientôt disparaître. Trop coûteux.

— Tu le prends comment que ton père soit inquiet au point d'envoyer quelqu'un avec toi en Espagne, alors que t'as presque vingt ans ?

— C'est triste, non ?

— Et tu lui en veux ?

— Non. C'est mon père. Je l'aime comme je n'aimerai jamais aucun homme.

Ça sortait droit, ça a l'air très clair dans sa tête. La Hyène comprenait mieux ce qui pouvait inquiéter son père, elle avait rarement vu quelqu'un d'aussi déterminé. Une tristesse intense teintait ses paroles – Aïcha paraissait déjà résolue à ce que l'amour dont elle parle soit du genre où on rigole peu.

— Mais ça te donne pas envie de te rebeller, qu'il te fasse surveiller comme ça ?

Aïcha semblait surprise, pour la première fois, et elle avait souri en regardant ailleurs.

— Non, je n'ai pas envie de me rebeller.

Et à sa façon de détourner la tête, tout était dit : la rébellion contre l'autorité, ça se faisait peut-être encore quand toi t'étais jeune, il y a longtemps. On voit où ça vous a menés. Ma génération, on préfère s'y prendre autrement.

Elles s'étaient assises, côté à côté, dans le minuscule compartiment à deux. Puis la contrôleur leur avait demandé d'attendre dans le couloir, le temps qu'elle déplie les sièges en couchettes. L'espace était réduit, il fallait ranger les bagages et les sacs de façon très méthodique. Aïcha avait sorti un dossier de notes de cours, son TD de fisca des affaires – elle disait ça comme on parle d'un cours d'anglais, quelque chose de courant. Et elle s'était plongée dedans. La Hyène avait passé en revue tous les gros titres sur son portable, avant d'engager la conversation.

— C'est quoi tes études ?

— Je suis en deuxième année de droit fiscal.

— C'est quelque chose que tu voulais faire ?

— Personne ne m'a obligée.

La Hyène avait profité du silence pour se demander ce qu'elle foutait là. Tout en se sentant heureuse d'être dans ce train – ça faisait si longtemps qu'elle n'avait pas voyagé.

— Et vous avez connu mon père quand il était avec ma mère, alors ?

— J'habitais juste au-dessus de chez vous.

— Vous connaissiez ma mère ?

— On était voisines, oui. Je prenais le café chez elle, elle venait me demander de l'huile...

— Avant que vous veniez, la semaine dernière, je ne savais pas que ma mère était une pute.

— Je te demande pardon ?

— Personne ne m'avait jamais dit qu'elle avait fait du porno. Je vous ai entendue dire le nom de Pamela Kant quand vous parliez à mon père.

J'ai regardé qui elle était. C'était glauque. J'ai écrit à Pamela Kant, pour lui demander si elle connaissait ma mère, elle m'a répondu n'importe quoi. J'ai regardé plus de photos d'elle. J'ai mis du temps avant de reconnaître ma mère.

— T'as rien dit à ton père ?

— C'est trop gênant.

— Tu attendais d'en parler avec moi ?

— Oui. C'est à cause de vous que je le sais, alors je me suis dit que vous alliez me dire ce que je voulais savoir.

Zblam. Zblam. C'est le bruit merdique de la réalité qui secoue sa porte. Zblam. Mais pas la réalité de tous les jours, pas celle d'hier. Zblam. Pas la familière. Ni même un truc atroce une nouvelle impossible un séisme un événement qui exigerait une réaction des décisions rapides. Zblam. Zblam. C'est plutôt la folie, c'est léger comme une ombre mais sous un soleil plombé. C'est le passé révolu, quelque chose qu'on ne pourra plus changer fiché plein milieu d'elle à partir de maintenant plus rien ne sera jamais comme avant.

Aïcha est une chambre dans laquelle on aurait vidé tout le contenu des placards sur le sol – saccagée. Rien n'arrête le passé. Il est tête. Sa mère était une pute. Tout le monde le savait. On ne lui a rien dit. Fille de pute. Une meuf publique. Comme une pissotière, mais en pute. Et son père, le mec d'une pute. Son père outragé parce qu'elle a appris. Merde, papa. Merde, merde, merde. Pourquoi tu ne l'as pas tuée.

Elle aime son père. C'est douloureux d'aimer à ce point. Des rasoirs sous les veines. Elle l'aime à en perdre son sang. Elle sait que c'est injuste, ce qui les sépare depuis deux ans. Quand elle a rencontré l'islam,

c'était une autre façon de déclarer qu'elle aimait son père plus que tout. On ne lui avait pas enseigné la religion, chez elle. Sa grand-mère était partie trop tôt. Au lycée qu'elle fréquentait, il n'y avait personne avec qui en parler. Un jour elle avait eu l'opportunité d'écouter l'imam et tout ce qu'il disait lui était familier. Les choses, enfin, pouvaient entrer en ordre. Il s'agissait de penser la vie autrement qu'en la sacrifiant tout entière sur l'autel de la consommation. Ce que son père lui avait enseigné, elle le retrouvait, magnifié, dans chaque parcelle de l'islam. Tout ce qu'il méprisait, ce contre quoi il se battait, l'enseignement du Coran disait que c'était incorrect. Tout ce qu'il respectait, la conscience de l'autre, l'effort vers le bien, qu'on doit placer au-dessus de tout, la charité, le respect de soi, l'enseignement du Coran disait que c'était juste.

La première fois qu'elle s'était levée de table, un soir de juin, « je vais faire la prière », son père avait blêmi, il avait dit « je te demande pardon ? » Aïcha ne s'attendait pas à ce qu'il se braque. Elle pensait qu'ils discuteraient, qu'il accueillerait sa foi, et qu'il serait fier d'elle, parce qu'il aurait compris que c'était un choix juste et exigeant. Il ne l'avait pas laissée parler. Il serrait les dents et lui avait tourné le dos, s'appuyant à l'évier il avait fait un signe de la tête en direction de sa chambre, « Va-t'en, je ne veux plus te voir. »

C'était injuste. Elle ne lui en veut pas. Elle regrette que ça le fasse souffrir. Elle est patiente. Elle sait qu'un jour il comprendra qu'être pieuse est sa façon d'être digne de lui.

A la mort de la grand-mère, ils avaient entassé ses affaires dans de grands cartons, dans lesquels Aïcha avait retrouvé des photos qu'elle ne connaissait pas. Son père est un très jeune homme, il rit à gorge déployée sur plusieurs d'entre elles. Il renverse la tête en arrière, ses yeux se plissent, il rit de tout son corps. Elle ne l'a jamais vu rire comme ça. Dans les cartons, Aïcha a retrouvé son texte de maîtrise, sur le cinéma de Bergman, les éditoriaux de Claude Julien soigneusement découpés dans le *Monde diplomatique*, un projet de thèse sur Victor Serge. Les filles avec qui il pose, pendant ses études, sont toutes des Françaises ; elles portent les cheveux courts, à la Jean Seberg, elles sont minces et s'habillent en montrant leurs corps.

Qui était ce jeune homme ? Son expression est différente, son regard est confiant, volontaire. Il n'y a pas encore cette entaille, une tristesse comme une faille par laquelle s'effacerait toute trace de joie.

La France avait fait croire à son père que s'il embrassait sa culture universelle, elle lui ouvrirait grand les bras, comme à n'importe lequel de ses enfants. Belles promesses hypocrites, mais les Arabes diplômés sont restés les bougnoules de la République et on les a tenus, pudiquement, à l'entrée des grandes institutions. Rien n'est plus intolérable, pour une fille, que de voir qu'on a trompé son père – sauf, peut-être, de découvrir qu'il y a cru. On avait floué son père. On lui avait fait croire que dans la République c'est au mérite que ça se joue, qu'on récompense l'excellence, on lui avait fait croire qu'en laïcité tous les hommes étaient égaux. Pour lui claquer les portes, une par une, au visage, en lui interdisant de se plaindre. Pas de communautarisme, ici. Mais le moment vient toujours où il faut écrire son prénom – ce contre-sésame, par lequel les appartements n'étaient plus à louer, les places n'étaient plus ouvertes à candidature, l'agenda du dentiste trop chargé pour prendre un rendez-vous. Ils disaient intégrez-vous et à ceux qui cherchaient à le faire ils disaient mais vous voyez bien que vous n'êtes pas des nôtres.

Elle regardait les mains de son père sur les photos, ces mains d'intellectuel, impeccables et soignées, qui jouaient avec un fume-cigarette, ces mains sur les photos dessinaient des idées dans l'air. La foi, seule, est en mesure d'endiguer la rage qui dévore les entrailles de la fille. Elle refuse d'être un bloc de haine, un animal blessé et menaçant. Tout comme elle refuse de vendre son corps aux marchés. Elle refuse de renoncer à son humanité. Et la foi, seule, l'adoucit, la structure et lui permet la dignité.

Avec son père, les relations sont devenues conflictuelles, sans qu'Aïcha puisse rien empêcher. Il dit « tu fais ça pour me faire chier » en parlant de sa foi. Il refuse tout dialogue. Pourtant, il l'a adorée.

Elle n'était pas furieuse qu'il refuse de la laisser partir seule à Barcelone, même pour ses études. Elle sait qu'il s'en fait. Elle aimerait

que quelqu'un le rassure. L'islam qu'elle pratique est sans rapport avec celui dont les journaux raffolent quand il s'agit de vendre leurs salades.

Quand elle a entendu la vieille lesbienne parler de Pamela Kant et de sa mère, elle ne savait pas de qui il s'agissait, elle a retenu le nom parce qu'il était amusant. Puis elle est allée sur Google. Elle était outrée quand elle a contacté Pamela Kant sur Facebook, mais elle a jugé préférable de penser à autre chose. Ça la travaillait, elle a surmonté son dégoût pour étudier de plus près le cas Kant, cette femme avec qui sa mère aimait aller danser. Vodka Satana. Elle n'a pas fait le lien immédiatement. Elle ne l'aurait pas fait sans le tatouage, l'œil d'Isis sur l'omoplate.

Elle aurait dû se méfier de la curiosité. Elle pouvait se passer de la vérité sur ce qu'elle n'a pas commis. Les actes blâmables qui ne sont pas les siens, elle n'en répond pas. Allah est parfaitement connaisseur de ce que nous faisons. Merde. Elle aurait préféré se coudre les yeux plutôt que voir ce qu'elle a vu.

Elle sait que ça a été difficile, la France, pour les femmes de la génération d'avant la sienne. On les a explosées en vol. On leur a dit vous êtes très belles et on les a poussées à s'offrir à la convoitise. Détourne-toi d'Allah et piétine tout ton héritage. Elles n'ont pas tout de suite compris où ça les mènerait. Les machines à laver, les boulots bien payés, les tenues indécentes et la promesse d'une vie facile. Certaines de ses amies ont des mères qui se teignent en blondes, montrent leurs fesses et traînent dans les bars. Aïcha était plus pragmatique quand il ne s'agissait pas de sa propre mère. Elle a touché le gros lot. Pourquoi ça tombe sur elle ?

Aïcha ne fait même pas la bise aux garçons. Son comportement est toujours décent. Elle évite la promiscuité, parce qu'elle sait que si on s'expose, ça peut toujours déborder.

Elle était reconnaissante de ce que la Hyène ne cherche pas à esquiver. Aïcha lui a dit qu'elle savait. L'autre s'est tue, un court moment, puis elle a rallumé la veilleuse :

— T'es chiante, gosse. Tu crois pas que t'aurais mieux fait de voir ça avec ton père ?

— Je n'aurais jamais osé en parler à mon père.

Elle n'osera en parler à personne. Ni à ses amies, ni à l'imam. Ça ne la touche pas, ça ne la souille pas – elle se tient à distance et c'est tout.

Qu'est-ce qui l'écoëure le plus ? Elle-même. Sa mère. Les ordures qu'elle a côtoyées. Une culture qui pousse les femmes à faire ça. Non seulement les y autorise mais encore les y encourage. Ce sont les mêmes poufiasses qui tordent la bouche devant son voile. Qu'est-ce qui l'écoëure le plus ? Pourquoi sa mère n'est pas venue se réfugier auprès de son père, quand elle s'est sentie en danger ? Est-ce que sa propre famille lui répugnait à ce point ? Son père l'aurait sauvée. Pourquoi n'a-t-elle pas su se protéger ? Qui parle en Aïcha ? Qui raisonne ? Ses pensées sont rapides, contradictoires et sans conclusion.

La Hyène est complètement cintrée. Ça aide, finalement, à oser lui poser des questions cash.

- Ta mère était une meuf géniale.
- Les meufs géniales font d'autres boulot, non ?
- Il faut remettre tout ça dans le contexte...
- Je la tuerais. Si elle était encore vivante, je l'aurais tuée. Pour venger mon père, pour moi, et pour elle.
- Tu parles. Tu lui ferais des câlins et tu l'adorerais. Tout le monde adorait ta mère.

Aïcha l'a méprisée de tant de légèreté et de cynisme. Entièrement dévouée à la gloire païenne, au culte monothéiste de l'argent souverain, la fille ne se rendait pas compte de ce qu'elle disait elle blasphémait comme on respire. Mais Aïcha ressentait, aussi, un certain plaisir à ce que quelqu'un répète sans en démordre d'un iota – ta mère était adorable. Personne ne lui avait jamais dit ça. C'est intolérable, en même temps qu'agréable.

Elles en ont parlé une grande partie de la nuit, Aïcha était allongée dans l'espace du haut. La Hyène, dans l'habitacle du dessous, mettait de grands coups de pied dans son matelas quand elle disait quelque chose

qui lui déplaisait. La vieille lesbienne est azimutée, mais marrante. Elle est rétive à toute préoccupation morale, avec cette gaieté qui caractérise certains mécréants, qui se prennent pour des hédonistes et pensent qu'on peut jouir hors les lois sans en payer les conséquences. Mais si Aïcha, tout le long de la discussion, a refusé d'entendre parler de sa mère comme d'une femme qu'on pouvait respecter, il n'en demeure pas moins qu'elle a aimé qu'on lui tienne tête.

Elles sont arrivées fracassées dans la gare de France, le soleil était un écran éblouissant. Elles n'ont plus abordé le sujet.

C'est un jour de grande grève en Espagne. Le matin, il n'y a ni radio ni télé, elles sont sorties sur le balcon et il y a moins de voitures qu'un dimanche. La plupart des magasins sont fermés, les tabacs les bars les restaurants. Seule l'Orxateria est ouverte, mais le rideau de fer reste à moitié baissé. Aïcha ne va pas en cours, l'université n'ouvre pas. Les étudiants catalans l'ont prévenue de faire ses courses la veille, que tout serait fermé. Les commerçants qui préféreraient travailler y renoncent, ils ont peur des représailles. On raconte qu'au moment de la dissolution des autres manifestations, la ville était en feu – les scooters les poubelles les voitures, tout ce qui peut s'enflammer s'était embrasé.

Il y a dans la rue une atmosphère lourde, que le ciel plombé accentue. Aïcha a envie de sortir marcher. La Hyène pensait qu'elles iraient au cinéma mais le cinéma aussi est fermé. Vers dix heures du matin, la police s'installe aux carrefours, des fourgons noirs blindés remontent la rue. La Hyène lui demande si elle ne veut pas en profiter pour faire ses devoirs. « Je ne suis pas sûre que ce soit bien que tu sortes, aujourd'hui, ton père compte sur moi pour veiller sur toi. » Elle est assise sur le sofa avec son ordinateur sur les genoux, elle écrit des commentaires sur des sites de restaurants parisiens, et le reste du temps suit les événements du jour en regardant les informations dans *La Vanguardia*.

Première explosion, au loin. La police tire des balles en caoutchouc. Un bus remonte la rue, il est entouré par les grévistes à l'arrêt sous leurs fenêtres. En moins de trente secondes le pare-brise est recouvert

d'autocollants. Les passagers descendant, des mécontents des blasés des solidaires des amusés et des indécis. La police arrive, ordonne à la conductrice de repartir, à vide, sans aucune visibilité.

Un hélicoptère stationne à l'ouest, au-dessus de ce qui doit être les Ramblas – à vue d'œil. Le bruit de son hélice remplit la ville, vidée de sa circulation. Les passants continuent leur vie, en bas, un vieil homme chauve en pantoufles et jogging fume sa pipe en parlant seul, un couple promène un bébé en landau. Des sirènes de police, à l'américaine, filent régulièrement, des voitures jaunes de médecins remontent la rue. Une aveugle tire une valise à roulettes, d'une main, et avance avec sa canne blanche, de l'autre. Des étrangers cherchent des taxis, leur valise à roulettes à la main.

Aïcha dit qu'elle a besoin de trouver une pharmacie ouverte, il lui faut du jus d'artichaut. La Hyène relève la tête de son écran d'ordinateur. « Du jus d'artichaut ? Mais t'as pas déjà acheté du radis noir en gélules, quand on est arrivées ? » Si, mais elle sent que sa vésicule biliaire ne supporte pas la nourriture, trop riche en huile, qu'elle absorbe depuis plusieurs jours. La Hyène soupire. « J'ai jamais vu quelqu'un d'aussi jeune à ce point passionné par sa digestion. Toi, quand t'auras quarante ans, on se demande où t'en seras. »

Elle se frotte le visage à deux mains, comme pour s'essuyer. « Tu veux vraiment sortir, c'est ça ? Mais tu sais qu'il n'y a personne, en ville. La manif c'est à dix-huit heures, là tout le monde dort. » « Juste le temps de trouver une pharmacie. » « Je t'accompagne. »

Elles ne se parlent pas, en marchant. C'est sans hostilité. Ça leur convient à toutes les deux.

Elles dépassent le Starbucks, un coup d'épaule déstabilise Aïcha. Avant même de réaliser qu'un homme a pris son sac elle le voit cogner contre le mur et elle entend un craquement sec, la Hyène lui a pété le genou d'un coup de talon. Un autre homme se précipite sur la Hyène, et Aïcha le retourne par l'épaule et lui décoche un direct dans la mâchoire. Il tangue. La Hyène se baisse pour relever le voleur, dans l'espagnol qu'elle parle, avec un sale accent mais rapide, elle éructe « excuse-moi, tu m'as fait peur, tu peux marcher ? » Elle tape sur son épaule et regarde

autour d'elle d'un air inquiet. Il grogne, furieux, la Hyène se tourne vers le pote, encore chancelant. « Emmène-le vite y a des flics partout les gens commencent à nous regarder. T'attends quoi, tu veux aller à l'hôpital ? » Celui qui est venu à la rescoussse dévisage Aïcha et crache au sol, un badaud leur demande en français « vous avez un problème ? » et la Hyène lui sourit, mais sa mâchoire est si crispée que sa grimace fait peur à voir, « non rien on s'est rentrés dedans. » « Ils ne vous ont rien volé ? » « Non, c'était un accident, tout va bien... » Elle se tourne vers l'homme encore à terre, que son ami cherche à remettre sur pied assez brutalement.

La Hyène et Aïcha s'éloignent sans chercher à connaître la fin de l'histoire. Aïcha sait qu'elle devrait avoir honte de ce qui vient de se passer. Mais il y a une excitation, qui cadre avec la journée, l'hélicoptère et les bruits d'explosion. Elle siffle : « Comment t'es rapide pour ton âge, j'ai pas eu le temps de comprendre qu'il arrachait mon sac tu lui avais déjà mis une beigne. » La Hyène s'arrête. « Pour mon âge ? Tu veux t'en prendre une, Mike Tyson ? » Elle hausse les sourcils et claque des doigts pour signifier qu'elles se remettent en route. « Speede, y a des keufs partout. » « T'as peur qu'on te demande tes papiers ? » « Non. Pourquoi tu dis ça ? » « Pourquoi on est si pressées ? Pourquoi on est venues en train ? » « Avec la police, on ne sait jamais... si on se retrouve en garde à vue, comment j'explique ça à ton père ? Tu peux me dire où t'as appris à mettre des crochets du droit ? » « A la boxe. » « T'as fait de la boxe ? » « Quand j'étais petite. Mais après mon père a eu une copine qui trouvait que ça ne m'aidait pas, côté féminité. Il m'a conseillé d'arrêter. » « Côté féminité ? » « Oui quand j'étais petite, j'étais un peu... brutasse. A présent j'ai évolué. Mais j'ai des réflexes. J'ai vu l'espace ouvert et j'ai pas pris le temps de réfléchir – zbing. C'est la première fois que je lève la main sur quelqu'un depuis... l'école primaire, je crois. » « C'est pas péché de se battre, pour une fille ? » « Pas du tout, quand on t'agresse te défendre même pour une femme ça va. On les connaît pas. » « Si on les connaissait, ce serait différent ? » « Oui, ça dépend de si on leur doit le respect. Mais je leur dois pas le respect, eux, c'est des voleurs. Ce n'est pas de ma faute si sa mère l'a chié au monde mal foutu, avec sa constitution de faiblard, franchement, il faut qu'il fasse autre chose que

délinquant. » « Heureusement que t’as évolué et que t’es moins brute. Je voudrais pas savoir ce que ça donne, dans ta version non censurée. »

Quelque chose bouge, entre elles, à partir de ce moment-là. Elles remontent vers Gracia, croisent des gens qui brandissent des drapeaux catalans, d’autres portent des drapeaux jaunes de la manif, des briques de cortège avant la grande manifestation.

— Tu veux qu’on continue à marcher ou on remonte à la maison, je te fais à manger.

— Tu sais que tu fais super mal à manger ? Je mets des plombs à digérer ce que tu me prépares.

— Personne ne m’avait jamais dit que je cuisinais mal. Mais d’habitude, je ne cuisine pas.

— Ça doit être pour ça.

Ce soir-là, Aïcha relit ses notes de cours et la Hyène a décidé de faire bouillir des légumes sans aucune matière grasse, dont elles boiront le bouillon. Elle prétend que ça lui fera du bien aux « fonctions hépatiques ». La Hyène s’approche de la table en lui faisant signe de déguerpir, « on dîne, tu pousses tes papiers, tu recommenceras après », et comme Aïcha ne s’exécute pas, elle se recule d’un pas et lève la jambe, exhibant sa pantoufle à la semelle décollée, elle la fait parler « bonjour je suis la pantoufle dépêche-toi j’ai faim de bouillon de légumes ». Et Aïcha est prise d’un fou rire, parce que c’est tellement con que c’est assez drôle, en fait. Elles passent à table, et sont reprises d’un fou rire à la première cuillère qu’elles goûtent. C’est juste super dégueulasse.

Aïcha se sent coupable, après. Elle débarrasse en regardant l’heure, elle a hâte d’être à la prière, pour se recentrer. Elle ne dit pas un mot mais la Hyène à voix haute commente : « Arrête ton cirque, c’est pas parce qu’on a rigolé deux minutes qu’on va devenir super copines. Qu’est-ce que tu t’imagines ? De toute façon t’en fais pas, lesbienne ça n’est pas contagieux. » Et Aïcha la dévisage – sorcière, est-ce qu’elle peut lire dans les pensées ? Mais c’est compliqué de se prendre la tête parce que la

meuf est tranquille, ça se voit qu'elle n'a pas comme arrière-pensée de lui retourner le cerveau ni de la détourner du droit chemin.

Patrice a le pif défoncé de morve depuis deux jours. A l'orée des narines la peau est à vif, c'est devenu douloureux de se moucher. Il se soigne au chlorure de magnésium, un euro quatre-vingt-dix le sachet. Le goût de l'eau diluée est infect, la diarrhée est immédiate, mais au bout de vingt-quatre heures on est retapé. Il sent ses intestins frémir et trembler, ça lui plaît de se vider, en dépit de la douleur. D'autant que les gogues, chez lui, c'est l'endroit le mieux décoré – il colle aux murs des flyers de toutes sortes, enfin de toutes sortes... surtout des petites meufs dénudées, ce qui fait qu'on entre dans une grotte de nichons, ventres plats, peaux dorées et lèvres pulpeuses. C'est reposant. Il y range tous ses magazines. Il y passe une grande partie de la journée, surtout quand il est seul et qu'il peut laisser la porte ouverte, pour entendre la musique qui vient du salon.

Il sent qu'il est encore malade en se réveillant. Il a oublié que Vernon dormait sur le clic-clac, pour un peu il allait aux gogues cul nu et bijouterie à l'air. Face à la cuvette il marque une brève hésitation, quelle est la priorité – vomir ou diarrhée ? Il faut choisir. Il a souvent pensé que les toilettes d'un monde plus civilisé permettraient de s'asseoir et penché en avant de soulager le tout sans avoir besoin de changer de position. Les

gens qui conçoivent les chiottes ne boivent pas assez, ils n'ont pas en tête les situations quotidiennes importantes.

La veille, Vernon est arrivé avec une bouteille de rhum, ils ont bu sans penser au lendemain et maintenant tous ses organes se révoltent de ce qu'on leur a imposé. Lendemain de cuite sur une grippe, il est hors-service. Ça fait longtemps que son corps ne tient plus le coup. Il y a moins d'un an de ça, il s'est retrouvé aux urgences avec une pyélonéphrite, il est arrivé brûlant de fièvre, dans un délire animalier, il voyait des tortues géantes, des alligators couchés sur son ventre dont il sentait la peau visqueuse et chaude, il a vu des serpents énormes s'enrouler autour de ses jambes. Ça rappelait un trip sous champignons mexicains. Il a fallu plus d'une semaine pour que la fièvre tombe. Il était dans une chambre avec un vieux qui arrachait ses perfusions pendant la nuit en gémissant, le vieux voulait se sauver mais il oubliait son nom avant d'arriver au bout du couloir et les infirmières le ramenaient, blasées, et elles ont fini par l'attacher mais lui continuait à protester. Les médecins étaient stupéfaits que Patrice ait attendu aussi longtemps avant de s'inquiéter – vous ne vous êtes pas rendu compte que vous étiez malade plus tôt ? Il a répondu non les matins j'ai cru que j'avais une gueule de bois carabinée, j'ai repris une bière et ça passait. Un jeune médecin aux yeux très clairs, avec un accent qui devait être libanais, ou quelque chose de ce genre, lui a expliqué qu'il avait fait un delirium tremens, à cause du sevrage brut d'alcool. Il lui conseillait d'arrêter de boire. Pour quoi faire ? Aller à l'hôpital plus tard ? Mieux dormir ? L'alcool attaque son foie, le tabac attaque sa langue sa gorge et ses poumons, l'alimentation grasse attaque ses artères – il devrait réussir au moins ça dans sa vie : ne pas faire de vieux os.

Vernon ronfle, écroulé sur le flanc. Ça ne va pas être facile pour lui non plus, le retour au réel. Patrice remplit une bouteille d'eau, ça lui cogne dans les tempes comme si de violents travaux de démolition lui attaquaient le cortex du fond. Merde, quand ils étaient jeunes ils sautillaient comme des pâquerettes les lendemains de cuite.

Patrice met la radio et allume son ordinateur. C'est ce qu'il fait tous les matins. Il sait que ça le rend fou. Dans les années 80, quand il a commencé à acheter la presse et écouter la radio, c'était différent. Il y

avait des points de colère, mais il y avait aussi des journalistes qu'il aimait lire ou écouter. Il y avait des artistes qu'il était content de voir intervenir. Le rapport aux médias n'était pas exclusivement constitué de défiance et d'hostilité. Les commentaires merdiques sur la chute du Mur, la place Tienanmen ou Scorsese qui filmait le Christ se faisaient au comptoir – entre gens qui sont là, se voient, se répondent et s'embrouillent. On ne racontait pas n'importe quoi, furieux d'être anonyme, condamné à sortir la connerie la plus lapidaire possible, renvoyé au silence assourdissant de sa propre impuissance. Aujourd'hui il voudrait y mettre de l'ordre mais il n'y parvient pas. Il ouvre des journaux qu'il n'aurait jamais achetés, à l'époque. Ça lui rentre dans le cerveau, en tentacules empoisonnés, et ça ne génère aucune analyse, juste de la fureur. Une envie, d'en découdre, en bloc, une nausée morbide. Il n'a pas envie de joindre sa voix à la cohorte, il n'a pas envie d'ouvrir un blog pour déverser sa bile, il n'a pas envie d'ajouter au flot de merde sa petite crotte de débile. Mais il est incapable de s'arracher à la fenêtre, ouverte. Il a l'impression, chaque matin, de s'asseoir et regarder le monde pourrir. Et des élites dirigeantes, nul ne semble prendre conscience de ce qu'il y a urgence à faire machine arrière. Au contraire, on dirait que tout ce qui les préoccupe, c'est foncer vers le pire, le plus rapidement possible.

Il lit l'histoire du petit Adam qui a fait irruption dans une école américaine, pour tuer une vingtaine d'enfants et une dizaine d'adultes. Ça lui plairait d'avoir les couilles de faire un truc pareil. Pas dans une école – ce n'est pas de sa génération de tirer sur les tout-petits, il lui manque une couche de nihilisme. Ou d'imbécillité. Comme tous les parents, quand c'est arrivé, il a visualisé l'école de ses gosses. Ses deux gamins sont dans le même établissement. Si quelqu'un touchait un seul de leurs cheveux... un père américain, la veille à la télé, disait qu'il avait déjà pardonné. C'était à la fois touchant et révoltant.

Le jour où Patrice est devenu père n'était pas le plus beau jour de sa vie. C'était le plus flippant. Il bossait de nuit, à Rungis, en intérim, Cécile lui avait envoyé un texto, pour le prévenir qu'elle était en route vers la clinique. Elle avait trop mal pour parler. C'était tout neuf, les textos, c'était un des premiers qu'il recevait.

Le chef d'équipe était un Portugais sentimental, il marchait avec les pieds en dedans et c'était un authentique fils de pute mais il était papa, sur ce coup il avait été élégant, il l'avait laissé partir sans faire chier. Personne ne dit ce que c'est une femme qui accouche. Personne ne parle de ça, c'est quand ça arrive qu'on prend conscience de ce qu'on n'y connaît rien, et heureusement. A son arrivée, ça hurlait dans toutes les chambres. C'était la pleine lune. Les sages-femmes répétaient toutes ça d'un air entendu. Ça gueulait de chambre en chambre, et en fait les bonnes femmes disent toutes la même chose : j'y arriverai pas. Laissez tomber comptez pas sur moi sortez de ma chambre oubliez tout ce que j'ai dit on va laisser ça comme c'est j'y arriverai pas. Toutes : j'y arriverai pas. Et : aidez-moi par pitié je vais crever. Cécile, comme les autres. Il était arrivé deux heures après son texto, le temps de faire la route sur un périph déjà encombré. Pas l'ombre du crâne d'un gosse. Rien que sa femme qui ne l'entendait plus, elle était en sueur, ses pieds gonflés depuis trois jours comme deux ballons violacés posés sur la barre, elle n'avait plus la force de pousser, elle avait trop souffert. Elle s'était déjà copieusement chié dessus. Et ce n'était que le début. L'accouchement avait duré cinq heures. L'équipe médicale trouvait que ça s'était bien passé. Heureusement qu'on ne sait rien sur l'accouchement. Après, chez les femmes, c'est bien organisé : elles oublient. Mais les mecs, non. Les mecs, avant d'y retourner, ils se posent vraiment la question – est-ce bien raisonnable ? Cécile, un an après le premier, parlait déjà du prochain. Elle avait effacé de sa mémoire les cinq heures en enfer, et n'avait retenu de ce carnage qu'une seule image : quand on avaitposé l'enfant sur son ventre, et qu'elle avait, selon ses propres dires, « compris pour la première fois ce que veut dire l'Autre ».

Mais lui n'avait rien oublié. Voir souffrir quelqu'un qu'il adorait avait été l'expérience la plus terrible de toute sa vie – il avait demandé si elle était sûre de ne pas vouloir adopter, pour le deuxième. Elle ne voulait pas en entendre parler. Alors lui, il suffisait qu'il lui colle un petit pain, une chiquenaude, et six mois après elle faisait encore la gueule, mais se faire déchirer le ventre en deux, elle était partante pour remettre ça. Qu'on n'aille pas lui dire après ça que les femmes et les hommes, ça se ressemble. Ça fait un craquement, le bassin, quand il s'ouvre pour laisser

passer le gamin. Crac. Personne n'en parle, de ce craquement. La deuxième fois, il a attendu à côté, il a refusé d'assister à l'accouchement. Cécile a compris. Ce n'est pas la question de la merde et du sang, ni le fait que quand ça sort le gosse ressemble à un monstre hurlant. C'est la voir souffrir. Le reste, ça va – arriver pour couper le cordon, ça lui convenait. Quand le machin ouvre le babouin pour brailler... L'enfant respire, c'est parti. Les sages-femmes étaient compétentes, elles s'adressaient à lui comme à un demeuré, il fallait lui parler comme ça. Elles étaient bien avec Cécile, aussi. Elles avaient plutôt intérêt. Il y en avait une qui l'avait secouée pendant l'accouchement, elle trouvait que ça durait trop et elle te l'avait mise au pas « va falloir y aller maintenant allez » alors que Cécile était en larmes. Il avait failli intervenir mais il s'était souvenu qu'elle faisait ça toute la journée, alors qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait. Sa femme était en train de mourir, ils avaient conçu un bébé satanique, un enfant clouté, un nourrisson dont le crâne était doté de pointes redoutables, ce qui expliquerait qu'elle souffre à ce point en le faisant sortir.

Ils étaient crevés. Quand il avait regardé l'horloge il était neuf heures, ils n'avaient pas fermé l'œil et jusque-là il ne s'était pas rendu compte à quel point ça avait été éprouvant. Cécile s'était endormie, sa main dans la sienne. Comme il l'aimait. Il ne peut pas y repenser. Comme il a aimé cette femme. La sienne. Ses yeux. Quelque chose dans son visage le faisait abdiquer, il rendait l'âme et une sensation d'extase l'irradiait des talons à la pointe des cheveux. Elle s'était endormie et il avait regardé Tonio. Il avait eu quelques secondes d'incredulité, et puis sa vie avait changé, pour toujours. La peur. Il ne la connaissait pas encore. Elle venait de s'accrocher aux viscères et ne bougerait plus. La peur qu'il arrive quelque chose à cette petite créature. Et il avait suffi d'une seconde à ce « quelque chose » pour se déployer entièrement : maladie, blessure, agression, accident, contagion, violence, torture, faim, abus, attouchements, pénétration, kidnapping, enfermement, incendie, attentat, obus, guerre, épidémie, tsunami, typhon, étouffement... « La prunelle de mes yeux. » L'expression peine à rendre ce qui lie le parent à son nouveau-né. La prunelle de ses yeux, on pouvait la lui arracher sans qu'il tombe – la moelle de mes os s'approcherait davantage, pour dire que ça

parcourt tout ce qu'on est, et qu'il s'agit du lien qui s'établit, avant même qu'on soit capable de reconnaître son enfant parmi les autres. Il était à peine arrivé, et déjà la terreur avait rempli Patrice.

Après Tonio, Patrice s'était senti centré. Pourtant Cécile pleurait beaucoup. Pendant la grossesse, après l'accouchement, quand le petit avait fait ses premiers pas... il n'a que des images de Cécile prostrée, bouffie de larmes, qui hoquette. Pour le deuxième, l'équipe médicale l'avait regardé avec méfiance, quand ils étaient arrivés pour l'accouchement. Un dimanche. Cette fois, il était là pour la conduire. Ils avaient vu les traces sur elle, il avait perçu quelques regards en biais, dans sa direction. Ça s'était dissipé assez vite, ils avaient capté que ce n'était pas ce qu'ils croyaient, et étaient devenus plus aimables. Patrice a le feeling, avec les gens. Il met à l'aise. C'était compliqué, l'histoire entre lui et Cécile. Ce n'était pas juste « un mec violent tape sur sa femme enceinte ». C'était plus complexe. Il l'aimait comme un fou, il la traitait comme une princesse. Mais il pétrait les plombs de temps à autre.

Ça avait été un cauchemar, quand elle était partie. Qu'elle se mette à signer des textes qu'on avait écrits à sa place pour dire que c'était ça, entre eux. Violence de genre, ce style de connerie. Elle l'avait trahi. Des courriers de justice, des trucs odieux. Elle avait salement trahi leur amour. Autour d'elle s'agitaient plein de vieilles bonnes femmes dégueulasses. Et sa mère, et sa sœur, et sa copine Mafalda la grosse retardée, trop heureuse de pouvoir foutre en l'air une histoire passionnelle alors qu'elle ne ferait jamais l'expérience ne serait-ce que d'une bonne sodomie. Des sorcières, qui avaient patiemment attendu leur heure pour l'éjecter.

Cécile est partie depuis sept ans. Tonio avait trois ans, et Fabien deux. Ça ne passe pas. Par moments il croit que ça va le faire, il n'oppose aucune résistance, lui aussi au plus profond de lui-même il en a marre de souffrir autant. Et ça recommence. Il y pense, ça le torture sans répit, même quand il est avec des gens, même pendant qu'il bosse, il continue de penser à ça. Boire n'arrange rien. Rester sobre, c'est pire, à cause des insomnies.

Il a vite compris que Vernon mentait quand il prétendait revenir de Québec le temps de refaire ses papiers. Ça fait trois mois qu'il est tous les

jours sur Facebook à faire le mariole avec des Français et il atterrira chez un mec qu'il connaît à peine et qui crèche à Corbeil ? Il est à la rue. Il a tout du mec à la rue en tout cas. Quand Cécile l'a quitté, Patrice a passé plus de six mois à droite et à gauche. Il s'est retrouvé coincé chez des gens qui lui ont fait faire le ménage et les courses, en contrepartie. Ou qui lui ont laissé leurs gamins tous les soirs. Il y a celles qui ne voient pas pourquoi tu ne dormirais pas dans leur lit, puisqu'elles t'hébergent. Il y a ceux qui sont tellement sales que manger ou boire dans leurs verres procure un haut-le-cœur qu'il faut masquer. Il croyait que Cécile changerait d'avis, il n'était pas pressé de prendre un appartement. C'était déjà arrivé, une fois, et ils avaient perdu un argent démentiel. Pour rien. Il pensait qu'elle changerait d'avis mais au bout de six mois il n'en pouvait plus des canapés dans les salons des autres. Il connaissait un gars, un ancien pote de l'école, qui travaillait à l'office HLM de Corbeil. Il l'avait appelé, gêné d'avoir quelque chose à lui demander, un appartement le plus vite possible. Mais au lieu de l'envoyer chier, comme lui-même l'aurait fait à sa place, le pote avait été content de pouvoir faire quelque chose pour lui. En deux mois c'était plié. Il habitait Corbeil. Un appartement impeccable. Dans un quartier qui donne envie d'acheter une pelle creuser un trou et s'enterrer dedans pour ne plus voir ça. C'est pas la racaille, le problème, c'est qu'on a l'impression de vivre dans une prisonridiculement grande. Mais une fois dans l'appartement, on est bien. C'est assez haut, il y a des arbres en face, on voit du ciel et de la verdure, c'est plein de fenêtres chez lui. On est bien. S'il était moins malheureux, il s'habituerait à vivre ici. Le quartier est moche mais c'est plein de vieilles et de vieux, même les délinquants sont découragés d'être violents. Ils vont vivre leur vie plus loin, à quelques rues, où ça ressemble moins à une maison de retraite.

Au sixième message qu'ils échangeaient sur Facebook, il avait capté que Vernon allait lui demander de l'héberger, et il était d'accord. Il restait sur ses gardes, Sylvie s'était plainte de vols dans sa maison. Bien fait pour cette conne de bourge. Elle avait eu ce qu'elle méritait. Mais il avait tout de même prévenu Vernon, en lui ouvrant sa porte : c'est de bon cœur, mais je déteste qu'on m'engraine, si tu prends quoi que ce soit chez

moi sans ma permission, je te retrouve et je t'arrache tes beaux yeux bleus.

Patrice a le physique pour ce genre de discours. Pourtant, du look de sa jeunesse, il n'a gardé que les tatouages. Il peut se mettre en costard et pull col roulé, ils dépassent. Il ne porte plus les couleurs de son club, il a rangé sa moto et il écoute Coltrane et Duke Ellington. Il en a eu marre, d'incarner le Hells Angels marxiste. Trop de contradictions à gérer. Il est resté marxiste, il a lâché l'affaire sur les Hells. Mais il a gardé le look. Forcément. Il peut changer de fringues, il a toujours l'air d'un taulard. Il est tatoué jusque dans le cou et aux poignets, et pas les tatouages de tarlouzes que les gamines portent aujourd'hui. Il a l'habitude que ça serre les fesses quand il arrive quelque part. Il a gardé les cheveux longs, les grosses bagues et la collection de bracelets en métal autour du poignet. Il a tous ses cheveux, qui sont devenus blanc monsieur. A la Darmon. Quand la vie vous fait ce genre de cadeau, qu'est-ce qu'on irait se couper les tifs.

Vernon aussi a gardé ses cheveux. C'est payant, les yeux bleus, à l'âge qu'il a. Quelque chose dans son visage n'a pas été corrompu. Vernon a toujours été un gars discret, qui ne faisait de problème à personne et rendait volontiers service. Pas une flèche, comme souvent les gars dans le rock, un petit pois lui sert de cerveau, mais ce n'est pas le genre à te planter un couteau dans le dos.

Contrairement à d'autres, Patrice n'a gardé aucune nostalgie de ses années de musicien. Il était bassiste des Nazi Whores parce que celui d'origine s'était barré, au motif officiel que sa meuf ne voulait plus qu'il tourne. En vérité, il en avait surtout marre que le batteur lui nique toutes ses meufs, régulière comprise. Patrice avait appris à enchaîner les trois notes dont il avait besoin pour faire le remplacement, sur une idée d'Alex. Il n'était jamais devenu bon musicien. C'était une vocation sans talent, il pouvait travailler autant qu'il le voulait, ça ne rentrait pas. Mais il aimait faire son show, sur scène. Sa gestuelle simiesque compensait son manque de feeling. Il aimait faire le mariole. C'était de son âge. Il y avait eu deux années marrantes, beaucoup de kilomètres dans le G7, à se réchauffer en racontant des conneries. Ils faisaient des huit cents bornes entre deux dates, leur manageuse n'avait aucun sens pratique, et elle

jugeait déplacé de demander à ce qu'ils mangent autre chose que du taboulé et dorment sur le sol, chez l'habitant. Ça faisait partie du trip, il fallait être prêt à ça pour que la scène existe. Ça lui allait très bien, jusqu'à ce que ça le souîle. Trois répétitions par semaine, minimum, le rock'n'roll était une chose sérieuse, avec des gars qui n'avaient que ça à foutre et arrivaient une heure en retard, faisaient des pauses de trente minutes et du bruit entre deux morceaux. Le manque de discipline l'avait vite usé. Et tous les week-ends bouffés par des gigs en province ou dans de mauvais squats italiens ravagés par la dope où il ne restait personne d'assez net pour écouter un concert... Ça l'avait éclaté la première année, fatigué la deuxième et la troisième il lâchait le groupe. Quelques mois avant sa dissolution. Il existe trois façons de splitter un groupe. L'extinction naturelle par ennui, le conflit ouvert et l'événement traumatique, comme la mort d'un membre.

Lui, un soir de répétition, en descendant à la cave, il avait pris conscience qu'il n'y prenait plus plaisir. Il avait envie de téloche le samedi soir, de se trouver un job régulier sans avoir besoin de s'assurer que ça le laisserait libre d'aller jouer à Bourg-en-Bresse un vendredi soir. Il l'avait annoncé aux autres. J'arrête, il va falloir penser à me remplacer. C'était Alex que ça avait le plus blessé. Ça venait confirmer ce qu'il savait déjà – il ne vivait pas la même histoire que les autres. Alex n'avait pas le choix. Il n'avait rien d'autre. Il n'avait pas de famille, pas de boulot, pas d'autres ambitions. Et il était le seul à avoir une oreille, une idée de comment se fabrique un morceau.

Ça ne lui avait pas manqué. Le soulagement l'emportait largement sur le regret. Il en avait marre du rock, la scène hardcore et toutes ces merdes. On n'appelle pas ça sous-culture par hasard. Des demeurés à gueules de rien qui peuvent tenir une soirée entière sur les modèles d'amplis, la pédale fuzz ou les cols de chemise. Les plus évolués sont incollables en câbles, c'est une culture de garagistes qui n'ont pas voulu passer de CAP. Sa vie s'était reconstruite autour de passions plus adultes, et ça l'avait toujours frappé de recroiser des gens de cette époque-là et de constater à quel point ils n'avaient pas évolué.

Vernon n'était pas une flèche. Mais il avait du charme. Easy going, garçon facile à fréquenter. Trop peu de neurones en circulation pour se prendre la tête sur quoi que ce soit. En lui ouvrant sa porte, Patrice ne s'attendait pas à passer une super bonne soirée. Il le faisait parce qu'il ne se sentait pas encore assez aigri pour refuser l'hospitalité à un ancien collègue sous prétexte qu'on est mieux seul devant sa télé.

Il était venu avec une bouteille de rhum, il avait l'air crevé et d'avoir envie de se mettre le compte le plus vite possible. Ils s'étaient installés devant « Koh-Lanta », un paquet de chips sur les genoux, et Vernon s'était révélé être un bon copain de télé. Sur l'île, la réunification se passait comme chaque année : mal pour les minoritaires. Patrice et Vernon avaient déversé tout leur fiel sur les différents concurrents, et sur le principe de l'émission. Sur le camp, les hommes cherchaient tous le collier d'immunité. Les filles restaient autour du feu, à préparer à manger.

— Moi je demande qu'à être féministe. Mais tu peux m'expliquer, là, par exemple, qu'est-ce qui les empêche d'essayer de sauver leur peau ? Tu regardes souvent « Koh-Lanta » ? T'as déjà vu une meuf sortir un collier d'immunité ?

— Je sais, je connais l'émission. T'as déjà vu des meufs faire alliance entre elles contre les mecs, toi ?

— Non.

— Entre nous, si t'étais une meuf, tu ferais confiance à des mecs pour faire une alliance ? Moi, non.

— Tout est dit.

Et ce n'est pas « Qui veut épouser mon fils ? », juste après « Koh-Lanta », qui risquait de bouleverser leurs convictions sur les atavismes de la féminité. Ils en sont arrivés aux mêmes conclusions : sur le papier, ils sont d'accord pour l'égalité des sexes. Juste, force leur est de constater que les meufs n'ont pas l'air pressées d'acquérir un peu de dignité.

Si Cécile avait été là pour les entendre déblatérer, elle aurait eu ce léger froncement des narines, cette mimique de hamster qui le faisait craquer, elle les aurait traités de « contremaîtres ». Entre enfants d'ouvriers, c'est une insulte qui dit ce qu'elle a à dire.

Patrice a toujours levé la main sur ses copines. Toutes. Il peut tirer une meuf un soir sans lui mettre une mandale, mais dès que ça devient une histoire, il y a la première claque. A force, c'est lui qu'elle marque le plus, la première. La meuf en face ne sait pas encore que c'est enclenché. Même quand elles ont eu dix histoires où dix fois elles se sont fait tabasser, les filles refusent de reconnaître qu'elles savent comment ça marche. Elles ont besoin de croire que c'était un accident. L'amour sera plus fort que la violence et transformera le mec violent en partenaire attentif. On se trouve, dans ces histoires, on se cherche, et on se trouve. Il n'est plus un gamin. Quand il rencontre une nouvelle fiancée, il s'écoute ouvrir les vannes aux belles promesses, aux cadeaux et aux compliments. Il se dupe, et elle se laisse duper. Cette fois, c'est la bonne, il a changé. Il suffit d'attendre. Première claque. Deux yeux écarquillés par la terreur lui disent qu'il n'y arrivera pas, et il réussit à se convaincre du contraire. La colère s'est invitée. Elle connaît le chemin, elle revient quand elle veut. Il corrigera cette fille. Elle le croira quand il jurera que ça ne recommencera pas. Il sera sincère. Il l'acculera dans un coin pour la cribler de coups, il la démolira, jusqu'à ce qu'elle parte. Et si elle ne part pas, il la tuera. Et chaque fois qu'il promettra qu'il regrette, il dira la vérité. Il cherche désespérément l'interrupteur, le déclic qui lui permettrait de garder le contrôle sur lui.

La première baffe, avec Cécile, ça faisait dix mois qu'ils étaient ensemble et il était sûr d'avoir enfin trouvé la bonne, celle qui lui convenait. Avec elle, c'était différent. L'amour qu'il lui portait mêlait la confiance à l'excitation, la paix avec l'intensité – elle le rassurait, sans l'ennuyer. Il n'avait rien vu venir. Pourtant, il connaissait le scénario. Ça commence, les matins, par des monologues incendiaires – tout ce que Cécile ne faisait pas correctement, dans le couple, dans sa vie. Des arguments absurdes qui, sur le coup, paraissent valables. Et qu'il se répète, en boucle, jusqu'à être sûr de se faire avoir. Un jour ça sort, elle

pleure. Elle est surprise que l'homme qui passe son temps à lui répéter qu'il l'adore puisse avoir accumulé autant de rancœurs. Elle pleure et il s'excuse. Parce qu'une fois qu'elle est en larmes, ces mêmes arguments qui le rendaient furieux perdent leur évidence, il ne se souvient plus les avoir considérés comme justes. Mais quelque chose s'est mis en branle, un système de pensée destructrice, duquel il ignore comment descendre.

Un soir, en rentrant, il avait proposé qu'ils se fassent livrer une pizza et Cécile avait commencé à lui prendre la tête, et pourquoi pas descendre prendre un bobun, oui avait-il répondu, pourquoi pas, elle avait dit pourquoi pas se faire livrer un japonais, c'est plus cher mais si tu en as envie on peut se payer ça quand même oui, et pourquoi pas descendre dîner au japonais, mais elle avait continué, la pizza il avait raison c'était une bonne idée aussi mais en fait s'ils voulaient économiser elle pouvait très bien chauffer des pâtes, elle avait de quoi faire une sauce, mais en même temps un petit bobun, pas de vaisselle ni rien, ça lui disait aussi. Elle faisait souvent ça, à partir d'une possibilité simple elle foutait un bordel inextricable. Ça avait déjà souvent agacé Patrice, sans pour autant le mettre hors de lui. Ce soir-là, il l'avait laissée déraper dix minutes puis il avait aboyé « arrête tu me fatigues. Commande deux pizzas et ferme ta gueule ». Cécile, pas impressionnée parce que le connaissant mal, s'était énervée – « et tu ne me parles pas sur ce ton tu m'entends jamais personne ne m'a jamais parlé sur ce ton tu te rends compte de l'agressivité que tu as contre moi ? » Et là, boum, la grosse beigne. Pas le plat de la main, non, le poing bien serré, cherchant la tempe. Et une deuxième, avant qu'elle ait le temps de réaliser, pour que ce soit clair et éviter ne serait-ce que le début d'une discussion. Les gens qui ne cognent jamais ne savent pas comment ça marche. C'est un animal tapi dans la panse, il est plus rapide que le raisonnement. Et une fois que c'est parti, c'est comme une vague : on ne l'empêche pas de déferler en y mettant de la bonne volonté. Il faut que ça déferle. C'est à un autre moment que ça se joue, ça il l'a compris – il faudrait comprendre comment entendre la vague gronder, savoir se mettre à l'écart bien avant qu'elle ne se soulève. Mais s'il sent qu'il va s'énerver, c'est déjà trop tard. Il n'a pas le temps, comme le conseillent parfois les baltringues, d'enfiler ses baskets pour

sortir faire un tour – autant demander à un volcan de retarder la fusion de la lave... Il faut qu'il continue, il faut qu'il y aille. Il faut que l'autre se taise. Se soumette.

Plus tard, en thérapie de groupe – parce qu'il était passé par un de ces putain de groupes de parole à la roule-moi les couilles dans la laitue, tant son désir de garder Cécile lui aurait fait faire n'importe quoi –, ils essaieraient de lui faire dire qu'il reproduisait les gestes que sa mère avait eus sur lui. C'est vrai. Elle le matait. Son frère, pareil. Une femme seule avec deux garçons, ils avaient la tête dure. Ils se prenaient de belles corrections. C'était l'époque où sortir le martinet ne déclenchaît aucune polémique. Elle les corrigeait à la ceinture. Patrice n'a jamais cru qu'il y ait un lien. Si tous les petits garçons que leurs parents ont corrigés devenaient des mecs violents, ça se saurait. Sa mère n'était pas alcoolique, elle ne les frappait jamais pour rien, elle ne changeait pas les règles de la maison. Sa mère se faisait respecter, c'est tout.

C'est un serpent dans la poitrine, c'est quelque chose qu'on a dans le sang. Ça n'a rien à voir avec le passé. Il a été conçu comme ça. S'il connaissait son père, peut-être qu'il conviendrait qu'il y a une explication biologique. Ce qu'on veut sur le coup c'est le rush de puissance. Lire le respect dans les yeux de l'autre. La crainte. Tant que la fille n'est pas suffisamment terrorisée, le mec cogne. Il faut qu'elle montre qu'elle s'abandonne entièrement pour que la violence retombe.

Juste après la colère, il se sentait vidé. Il regardait sa femme ramassée dans un coin, il avait envie d'effacer ce qui venait de se passer, l'emmener au soleil faire un tour et qu'ils prennent du bon temps, comme si rien n'était arrivé. Aucune parole entre les dents serrées, pas de coups de poing à casser les portes en deux, pas de main qui se lève, pas de corps secoué en la regardant droit dans les yeux et exigeant qu'elle le prenne au sérieux parce que tant que dans son visage restait la moindre trace de résistance il fallait qu'il aille plus loin.

Au début, c'est rien. Deux coups de poing et c'est terminé, on passe aux réconciliations. Ça ne se met en place que progressivement. Chacun doit trouver ses marques. Si la meuf résiste, si elle n'a pas peur tout de

suite, si elle ne se soumet pas immédiatement, ça peut aller loin. Il faut de la terreur, il faut que l'autre se couche. Complètement. Il reconnaît sa propre faute. Il est un vide, un tort qu'on répare à coups de poing.

Cécile n'était pas faite pour ça. Elle n'avait pas claqué la porte tout de suite, parce qu'elle était amoureuse. Ils étaient tellement bien, ensemble, quand le forcené en lui se tenait tranquille.

Il détestait la voir pleurer, son corps affaissé. Le contraire de ce qu'elle était. Une femme joyeuse, fringante, enthousiaste, légère. Comme il les aimait. Il avait été dévasté en la voyant se transformer en petite amie à lui : cernée, dévitalisée, l'amertume creusant le coin de la bouche. A croire que les foutre en l'air faisait partie des réjouissances.

Cécile va mieux depuis qu'ils ne sont plus ensemble. Ça se voit. Même ses cheveux sont plus beaux. Elle n'a plus peur. Elle est restée amoureuse de lui. Mais elle ne reviendra pas. Il n'arrive pas à s'y faire, mais c'est mieux comme ça.

L'année après la naissance de Tonio, il n'a plus levé la main sur elle. Ils y ont cru Quand ça a recommencé, elle l'a prévenu : pas devant le petit. Mais c'était reparti. La violence était un démon, qui s'était tenu à l'écart le temps que Patrice imagine qu'il avait changé. Puis le démon avait repris ses droits, tranquillement. Certains soirs, Patrice la cognait. Devant le gosse. Le petit n'avait pas deux ans qu'il savait déjà se rouler en boule sous son lit. Le gamin ne pleurait pas, il se refermait comme une huître pendant plusieurs jours. Rien n'avait mieux fait comprendre à Patrice ce qu'il était que son fils terrorisé, aplati, les mains sur les oreilles pour ne rien entendre. Avec Cécile, il y avait encore un coin de lui qui réussissait à se raconter des histoires – que ce n'était pas si grave, qu'elle en rajoutait dans le drame pour le faire culpabiliser, que c'était des trucs de bonnes femmes, à cause du féminisme, qui veulent du mâle mais pas la trempe qui vient avec... il ne le disait pas à voix haute, mais au fond il se disait – si c'était si terrible qu'elle le dit, elle partirait. Mais son fils, ce petit colosse hilare et toujours vaillant, transformé en animal effrayé, aplati sous son lit, il lui fallait plusieurs jours pour se calmer après les

crises. Qu'est-ce qu'il aurait pu se raconter, comme conneries, pour s'exempter de cette image-là – que le petit n'était pas encore assez viril, que ça rentrerait ? A deux ans ? Non, à deux ans son fils n'était pas encore assez viril pour voir son père défoncer sa mère à coups de poing. Quand il le serait, il chercherait une carabine et mettrait une balle dans la nuque de l'enculé qui lui avait fait vivre cet enfer-là.

Mais il ne pouvait pas empêcher que ça recommence. Cécile qui blaguait avec le gros lourd de serveur. Qu'est-ce qu'il devait faire ? Laisser cet enculé imaginer qu'il allait fourrer sa meuf sous ses yeux et ne rien dire ? Cécile croyait que les femmes peuvent plaisanter avec des hommes sans que ça porte à conséquence. Elles n'ont pas de couilles, ça se voit, sinon elles sauraient ce qu'ils pensent, en plaisantant. Cécile était géniale, mais il y a des choses que les femmes ne comprennent pas. Elles veulent un truc qui est une utopie : l'amitié et la bonne entente avec les mecs. Ça n'existe pas. Les mecs veulent les baiser, sans ça ils parlent avec d'autres mecs. Et Patrice cognait le serveur, et à la maison, il enchaînait, il cognait sur sa femme.

Ils ont fait le deuxième – ils se sont obstinés à croire qu'en faisant revenir autant d'amour et de joie dans la maison, la rage reculerait, par pudeur. Mais la colère est une pute qui n'a pas froid aux yeux, Patrice n'a pas arrêté son cirque. Juste, quand elle était en cloque, il faisait gaffe à pas trop lui taper dans le bidon.

Un jour Cécile l'a laissé partir au boulot, elle a pris ses affaires et les mômes et elle s'est cassée. Patrice est devenu dingue en comprenant qu'elle avait rejoint une structure d'accueil pour femmes battues. Leur histoire c'était pas ça, quand même, pas un cliché de violence domestique. Et puis, en fait, si. C'était la même histoire qu'une autre. Il est une caricature.

Il a détesté les groupes de parole – il ne ressemble pas aux mecs qui viennent là. Son père n'a pas fait l'Algérie, sa mère ne l'a pas abandonné, il n'est pas incapable de parler à sa meuf – mais le pire, en les écoutant, c'était leur fausse lucidité. Ça s'entendait, le mec qui animait le groupe était un ravi de la crèche. Il gobait n'importe quelle connerie. Mais à

Patrice, on ne la fait pas. Tous les mecs qui venaient là étaient des menteurs. Ils disaient ce qu'on attendait d'eux. C'était souvent des beaux parleurs. Le diable est bon danseur, sinon personne ne le suivrait sur la piste. Autour de la table les gars étaient des habitués, ils se cherchaient des excuses et des explications, ils jouaient les mecs soulagés de réussir à exprimer des émotions. Mais le seul moment où ces raclures chialaient avec sincérité, c'était en s'apitoyant sur leur propre sort. Patrice pouvait voir leurs âmes.

Il avait fait le truc du petit cahier. Chaque fois qu'il élevait la voix dans la journée, chaque fois que la colère devenait trop puissante pour être contrôlée, il notait, comme un con, ce qui s'était passé juste avant, à quelle heure, il évaluait sur une échelle de un à dix la puissance de la crise. Il sortait ce putain de carnet tous les jours. Ça lui avait, quand même, fait un choc : il avait vu, de ses yeux vu, à quel point il était débile. La fréquence de ses colères, jouxtant les motifs de ses mises en rogne, dressait un portrait de lui plus minable qu'il ne l'aurait cru.

C'était des conneries, ces groupes de parole. Ça n'allait jamais au cœur du problème : sans la colère, qu'est-ce qu'il devenait ? Un type qui se la ferme quand on lui vole la place de parking qu'il attend depuis dix minutes ? Une lavette qui ne répond pas quand un merdeux de quinze ans insulte sa meuf dans la rue ? Un pion muet quand son collègue lui laisse dix sacs de merde à répartir alors que c'est pas son taf à lui ? Toute la journée, il se faisait entuber. Quelle attitude devait-il adopter ? Siffloter en sachant qu'il appartenait à la classe sociale des punching-balls, des paillassons, des urinoirs ? Le mec du groupe disait toujours ça – qu'il ne fallait pas tout mélanger et mettre sur le même plan la politique, les sentiments et les petites frustrations. Va faire le tri.

Un jour il avait pris la parole, dans le groupe : si je renonce à la violence, qu'est-ce qui me reste ? Je ne suis pas un putain de dentiste – il disait ça parce que dans le groupe il y avait un prothésiste, une vraie saleté qui se la jouait douçâtre et plein de remords avec eux mais ça crevait les yeux que c'était un chacal. Je n'ai pas de statut social. Je n'ai pas d'avenir professionnel. Si je renonce à la violence, à quel moment je me sens maître ? Franchement, qui respecte le prolo docile ?

Il aime les bagarres dans les bars. Il aime la baston, depuis qu'il est petiot. L'année passée, dans le métro, il était assis à côté d'un gamin, un Black tout chétif tout sec, un gosse. Au moment de l'ouverture des portes deux autres gamins, du même âge mais baraqués, étaient entrés dans la rame et s'étaient pointés directement sur lui, pour lui taxer sa thune et lui coller une correction. Deux grosses masses contre un tout petit, Patrice n'avait pas cherché à comprendre. Il les avait alpagués, il avait pris les deux et les avaient boxés à tour de rôle. Efficace. Ce jour-là, dans le métro, il avait été le héros – les gens autour de lui étaient contents d'avoir un psychopathe sous la main, personne ne pensait à l'envoyer dans un groupe de parole. Ils le félicitaient. La rame frisait l'ovation. A quel moment se sentirait-il vivant et bien dans sa peau, s'il n'avait plus la colère ?

Les fils de putes dans le groupe de parole étaient tous des enculés qui frappent leurs femmes mais beaucoup d'entre eux n'osaient pas taper sur les hommes. Patrice, franchement, on pouvait lui reprocher tout ce qu'on voulait, mais pas d'être sélectif. Il tapait sur tout le monde. Ça lui plaisait – il n'avait peur de personne. Quand ça déboulait, il fallait que le monde cède, ça ne lui posait aucun problème de crever plutôt que se coucher.

Heureusement qu'elle tombe un samedi, cette gueule de bois phénoménale. Il serait incapable d'aller bosser aujourd'hui. Il a déjà tenu quatre mois. Il dépasse rarement les trois. CDD à la Poste, il distribue le courrier. C'est difficile, cette connerie. Il regrette toutes les critiques qu'il a faites sur les facteurs. Déjà, c'est dur de ne rien voler. Mais surtout, qu'est-ce qu'il marche. Et c'est un véritable parcours du combattant de découvrir où les gens sont allés mettre leurs boîtes aux lettres... Si on lui demandait son avis, il te réglementerait tout ça vite fait – déjà que ces enculés ont tous droit au service postal de distribution gratuitement, ils pourraient au moins tous mettre les mêmes boîtes aux lettres, aux normes, aux mêmes endroits. Que ça aille plus vite. C'est comme ça que les gens ont oublié de respecter le service public : ils ont été trop gâtés. Chacun devrait s'occuper de savoir que sa boîte aux lettres est au bon endroit, qu'aucun chien méchant n'en interdit l'accès, chacun devrait

avoir conscience que c'est une chance qu'un facteur passe chez toi, tous les matins. Sans quoi, c'est le bordel, les gens ne font que gueuler.

C'est long, une tournée. Les anciens sont accablés de voir ce que la Poste est devenue. C'est comme partout. Ils assistent à la démolition méthodique de tout ce qui fonctionnait, et en plus il leur faut écouter les bouffonneries des tarés sortis d'écoles de commerce qui leur expliquent comment devrait marcher la distribution du courrier alors qu'ils n'ont jamais vu un casier de tri de toutes leurs chères études. Ça ne va jamais assez vite pour eux. Le petit personnel coûte toujours trop cher. Foutre en l'air des choses qui tenaient debout est plutôt rapide. Ils sont contents de leurs résultats : ils démolissent bien, ces salauds.

Vernon replie son sofa, range ses affaires dans un coin, dans la salle de bains il ne laisse rien traîner, replie bien sa serviette et rince sa douche. On sent le mec qui se décarcasse pour encombrer au minimum. Il boit deux cafés puis prétend qu'il a des potes à voir, demande à quelle heure il peut revenir. Tu veux dîner ici ? Reviens pour l'apéro, qu'est-ce que tu en dis ? Il pleut. S'il n'a rien à faire, il est bon pour une journée de cinéma, ou traîner dans un centre commercial. Qu'il se démerde – qu'il dorme là n'implique en rien que Patrice doive endosser le rôle de mère.

Patrice aime faire son ménage le samedi. Il s'est descendu toutes les saisons de *Walking Dead*. Il lance la deuxième sur le vidéoprojecteur, d'où qu'il soit dans la maison il voit au moins un bout du mur. Le vidéoprojecteur, c'était Sandrine qui avait le plan, une fille avec qui il avait bossé en intérim sur l'inventaire Muji. Sa sœur était dans une boîte d'informatique, elle sortait des vidéoprojecteurs et les fourguait à cent euros, un sixième de leur prix dans le commerce. Donc il aime faire son ménage le samedi, en général il met les séries en VO, pour ne pas perdre son anglais. Quand il était jeune il avait passé une maîtrise d'anglais. Il avait aimé l'université. Les cours, la cafétéria, les syndicats, les fêtes et les examens.

Tiens, encore un exemple : comment aurait-il obtenu une place en cité universitaire, gamin, s'il n'avait pas été violent ? C'est en faisant peur à tout le monde qu'il a obtenu, à l'époque, tout ce à quoi il avait droit. Sans

quoi on l'aurait piétiné, comme on en piétinait tant d'autres, et il aurait abandonné. Dans le groupe de parole, la petite tafiole qui menait le jeu ne supportait pas de l'entendre dire que s'il avait des thunes il ne serait pas violent. Et patati que ça n'a rien à voir avec le milieu social parce que patata ça n'a rien à voir avec la position qu'on occupe dans l'échiquier économique. Et ma main dans ta gueule de sale taré de menteur elle n'est peut-être pas chargée du plein-temps que c'est d'être un putain de travailleur pauvre ? Ça ne changerait rien ? Si je levais mon cul le matin sans jamais me demander quel putain de recommandé je vais prendre dans ma gueule et me démener comme un con tous les jours pour régler ça ou savoir comment payer ceci ça ne changerait rien à mon humeur ? Je me sentirais vulnérable, si j'étais plein de thunes ? T'es sûr ? J'aurais pas moins peur ? Tu te fous de ma gueule ? Si je ne devais pas la fermer à longueur de journée avec mon corps qui souffre de ce que je lui impose pour ne même pas avoir de quoi payer des vacances de neige à mes fils, est-ce que je serais la même personne ? Je ne pense pas, non. Je crois au contraire que je ferais l'effort de ne pas sortir de ma voiture tambouriner à la vitre du conducteur qui voulait me faire une queue-de-poisson. Je le laisserais être un con, tranquille, je penserais à mon week-end qui arrive, je penserais à mon nouveau costard, je penserais à mon gosse sur son court de tennis, je penserais à mon ex-femme dans le cent mètres carrés que je lui ai laissé, je penserais à mes contrats à négocier. Je penserais moins à égorger des nantis qui ne vivent bien que parce qu'ils m'ont tout pris. Moi et les miens. Tout confisqué.

Il a regardé pendant les fêtes un documentaire animalier sur l'Afrique. Une oasis, tous les animaux boivent, ensemble. Zèbres, girafes, autruches, hippopotames, tout le monde. Jusqu'à ce qu'arrivent les lions, en bande. Tout le monde se casse, et vite fait. Les voyous sont dans la place. Lui, il serait plutôt un loup. Solitaire. Mais il aime la sensation que ça produit – les braves gens se carapatent, au secours. S'il avait de l'argent, il ne se comparerait pas à un animal. Il serait quelqu'un dans son domaine et les jours où il se sentirait en manque d'identité, il irait se prélasser dans le bar d'un grand hôtel où le personnel lui rappellerait qu'il est quelqu'un, qu'il y a mieux que de la place qui lui est consacré : du temps, du confort, des gens pour le choyer. Il a été voiturier, il y a

longtemps, à la Closerie des Lilas. Il fallait chouchouter le client. Il les avait regardés, avant de monter dans leurs caisses qui sentaient le pet, les pieds sales et la cendre froide. Aller les mettre au parking pour ne pas qu'ils aient à trottiner deux cents mètres sans être assistés. Pourboire, à la discrétion du client. Du plus radin au plus extravagant – l'essentiel c'était que ce soit encore leur bon vouloir. Comme ils le sentent, selon l'humeur. Ce qui leur plaisait : leur bon vouloir. Un gros bout de haine se serait détaché, forcément. Que des enculés qui payaient des dizaines de milliers d'euros d'impôts par an puissent avoir envie de beigner qui que ce soit lui paraissait extraordinaire. Qu'ils aillent donc se faire masser par des putes sur l'île Maurice, ça ferait des vacances à tout le monde.

Il aimeraient bien, avant de crever, voir tous ces chacals rendre l'argent qu'ils ont volé au peuple. Mélenchon au pouvoir. Par la révolution. Il voudrait voir la banlieue en flammes, mais pas pour qu'on y hisse un drapeau vert et blanc, il voudrait voir des drapeaux noirs. Que sa rage serve à quelque chose – s'il y avait des barricades, demain, une guerre civile contre les profiteurs, il serait perçu comme un héros. Il se fait vieux, sa force s'amenuise. Mais il a de beaux restes. Il aurait tellement voulu voir le sang couler. Des banquiers, des PDG, des rentiers, des politiques... Merde, des mecs comme lui, en temps de guerre : des héros. C'est pour ça que ça lui casse les couilles qu'on le fasse autant chier avec sa violence. Il est sûr que s'il y avait une bonne émeute, jamais il ne mettrait de claque à sa femme. Cécile aurait fait une femme de guerrier formidable. C'est une dure, une femme qui a la tête sur les épaules.

Il a fait son rangement du week-end, reconnaissant de ce que Vernon ait capté qu'il valait mieux lui foutre la paix pour son jour de pause. Voir sa gueule toute une soirée, quand même, ça faisait remonter une époque. Il est admiratif, ces gars du rock, comment ils réussissent à devenir direct séniles sans passer par la case maturité. Vernon, comme d'autres, on sent bien que jamais dans sa vie il ne s'est posé la moindre question, sur rien. Ah, lui, les groupes de parole, les séances chez le psy et l'ébranlement de la paternité, il est passé au travers, peinard. Il est resté le même qu'à vingt ans, à croire qu'il a vieilli dans du formol.

Vernon a l'air crevé quand il rentre. Il insiste pour préparer un gratin dauphinois, il a fait ses courses au centime près. Patrice ne saisira jamais cette passion qu'ont les gens pour la nourriture. L'entrecôte frites est le seul plat dont il comprenne la poésie.

— Tu te souviens de Xavier ? On a pris un café ensemble quand je suis arrivé à Paris. Il s'en tire bien, tu sais qu'il est toujours scénariste ? Il habite un immense appartement en plein Paris, un vrai truc de parents.

— Xavier a toujours été un connard, non ?

— Tu veux dire de droite ?

— Entre autres. Mais c'est un con, surtout. Ça a toujours été un con, non ?

A la télévision Patrick Bruel, Garou et Raphaël se rejoignent, sur une reprise de Brel. A la fin du morceau, Johnny arrive, de dos – Patrice et Vernon éclatent de rire au même moment. La voix du chef, les jambes du chef, sa silhouette d'animal préhistorique, sa démarche de gonzesse burnée. Sa voix de stentor s'élève, il est décidé à faire passer tous ses collègues pour l'assemblée des chuchoteuses anonymes. Ils rient de bon cœur, saluant celui que rien n'a tué, ni les drogues à haute dose ni le ridicule ni le succès. L'animal. Vernon termine d'éplucher les pommes de terre, il a des gestes de prolétaire, sa façon de tenir le couteau, son coup de poignet, son efficacité – de fils de paysan venu travailler à la ville. Ça ne tient pas qu'à ses yeux, il a un charme, il l'a toujours eu. C'est agréable d'être avec lui. Il rend les choses plus intéressantes, plus faciles – il ne se plaint jamais. Comment ça se fait qu'un mec comme lui n'a pas trouvé de meuf qui prenne soin de lui ? Comment s'y prend-il, lui, pour leur pourrir la vie au point qu'elles le fuient, alors qu'elles sont capables de tout supporter pour ne pas avoir à faire leurs valises ?

Vernon rassemble les épluchures, les jette à la poubelle et passe l'éponge sur la table. Il a décidé de jouer le mec bien. Patrice apprécie, lui est incapable d'éplucher une patate sans ruiner la cuisine pour dix jours. Vernon a un coup de blues, son expression change d'un seul coup. Il dit :

— La dernière meuf avec qui j'étais était brésilienne, elle me parlait de Johnny, elle disait que quand on n'est pas français on ne peut pas comprendre l'effet qu'il nous fait.

— Il faut avoir grandi avec pour s'attacher. C'est le principe du papa. Mes fils à moi ne m'aimeront jamais comme un vrai père, ils ne me voient pas assez souvent... Comment ça se fait qu'un mec comme toi est pas casé depuis des années ? Tu devrais avoir des gosses et tout le tremblement...

— Je tombe exclusivement amoureux de femmes que je n'amuse pas plus de cinq minutes.

— Ta Brésilienne, elle t'a quitté ?

— Elle était moins libre que je ne l'avais cru. C'est mon genre. Les meufs casées. Avec un mec blindé de thunes. Elle n'a pas eu besoin d'un temps de réflexion super long pour savoir de quel côté son cœur penchait...

— Tu souffres encore ?

— Oui.

— C'était pas un travelo, au moins ?

— Non, une trans. Super belle. Super classe.

— Tu plaisantes ?

— Non. Tu me demandes, je te réponds...

— Oui mais moi je demandais ça pour faire de l'humour, tu me dis brésilienne je te demande si c'est un travelo, mais c'était une vanne, pas une question qui appelait une réponse sincère.

— Je t'ai mal compris. Sa queue était plus grosse que la mienne. Moi aussi ça m'a surpris au début, que ça ne me gêne pas. Tu vas pas me croire, mais la conclusion à laquelle j'en suis arrivé, et j'étais le premier étonné mais j'ai dû me rendre à l'évidence : on s'en fout de la chatte. On s'en fout. C'est pas la chatte qui fait la meuf.

— Sauf pour faire des enfants.

— Je te parle d'amour, là, je discute pas école maternelle.

Ce qui déstabilise Patrice n'est pas tant d'imaginer que Vernon puisse tomber amoureux d'une Brésilienne-Brésilien. C'est qu'il le dise. Il est à quarante bornes de Paris, il n'a aucun autre endroit où aller dormir, et au lieu de faire profil bas et d'écluder la question, il le claironne, haut et fort : j'ai couché avec un trav. Patrice ne sait pas comment il doit le prendre. Il se contracte. Tout ce truc, depuis que Vernon est arrivé, de se sentir bien avec lui et d'aimer sa présence et tout ça, prend un sens qui ne lui plaît pas du tout.

— Pourquoi tu me le dis ? Tu m'as mis mal à l'aise.

— Je n'ai pas honte. C'est la plus belle meuf que j'ai jamais approchée, la plus féminine, la plus élégante, la plus classe... Marcher dans la rue avec Marcia, je peux te dire, j'ai compris ce que les mecs apprécient quand ils garent une grosse Porsche. On les prend pour des caves, mais c'est uniquement parce qu'on roule pas en Porsche. Et si t'es un crevard, comme moi, qui ne peut même pas raquer son Jack Da dans un bar, alors tu te dis cette meuf se love contre moi comme si j'étais ce qu'elle connaît de plus précieux et en échange tout ce que je lui donne c'est de l'amour et du sexe... Je te jure tu sens comme un milliard de dollars au soleil. Mais c'est pas que pour la frime, je veux dire... ça me dérange pas d'être superficiel. Elle a la classe exceptionnelle. Elle me rend fou.

Ça change l'ambiance, entre eux. Patrice ne sait pas quoi penser. Il aurait préféré ne pas savoir. Il est choqué. A un point tel que ça le surprend. Et l'interroge. Qu'est-ce qu'il en a à foutre, au fond, de ce que fait Vernon dans un lit... Il ne veut surtout pas se représenter quoi que ce soit de trop précis. Il y a des images de Brésiliennes qui lui remontent, et qui lui ont déjà posé des petits problèmes de cohérence... C'est vrai qu'elles sont belles, ces meufs-là. A la télé, Rihanna chante un truc sur les diamants. Ils l'écoutent religieusement. Vernon continue de trancher les pommes de terre en fines lamelles. Patrice finit par rompre le silence, après tout il n'y a aucune raison pour qu'il se sente aussi mal à l'aise :

— Elle me plaît, Rihanna, elle me plaît vraiment énormément. Elle pourrait chanter tout ce qu'elle veut, faire des reprises de Carlos et d'Annie Cordy, et je trouverais ça intéressant.

— Elle, les femmes battues peuvent lui dire merci : va expliquer à une gamine qu'il ne faut pas se laisser frapper, avec cette dingue qui court partout raconter comme elle aime son Brownie. T'avais vu les photos de sa gueule après qu'elle s'est fait tabasser ? Elle est belle, mais faut être un peu conne, non ?

— Moi c'est pour ça que ma femme m'a quitté. Avec mes deux gamins. Je la frappais.

C'est un prêté pour un rendu. Ce n'était pas prémedité. Un partout, gros. Tu me dis que tu baises des mecs en jupe, je te dis que je frappe ma femme. Il y a de nouveau un blanc dans la conversation. Pendant lequel Patrice prend conscience qu'il oscille entre envie d'agressivité et reconnaissance. Il a ce souvenir de l'ambiance rock, une superficialité systématique. Second degré, vannes et conversations sérieuses portant exclusivement sur des questions de pochettes de disques. Jamais de confidence, jamais d'intimité. Même quand ça parlait de politique, personne n'essayait d'être sincère. Des petits garçons virils qui jouent à faire les durs. Ça l'a déstabilisé que Vernon lui dise, pour sa Brésilienne. D'une certaine façon, ça lui a plu. Il y a quelque chose de couillu à se foutre à poil de la sorte.

— Tu tapais ta femme ? Elle te trompait ?

— Tu tapes pas la mère de tes enfants parce qu'elle fait quelque chose de mal. Tu la tapes parce que t'es violent.

— Mais tu trouvais ça mal ?

— Y en a qui boivent, y en a qui jouent l'argent du loyer, y en a qui trompent... moi je cogne. Je l'ai envoyée aux urgences, plusieurs fois. Pas tous les jours, évidemment... ce n'est pas un hobby, non plus.

— Tu tapais tes gamins ?

— Non. Cécile disait que ça arriverait un jour ou l'autre. Je suis pas sûr. Je les ai déjà secoués, bien sûr, y a des jours t'es plus tendu que d'autres... mais je n'ai jamais perdu le contrôle. Ça ne change rien. Les gamins entendaient ce qui se passait, avec elle. Forcément. Mon fils

Tonio pissait encore au lit à cinq ans. J'avais pas trop besoin de l'emmener voir un spécialiste pour savoir ce qui déconnait. Mon problème, c'est que je ne suis pas du tout suicidaire. Sinon, j'saurais ce qu'il me restait à faire.

Vernon écoute attentivement, tout en empilant les pommes de terre dans un grand plat blanc dont jamais Patrice n'aurait pensé qu'il pouvait se mettre au four, mais à la réflexion c'est évident, c'est même un plat à gratin, en fait.

— T'es trop sensible. Les mecs violents, vous êtes des grands sensibles.

— C'est une réflexion de meuf, ça.

— On savait pas qu'on allait se planter à ce point, hein ?

— Si on avait su, qu'est-ce qu'on aurait changé ?

Vernon règle le four, sort deux nouvelles bières du frigo et s'assoit enfin devant la télé. Patrice se dit qu'il s'ennuie moins que prévu, en sa compagnie. Il commence à l'avoir à la bonne. Après la série de grosses pointures, TF1 promeut de jeunes chanteurs contractuellement liés à la chaîne, l'émission de variétés perd de son éclat. Une meuf chante en se tenant bizarrement, Vernon prétend qu'elle est handicapée. Patrice répond qu'elle est bossue, ça ne compte pas comme un handicap.

Nolwenn Leroy et Patricia Kaas reprennent du Piaf – cette fois ils tombent d'accord pour les trouver plutôt classes, avec une préférence de vieux pour Patricia, l'époque où elle chantait *Mon mec à moi* et où quand même ça leur plaisait bien, même si à l'époque ils ne le fanfaronnaient pas sur tous les toits. Elle avait la beauté des femmes qu'ils pouvaient avoir, mais en légèrement plus sublime.

— Donc maintenant, les chanteurs confirmés, ils les font passer deux par deux, des fois qu'en en voyant un tout seul on zappe immédiatement.

— T'as raison, ils pourraient les faire passer en solo, faut pas charrier.

Le gratin crépite, dans le four. L'animateur donne la réponse à une question tellement idiote qu'on a la sensation de se faire insulter quand il

la pose. Le nom du gagnant s'affiche en bas de l'écran. Et l'animateur change d'expression, sans transition, il commence à trémoler pour évoquer un cher et récent disparu, trop tôt. Et la photo d'Alex Bleach se projette, noir et blanc, sur les rideaux de la grande scène. Vernon courbe l'échine, comme s'il venait de prendre un coup invisible :

— Oh putain non.

— Et si. Dans la fosse aux putes, comme tous les VIP... Tu l'as revu, toi ?

— Oui. Et toi ?

— Au début, beaucoup. Quand ça a commencé à marcher, il n'arrêtait pas de m'appeler, j'avais l'impression d'être son frère.

— Pareil. Mais il était pas foutu de venir aux rendez-vous qu'il donnait, il était chiant.

— J'étais encore avec Cécile. Je m'arrangeais pour qu'on se voie quand elle était pas là. Lui, il taurait niqué ta meuf dans ton lit pendant ton sommeil, sans aucun remords. C'était un putain de danger pour la paix des ménages, ce con. Faut dire, qu'est-ce qu'il leur plaisait... A son enterrement j'en ai entendu qui prétendaient que les meufs s'en foutaient de lui quand il n'avait pas de thune. Mais moi, il n'avait même pas encore enregistré de disque que quand il arrivait je planquais ma meuf. Rentre à la maison, cherche pas à discuter, ce soir toi c'est soirée fourneaux. C'était un cas, ce mec.

— T'es allé à l'enterrement ?

— Tout le groupe. Quand c'est question de décès, je refais partie de ce groupe. On a failli se reformer, il t'en avait parlé ?

— Non. Quand je le voyais il était tellement défoncé qu'il ne me parlait que de trucs bizarre, jamais boulot... Il m'a payé mon loyer, une année entière. Voire deux, en fait. Mais on se voyait pas pour autant...

— Ton loyer à Québec ?

— Par virement, ouais.

— Je plaisantais. Je suis content de voir que tu te sens pas tout le temps obligé de me dire la vérité, sans quoi ça deviendrait inquiétant...

— Je ne me sentais pas d'aller à l'enterrement. Trop de monde. Et pas le mien, de monde.

— C'était glauque. Y avait du VIP, et tous les crevards étaient là, à faire semblant d'être tristes mais tout ce qui les intéressait c'était s'asseoir à côté de Vanessa Paradis.

— Je crois que le gratin est prêt, là. Je fais une salade verte ? T'as faim ? Pourquoi ça n'a pas marché, la reformation ?

— Moi, je trouvais ça ridicule, d'autant que j'écoute plus du tout ce genre de musique... mais quand on m'a donné les montants des cachets j'ai eu envie de reprendre ma basse, direct. J'aurais fait des pirouettes en string pour toucher un argent pareil... Et je ne dis pas ça pour t'exciter. Alex a répondu oui mais on a fait une répétition et il n'a plus jamais eu le temps. Je le comprends. J'étais déçu, pour l'argent, mais humainement, c'était sordide. Dan était lèche-cul, c'était gênant. Et Vince ne pouvait pas s'empêcher de l'agresser. Trop véner de pas être à sa place. Plus personne là-dedans savait jouer, mais fallait quand même grimper sur Alex, ne pas le laisser prendre le leadership, patati patata... il n'est jamais revenu.

— Tu l'aimes bien vinaigrée, la sauce ?

Sophie n'aime pas les déjeuners du dimanche, au restaurant, avec sa belle-fille, son fils et la petite. Après les avoir vus, elle est malheureuse comme une pierre. Comme d'habitude, on colle la poussette de la gamine contre la table. Elle a cinq ans. Qu'est-ce qu'elle fabrique encore en poussette ? Avec un biberon de lait au chocolat, en prime. On lui dit que c'est une question d'époque, mais elle voit bien, autour d'elle, que les autres enfants sont mieux éduqués. Quand la petite chougne, à table, Marie-Ange lui plaque la main sur la bouche pour pouvoir continuer à parler. Elle ne lui demande pas ce qu'elle a, elle ne lui apprend pas qu'on ne coupe pas la parole aux adultes, elle tend la main et la bâillonner. Xavier sait que ce ne sont pas des façons de traiter un enfant qui sait déjà parler et marcher. Mais il se contente d'éviter le regard de sa mère et garde le nez sur son assiette. Son père aussi était un lâche.

Il y a une vague folie, chez sa belle-fille, qui n'a rien de charmant. Son regard brûle ce qu'il effleure. Marie-Ange a été amoureuse de Xavier. Mais ce n'est plus le cas, depuis longtemps. Elle ne fait aucun effort pour dissimuler son ennui quand elle est avec lui, ni son mépris quand il s'exprime. Elle en est revenue, de son conte de fées, la petite fille riche

qui épouse un mauvais sujet. Il y a fort à parier qu'elle repense aux mots de son père, quand elle lui a annoncé son projet de mariage, « rien n'est pire pour une fille que coucher en dessous de son rang ». Ça ne l'a pas gêné, ce vieux con, de le répéter devant la mère du fiancé. Marie-Ange refuse de laisser la petite seule avec sa grand-mère. Là encore, Xavier n'a pas eu le courage de le lui annoncer clairement, mais Sophie a compris. Elle a dû faire quelque chose de mal. Son fils lui laisse sa fille de temps en temps, à la sauvette, un après-midi. Il doit mentir, le soir, à sa femme, prétendant qu'il est resté avec elles au parc. Il contourne, il louvoie. Elle n'est pas la seule femme de son entourage à être déçue de ce qu'est devenu son fils, adulte.

On ne se remet pas. Il y a des gens qui reviennent de tout, à chacun sa nature. Il y a eu ce 13 décembre 1986. Avant cela, une lente agonie – deux années d'un enfer épais, mais la vie tenait encore debout. Il y avait des solutions à chercher, il y avait des raisons de croire. Qu'ils s'en sortiraient. Leur fils aîné était toxicomane. Ils ont cru à tout, ils pensaient qu'ils étaient à bout de forces mais ils n'ont jamais baissé les bras. Tant que Nicolas était là. Les prières, les plantes, la psychologie, la pharmacologie, le sport, la méthode dure. Ils ont supporté les insinuations des thérapeutes – quand il y a un toxicomane dans une cellule familiale, c'est toute la famille qui y trouve son compte. Nicolas ne voulait pas mourir. Il appelait à l'aide et voulait s'en sortir.

Puis le 13 décembre, la police à sa porte. Ils n'ont pas appelé. Ils sont venus. Elle a ouvert la porte et elle a su. Il faisait un soleil sublime, c'était un samedi, elle ne travaillait pas, son mari était en déplacement à Toulouse. Elle s'était levée tôt et elle faisait ses fenêtres, à l'alcool ménager, ils avaient invité la famille pour Noël, elle préparait la maison. Ils évitaient de se déplacer, c'était devenu trop compliqué. Xavier avait passé la nuit chez un ami. Ils lui permettaient plus de choses qu'à son aîné, au même âge. Un thérapeute les avait prévenus, pour le plus jeune c'est compliqué, il faut lui permettre de respirer. Ils en étaient là. A autoriser le plus jeune à respirer loin de chez eux. Xavier était son favori. Son petit deuxième. Il était plus câlin, plus tranquille. Il savait rendre sa mère heureuse. Elle s'en était beaucoup voulu, ensuite. Peut-être que ça expliquait tout. Elle avait été tellement plus à l'aise avec le deuxième.

Elle savait ce qu'ils étaient venus lui dire. Mais les mots, un par un, se sont fichés en elle, sans qu'elle puisse plus rien faire pour empêcher qu'ils changent, pour toujours, le cours des choses. On avait retrouvé le corps de Nicolas dans une voiture abandonnée. Les agents disaient « overdose » mais à l'autopsie on avait appris qu'il s'était injecté de la drogue mêlée à de l'acide de batterie. Dans les veines de son petit. De l'acide de batterie.

Le rideau est tombé en travers de leurs vies. L'étonnant, c'était la facilité avec laquelle tout s'était écroulé. Un fondu au noir, d'une brièveté telle que pendant des années elle garderait la certitude absurde et entêtante qu'il devait être possible de revenir sur ce moment, qu'il aurait suffi d'un geste différent pour que tout reste en place. Une pensée magique dont elle ne pourrait plus se débarrasser – il devait être possible de revenir à cette journée, et de la changer.

Il aurait suffi que Nicolas achète à quelqu'un d'autre, il aurait suffi que ce jour-là ils décident de le traquer partout en ville pour le ramener à la maison, de force, ils l'avaient fait des centaines de fois. Mais ils n'avaient pas su le protéger de lui-même. Sophie n'avait jamais compris comment ça avait pu commencer, par quel interstice ce malheur avait pu s'inviter chez eux. Ils avaient cette jolie vie de famille, aucun problème d'argent, ni de santé. Tant que les enfants étaient petits, c'était une maison joyeuse. Il y avait de l'amour entre eux, de la sollicitude, elle ne voyait même pas quel problème avait pu le pousser au désespoir. Elle avait eu beau retourner l'histoire dans tous les sens, scruter les biographies de tous les oncles et grands-parents – ni la dépression ni la dépendance ne faisaient partie de leur histoire... Nicolas avait été un petit garçon turbulent, pas très heureux à l'école mais sportif, et doué dans tout ce qu'il entreprenait. Il était curieux et ouvert.

Elle en était arrivée à la conclusion que c'était chimique – sa chimie à lui ne pouvait résister à l'héroïne. Il était tombé dedans dès la première prise. Des milliers de gamins prenaient une ligne, vomissaient et passaient à autre chose. D'autres tombaient dans la came et décidaient d'arrêter, c'était parfois compliqué mais elle avait rencontré beaucoup de jeunes qui s'en étaient sortis, à l'époque où ils essayaient de l'aider, elle voyait bien que c'était possible. La politique, les filles, les études, le

sport, la musique... les enfants des autres se découvraient des passions. Nicolas n'en avait connu qu'une : la mort en poudre. La silhouette grise de l'héroïne avait élu son fils. Et il n'y avait pas eu d'autre vie que celle-là, celle avec la seringue et les pupilles dont on surveille toujours la taille. Le teint gris, les yeux cernés, les mensonges, le regard fuyant et rempli de fureur, les cheveux collés aux tempes, les sourires cotonneux, les brûlures de cigarettes sur les draps. La vie avec la came. Ça ne s'était terminé qu'avec la mort du petit.

Xavier appelait son frère Houdini et ses parents ne pouvaient retenir un sourire. Mon frère, c'est Houdini, quand Nicolas était sorti de sa chambre au sixième étage sans passer par la porte, fermée, emportant avec lui deux gourmettes en or qui étaient cachées dans un coffre, qu'il avait revendues aussi sec pour se payer un shoot. Mon frère, c'est Houdini.

On avait enterré Nicolas et le jeune homme souffrant s'était estompé de la mémoire de sa mère. Elle retrouvait le tout petit garçon. Si bagarreur qu'elle était familière de tous les directeurs et directrices de toutes les écoles où il avait été inscrit. Il aimait les crêpes à la Chandeleur, les vieux westerns que lui montrait son père, grimper sur l'armoire de sa chambre et prétendre qu'il était Goldorak, il collectionnait les BD de Rahan et aimait se construire des navettes spatiales dans de grands cartons d'emballage. Il aimait, aussi, empoigner son frère par les cheveux et lui faire traverser le jardin sur le dos.

Sophie vit avec ce petit garçon. Elle lui parle, elle revient chaque jour dans le passé pour lui dire qu'elle ne l'oublie pas.

Après sa mort, les choses s'étaient effondrées de l'intérieur. Les protagonistes étaient d'abord restés debout. Coquilles remplies de cendre. Ça s'était délité lentement. Son couple. La bonne humeur de Xavier. Son travail. Sophie haïssait le malheur qui se lisait sur les traits des siens. Elle n'appartient pas à cette élite que l'expérience de la douleur grandit. Elle ne souhaitait pas le bien de son prochain. Elle était stupéfaite du peu de bruit qu'avait fait son apocalypse dans le monde, elle était stupéfaite de ce que la vie continue, pour autrui, comme si de rien n'était. Elle serrait les dents quand elle voyait des mères ravies couver leurs enfants du

regard, elle serrait son poing quand elle croisait les gens heureux au supermarché. Elle désirait que chaque personne passe par où était passée sa famille, elle désirait que tout le monde sache ce que c'est qu'un monde divisé en deux. Avant la perte, et après. Elle aurait voulu croire en Dieu, pour pouvoir demander : pourquoi eux ?

Les objets de la maison se classaient en deux catégories : ceux qui existaient du temps de Nicolas, et ceux qui étaient arrivés après. Chaque ampoule qu'on changeait était une poignée de terre supplémentaire jetée sur le cercueil de son fils. Elle fondait en larmes quand la machine à café lâchait. Cette machine qu'il avait touchée. Une tasse qu'on brisait en la passant sous l'eau lui déchirait le ventre. Cette tasse qu'il avait rincée si souvent après avoir bu son café, le matin.

Son mari était parti. Le drame les avait d'abord soudés, tels deux siamois collés par une brûlure. Puis il n'avait plus supporté. Il avait eu le courage de l'admettre. Il n'en pouvait plus. L'atmosphère dans la maison. Cette culpabilité enragée, mêlée à du déni. Il était monté dans une autre histoire, avec une femme pas abîmée. Il l'avait plantée là. Il avait littéralement fui. Elle n'avait plus entendu parler de lui.

Elle est sûre que Xavier voit encore son père. Mais il ne veut pas lui en parler. De cette séparation non plus elle n'a jamais pu se remettre. Elle n'est pas dans le camp des forts. Elle voit bien, sur les visages des gens qu'elle connaît, une impatience – après tout ce temps, souffrir encore, est-ce bien normal. Elle leur souhaite, à tous, de vivre ce qu'elle a vécu.

Il est hors de question qu'elle s'en remette. Ça ne l'intéresse pas. C'est probablement la raison pour laquelle Marie-Ange ne veut pas que sa petite fille aille seule chez sa grand-mère. La vieille est dingue. Elle porte encore le deuil.

Elle aurait pu mieux s'occuper de Xavier. Elle sent son hostilité, elle sait qu'il porte la culpabilité d'avoir été le préféré, puis le remords d'avoir survécu, et qu'elle n'a pas été à la hauteur. Elle n'a pas pu le protéger de la froideur qui s'est abattue sur la maison, ensuite. Aujourd'hui c'est un homme. Elle est choquée à chaque nouvelle ride qui marque son visage. Ils n'ont plus grand-chose à se dire. Ces déjeuners du dimanche sont une corvée pour tout le monde. Sophie digère mal le

déjeuner chinois. Elle invente un rendez-vous chez le dentiste, pour partir plus tôt. Marie-Ange, qui s'imagine que pour la vieille ces quelques heures en famille représentent le seul bonheur de sa vie, s'étonne – dentiste, le dimanche ? – en soulevant un sourcil circonflexe. Xavier a compris. Comme à son habitude, il esquive. Sophie confirme – oui c'est un ami dentiste, il me reçoit les jours fériés.

Elle n'a aucune envie de passer chez eux et regarder jouer la petite sans pouvoir l'approcher. Marie-Ange se méfie de sa belle-mère, elle pense qu'elle est morbide et folle. Elle a peut-être raison. Si on la laissait établir avec l'enfant un rapport plus libre, ce ne serait pas l'enfant qui la réchaufferait, mais la vieille femme qui empoisonnerait le bébé. Est-ce qu'elle est devenue toxique ? Est-ce qu'elle l'a toujours été ? Est-ce qu'elle est responsable de tout ce qui s'est passé ? Est-ce qu'elle empoisonne son prochain ? Peut-être.

C'est un jour de soleil radieux, comme février en produit de temps en temps. Il fait un froid glacial mais la lumière est belle. Elle va prendre une bière au Rosa Bonheur. Dans la journée, même les dames de son âge peuvent s'asseoir sans qu'on les dévisage en terrasse. Pour ça Paris est formidable. Elle boit trop, elle boit comme les alcooliques – dès le matin, en petite quantité, en cachette. Doucement. L'alcool marque son visage. Une nouvelle expression de défaite. Son fils fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Il a peur d'elle. Il a peur de devoir l'écouter parler d'autre chose que de ses radios des poumons ou des travaux dans le métro. Elle l'emmerde, de toute façon.

Elle évite les parcs, d'habitude, à cause des enfants. Ça ne s'est jamais effacé. Il est là. Il est toujours là. Il remonte un toboggan par le bas, en s'accrochant comme un diable aux rampes, et une fois en haut il balance un coup de pied dans le plexus du gamin qui s'apprêtait à descendre par le bon côté. Le gamin était possédé, on ne pouvait pas le lâcher au milieu des autres sans qu'il en fasse pleurer quelques-uns. Ses yeux crépitaient de malice. Sa mère l'appelait par son nom et il tournait la tête de l'autre côté. Ce qu'elle a pu courir. Si elle avait su, elle aurait profité de chacune de ses bêtises. Nicolas est encore là – le passé est figé, ses deux fils font du toboggan, elle s'inquiète de ce qu'ils ne se fassent pas mal, ne blessent pas un autre enfant. Il existe, pour toujours, le bruit de leurs bagarres,

leurs éclats de rire – il y a eu un moment de joie dans sa vie, il est intact. Rien ne s'est passé. Elle est folle. On s'y habitue mieux qu'on ne le penserait.

Mais cet après-midi, elle a envie de voir des arbres dans Paris, de prendre une bière en terrasse loin du bruit des voitures. Elle se force à entrer dans le parc. Sur le premier banc, elle dépasse la silhouette d'un SDF. Elle ne prête pas attention. Elle pense au poème de Prévert, le désespoir assis sur un banc. Elle est vaccinée, comme beaucoup de citadins, habituée à la misère des autres, mais toujours un peu honteuse de détourner la tête. Elle fait quelques pas, sans parvenir à chasser l'image de ses pensées. Un pauvre garçon, il est jeune, on voit à son allure qu'il n'est pas à la rue depuis longtemps mais on l'identifie tout de suite comme un gars sans maison. Alors elle ralentit. Elle connaît ce visage. Elle peine à le situer. Elle connaît ce visage. Elle hésite. C'est absurde. Impossible. Elle revient sur ses pas.

— Vernon ? C'est vous ? Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je suis la maman de Xavier. Vous vous souvenez ? Je repassais vos chemises à jabot quand vous dormiez à la maison.

Elle n'aurait pas dû s'arrêter. La tristesse qui écarte sa poitrine est plus insupportable que toute la colère qu'elle a pu amasser. Mon petit, mon tout-petit. Mon tout doux, mon trésor. Pauvre enfant. Il est devenu un homme, lui aussi. Elle n'oserait pas le prendre dans ses bras. Comme si les outrages du temps ne suffisaient pas. Ton petit visage. Ses yeux sont toujours aussi magnifiques. Ses joues sont creusées. Mon tout-petit. Elle y pense souvent, aujourd'hui Nicolas serait un homme mûr, son visage ridé, son corps déjà fatigué. Sophie s'assoit à côté de Vernon, qui répond :

— Je me souviens de vous, bien sûr. Vous n'avez pas changé.

Elle sourit. Il a toujours été galant. Même quand il n'avait pas vingt ans, il y avait dans son attitude quelque chose de chevaleresque. Un vrai petit homme. Elle se réjouissait que Xavier ait un ami qu'il ramène à la maison. La famille de Vernon vivait en province, elle se conduisait avec lui comme avec un deuxième enfant. Il lui amenait des fleurs quand il venait dîner. Il avait fallu du temps à Sophie pour réaliser que ce n'était

pas ses parents qui le chargeaient de les lui remettre, mais bien lui qui les achetait, avec son argent de poche. Il l'aidait à débarrasser et forçait Xavier à faire la vaisselle. Il égayait la maison. Elle surveillait ses pupilles, comme elle surveillait les pupilles de tous les jeunes gens qu'elle croisait. Il aimait bien la bière, mais il ne prenait pas de drogue dure. Elle aimait son influence sur Xavier, les éclats de voix excitées, chahuts, disputes et rires entre jeunes garçons qui s'amusaient dans sa chambre, tandis qu'ils écuchaient des disques, inlassablement. Tous les sons d'une maison normale, qui n'a pas été foudroyée.

— J'étais justement avec Xavier, à l'instant. Vous êtes toujours en contact ?

— Bien sûr. J'ai gardé Colette, il n'y a pas très longtemps... il ne vous en a pas parlé ?

— Non. Il a dû oublier... la petite chienne est morte, vous savez ? Ça l'a remué... J'étais embêtée de le voir se mettre dans un état pareil.

— Je suis désolé de l'apprendre. C'était une super chienne. Je suis navré.

— Un cancer fulgurant. Ça l'a beaucoup affecté. Et vous, Vernon, qu'est-ce que vous devenez ?

Il n'a guère envie de parler avec elle. Elle croit savoir ce qu'il ressent. Quand on se retrouve du côté des pestiférés, une fracture nette sépare votre monde de celui des épargnés. On ne veut ni charité, ni empathie. Au fond, on préférerait ne plus avoir aucun contact. De chaque côté des frontières, les mots n'ont plus le même sens.

Ses mains sont rouges, abîmées par le froid. Il est voûté. Ses vêtements sont en bon état. Il est propre. Elle ne peut pas le laisser là.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Une mauvaise passe. Ne vous en faites pas pour moi, vraiment pas... on peut croire, comme ça... mais tout cela est provisoire, c'est une question de jours...

— Vous voulez venir chez moi ? J'ai une chambre libre, vous ne me dérangerez pas du tout... si vous me dites que c'est seulement pour quelques jours, raison de plus. Et je suis habituée à vivre seule, ne vous

inquiétez pas : je ne vais pas vous faire la conversation des soirées entières !

— C'est gentil de votre part. Mais je ne suis pas à la rue... j'ai eu une soirée compliquée, hier, je vis en grande banlieue et je n'ai pas pu rentrer, et le lendemain... enfin, c'est toute une histoire. Je ne veux pas vous assommer avec ça. Mais ça va, ne vous en faites pas pour ma dégaine, ça va, en fait.

Certains hommes ne changent plus, passé quinze ans. Elle connaît cette manie qu'ils gardent de mentir comme des nuls, éhontément, partant probablement du principe que les femmes sont trop demeurées pour faire la différence entre une information plausible et une histoire qui ne tient pas debout. Vernon ment comme il mentait à quinze ans quand ça sentait le tabac froid dans la chambre, le matin et que lui et Xavier prétendaient que l'odeur venait de l'extérieur, et n'en démordaient plus. Pour ce qui est de déformer la vérité, Nicolas avait monopolisé tout le talent disponible dans la famille. Xavier a toujours menti avec maladresse.

Vernon lui ment, elle le voit à l'état de ses chaussures, à l'odeur quand on s'approche, au gros sac sous le banc, à l'expression hagarde dont il ne peut se départir entièrement, même en faisant un effort pour la rassurer. Il a faim.

— J'ai une sale tête aujourd'hui, mais, faut pas vous en faire pour moi, je vous assure... Passez bien le bonjour à Xavier, dites-lui que je suis désolé, sincèrement, pour la petite Colette. Ne vous en faites pas.

Qu'est-ce qui a pu se passer pour qu'un garçon comme lui se retrouve dans une situation si dramatique ? Tout le monde se dit, en voyant un sans domicile fixe, ça pourrait être moi, ça pourrait être mon fils, mais Sophie réalise qu'on n'y croit jamais tout à fait. On se dit, quand même, qu'il y a quelque chose, un problème mental, une explication. Elle est pourtant bien placée, merde, pour savoir que c'est la loterie. Elle est restée experte en examen de la pupille, le garçon n'a pas de problème avec la drogue.

Elle fouille son portefeuille, glisse à Vernon le seul billet de vingt euros qu'elle y trouve – elle le force à les prendre et comme il se dérobe

elle les fourre dans sa poche, d'autorité. Elle retrouve les gestes qu'elle a pu avoir avec lui, quand il était un tout jeune homme et qu'il ramenait un peu de vie saine dans la vie de son fils.

— Ça ne me manquera pas. Prends, s'il te plaît. C'est rien, et je n'ai que ça. Arrête de me mentir. Est-ce que tu veux venir manger avec moi ? J'avais justement envie de prendre un petit quelque chose... je t'invite ?

— Non madame, c'est adorable. Je n'ai pas le temps.

— Vernon, écoute-moi bien : si tu veux venir chez moi quelques jours, et que tu souhaites que Xavier n'en sache rien, je serai une tombe. Je ne te poserai aucune question.

Voyant qu'il ne se laissera pas convaincre, elle lui fait promettre de l'attendre. Elle cavale jusqu'à la Société Générale qui est à la sortie et tire cent euros. C'est tout ce qui lui restait jusqu'au début du mois prochain. Elle s'arrangera. Elle ne veut pas ce soir se demander s'il dort dehors, avec le froid qu'il fait. Elle voudrait trouver les mots pour le convaincre de la suivre, la laisser s'occuper de lui. Elle se souvient de ce que ça fait – vouloir aider quelqu'un qui se détourne.

Mais elle imagine déjà comment arranger la petite pièce où elle repasse, pour qu'il s'installe et elle pourrait s'occuper avec lui des démarches administratives. Elle n'a pas peur de faire la queue dans les administrations, ni des dossiers. Elle va le lui dire, ils vont voir ça ensemble. Elle peut faire quelque chose pour lui. Elle en a besoin, autant que lui. Servir à quelque chose.

A son retour, le banc est vide. Elle est désemparée. Elle traverse tout le parc en le cherchant des yeux. Les promeneurs qu'elle croise la dévisagent avec surprise. Elle sait qu'elle a l'air d'une folle. Elle a l'habitude.

Assis à hauteur des sacs et des chaussures, Vernon doit lever la tête pour regarder les visages. Il est soûlé de voir défiler des culs. Ça se dandine sans pause, sur son bout de trottoir. Avant, il faisait attention à regarder les SDF dans les yeux, en passant, pour dire je te vois tu es là je te calcule. Ce qu'il ignorait, c'est qu'une fois au sol on s'en contretape que les passants vous regardent. Est-ce qu'ils portent la main à la poche, c'est la seule question intéressante. L'attention, ni ça se mange ni ça réchauffe, ils peuvent se la garder.

Ça lui a pris trois jours avant de se résoudre à s'asseoir et tendre la main. Il a passé la première journée enterré dans le métro. Il faisait les lignes de bout en bout. Il les a toutes faites. Il a somnolé, il a lu les journaux que les gens abandonnaient en sortant, il a regardé passer les quais, il a pris des correspondances, il a écouté les musiciens. Il se choisissait une station, au hasard, s'y installait, y laissait passer quelques rames, puis il remontait jusqu'au terminus. Il donnait le change. Pourtant personne ne s'occupait de ce qu'il faisait.

Il est remonté à la surface quand le métro a fermé ses grilles. Il était du côté de Passy. Il a passé sa première nuit dehors à l'abri d'un distributeur automatique. C'était plus insolite qu'autre chose de se voir chercher des cartons dans la nuit pour s'isoler du froid du sol. Il avait la sensation étrange de jouer un rôle. Il ne croyait pas tout à fait à ce qui se passait. Il a profité de ce qu'un ivrogne du seizième titubait devant le crache-thune pour se faufiler derrière lui, il a fait semblant d'attendre son tour, désinvolte et digne, avec ses trois cartons sous le bras. Puis il s'est installé, sur le sol, la tête calée sur son sac, attendant que le jour se lève et que le métro ouvre. Une couverture n'aurait pas été de trop. Il n'est pas encore bien équipé. Le lendemain, à cinq heures il attendait l'ouverture du métro, il a piqué un somme sur la ligne 8. Il est descendu à République, il s'obstinait à simuler le mec qui va quelque part. Il est resté assis quelques heures – ou quelques minutes, le temps avait perdu de son évidence – sur les bancs inconfortables, le regard rivé sur le mur d'en face, comme un monsieur préoccupé par ses petites affaires quotidiennes. Ce temps passé d'une rame à l'autre l'avait couvert d'une pellicule de crasse noire. Il a eu besoin de prendre l'air, il est remonté à la surface. Il a marché longtemps, en regardant les vitrines, comme un passant lambda. A Opéra, il s'est engouffré dans l'Apple Store pour se réchauffer. Les vendeurs en gilet bleu ne l'ont pas remarqué, il y avait trop de monde autour d'eux. Il est allé voir sur Facebook si Marcia lui avait laissé un message. Il a vu que non et il a quitté sa page. Il a essayé de lire la presse mais il galérait pour trouver un article qui l'intéresse, il a regardé des clips avec des filles dedans. Puis il a repris son chemin. Il est monté jusqu'à Pigalle, où il est redescendu dans le métro, jusqu'au soir.

Cette fois il a eu la chance de pouvoir entrer dans un immeuble, derrière un couple. Le temps qu'ils disparaissent dans les escaliers il a fait semblant de chercher un nom sur les boîtes aux lettres. Toujours prétendre qu'on a une place dans la ville. Il est monté, à pied, au dernier étage. En bas, les escaliers étaient larges, couverts d'une moquette rouge élimée, puis quand on arrivait en haut l'escalier devenait plus étroit, et son bois était nu. Il s'est allongé sur le sol, le parquet bien ciré lui a paru chaleureux après deux jours de bitume. Il a été réveillé par un bruit de clefs, quelqu'un quittait son domicile, qui l'a enjambé, sans un mot. Il

attendait qu'on le chasse. Rien ne s'est passé, il s'est rendormi quelque temps. Supporter le froid était devenu une activité à part entière.

Il ne se sent ni triste, ni désespéré. C'est une autre humeur, qu'il ne connaît pas. Un bruit blanc. L'image qu'avait l'écran de télé, la nuit, quand il était plus jeune. Un brouillard de points, un chuintement. Il n'y a plus que le froid qui lui paraisse bien réel. Le troisième jour, il est descendu à pied jusqu'au Père-Lachaise, où il est entré dans le métro, en passant derrière une femme âgée qui l'a fusillé du regard après qu'il s'est collé à elle. Il a suivi sur quelques pas la foule de ceux qui prenaient une correspondance, puis il a ralenti, a découvert avec stupeur que ses jambes ne le portaient plus. La faim le tenaillait. Il s'est assis sur le quai. Peut-être a-t-il perdu connaissance, peut-être a-t-il somnolé. Quelqu'un s'est assis à côté de lui. Un type jeune, le menton en galochette, la peau burinée et les ongles noirs de crasse, d'une saleté incrustée depuis des années, quasiment un tatouage. Il portait une bière à la main et une longue canadienne, propre et en bon état. Les chaussures, en revanche, avaient fait leur temps et auraient dû être remplacées depuis longtemps.

— T'es dans la galère ?

Vernon a voulu répondre, il était incapable d'articuler un mot. Laurent lui a tendu sa bière :

— Prends-en une gorgée, c'est nourrissant. Tu fais de l'hypoglycémie ? Tu veux un sucre ? Ça fait pas longtemps que t'es à la rue ? Ça se voit tout de suite.

— C'est momentané.

— Ça l'est toujours. Moi ça fait dix-neuf ans que c'est momentané. Je m'appelle Laurent, et toi ?

— Vernon.

— C'est quoi comme nom, ça ? C'est de quelle origine ?

La bière l'avait requinqué, Vernon s'était senti un peu mieux, mais pas assez pour être causant. Laurent ne voyait aucun problème à tenir une conversation seul. Le ton sur lequel il parlait de ses dix-neuf ans de galère ne laissait aucune place au doute : c'était un motif de fierté. Il avait en stock des dizaines d'anecdotes à raconter. Bastons, gardes à vue,

voyages, murage de squats... il s'était mis à narrer, par le menu, divers faits héroïques. Vernon avait l'impression de le connaître depuis toujours – les concerts de rock sont remplis de ces gars qui racontent leur odyssée sur plusieurs épisodes. Laurent était une grande gueule, qui clamait à la face des passagers sur le quai que lui avait choisi de vivre libre, sans les emmerdements et la servilité du salarié de ses couilles.

Il avait tiré deux autres bières de sa besace, et s'était lancé dans une diatribe courroucée – qui englobait l'administration les horaires les remboursements les factures les banques les codes les employeurs les propriétaires les contraintes les humiliations les dossiers la surveillance... tout ce qui caractérisait l'esclavagisme consenti. Sa compagnie avait remonté le moral de Vernon. Laurent lui avait prodigué un cours d'introduction à la manche – « si tu as vraiment besoin d'argent, par exemple pour ton hôtel, tu restes debout, tu ne t'assois pas, et tu demandes en souriant, si tu trouves une petite blague à faire tu n'hésites pas, les gens à qui tu t'adresses ont des vies de merde, n'oublie pas ça, si tu les fais sourire ils mettront facilement la main à la poche, pleurer ils ne font que ça, alors tu les distrais – ils adorent le concept du connard de pauvre qui garde le moral. » Sa faconde était revigorante, et il avait produit des bières tout au long de la journée, sans que Vernon comprenne d'où il les sortait. Il faut dire qu'il avait été bourré, assez vite. D'après Laurent, Vernon avait du potentiel. « T'as des yeux pas possibles, tu vas voir, le pauvre à belle gueule, ça marche toujours. Tu te trouves un spot, tu viens tous les jours, c'est important ça, tu choisis ton endroit et tu les habitudes. Rien qu'aux yeux, toi, déjà, tu devrais trouver de quoi dormir à l'hôtel... Essaye de te trouver deux ou trois livres, tu les mets à côté de toi et tu fais semblant d'être plongé dedans. Ça les rend fous. Un SDF qui lit. Ou tu fais tes mots croisés, ils aiment bien. Tu vas prendre tes repères, et tu vas cartonner, crois-moi, tu peux garder le moral... »

La nuit était tombée, ils étaient sortis du métro et Laurent l'avait chaperonné jusqu'à la soupe populaire de Saint-Eustache, où il lui avait débrouillé une couverture, avant de l'abandonner, non sans lui conseiller de passer le voir aux Buttes-Chaumont. « Si t'as besoin de quelque chose, copain, tu me demandes. »

Vernon s'était écroulé dans le recoin abrité du vent d'une boulangerie, et s'était réveillé, en pleine nuit cette fois, sous le joug d'une gueule de bois atroce, et sans la moindre idée d'où il pouvait trouver de l'eau. Il était remonté vers la station Pyrénées, et s'était arrêté à hauteur de Goncourt, exténué. Il respirait difficilement, depuis quelques jours. Il s'était assis vers l'église, s'imaginant qu'il pouvait passer pour un cadre en goguette qui attendrait un rendez-vous dans le froid. Puis il avait tendu la main. Ce n'était pas prémedité. Il avait simplement fait le geste – encore une fois sans avoir l'impression que c'était vrai. Contrairement aux pronostics de Laurent, la manche assise marchait mieux que ce à quoi il s'attendait – probablement parce qu'il avait encore le look d'un mec relativement normal, les gens s'identifiaient. Les trois premières heures, il avait empoché vingt euros. La chance du débutant. Les silhouettes ralentissaient, fouillaient leurs poches et laissaient tomber quelque chose dans le creux de sa paume. Il y avait des enfoirés, qui se donnaient des airs de bons samaritains et lâchaient cinq centimes, les dispendieux, qui ne donnaient pas moins de deux euros. Il n'y avait aucune corrélation entre la richesse présumée des passants et la valeur de leurs dons. C'est ainsi que Vernon s'était désintéressé de la tête qu'ils avaient. Il avait des fourmis dans les jambes en se relevant, il avait investi dans un kebab et une bière et avait galéré pour trouver un banc où manger tout ça tranquillement. En marchant, il avait croisé un jeune homme qui dormait sur le trottoir, entouré de trois énormes chiens, une métisse aux cheveux frisées qui parlait toute seule, assise au milieu d'une dizaine de sacs, enfermée dans une cabine téléphonique. Il avait croisé un vieux monsieur qui écoutait son transistor sur un trottoir devant les immeubles, entouré de tant d'objets insolites qu'on aurait cru qu'il avait monté son appartement dans la rue. Il n'avait jamais remarqué qu'ils étaient aussi nombreux, dans son cas. Il avait gagné la station Jourdain, où il s'était de nouveau assis, à l'écart des autres SDF qui faisaient leur loi devant l'église et le Monoprix.

Une fois franchi le cap, rien de bruyant, tout se déroule en douceur et avec une rapidité troublante : il est passé de l'autre côté. Le monde des actifs lui paraît déjà loin. Ils sont pressés d'aller quelque part et honteux de leur propre trouille de finir à sa place, s'ils ne cravachent pas assez

dur. Laurent a raison, ils ont des vies de merde. Il leur arrive de grogner en le dépassant. Vernon ne les calcule pas. Il est sonné. Il commence même à concevoir une étrange satisfaction à être tombé aussi bas. Il sent, d'instinct, qu'il doit se méfier de ce penchant. Cette délectation de sa propre fin. En attendant, le froid est ce qui le préoccupe le plus, et il n'est pas mécontent de ne pouvoir se concentrer sur le flot de ses pensées.

Le plus difficile, c'est de reconnaître quelqu'un. Il vient d'en faire l'expérience. Jusqu'à madame Fardin, la mère de Xavier, rien de tout ça ne paraissait tout à fait vrai. Quand elle est venue lui parler, il a imaginé qu'il allait prétendre qu'il profitait du soleil sur un banc. Mais il lui a brisé le cœur. Parce que ça se voit tout de suite, ce qui lui arrive. Madame Fardin, quand il était enfant, était comme la Mamie Nova des yaourts – tout le temps dans sa cuisine à leur préparer quelque chose, mais une Mamie Nova version veuve, sombre et inconsolable. Quand on entrait dans leur maison, ça sentait la mort. Les larmes d'adulte avaient plombé l'atmosphère. Madame Fardin était si malheureuse quand elle était jeune que vingt ans plus tard, elle ne paraissait guère changée. Il avait oublié qu'il allait dîner chez la mère de Xavier, quand ils avaient vingt ans. Elle donnait beaucoup d'importance à Vernon et il se demandait parfois si elle avait envie d'une histoire avec lui. On ne parlait pas encore de cougars, mais *Le Lauréat* avait marqué les jeunes esprits. Il avait cet âge où les garçons imaginent encore qu'en les baisant bien les hommes peuvent redonner goût à la vie aux femmes. Vernon s'arrêtait pour se regarder dans le miroir avant l'ascenseur, dans l'entrée de l'immeuble où ils vivaient, à Colombes. Vérifier sa coupe de cheveux, ses dents, se redresser et arranger le col de son blouson. Et il trouvait toujours une bonne excuse pour sortir de la chambre de Xavier, chercher quelque chose dans la cuisine, faire une blague à sa mère en passant. La faire rire. Elle l'aimait bien. Elle était contente de rencontrer un ami de son fils. Il commençait tout juste à travailler à Revolver, madame Fardin le félicitait toujours pour son sérieux et sa débrouillardise. Peu d'adultes lui faisaient des compliments, il aimait s'attirer les siens en s'attardant dans son sillage. Il a été tenté de la suivre, tout à l'heure. Mais il ne supporte pas l'idée de la décevoir à ce point. Elle en a assez chié comme ça.

Vernon décide de faire un break de manche. Il se dégourdit les jambes devant les locaux de la CGT, avenue Secrétan. A l'endroit où les employés fument, il repère un tas de mégots et se penche pour ramasser les plus longs. Aussitôt, une silhouette s'approche, et au lieu de le chasser à coups de pied l'homme lui tend trois cigarettes de son paquet. Vernon sourit, il remercie et le type lui décoche un clin d'œil. Vernon est novice. Il aurait juré que ce mec qui l'a spontanément dépanné avait une tête de gros connard.

Ça viendra. Laurent l'a prévenu qu'en un mois il verrait les choses différemment. On s'habitue à tout. Il est surpris que ce qui le dérange le plus, aujourd'hui, soit de ne pas avoir de brosse à dents. Il a oublié la sienne chez Patrice. Sa propre bouche le gêne. Sa situation lui rappelle les récits de prison. Sans les parloirs, ni le droit à un avocat. Dans le brouillard épais qui ralentit ses pensées depuis quelques jours, il se sent, de plus en plus, dans la peau d'un autre. Seule Marcia continue de l'obséder. Elle est à la fois un bonheur intégré au sang, radieux et tonitruant, et une lame plantée en pleine poitrine.

Le premier soir, il avait à peine remarqué Marcia. Les filles étaient sublimes, un flot de fouffes de luxe si désœuvrées et confuses qu'on avait l'impression de pouvoir les emballer rien qu'en leur accordant un regard. Marcia faisait partie de ce lot. A peine s'était-elle distinguée en dansant, à l'aube, il avait admiré l'élégance du coup de reins, cette façon de s'exposer tout en restant mesurée. Il n'était pas ému de ce qu'elle plonge ses yeux dans les siens – il en avait vu de toutes les couleurs, dans la nuit. Il se sentait tellement bien, la tête dans les enceintes, comme un connard de jeune, cette soirée était une bulle de douceur chaude qui le distrayait d'une série de plaies ouvertes.

Ce n'est que le lendemain, en plein jour, que la beauté de Marcia l'avait frappé. Elle tenait une tasse de thé entre ses paumes, le visage tourné vers la lumière, assise en face de la baie vitrée, les yeux clos. La netteté de la ligne de son menton, l'impeccable tracé des lèvres, son visage de reine en exil. Elle était devenue, instantanément, toutes les femmes qu'il n'avait jamais eues. Dans le rock, il avait côtoyé les pin-up, les bourgeois dépravées, les filles du X ou les intellos maso... les petites filles de Patti Smith et Madonna. Mais les autres, les filles de

J. Lo et Beyoncé, les petites Rihanna, les Shakira – elles n'avaient pas eu besoin du rock. Elles jouaient dans une autre cour. Vernon ne voyait pas ce qu'une fille comme elle pourrait trouver à un mec comme lui. Mais dans l'appartement, Vernon savait toujours où se trouvait Marcia, il passait dans les pièces dans lesquelles elle était par hasard, soignait sa désinvolture, et il lui semblait qu'elle avait toujours besoin de se faire un peu d'eau chaude quand il était dans la cuisine, qu'elle cherchait son foulard dans le salon justement quand il y était. Ils se tournaient autour, ils ne se disaient rien, entre eux s'était tendue une corde invisible. Gaëlle, consciente de leur manège, avait glissé dans la conversation – « non, Marcia n'est pas née meuf, je pensais que tu l'avais deviné » et Vernon avait encaissé le coup. Il était tellement décontenancé qu'il était incapable d'exprimer ce que ça lui inspirait. Il ne regardait jamais de porno avec des trans. Ce n'est même pas que ça le perturbait – ça ne le concernait pas.

Marcia dessinait à la carte Gold, sur la couverture d'un livre de photos, une série de traits impeccables, de taille régulière, espacés avec précision. Vernon lui avait demandé comment elle faisait pour que ses lignes restent géométriques, elle avait raconté qu'elle avait beaucoup joué à la pétanque en arrivant en France, dans le Sud, que ça lui avait mis le compas dans l'œil. Vernon l'observait, se demandant si elle avait étudié chaque geste de la féminité pour l'exécuter à la perfection. La tête renversée en arrière, juste après avoir pris sa ligne, la main dans les cheveux pour les remettre en ordre, les jambes qui se croisent au beau milieu d'une phrase, tout en elle était attirant. Elle lui parlait de la cocaïne en prenant de la cocaïne :

— Chaque ligne qu'on se met dans le nez il faut penser qu'on sniffe le narcotrafic, le capitalisme le plus gore qu'on puisse imaginer, on se met dans le nez le corps des paysans qu'il faut maintenir dans la misère pour qu'ils n'augmentent pas les tarifs, on se met dans le nez les cartels et la police, les milices privées, les exactions des Kaibiles et la prostitution qui va avec... les mecs tranchent les têtes à la tronçonneuse. C'est l'argent de la cocaïne qui a sauvé les banques, tout le système ne sert qu'à blanchir cet argent. Tu sais où elle a été inventée, cette drogue ? En Autriche. Ne me dis pas que tu ne vois pas où je veux en venir. C'est la seule drogue qui n'ait aucune spiritualité. Avec sa petite cousine, le crack. Même le

MDMA te rapproche de Dieu. Il n'y a que la coke qui t'engraine autant, et qui se contente de te rendre beaucoup plus con que tu ne l'étais au départ.

A aucun moment Marcia n'avait de geste ni d'expression qui permettrait de se dire – ah voilà quelque chose qu'une vraie femme ne ferait pas. Au contraire, elle incarnait la féminité dans ce qu'elle a de plus troublant. Elle était allée se coucher, et n'était pas réapparue jusqu'au soir. Vernon l'avait entraperçue, dans l'entrée, prête à sortir, elle était d'une élégance stupéfiante. Il avait été le premier surpris de ce qu'il avait ressenti – une jalousie nette comme un poing, pour qui s'était-elle faite aussi belle ? Cette fulgurance l'avait mis en face de cette évidence : il la voulait. Il se foutait de rester celui qu'il avait toujours été – un mec qui ne couche qu'avec de vraies filles. D'ailleurs, l'expression « vraie fille » devenait subitement ridicule : qui pouvait mieux la mériter que cette créature improbable ?

Ce soir-là, il était resté un long moment à discuter avec Kiko. Ils parlaient musique, Vernon prenait très au sérieux sa nouvelle fonction de DJ de salon, faire danser les filles était une activité qui pouvait l'intéresser, et pour laquelle il était possible qu'il ait des dispositions. Chercher le bon morceau à mettre avait été, après tout, l'occupation principale de son existence.

Quand Marcia était descendue déjeuner le lendemain, elle portait une étonnante robe de chambre en soie blanche, ou peut-être s'agissait-il d'un kimono – elle avait dit en regardant Vernon « mais c'est quoi cette coupe de cheveux ? » en passant la main sur sa tête. Tout ce qui en lui était brisé, douloureux ou vulnérable s'était effacé.

Ils se cherchaient. Ils s'arrangeaient pour se pencher en même temps sur l'ordinateur et que leurs épaules se touchent, se croiser dans un couloir et devoir se frôler pour passer, écouter un morceau avec un seul écouteur et que leurs genoux soient en contact. Et plus ils se touchaient, moins Vernon se posait de questions. Ils avaient descendu une bouteille de Jack à deux quand ils s'étaient embrassés. Marcia était à la fois réservée et vicieuse. Ses hanches étaient étroites, ses cuisses fines redoutablement musclées, elle tenait en équilibre dans n'importe quelle position. Sans l'alcool, Vernon aurait sans doute pensé à se demander s'il

devenait pédé parce qu'il couchait avec une fille dotée d'une queue. Mais il était trop fasciné par le cul de Marcia – il n'avait jamais rien approché d'aussi parfaitement érotique. Et il était tellement bien, entre les seins de Marcia, sur le ventre de Marcia, contre le cul de Marcia, entre les lèvres de Marcia – qu'immédiatement ce que son corps avait de particulier était devenu ce que son corps avait de plus aimable. Vernon ne se souvenait pas avoir désiré d'autres femmes avant elles. Un rideau s'était ouvert, tout ce qu'il y avait avant Marcia n'était qu'enfantillages, répétitions. Futilités.

Et elle l'avait prévenu, rapidement. « Kiko ne doit pas savoir. Il est jaloux. » Ils étaient allés faire leur orgie de sexe dans une toute petite chambre, sous les toits, de l'hôtel en face, que Marcia semblait bien connaître. De retour à l'appartement, Gaëlle le regardait d'un autre œil. Moitié goguenarde, moitié méfiante. Vernon était amoureux. Il s'était transformé en petit sachet de guimauve. Il avait oublié comment une vie sans Marcia avait été possible. Et il réalisait, à presque cinquante ans, qu'il n'avait jamais été amoureux avant. Aimer Marcia était une évidence à laquelle il s'abandonnait sans la moindre retenue. Alors que sa vie s'était transformée en zone sinistrée, il se sentait plus favorisé que jamais.

Un matin, Kiko était entré dans la chambre de Marcia, à l'improviste. Vernon était passé lui apporter un café et s'était glissé sous les draps. Sur le moment, Kiko s'est contenté de dire Subutex j'aurais pas cru ça de toi sur un ton surpris qui disait t'es qu'un plouc et qui disait et Marcia qu'est-ce que tu fous avec ce mec tu vois bien que tu te dépréciés. Il était ressorti sans dire un mot. Il était azimuté – ça faisait quatre nuits qu'il dormait très peu et buvait énormément. Après son départ Marcia avait paniqué. Ça faisait cinq jours qu'ils étaient à fond dans le roucoulement toi et moi c'est magnétique l'effet que l'on se fait nous n'aurons pas assez d'une vie pour satisfaire ce désir-là tout le temps à chaque instant être avec toi te parler te prendre. Il l'avait sentie sortir de cet état. Comme on referme une porte. Elle avait dit « à ce soir » en l'embrassant et Vernon n'avait pas voulu comprendre ce qui se passait.

Gaëlle était déjà au courant quand Vernon l'avait retrouvée dans la cuisine. Elle avait l'air emmerdée pour lui, ça paraissait sérieux. Il avait dit « pourquoi Kiko le prend aussi mal ? C'est pas sa meuf, quand même. Il ne m'avait jamais prévenu de ne pas la toucher » et elle avait répondu « il peut être con tu sais des fois ». Sur ce ton qui veut dire mais avec tout le pognon qu'il a ne compte pas sur moi pour lui en tenir rigueur. Tout ce qui importe c'est que je ne sois pas prise dans le coup de colère. En gros, c'était sincère, elle était vraiment emmerdée, mais comme c'est elle qui l'avait ramené elle se sentait responsable – elle préférait qu'il fasse ses valises tout de suite. Elle voulait qu'ils restent en contact, elle avait sorti les quarante euros qu'elle avait dans son blouson et les poches de son jean. Elle voulait savoir s'il avait quelqu'un en tête, ou s'il voulait qu'elle le branche sur un autre plan. Vernon avait dit : « je dois voir ça avec Marcia. » Puis il avait plaisanté « je ne pensais pas être nominé si vite » et Gaëlle lui avait été reconnaissante de le prendre avec dignité.

Mais il était sonné de comprendre qu'il était viré. Il se sentait tellement bien, à l'appartement. Il n'était pas du tout parvenu au stade où on est fatigué de voir de la drogue tous les soirs. En fait, tout ça faisait déjà partie des plus beaux jours de sa vie. D'autant qu'il s'était bien coulé dans le rôle du DJ résident. Il avait dit « je dois voir ça avec Marcia » et à la tête qu'avait faite Gaëlle, il avait senti le sol s'écartier sous ses pieds.

Il s'était ouvert une bière, roulé un joint et posé devant l'ordinateur. Il regardait sa liste d'amis d'un nouvel œil – il fallait trouver quelqu'un qui accepterait d'héberger Marcia et lui. La chose se compliquait. A ce moment-là, il avait déjà choisi de ne pas croire que Marcia le laisserait tomber. Gaëlle se trompait. Elle n'avait pas compris ce qui se passait. Elle n'était pas là, pendant ces quatre jours.

En début d'après-midi, Kiko avait déboulé dans la cuisine, il fulminait. Il avait collé Vernon contre un mur. « Dégage de chez moi je ne veux plus jamais te voir. » Puis il l'avait repoussé avant de lui envoyer un coup de pied au cul pour le faire avancer. La maison semblait vide, pourtant Gaëlle était là, avec une copine. Tandis que Vernon rassemblait ses quelques affaires, Kiko dans son dos pétrait les plombs, donnait des coups de tête dans les portes, déboîtait une table avec ses tibias et cherchait à démolir une armoire à coups de talons. « Magne-toi clochard de merde

jamais j'aurais dû te laisser entrer ça me dégoûte de penser que t'as osé la toucher dégage de là tu me fais vomir. »

Gaëlle avait réapparu dans le couloir de l'entrée, elle était triste, et un peu inquiète pour son sort – après tout c'était elle qui avait ramené Vernon. Elle lui avait glissé un sac dans lequel elle avait mis pêle-mêle une bouteille de bière une bouteille de rhum une clé USB sur laquelle il avait empilé plusieurs playlists et un nécessaire pour se raser, et un parfum Hermès neuf qui n'était pas à lui. Vernon lui avait dit « tu diras à Marcia que j'attends son message sur Facebook je vais me trouver un ordinateur » et Gaëlle avait de nouveau secoué la tête « elle ne t'écrira pas tu sais. Elle ne peut pas se permettre de se mettre Kiko à dos. Mais je lui dirai. Moi je t'écrirai, Vernon, on reste en contact, hein ? »

Il avait demandé aux passants qu'on lui indique la bibliothèque la plus proche, personne ne savait lui répondre, jusqu'à ce qu'un adolescent compatissant jette un œil sur son iPhone pour l'orienter. Vernon s'était branché au réseau, il avait été soulagé que Patrice lui dise oui. Vernon était resté une semaine chez lui. Marcia n'avait répondu à aucun de ses messages. Chaque respiration était pénible. Boire sans pleurer était difficile, ne pas s'effondrer sur le sofa de Patrice en hurlant à la mort, se recroqueviller et continuer de sangloter en gémissant. S'endormir était difficile, mais moins que rester endormi. Il se réveillait en pleine nuit et il avait une seconde de répit, pendant laquelle il ne se souvenait de rien. Puis ça remontait. Sa situation se résumait vite. Marcia s'était foutue de lui. Il ne parvenait toujours pas à le croire. Comment est-ce qu'on quitte une traversée comme celle-ci ? Le pire, c'est qu'elle avait raison. Qu'est-ce qu'une fille foutrait avec un vieux mec sans domicile sans argent sans amis sans boulot. Patrice avait été un hôte d'exception. Le mec n'était pas trop bavard, pas trop intrusif, il aimait regarder la télé. Ils s'entendaient bien. Au huitième jour Vernon avait compris qu'il fallait qu'il se casse. Un ancien pote, devenu bouquiniste sur les quais, lui avait dit passe quand tu veux je te laisserai les clefs de chez moi, j'y suis très peu. Mais il n'était pas sur les quais quand Vernon était arrivé, ses caisses étaient fermées, lestées de gros verrous. Et c'est comme ça que le premier soir dehors était arrivé. Le pote n'était pas là non plus le lendemain.

Et Vernon s'était retrouvé dehors. Il parvenait là où son chemin le portait depuis des semaines. Il regrettait que la dégradation ne soit pas létale.

Vernon s'installe sur un bout de trottoir. Laurent lui a conseillé les boulangeries, parce que les gens paient en liquide et sortent avec de la petite monnaie. Mais les bons spots sont déjà pris. Vernon s'installe sur une place, contre un mur, jusqu'à ce qu'une dame de service lui demande aimablement de se déplacer de quelques mètres, « c'est une école, vous savez, c'est bientôt la sortie, vous allez gêner – si vous aviez la gentillesse de vous pousser par là ? » Il s'assoit plus loin, entre une librairie et un fleuriste, à quelques mètres d'une épicerie bio. Il tend la main, le bras soutenu par son genou, le dos calé contre le mur. Ses pensées vont bon train. Ses joues le démangent, il n'a pas l'habitude de porter la barbe. Sa propre odeur l'envahit. Ce n'est pas désagréable. Les sacs qui défilent sous son nez ne se ressemblent pas – besaces, paniers en osier, cartables, petites pochettes en cuir, pas plus que les chaussures, baskets usées, talons compensés, Creepers, bottes en peau... Il voit s'approcher, ralentir et s'arrêter quatre paires de chaussures masculines, qui l'encerclent. La peur le paralyse, il n'ose même pas relever la tête. Il a, subitement, envie de pleurer.

— Bonjour monsieur, vous vous appelez comment ?

— Vernon.

Il a parlé trop vite, il aurait dû donner son nom d'identité civique, son nom français. Mais ils ne le frappent pas tout de suite. Trois crânes rasés, gueules d'étudiants consanguins, des vraies têtes de tortionnaires, et un jeune blond, un garçon plus frêle que les autres, les traits fins et réguliers, aussi beau que ses collègues sont affreux. Vus du sol, ils semblent des géants. C'est le blond qui s'adresse à lui, il s'agenouille pour être à sa hauteur, le dévisage attentivement :

— Moi, c'est Julien. Tu sais, Vernon, tu serais roumain, tu aurais une maison où dormir.

Julien pose une main sur l'épaule de Vernon. Les trois acolytes sont restés debout, ils opinent du chef, tous super désolés qu'il ne soit pas

roumain, sans quoi il ne serait pas réduit à se cailler les miches sur le bitume. Vernon est trempé de sueur. Il n'a jamais été aussi content d'être français – tout ce qu'il désire, c'est que les quatre trépanés soient satisfaits de ses réponses. Qu'ils se tirent. Julien tire de son sac un paquet de biscuits et une brique de lait, qu'il lui tend en demandant :

— Tu as le numéro des services sociaux ? Tu as essayé d'appeler aujourd'hui ?

— On m'a dit que c'était plein. Mais je me débrouille.

— Trop de macaques dans les refuges, hein ? Les Africains foutent le bordel, c'est ça ? Quelqu'un t'a agressé ?

Vernon se répète qu'il n'y a pas de danger, ces gars sont des militants racistes qui ne cherchent pas, du bout de leurs belles chaussures cirées, à lui mettre une correction. Mais il tremble de tous ses membres. Il est au sol. Il a peur que ça déclenche en eux l'envie de lui mettre des coups de pied. Il désire qu'ils s'éloignent, et le laissent reprendre son souffle. C'est alors que surgit, dans un déluge de hurlements incompréhensibles, une géante rousse, qui avance en faisant de grands moulinets avec les bras, et les écarte en postillonnant :

— Allez vous faire enculer fils de putes avec vos petites bites pleines de merde, foutez-lui la paix, vous voyez pas que vous lui faites peur sales tondus de fond de chiottes ?

Elle se fraye un passage avec les poings. Elle est déchaînée. Et pour la deuxième fois consécutive Vernon se demande pourquoi moi, mon Dieu, pourquoi moi. Car elle n'y passera pas seule, il sera pris dans le mouvement.

— Vous pourrissez la tête à tout le monde avec vos débilités – dégagez de là. Allez dire à vos mères les putes qu'elles auraient mieux fait de se faire coudre la chatte plutôt que dégueuler une merde pareille. Vous êtes de la pollution radioactive, bande de crevards dégénérés.

Vernon pense à la meuf des vieux billets de cent francs, celle à moitié à poil et qui tient un drapeau, on a l'impression qu'elle mesure quatre têtes de plus que les mecs qui cavalent avec elle, sur les barricades. La rousse porte une longue parka kaki, trop petite pour elle, et d'énormes baskets flambant neuves, vert et jaune fluo. Mais Vernon n'a pas envie de

critiquer son look. Pas plus que de faire la conversation aux quatre sbires au milieu desquels elle tonitrue. La meuf n'est peut-être pas de taille à prendre quatre gamins à mains nues, mais en attendant, elle les impressionne. Il faut dire qu'elle a de la ressource.

Les quatre garçons sont perplexes : qu'est-ce que cette démente leur veut ? L'un d'eux hausse les épaules, ricane, et se détourne, faisant mine de lâcher l'affaire. La géante lui envoie un coup de pied dans le dos, elle y a mis toutes ses forces, il trébuche vers l'avant et tombe à quatre pattes. Le blondinet mignon saute sur la forcenée, mais il est si chétif qu'une fois accroché à elle il a l'air d'un ouistiti prenant d'assaut un cocotier. La brute dégage son assaillant d'un seul coup de coude. Vernon ne l'aurait pas cru capable de maîtriser la situation aussi longtemps. Les quatre gars resserrent les rangs pour lui mettre une correction finale, mais elle les surprend, une fois de plus, en frappant sa propre poitrine avec ses deux poings, tout en recommençant à hurler à pleins poumons. Difficile de savoir si elle s'inspire de Scarface ou de Tarzan, mais la prestation laisse ses adversaires pantois. On ne saurait dire ce qui les arrête – la peur la stupéfaction le dégoût le respect d'une énergie aussi exceptionnelle... elle rameute tout le quartier, quelques personnes ont ralenti pour voir ce qui se passe.

Alors les garçons se concertent du regard, furtivement, le blond crache sur le sol, « vas-y elle est folle laissez-la on s'en fout, elle est mûre pour l'asile, cette dingue. » Et ils s'éloignent, la tête haute, et avant de passer l'angle de la rue, ils se retournent en rigolant, lui font un bras d'honneur, de loin, l'un d'entre eux se visse la tempe du doigt pour signifier son diagnostic. Vernon les regarde disparaître et les trouve quand même chiés de ne pas lui proposer de les suivre, l'un dans l'autre il se sentirait plus en sécurité encadré par les fafs qu'avec la « dingue ».

A bout de souffle, la géante se laisse tomber à ses côtés. Ses cheveux sont très fins, tirant sur le roux orangé, sûrement les vestiges d'une teinture, sa bouille est ronde et plate, ses yeux sont très écartés, quelque chose dans son visage rappelle celui des enfants trisomiques. Impossible de lui donner un âge.

— Il va falloir les tuer, ces cons. Un par un, il va falloir les zigouiller. C'est plus possible. Merde, on est à Belleville, c'est quoi ces verrues ? Ils

se croient partout chez eux. La semaine dernière ils ont torgnolé deux gamins qui faisaient les portefeuilles. Ils zonent autour de la Croix-Rouge pour emmerder les Africains qui viennent y chercher quelque chose. Qu'est-ce que ça les regarde, hein ? C'est leurs affaires ? Ils dorment dehors, ces trous-du-cul ? Ils nous prennent pour quoi ? de la merde, voilà la réponse. Parce qu'on est exclus du système, ils croient qu'ils peuvent débarquer et nous faire la loi. Mais on est des vrais durs, nous, pas vrai ? Si on s'occupe pas de leur botter le cul alors qui le fera, hein ? Qui ?

Elle répète cette dernière phrase avec un petit mouvement du doigt, comme si elle faisait la morale. Vernon se dit voilà, je voulais de la compagnie, j'ai de la compagnie. Toujours cette histoire de prières exaucées. La meuf se lève en décrétant :

— C'est pas une bonne place, ici. Viens, on va se mettre devant le Franprix. C'est ma gâche là-bas.

C'est davantage un ordre qu'une proposition et Vernon s'exécute, incapable d'envisager une discussion conflictuelle avec elle.

— Je ne t'ai jamais vu dans le coin, tu viens d'arriver, pas vrai ?

— J'ai été expulsé il y a déjà un moment, mais j'ai squatté à droite à gauche. Jusqu'à la semaine dernière.

— La semaine dernière ? T'es tout neuf, mec. Je me disais aussi que tu sentais encore le savon.

Elle s'installe devant le supermarché et avise le premier passant qui entre :

— Monsieur, monsieur, s'il vous plaît, vous m'achetez un Coca-Cola ?

Elle ajoute en touchant son ventre « c'est pour le bébé », puis se tourne vers Vernon « qu'est-ce que tu prends, toi ? » puis elle rappelle le quidam, qui tourne la tête avant de pousser la porte du supermarché, et prend commande, l'air amusé « et une bière, s'il vous plaît, c'est pour mon ami ».

— T'es enceinte ?

— Quelle horreur, non. Mais mon public aime cette idée. J'ai faim, j'ai pas déjeuné encore.

Elle hèle une passante, une élégante pressée : « bonjour madame tu me ramènes des chips, s'il te plaît ? C'est pour le bébé. » Quand elle s'adresse aux inconnus, elle devient douce et enfantine. Vernon note que sa voix, quand elle est calme, a un grain éraillé très agréable. Elle sourit aux passants d'un air innocent en frottant son gros ventre, elle a une bille de clown, d'une rondeur lunaire.

— Il y en a qui reviennent avec ce que tu demandes ?

— Souvent. Ça ne leur coûte pas grand-chose de me donner à manger, je demande des cacahuètes des chips ou du Coca... des fois, du chocolat... Beaucoup d'entre eux, à force, on se connaît : je viens là tous les jours – ils ont l'habitude de me ramener des trucs. Ils sont contents de rendre service. C'est des humains, quand même, tu sais.

Elle marque une pause. Un jeune homme passe, avec un bébé sur le ventre, elle penche la tête sur le côté, « j'aime bien les papas, c'est doux de voir un papa avec son petit » puis l'interpelle « oh monsieur s'il te plaît tu me ramènes du chocolat ? C'est pour le bébé. »

Un autre homme en sortant lui tend son Coca et une bière, elle lui sourit et passe la canette à Vernon.

— Dis-moi si tu veux quelque chose en particulier, je demanderai pour toi.

Cacahuètes salées et chocolat noir de cuisine, c'est le mélange préféré d'Olga. Elle se méfie de l'alcool. S'ils n'étaient pas tout le temps bourrés, ses collègues seraient plus fréquentables. Peut-être même pourrait-on en faire de solides révolutionnaires. Mais ces couillons se mettent le compte jusqu'à ne plus tenir debout. On est en train de discuter avec quelqu'un et d'un seul coup ça sent la pisse, le mec a fait sous lui. Ou bien ils tournent la tête vers toi, avec des yeux vitreux, on croirait qu'ils vont dire quelque chose et ils te vomissent dessus. Sans être une puriste hygiéniste, franchement, ça craint. Une fois la nuit tombée, de toute façon, impossible de cohabiter, quand ça ne ronfle pas ça veut se battre, ou pire. Il faut se méfier des idées qui les saisissent, soi-disant à cause de l'ivresse. Après t'avoir enculée comme une chèvre, ils prétendent qu'ils ne se souviennent plus de rien. Si tu les tabasses, ils se plaignent, ils se mettent à plusieurs et te traitent de menteuse. Les mecs entre eux se serrent les coudes. C'est pour ça qu'Olga apprécie les nouveaux, ils ont encore un peu de tenue. Celui-là est tellement beau, il est très grand, très mince, elle a toujours aimé ce genre de garçon. Ses

mains sont encore blanches, épargnées. Elles s'abîmeront bientôt. Tout s'abîme, dehors.

Elle l'avait repéré, la veille, qui parlait à Georges, un des gros bourrés de l'église. Elle et Georges ne sont pas en bons termes, elle s'est tenue à distance. Georges au début on croit que c'est un mec à la coule, mais assez vite on découvre son vrai caractère : un tyran, et un manipulateur. Dès qu'on ne fait pas ce qu'il demande ça le met dans des colères noires, il lui a déjà mis de belles trempes, et si vieux soit-il, le mec a le vice et une poigne de chacal.

Ce matin, quand elle a vu le nouveau se faire cerner par les crânes rasés, elle a décidé d'aller le chercher. Elle le veut comme ami. Maintenant, elle partage sa nourriture. Il mange de bon appétit, ça fait plaisir à voir. Elle peut lui expliquer bien des choses, lui indiquer où sont les douches et quels sont les bons jours pour aller au Secours populaire chercher les bonnes fringues, elle peut le conseiller sur les centres d'hébergement. Il n'a pas de chien, lui, c'est plus simple. Elle aime bien s'occuper des autres. Quand ils se laissent faire. Elle cherche à le faire rire. C'est comme ça qu'elle se fait des potes. Elle les fait rire, et elle les écoute. Quand elle était plus jeune, elle avait vu un médecin qui lui avait conseillé de moins boire, il lui avait dit qu'elle ne se respectait pas, qu'elle était une poubelle à confidences. Il faut être médecin pour être assez con pour mépriser l'empathie. Elle demande à un gamin qui passe de leur ramener un paquet de Curly, le jeune l'envoie chier « t'as qu'à bosser grosse truie ». Elle lui jette un sort « pendant dix ans tu paieras pour ce que tu viens de dire » en prenant un air menaçant, elle sait qu'ils n'aiment pas ça, ils ne savent pas au juste si elle est une gitane, peut-être une sorcière très puissante. Vernon rigole. Elle aime bien son prénom. Elle aimera qu'ils traînent tout le temps ensemble. Ils feraient une équipe. Ça fait longtemps que personne n'a envie de marcher avec elle. Elle ajoute :

— On en est là, quoi... Ils sont tous au service du grand capital, et ils s'étonnent qu'on se prélassé de ne pas faire partie de leur connerie. T'as qu'à voir, dans le quartier, dès qu'un commerce ferme, c'est qu'une banque va ouvrir. Ou un magasin de lunettes, ça je n'ai jamais compris pourquoi il y en avait autant. Mon père était communiste. Alors quand je

lis le journal, je comprends le message qui en émane : gloire au grand capital. Malheur à ceux qui ne se soumettent pas entièrement. On n'a jamais vu dogme mieux respecté. Elle est géniale, leur invention, la dette... comme des putes sans papiers, ils passeront leur vie à trimer pour essayer de rembourser ce qu'ils doivent à la naissance. Ah, pour taffer, ça taffe... tu sais pourquoi on nous tolère encore en ville ? Ils ont arraché les bancs, ils ont aménagé les devantures de magasins pour être sûrs qu'on ne pouvait s'asseoir nulle part, mais on ne nous ramasse pas encore pour nous mettre dans des camps, et ce n'est pas parce que ça coûterait trop cher, non... c'est parce que nous, on est les repoussoirs. Il faut que les gens nous voient pour qu'ils se souviennent de toujours obéir. Moi aussi, j'ai bossé, j'ai bossé dix ans. Je développais des photos dans un labo. Toute la journée au-dessus des cuves, avec des petits gants comme protection, je suis sortie de là couverte d'eczéma. Ils ont dit que ça n'avait rien à voir avec les produits, et ils m'ont mise à pied. Je ne regrette rien. J'avais une vie de merde. Entre le loyer et ma voiture, tout mon salaire y passait, je regardais le prix de chaque article que je mettais dans mon caddie. Ils me font tous rigoler. Les marxistes d'aujourd'hui me font autant rire que les autres – l'ouvrier et son usine, créer de l'emploi et tout le bordel... moi, ce que je veux, c'est ne plus travailler.

— Pourtant ton père était communiste ?

— Oui. Je suis comme la fille de Zeus. Si t'avais connu mon papa... ah, là, d'accord, on peut parler de bonhomme. Quand il se mettait en colère, la terre tremblait. Ce n'était pas un pauvre tyran domestique qui ferait peur à sa conne de meuf en lui gueulant dessus. Je te parle de la colère du juste. Mon père, quand j'étais petite, on pouvait pas aller en ville avec lui sans qu'il fasse régner la justice. Il faisait pas souvent les courses, mais quand ça arrivait – je l'ai vu vider des supermarchés sans que personne ne paye aux caisses parce qu'il n'y avait pas assez d'employés pour un samedi, ça lui prenait cinq minutes, les vigiles avec lui, les caissières avec lui, et les clients, le poing levé. Je l'ai vu arracher des barrières de parking parce qu'on faisait trop longtemps la queue. Longwy, je peux te parler de Longwy – mon père il faisait débrayer une usine rien qu'avec sa grande gueule. Il s'attaquait aux CRS, il voulait qu'ils fassent front commun. Il savait que l'ennemi ne sera jamais un

autre smicard. La terreur, il faisait régner la terreur, partout où il passait. La colère de mon père, je te jure, il fallait voir ça... Et les bonnes femmes, avec lui. Ah, c'était pas un joli cœur, c'était pas un salonnard qui se tortille comme une truite pour séduire la grognasse, mais les femelles, il arrivait, elles se regroupaient autour de lui, elles perdaient connaissance tellement il leur plaisait. Il y pouvait rien, le pauvre. C'était son caractère. Et quand ton père, c'est ça, les papas des autres, quand on te dit « eux aussi c'est des hommes », je te jure tu te caches pour rigoler. Tu te dis, t'as vu le machin que t'appelles papa il passe son temps à obéir... des peureux, des lâches, des insignifiants, des invertébrés, des inutiles... voilà ce que sont les hommes, en général. Mais mon père, ouais, là tu sais ce que « bonhomme » veut dire. Regarde leurs bonnes femmes, les autres – elles passent leur temps à se plaindre, elles prennent pas ce qui leur faut, ça saute aux yeux. Les pauvres, elles épousent à vingt ans un crétin qui paraît correct et deux lardons plus tard elles voient bien qu'elles font la bonniche pour un moins-que-rien. C'est pas des hommes qu'elles ont épousés, c'est des torchons pleins de merde. C'est du Canada Dry de mec, comme dans les pubs quand ils étaient petits, ça gueule comme un homme ça pue comme un homme mais ça ne sait qu'obéir et encaisser les ordres. Elles sont furieuses. C'est comme ça qu'elles font des petits fachos, comme ceux qui étaient là tout à l'heure. C'est tous des sans papa, ça. Ils ont grandi en voyant leurs mères mal bâisées se plaindre toute la journée, ça leur a brisé le cœur. Normal. Alors ils essayent d'imaginer à quoi ça ressemble, un homme qui ferait bien jouir sa femme. Mais ils ont beau chercher, la recette ne se trouve pas sur Internet. C'est dans les gènes, ça. Si t'avais vu ma mère : radieuse, pimpante, épanouie, toujours contente. Quand elles sont bien bâisées, franchement, les meufs, c'est autre chose. Tous des sans papa, les petits cons, nés d'une chatte mal fourrée par une bite molle qui pue la pisse. Ça se fabrique des pères d'adoption, en veux-tu en voilà, ça ne peut pas voir une barbe sans se mettre à chialer papa, ça se fait adopter par des losers... les pauvres, ils ne savent pas ce que c'est, la virilité. Ils reproduisent la même merde – ils engrossent des meufs pathétiques qu'ils laissent insatisfaites et qui à leur tour pondent des cons qui ne savent pas comment on se tient debout. Bitte molle dans chatte moisie, marque mes

mots : voilà le problème, aujourd’hui… une nation de larbins frustrés, qu’est-ce que tu veux qu’on en fasse.

— Et il pourrait pas t’aider ton père ?

— Non. Il s'est remarié. Sa meuf elle a déjà des gosses. Je suis en trop. Je sers à rien, dans sa nouvelle vie, je lui fais que des ennuis…

— Ça ne te manque pas de le voir ?

— Moins que mon chien. Attilinou. Attilinou, ils me l'ont piqué il y a trois mois. Si tu l'avais vu, une splendeur, un amour, un nounours. Un american staff, bâti comme un camion, c'était une beauté… fils de putes, ils l'ont piqué. Il n'avait rien fait, tu penses… tu vois comme ils traitent les humains, tu te doutes que les chiens, ils vont pas y passer la journée avant de te le piquer, t'en fais pas, surtout du clebs de SDF… des fois ils essayent de les faire adopter. Mais Attilinou, il les a fait flipper. On dort au parc, nous, tu sais. Aux Buttes-Chaumont

— Tu connais Laurent ?

— Tout le monde connaît Laurent. On s'aime pas trop, lui et moi. Quand il a bu, il me fatigue, on dirait un ancien combattant, avec sa dignité, sa droiture et tout le tremblement… vas-y, on dort dehors, on va pas en plus faire des concours de qui mérite le plus de bons points… Mais on dort dans le même coin, ouais, on fait partie de la même bande – nous on n'est pas des malgré nous. On est contents de ne pas bosser. Les nantis enragent parce qu'on est beaucoup trop intelligents. Ils le savent. C'est pour ça qu'ils veulent nous tuer. Quand on sera affamés déformés par les tumeurs et qu'on devra tuer pour manger, ils pourront nous regarder et se dire – voyez, nous, les riches, on est quand même plus raffinés.

— T'en as jamais marre d'être dehors ?

— Non. Mon chien me manque. Ça, oui. Attilinou. Il dormait avec moi, c'était mon poteau, il sentait bon, les chiens c'est pas comme nous, ça se lave pas et à la fin de la journée ça sent l'usine à gâteaux. Bref un matin il fait son tour et moi je me réveille pas – c'est pour ça que j'aime pas la jaja, j'aurais pas bu la veille, je l'aurais senti se lever. Bon, il se promène et ces fils de putes de gendarmes, avec la fourrière, ils le chassent. Les gardiens le connaissaient, ils me disaient de l'attacher, c'est

tout... Le chien, logique, il panique, il montre les dents – vas-y, chien méchant, tuez-le tout de suite. Il avait sa puce et tout, mais moi j'ai pas de papier pour le récupérer, le temps que je m'occupe de tout ça et Attilinou ils me l'avaient tué. C'est tout ce que j'avais, ce clébard. Méchant, mon chien... tu parles. Des inconnus te sautent dessus pour t'arracher à ta maîtresse, tu te défends, c'est normal. Ils appellent ça un chien méchant. Non. Pour les chiens et pour les hommes, c'est le même régime : ils sélectionnent, tout ce qui cherche à se défendre quand on le traque, il faut l'éliminer. Faut jamais se défendre, il faut se laisser niquer. Neuf ans, neuf ans je suis restée avec Attilinou. T'imagines, le vide que ça me laisse ? Mon chien me manque. Et la musique.

— T'aimes quelle musique ?

— J'adore Adele. J'ai toujours envie d'écouter sa chanson de James Bond.

— J'étais disquaire, avant. Il y a longtemps.

— Ah ouais ? le vinyle et l'argentique – toi et moi on est des rescapés d'industries englouties, alors.

Elle aimeraient glisser sa main sous son bras, juste pouvoir le toucher, comme s'il était son meilleur pote.

Xavier vient de se faire défoncer pour la troisième fois d'affilée, sur Zynga Poker. Un paltoquet qui hésitait à suivre alors qu'il avait un carré l'a mis dedans, il s'est entêté avec sa double paire. Il y a des jours sans. Il ne devrait pas passer autant de temps sur ce jeu. Ça nuit à son boulot. Les avatars des autres joueurs sont tellement hideux qu'ils deviennent fascinants – voitures de sport, armes de poing, connard en short sur un voilier, chien de garde, belles meufs qui se font draguer, comme si c'était vraiment leurs photos qu'elles mettent, et les photos d'enfants.

Quand il ne bloque pas sur des jeux idiots, il travaille sur un projet de biopic de Drieu la Rochelle. Il voit Magimel pour le rôle. Ou le petit blond, s'il faut faire plus jeune, Vincent Rottiers. Il aime ses yeux. Il ferait un Drieu très correct. Il sait que c'est une bonne idée, c'est le moment. Quand il était plus jeune ça le faisait rigoler, l'histoire de la page blanche et du blocage. Bon, maintenant, il y est. Il bloque, comme un petit bourge qui tord du cul. Il doit se dépêcher, avant qu'un réalisateur encarté y pense et lui grille l'idée. Maintenant qu'on a le droit d'être d'extrême droite, ça l'étonnerait que les réalisateurs d'extrême gauche rechignent beaucoup à piquer les figures tutélaires qui ne leur

appartiennent pas. Une simple question de subvention – s'il y a de l'argent à prendre, ils viendront bêqueter. Il faut qu'il se dépêche. Mais le fait même d'avoir une bonne idée l'angoisse.

La panique de sa mère l'a mis mal à l'aise. D'habitude, ils s'en tiennent à des échanges lisses, la caractéristique de la maison a toujours été l'insincérité. On a peur des éclats, chez lui, on connaît le caractère néfaste de la vérité. On préfère se servir des mots pour éloigner tous les sujets qui pourraient mettre à vif. Discuter, c'est échanger des horaires, des lieux de rendez-vous, des dates, des sommes d'argent, des âges. On évite tout le reste. Quand elle l'a appelé pour dire qu'elle avait vu Vernon, sa mère était bouleversée. Xavier a promis d'aller faire un tour au parc. Elle dit qu'elle ne dort plus. Elle lui a déjà raconté qu'en bas de chez elle la copropriété avait obtenu qu'on ôte les deux bancs devant la porte d'entrée, parce que des clodos s'y étaient installés. Les propriétaires disaient que ça faisait baisser le prix des appartements. Elle n'a pas tort de râler : vu comment son quartier est coquet, ce n'est pas deux pauvres clodos qui risquent de dévaloriser quoi que ce soit. Il faudrait plutôt les remercier de consentir à s'installer dans un coin aussi pourri. Elle s'est engueulée avec toute la copropriété pour ces deux bancs, les responsables lui avaient expliqué que c'était la gardienne de l'immeuble qui se tapait tout le sale boulot, que ce n'était pas elle qui devait leur demander de se pousser pour pouvoir nettoyer la pissoire sous les bancs, et c'était encore la gardienne qui devait surveiller qu'ils ne répandent pas le contenu des poubelles sur le trottoir. Xavier écoute raconter cette histoire pour la quatrième fois, sans dire franchement à sa mère qu'il trouve ça bien d'avoir arraché les bancs. Pire que des clodos, ça aurait pu être des lascars qui s'y installent. Il n'a pas envie d'imaginer sa mère croiser des lascars matin et soir en sortant de chez elle. Chacun sa merde, maman. Mais elle est obsédée par cette affaire – qu'on se serve de la gardienne comme prétexte pour empêcher les plus démunis de s'installer quelque part, ça la rend dingue. Politiquement, comme dans bien des domaines, sa mère est restée bloquée dans les années 80.

Ça le met en colère qu'elle s'en fasse autant, maintenant, pour Subutex. Toujours la même histoire. Il suffit de bien se laisser aller, et sa mère sort la panoplie de l'infirmière. Xavier s'est bien gardé de lui

raconter que son Vernon avait vidé l'appartement d'une amie qui l'hébergeait. Sylvie n'a jamais été sympathique à Xavier, c'est une conne d'héritière d'extrême gauche, qui n'a jamais travaillé, une groupie à peine améliorée, toujours prête à donner des leçons de morale sur des sujets auxquels elle n'entend rien. Mais quand même. C'est le principe. Il a toujours haï les mecs qui n'ont pas de parole. Si un jour Xavier se retrouve à la rue, il est convaincu que ça ne le transformera pas en raclure. On ne devient que ce qu'on veut bien devenir.

N'empêche que ça l'arrange d'avoir de ses nouvelles, Subutex. La meuf qui le cherchait a été très claire sur ce point : ceux qui pourraient l'aider à mettre la main sur le gaillard se verront récompensés. Pas de première fraîcheur, la fille, mais suffisamment classe pour qu'on n'ait pas envie de lui dire dégage je ne suis au courant de rien. Elle a dit qu'elle s'appelait la Hyène. Le genre de surnom qu'on se fait coller quand on a vingt ans et qui est difficile à assumer, sur le tard. Elle a dit qu'elle travaillait pour le compte d'un producteur, elle a évité les détails, mais elle paraissait sérieuse. Ce n'était pas une pétasse, pour commencer. Pas le genre de connasse qui monte sur ses grands chevaux en parlant de dignité de la femme et qui se balade le cul à l'air, surprise qu'on ne pense qu'à la niquer. C'était une madame. Elle avait entendu parler des entretiens d'Alex. Xavier n'a pas compris comment elle était remontée jusqu'à lui. Respect.

La Hyène lui a laissé un numéro, pour la contacter s'il avait des informations. Il a fait savoir qu'il aimerais beaucoup travailler à un portrait posthume d'Alex, et que s'il mettait la main sur Vernon il lui en parlerait. En vérité ça le ferait bien chier de signer un portrait posthume d'un crooner à mémés, mais il faut bien manger.

Alex Bleach, putain, comme si on ne l'avait pas assez entendu comme ça. Alex on lui demandait son avis sur tout : du dérèglement climatique à la ménopause de Tina Turner, on voulait connaître son opinion. Il n'avait strictement rien à dire. Ou alors la même chose que le voisin. Il ne risquait pas de perdre son job en disant qu'il était contre le racisme, contre le nucléaire, contre le viol, contre les morts sur la route, contre le cancer, contre Alzheimer. Il ne faisait aucune vague, quand on lui en parlait tout ce qu'il avait à dire c'est « mon boulot c'est pas de répondre à

des interviews ». Comme quoi son boulot, c'était musicien. Conneries. En tout cas il était beau gosse, et pas le plus mauvais sur une scène. Si jamais Vernon lui confie cette interview – et Xavier a quelques idées d'arguments pour le convaincre de le faire –, il y aura sans doute un petit portrait à en tirer. Qui sait, ça pourrait le remettre en selle. Ce sera dur à assumer, mais vu ce que touche un réalisateur de la SACD quand son film passe à la télé, il assumera, la tête haute, même.

Il tape « se lever » et il quitte la partie de poker. Marie-Ange finit tôt, c'est elle qui s'occupe d'aller chercher la petite. Elle est beaucoup avec elle, en ce moment. Marie-Ange ne va pas bien. Ça rappelle le film *Chaos calme*. Ils n'en parlent pas, mais la vérité c'est que la mort de la chienne les a abattus, l'un comme l'autre. Lui en est très conscient, Marie-Ange est plus éloignée de ses émotions, elle ne sait pas comment formuler ce qu'elle ressent. Il aimeraient que ça les rapproche, mais pour l'instant chacun cuve sa douleur de son côté.

Il n'aurait pas imaginé qu'on puisse être aussi déstabilisé par la mort d'un chien. Marie-Ange refuse qu'il en parle avec la petite. Xavier pense que c'est important de parler de la mort aux enfants. Pendant les semaines qu'a duré le traitement à la cortisone, la chienne pissait partout dans la maison. Il enfilait des gants Mapa bleus, trempait une éponge rouge dans l'eau chaude et nettoyait, après elle. A la fin elle ne réussissait plus à tenir debout assez longtemps pour se soulager. Elle tombait, sur le ventre, dans son urine, et il fallait la nettoyer au gant de toilette. Il lui disait tu es vieillotte tu vois tu vas bientôt partir c'est fini. On ne peut rien contre ça. Puis elle s'est mise à haleter, sans s'arrêter. Il a dormi à côté d'elle, elle se collait à lui, elle avait peur. Il ne pouvait rien pour elle. Il a appelé le vétérinaire pour l'euthanasie, un matin, il faisait très beau alors qu'on était en hiver. La petite est partie à l'école, il lui a dit de faire mimi à Colette puis il a appelé. Il ne voulait pas aller chez le véto. Marie-Ange trouvait que ça faisait cher mais il n'a pas cédé. Il ne voulait pas y aller. Depuis un mois déjà la chienne ne pouvait plus marcher seule, il l'a portée dans ses bras dans l'appartement, tant qu'elle a pu tenir debout il l'a portée jusqu'à la rue, qu'elle fasse ses besoins et qu'elle prenne l'air. Il n'a rien dit mais elle faisait quand même ses treize kilos et par moments il fatiguait. Il a fait des pompes, le matin, et bossé les

lombaires. Pour la porter aussi longtemps qu'il le fallait, il a repris un peu de forme physique. Il en profitait pour la serrer contre lui, son petit corps aimant, parce qu'il savait que c'était terminé. C'était terrible de la savoir condamnée, elle avait confiance en lui, et il ne pouvait rien faire pour la soigner.

Le vétérinaire a emmené son corps dans un sac-poubelle. Xavier a demandé à récupérer les cendres. Il a menti à Marie-Ange sur l'argent que ça coûtait. Il s'en foutait. Quand il est passé les chercher chez le vétérinaire et qu'il a vu le nom de sa chienne sur la boîte « Colette », il a compris que c'était fait. Il a rangé la boîte parmi les livres, entre la biographie de Lemmy, et celle de Mesrine. Il ne parvient pas à s'habituer au silence dans la maison, quand il rentre. Il n'avait jamais connu cet appartement aussi vide.

Quand il ouvre la porte d'entrée, ça caille, vraiment, un froid assassin. Vernon l'a bien cherché, d'accord, mais quand même ce serait bizarre d'apprendre qu'un type avec qui il a autant traîné est mort de froid, de nuit, tout seul, dehors. S'il le croise, il fera ce qu'il a promis à sa mère : il l'accompagnera jusqu'à un hôtel. Comme ça, elle saura où il est, elle pourra le soigner le réchauffer le nourrir et tout le tremblement.

Il change de ligne à République. Dans la rame, Xavier compte : trois Blancs, dix Noirs, cinq Chinois et huit Rebeus. Paris, normal. Mais on n'a pas le droit de parler de ça, sinon tout de suite les bobos gueulent qu'on est raciste. Il voudrait bien savoir qui défendrait la petite vieille blanche qui revient de faire ses courses chez Tati, si elle se faisait agresser. Qu'on n'aille pas lui raconter que les Chinois se sentirraient concernés, une fois qu'ils vivent ici, rien de ce qui est français ne les concerne.

Encore un clodo qui fait la manche, en bas de l'escalator. Un gamin avec son chat sur les genoux, le chat est drogué, de toute évidence, sinon il s'échapperait. C'est plus facile de droguer son chat que d'apprendre à jouer de la guitare, c'est sûr. Xavier pense au poids et au volume de sa chienne, ce contact qu'il ne connaîtra plus. Le plus difficile à admettre, c'est la certitude qu'on oubliera. Un jour il regardera un chien sans penser à Colette.

Il ne fait pas deux cents mètres en sortant du métro qu'il reconnaît Vernon, de loin. Il est assis devant le supermarché, à côté d'une clodote aberrante, un format XXL. Ça lui colle quand même une méchante droite au plexus. Il profite de ce que Subutex ne l'a pas vu pour se faufiler dans le McDo d'en face. Il se met dans la file, au comptoir un gamin haut de trois mètres commande des burgers par dizaines, dans la salle adjacente on entend les hurlements des gamins qui fêtent un anniversaire. Xavier demande une bière et un sundae nappage Kit Kat, puis il se poste derrière la vitre. Il ne s'attendait pas à être ébranlé, en le trouvant. En fait, il ne s'attendait pas à le voir.

Son cerveau régurgite dans le désordre des épisodes avec Vernon, quand ils étaient ados, c'est toujours des images ineptes qui remontent dans ces occasions, la couleur d'une moquette avec la pochette des Stooges posée dessus, les bottines de Vernon qui sort de derrière son comptoir au magasin, la galère pour retourner à la maison après le dernier métro et eux deux, sous LSD, qui regagnent la banlieue en marchant, la gratitude en arrivant à Zurich de voir HR, sur scène, avec les Bad Brains, faire son saut périlleux arrière. Remontent dans ses filets d'autres souvenirs – son frère vu dans la rue, inconscient, à l'arrêt de bus, qui se bavait dessus, tête inclinée sur le torse au milieu des passants. Son père qui faisait semblant de lire une revue, le soir, et ne changeait jamais de page, parce qu'il ne faisait qu'attendre que Nicolas revienne. Sa mère approchant l'oreille de l'horloge, pour vérifier qu'elle fonctionne bien, ou décrochant le téléphone, est-ce que la ligne était bien libre. Sa pute de frère qui ne pensait qu'à sa gueule, sa dope, sa dope – toute la chaleur s'est engouffrée dans son vice. Xavier se taisait. Il surprenait Nicolas la main dans un tiroir en train de voler les alliances des grands-parents morts pour en tirer un petit peu de dope. Il a souhaité que son frère meure, des dizaines de fois. Et quand c'est arrivé le peu qui restait de vie solide s'est délité dans le sordide familial. Sa mère n'a plus jamais remis les pieds à l'église. Tant que le frère était vivant, elle priait sans arrêt, la ferveur et l'espoir la tendaient tout entière. Xavier est resté croyant. Il emmène sa fille à la messe le dimanche, la foi est ce que son père lui aura légué de plus précieux. Sauf ça, tout est parti en cendres. Comme le corps de sa chienne. Franchement, il n'a pas besoin de faire un tour chez un

psychanalyste pour comprendre pourquoi ça lui fout les jetons, de voir son vieux pote dans cet état. Il voudrait le sauver. Il voudrait qu'il crève. Il voudrait que ça n'existe pas.

La meuf avec qui Vernon traîne devant son supermarché est une femelle informe, elle hèle les passants en usant de mimiques simiesques. Elle est sale et dégénérée. Xavier aimeraient qu'elle s'éloigne, mais ils ont l'air bien à la colle. A ses côtés, Vernon est frêle, son dos est courbé pour se protéger du froid, le visage gris d'une barbe qui lui creuse les joues. Il mérite tout ce qui peut lui arriver de pire, comme toutes les salopes de son espèce, mais ça ne change rien à la désolation que ce spectacle inspire. Xavier a toujours détesté la pitié, ce sentiment hideux, il préfère tuer un homme que de le prendre en pitié. Mais ces affirmations ne tiennent pas au ventre.

Xavier hésite un long moment. Dans son dos défilent les gens les plus divers, avec leurs plateaux qui dégagent cette odeur de graisse frite qui n'appartient qu'aux McDo, une odeur dégueulasse qui donne envie de vomir, mais qui pourtant ouvre l'appétit. Il pourrait rentrer chez lui, s'épargner cette merde et laisser sa mère prendre son RER, qu'elle vienne elle-même ratisser le quartier, elle qui adore le pathos elle serait servie en le voyant là, elle pourrait tomber à genoux et rejouer cette scène primitive chez eux, la scène de la femme adulte qui aide son enfant à se remettre debout. Qu'elle se vautre là-dedans et n'en sorte jamais, mais qu'elle laisse son fils à l'écart de tout ça. Xavier ne veut plus rien entendre de ce chantage, il n'a pas envie d'avoir le ventre broyé de peine parce qu'un autre n'a pas cherché à s'en sortir. L'idée de chercher à récupérer l'enregistrement d'Alex lui paraît absurde. Ce pauvre tocard de Vernon a dû se faire braquer son sac depuis longtemps. C'est à sa mère que Xavier pense. Il ne peut pas lui faire ça. Elle le tient. Il lui a donné sa parole. Il sort du McDo. Il traverse la rue et se plante devant Vernon. Le voyant s'approcher, la clodote lui décoche un sourire dégueulasse, « oh, monsieur, vous n'avez pas une cigarette ? » Vernon pose la main sur son bras pour la faire taire. Sans dire un mot, les deux hommes se défient du regard. Il y a de la crainte dans les yeux de Vernon, mais de la haine aussi. Xavier ne s'attendait pas à cet accueil. Puis celui qui est assis sur le

sol prend la parole, sur le ton qu'on a quand on se croise dans un bar et que rien n'est bizarre :

— J'ai croisé ta mère, avant-hier. Elle m'a dit, pour ta chienne. Je suis désolé.

Xavier répond, sur le même ton, désarçonné :

— Une tumeur au cerveau. On a compris trop tard. Elle est partie très vite.

— T'as perdu ta chienne toi aussi ?

Il refuse de parler à ce taudis. La charité chrétienne, d'accord. Mais il est hors de question de pousser ce concept jusqu'aux lointaines banlieues du grand n'importe quoi. Les yeux de la grosse se remplissent de larmes et il n'a pas le temps de lui dire ta gueule qu'elle est déjà lancée :

— Ils m'ont piqué le mien, il y a trois semaines. Ça fait mal, hein ? On sait, quand on vit avec, qu'il faudra bien le perdre, un jour, et on se doute que ce sera dur... mais c'est rien, à côté de ce que c'est. C'était quoi la tienne ?

— Un bouledogue français.

— C'est mignon, ça. On en voit de plus en plus, tous les bobos adorent ces chiens. Moi c'était un staff, c'est plus gros mais c'est le même principe, c'est des molosses. Aucun corps n'est aussi parfait que le corps de ton chien. Mon chien avait des petits cils incroyables, je pouvais les regarder toute une journée. Jusque dans ces détails, mon chien était une créature sublime.

De loin, Xavier aurait parié que la monstresse ne s'exprimait que par grognements. Il est surpris de ce qu'elle soit si loquace, et articulée. Elle n'est pas si bourrée qu'il l'avait cru. Le plus étonnant, c'est sa voix, qui ne va ni avec sa corpulence, ni avec son apparence. Elle a une voix à faire de la radio, une très belle voix. Il sait de quoi elle parle. Colette aussi avait de jolis cils. Il faut être un maître comblé pour remarquer ce genre de choses. Il ne peut pas l'envoyer chier, après ce qu'elle vient de lui dire. C'est le principe même d'avoir un chien : on parle avec des gens à qui on n'adresserait pas la parole, dans la vie normale. Il acquiesce :

— Ça a dû être terrible pour vous.

— La liste de toutes les choses quotidiennes que tu adorais faire et que tu ne feras plus. Je donnerais tout – je peux pas dire tout ce que j'ai, j'ai rien, mais je donnerais un rein pour embrasser sa babine. Je veux passer ma main sur son ventre. Je veux qu'il me regarde quand je me réveille. C'est impossible qu'il ne revienne pas. Attilinou. Tu comprends de quoi je parle ? J'attends qu'il arrive en balançant ses grosses fesses. Il adorait dormir sous le duvet, il se mettait en boule contre mon ventre.

— T'avais appelé ton chien Attilinou ?

La grosse vache a de l'humour. Ou alors elle est folle. Si elle n'était pas si crasseuse, il se dirait qu'elle appartient à cette catégorie de gens dont on ne peut décider s'ils sont géniaux ou complètement tarés. Il s'accroupit à côté d'elle, tant pis pour les distances.

— La mienne, à la fin, elle pissait dans la cuisine tous les jours, j'épongeais, puis je rinçais, puis je mettais le produit et je nettoyais, en faisant bien attention à ce qu'il n'en reste pas dans les interstices du carrelage. Et maintenant les matins je me lève et je vois que le sol est sec et tous les jours ça me rappelle qu'elle est morte et je ne peux pas pleurer. J'ai une fille, j'ai une femme, je suis un homme. Je ne peux pas pleurer parce que ma chienne est morte mais je connais rien de plus triste qu'un matin quand je prépare le petit déjeuner et qu'elle ne vient pas voir s'il y a quelque chose à béqueter.

Des larmes coulent le long des joues de la femme, sans bruit, et il sait que ce n'est pas du cinéma pour qu'il sorte un billet de sa poche. Elle compatit.

— Ça fait onze ans que je vis dehors. Attilinou avait dix ans, quand je l'ai récupéré il n'avait pas un an, son maître était parti en prison et sa mère s'est retrouvée avec ce clébard, elle travaillait toute la journée, elle pouvait pas s'en occuper, elle me l'a laissé. Le fils en avait pour cinq ans ferme, et encore, il a déconné, il est retombé dans les dix jours de sa sortie, j'ai appris ça plus tard. Quand ils ont piqué Attilinou, j'ai pensé que si j'avais eu une vie normale, jamais on m'aurait pris mon chien. Mais si j'avais eu un taf j'aurais pas pu être avec lui tout le temps, on

aurait été moins heureux ensemble... un chien, tu vois, si son maître est SDF lui est le plus heureux des chiens, parce que t'as que lui, et comme les foyers de nuit t'acceptent pas avec ton chien, tu le quittes jamais, tu manges avec lui tu dors avec lui. Moi je vais voir aucun service social, t'as pas le droit d'entrer avec ton chien. Ben je rentre pas. Un staff, tu peux pas le laisser devant. Et je laisse pas Attilinou à un bourré qui risque de me le perdre. Ou de le vendre, va savoir, avec la vermine qui me sert de collègue... Mais quand même je peux pas m'empêcher de penser, merde si j'avais eu une vie plus normale, ils ne m'auraient pas piqué mon chien. Alors je m'en veux, je m'en veux. J'arrête pas de penser à lui, dans son box, je suis sûre qu'il a compris ce qu'on allait lui faire, je pense à la table du véto, le métal, et moi j'étais pas là. Quelqu'un est venu le chercher et il a dû croire que je l'avais abandonné. Je n'ai pas veillé sur lui. T'étais là, toi, quand elle est morte ?

— Oui. Elle était détendue, sur son canapé. Mais si ça peut te rassurer, je m'en veux quand même aussi. Après je me suis dit que j'aurais dû tuer le véto quand il a sonné à la porte.

Et pour la première fois depuis que c'est arrivé, il sent qu'il est sur le point de pleurer. Les gens peuvent les regarder et penser ce qu'ils veulent, qu'ils aillent tous se faire foutre. Les larmes d'Olga dessinent des traces de crasse sur ses joues. Vernon les écoute sans chercher à intervenir dans la conversation.

— Mais c'est qui « la belle », c'est lui ?

— Téma les tofs, téma : qui voudrait monter là-dedans ?
Franchement ? Cette sale tox trouve un mec assez serviable pour lui en mettre un dernier coup et tu crois qu'elle dirait merci ?

— Moi, si c'est demandé gentiment, je l'encule bénévolement.

— Putain, toi, rien ne te dégoûte.

— Un jour il faudrait que tu nous donnes le nom d'une seule meuf que t'aurais pas envie de coincer, ça irait plus vite.

Loïc sourit, il aime la mise de pression. Noël est mal assis. Quand il est arrivé il ne restait que le fauteuil le plus pourri de la pièce. Il est contrarié. Il pensait que Loïc ne viendrait pas. Il évite son regard.

La situation le souîle. S'il avait su, il serait rentré direct chez lui. Il est crevé. Il est resté debout toute la journée, sans voir la lumière du jour, à remettre des cintres à l'endroit, replier des pulls et cavaler dans les rayons pour ranger les fringues que les clients abandonnent en tas dans

les cabines d'essayage. Les samedis, c'est l'émeute. Tout ce que Paris compte de minets, pédés, zyvas, sapeurs, négros, bolosses, étudiants, bicots, bracass et beaux gosses se retrouve chez H&M pour enfiler les derniers molards de la mode, tout ce que le capital feuj cherche à leur fourguer de merdes fabriquées par des gosses à l'autre bout du monde – et ces connards payent pour porter ça. Merde, avant d'y bosser jamais ça ne lui aurait traversé l'esprit de vouloir s'acheter un jean ou un pull chez H&M. Encore moins un samedi. Il faudrait boucler le magasin avec les gens à l'intérieur, une ou deux fois par jour, et gazer tout le monde, là-dedans. Sérieux. Les malades mentaux qui fréquentent cette taule. Il faut voir les meufs toute la journée devant des miroirs à prendre des pauses de putes, personne s'imagine que quand t'es aussi moche tu minaudes en te voyant dans du H&M. Les gros tas, déjà que la nature n'a pas été généreuse en plus tu les emballes dans de la sous-marque – et ça continue de se la raconter Bachelor girl. Il y a les mecs qui vont avec. Ils feraient mieux d'occuper leur samedi à pousser de la fonte, ces bâtards. Ils sont gaulés comme des asticots. A vingt ans ils ont le bide extralarge, ça fait des petites bouées sous les chemises trendy. Faites des abdos, merde, avant de vouloir vous habiller pensez à vos corps, tas de saindoux. T'as ton samedi, tu peux traîner avec des potes, faire l'amour à ta copine, te faire un ciné, ou juste glandier devant la télé avec une bonne bière fraîche et non. Tu vas chez H&M. Et le crétin qui range derrière toi, c'est bibi. C'est Noël. Le chef d'équipe lui glisse à l'oreille, dix fois par jour – souris s'il te plaît. Avec de la musique de merde dans les enceintes, toute la journée. Souris s'il te plaît. Bien sûr, patron. Ça grouille de monde là-dedans, Noël prend des coups de coude dans les côtes, on lui écrase les pieds, on lui rentre dans le dos et on ne demande jamais pardon – c'est bien connu, les grouillots sont là pour se faire piétiner.

Il aurait dû rentrer chez lui, en sortant. Un plateau-repas devant « The Voice », à mettre la panique dans les tweets, deux heures de No Man's Land et au lit. Ça lui aurait fait du bien, une soirée tranquille. Il faut qu'il se trouve une petite. Ça fait combien de temps qu'il est célibataire – plus de six mois ? C'est pas ce soir qu'il risque de rencontrer quelqu'un, il n'y a jamais de meuf chez JP. Quand ils ne parlent pas de cul, ils parlent de

foot, ça n'attire pas trop les coquines. De toute façon, en ce moment, il n'a pas de chance, chaque fois qu'une fille lui tourne autour, elle est gentille, mais pas mettable.

Loïc cherche sa complicité sans arrêt. Il fait des blagues, il jette un œil dans sa direction, il prend une bière, il lui en propose une. Ça met Noël mal à l'aise. La veille avec Julien ils ont eu une longue conversation, concernant Loïc. Julien a raison, sur toute la ligne. Il faut savoir choisir son camp. Noël serait plutôt du genre à laisser pisser. Loïc est marrant, on ne peut pas lui retirer ça. Fanfaron et fouteur de merde, d'accord, mais s'il n'est pas là pour mettre l'ambiance, les soirées sont tout de suite moins drôles. Julien est remonté contre lui. Ça fait quelque temps que ça gronde. Il reproche à Loïc son cynisme. Il n'a pas tort. C'est un problème qui devient gênant. Quand Noël est arrivé, ce soir, Loïc était justement en train de se foutre de la gueule des puceaux qui avaient dessiné les drapeaux de Génération identitaire, comme quoi ça ressemblait à des étendards de fête à la MJC de Fontainebleau au début des années 80, et il a enchaîné direct en démontant les gars du site qui avaient publié les photos des cheveux longs des mecs du projet Apache, pour dire que les féministes de gauche mentaient quand elles les traitaient de crânes rasés. Le post sur le site était assez drôle, c'était du second degré, il n'y avait pas de quoi pourrir celui qui avait fait ça. Mais Loïc vendrait sa mère pour une bonne vanne, et là tout le monde était plié en deux alors plus rien ne pouvait l'arrêter. C'est drôle. Mais c'est mauvais esprit. On ne peut pas s'engager pour une cause et passer son temps à ricaner de tout. Le problème, avec Loïc, c'est qu'il croit qu'en dénigrant il fait preuve de lucidité, alors qu'il ne montre que sa faiblesse en refusant de prendre la cause au sérieux. Quand on veut faire de la politique, il faut savoir se discipliner. Loïc, on ne sait jamais ce qu'il pense, sérieusement. Sur les sujets importants, il esquive, c'est systématique. Il faut qu'il montre qu'il est le plus malin, qu'on ne la lui fait pas. Julien l'a repéré : il navigue à vue. Il a essayé de lui conseiller des lectures, il a voulu l'aider à se cultiver. Mais Loïc fait le bœuf. Il manque de conviction, d'épaisseur. L'action n'exclut pas le sens de l'humour, mais on ne peut pas, comme il le fait, passer son temps à ridiculiser tout et n'importe quoi. Une valeur qu'ils se doivent de défendre, c'est la solidarité. Contre les ennemis, pas

de pitié. C'est en imitant le pauvre Soral en train de se filmer blablatant sans fin sur son canapé, dans son appartement du Marais, qu'il a hérité en bon marxiste rouge-brun, sensible aux complexités du patrimoine et de la propriété privée, que Loïc a fait rire Julien, et qu'ils sont devenus amis. L'imitation était à se pisser dessus. Tout le monde sait que Soral est un bouffon, c'est entendu. Mais on ne s'adresse pas aux copains, sur Internet. C'est de propagande qu'il s'agit, et il faut savoir tenir des alliances stratégiques, sans quoi l'ennemi boit du petit lait en vous regardant vous déchirer. « L'amicale des anciennes pédales reconverties dans le catholicisme », c'est drôle. Mais ça n'apporte rien au débat, au contraire. Ses imitations de Frigide Barjot sont littéralement à se rouler par terre – « la toxicote partouzeuse reconvertie dans le papisme est-elle à la dérive ? » Mais là encore, Loïc n'a pas de limites, il est capable de la faire devant n'importe qui. Et le militantisme demande du sérieux, pas de l'ego trip.

Ça allait bien entre eux trois, au départ. Loïc dans le rôle du bouffon et du grand spécialiste de foot, et Julien avec sa tchatche, sa culture et son intelligence, à eux deux ils galvaisaient les troupes. Mais depuis quelque temps Julien se détache de son acolyte, dont il sent cruellement les limites. Tout à l'heure il est monté à Rennes pour la première opération caritative du groupe Génération identitaire. Il milite sur le terrain. Il transmet le savoir, le discours, il s'implique. S'il faut choisir son camp, Noël préfère être du côté de ceux qui osent s'investir.

Noël a moins d'ego que les deux autres. C'est la raison pour laquelle ils cherchent autant sa compagnie. Il a assez de personnalité pour être un bon pote, mais il ne ressent pas le besoin impérieux de dominer toutes les conversations. Il est un camarade, on peut compter sur lui, il n'a qu'une parole. Mais il ne se sent pas l'étoffe d'un leader. Lui, son truc, c'est la musculation. Depuis qu'il a son TRX, il travaille au poids du corps, en suivant un régime protéiné strict, il a développé tout le bas du corps, qu'il avait du mal à faire évoluer. Il déteste les mecs qui ne travaillent que le haut du corps – parce que c'est plus facile et que les courbatures font moins mal. Mais il en a chié pour dessiner ses ischios. Il a amené ce soir, pour tout le monde, une petite cargaison de Napalm, une protéine qui va

les aider à retrouver un petit peu de peps. Il rigole déjà en voyant les gueules des potes devenir toutes rouges, bientôt tout le monde va se gratter et avoir chaud, et juste après ils vont se sentir très réveillés. Le Napalm, c'est comme de boire direct de la lave en fusion, à même le volcan.

Sa mère était caissière. Noël l'a vue trimer et se faire enculer, toute sa vie. Elle vote socialiste. Encore aujourd'hui. Elle y va sans se faire d'illusion. *Le Nouvel Obs*, quand ils font leurs gros titres sur la pute de l'ex-directeur du FMI, c'est direct à la gueule de sa mère qu'ils crachent : on est entre nous, on peut tout se permettre, l'essentiel c'est que le fric ne sorte pas d'ici. Et ces gens-là, quand il faut octroyer un logement HLM, ont le cœur sur la main pour toujours faire passer les étrangers avant le dossier de sa mère, les étrangers, et les potes qui ont le bras long. Pour les gens comme lui, c'est toujours on verra après-demain. Après que les bobos se sont payés sur la bête et ne laissent rien aux autres, mais en gardant l'impression d'être des généreux et des beaux esprits, aux frais des abrutis qui bossent vraiment et dont personne ne se soucie, jamais. Des mutuelles qui coûtent la peau du cul. Des RER qui marchent un jour sur deux et pour lesquels il faut encore payer. Toujours payer. La viande dégueulasse, on pensait qu'elle avait un goût pourri parce qu'elle était hallal mais finalement c'est parce que c'est du vieux cheval défoncé aux hormones ou du poulet qui a chopé la rage mais raque et mange, connard de prolo, quand t'auras fini tes quarante-cinq heures à te pourrir la vie dans des centres commerciaux infects avant de rentrer chez toi tu penseras à donner un peu de ton argent à l'industrie de la viande roumaine. Et pense à économiser pour ton cancer, salaud de prolo, les hôpitaux publics sont pris d'assaut par tous les sans-papiers de la planète qui savent bien que c'est en France qu'il faut s'arranger pour s'installer. Quand c'est pas les Nord-Africains dont on se sert pour faire baisser les salaires des prolétaires alors c'est que l'entreprise est partie s'installer ailleurs, chez les crève-la-faim. Pourquoi ils ne feraient pas ça ? Quelle est leur punition ? Qui leur signifie que le manque de patriotisme est un délit ? Pendant ce temps on vend le pays aux Russes, aux Qataris et aux bridés. Aux plus offrants, la mère patrie, comme la dernière des chiennes,

ouverte au premier qui a les moyens de se payer un de ses orifices. Et il faudrait laisser faire ça ? Les Juifs tiennent la finance, tout ce qui les intéresse c'est combien ils peuvent se faire sur le dos des autres, et les francs-maçons tiennent la politique, et ce qu'ils veulent c'est s'octroyer les bonnes places, les uns les autres. Dépenser l'argent public, voilà pourquoi ils sont là. Pendant ce temps les bobos s'indignent qu'on insulte les Roms. Il faut dire qu'ils ne vivent pas à proximité d'un camp de gitans. Non, les bobos se payent de la viande bio, de la viande homologuée française parce que le bobo son corps il faut le protéger des maladies. Tant pis pour la gueule des autres, les crevards. Et quand son gosse entre en primaire, le bobo change de quartier parce qu'il n'a pas envie que son blondinet se fasse appeler face de craie par des hordes de rageux. Quand le banquier juif viole une femme de ménage il sort le chéquier et tout de suite après les putes de la République font la queue pour s'empaler sur son chibre phénoménal. Les meufs aiment les enfoirés. Tous ces profiteurs qui se bouchent le nez quand le prolo vote et croient qu'en mentant à longueur de journaux, d'émissions télé ou d'articles ils vont encore leur faire le cul. Ils oublient la Commune. Le peuple tient davantage à la nation que ses dirigeants. La différence, c'est l'honneur. Viva la muerte. Ils ne sont pas prêts à mourir parce qu'ils sont désespérés, parce qu'ils n'ont rien à perdre, mais parce qu'ils ont un horizon. C'est nous, la nation. L'avenir de la France dépend de notre détermination. Un peuple, une langue, un avenir. Contrairement à ce qu'on leur rabâche, ils ne sont pas condamnés à l'impuissance. Il en tremble d'impatience, abolir l'impunité qui protège les grands de ce monde. Il tranchera la gorge de leurs enfants sans faiblir, pour planter leurs sales gueules au bout d'un pic et les promener en ville. Il tombera sous les balles, s'il le faut, pour défendre son pays. Il est prêt à tout. Il refuse de laisser sa patrie dégringoler en ne se préoccupant que de savoir comment il va payer ses taxes. Les nantis répètent à longueur d'interviews que seuls les musulmans sont assez motivés pour être prêts à se sacrifier au combat. Démoralisation des foules. Ils entendent prouver le contraire. Ils sont là. Ils se préparent à la guerre. L'honneur, la patrie. Ça résonne dans toute sa poitrine, ça le traverse et le décolle. Le souffle que ça déclenche est une monture puissante, qu'il enfourche avec jubilation. Ensemble, ils sont de la bombe. Ils vont tout renverser.

C'est exactement ça, le problème de Loïc. Il est amer. Il est aigri. Il n'a pas le souffle. Un jour qu'il était particulièrement bourré il a dit à Noël – « Tout renverser ? J'ai bientôt quarante piges. Je connais trop le genre humain pour me faire des illusions. Il y aura trois jours de fiesta et des années de gueule de bois. Tout ce que ça changera, c'est que quatre blaireaux qui n'étaient rien réussiront à se choper de bonnes places. Il ne s'agit que de remplacer les équipes dirigeantes, mais la partie jouée reste la même. Ils se contenteront de faire exactement la même chose que ceux qui étaient là avant eux. Mentir, trafiquer, truquer et s'assurer que leurs beaux-frères aient tous les passe-droits. » La politique, pour Loïc, se résume à ça. C'est du nihilisme. Quand Noël l'a entendu dire ça, il a compris que c'était terminé. Julien a raison : l'heure n'est plus au cynisme. Il faut être prêt pour le combat. Et on ne monte pas au front en faisant le mariole.

Troisième bière, Noël a encore toute sa tête mais une vague se soulève en lui. Le Napalm répand sa magie noire dans son organisme. Un enthousiasme, une joie furieuse. Rush d'énergie. Loïc se rapproche de lui. « Tu m'évites ? » « Non. Il faut que je mange sinon je serai trop bourré. » « On descend se faire un McDo ? » Noël ne voit pas comment le repousser, et maintenant qu'il a bu il a envie de rigoler et quand même, merde, avec Loïc, il n'y a pas à dire, on rigole. « T'es sûr que tu m'évites pas ? Je te trouve super fuyant. C'est Julien qui t'a interdit de me parler ? » C'est demandé sur un ton acerbe, genre t'es qu'un petit garçon à qui les grands dictent leur loi. Ça l'énerve, mais maintenant ça l'énerve plutôt contre Julien. Etre coincé entre les deux, c'est lourd. Ça va, il est pas une meuf. Il hausse les épaules et prend son bonnet « ouais nous on descend se faire un McDo » et le petit groupe se rassemble et se lève pour les suivre. Dans les escaliers, ils se bousculent et font du bruit, c'est la bonne humeur du début de soirée. Ça chahute et ça s'excite, l'alcool et le Napalm montent – ils sont prêts à s'amuser.

Dehors il se sent bien. Ils prennent tout le trottoir. A eux tous, qui serait assez dingue pour ne pas se pousser et les laisser passer ? Sans le décider consciemment Noël accentue sa démarche de mec, il se sent

nerveux, c'est jouissif. Quartier Belleville entre les bobos les noichs et les bougnoules ils aiment bien voir les passants s'écartier. Ils sont chez eux. Ils existent. Malgré les mosquées qui envahissent Kebabcity, tout le monde se pousse et se souvient – ils jouent à domicile. Bien sûr que ça le change de sa journée au taf, où il doit se saper le plus neutre possible, on lui impose de porter des merdes du magasin. Evidemment pas des vêtements qu'il choisirait et que le soir il ramènerait chez lui, non, de la sape de pédé qu'on le force à porter et qu'avant de partir il doit rendre. Il sourit au Black qui s'occupe de la fouille avant de les laisser sortir. Tu parles, comme si j'avais envie de ramener les merdes H&M chez moi... Là-dessus, le gros renoi et lui se comprennent. L'ancien vigile remontait la main sous l'épaule, pour faire une quenelle, avec un petit clin d'œil et un sourire débile – genre on se comprend, on est de connivence. T'as raison, Blanche-Neige... mais comme dirait un pote renoi à toi « respecte-toi, je ne le ferai pas pour toi ». Soulagement quand il a été viré, c'était tellement embarrassant comme situation. Noël n'a strictement rien contre les Noirs. Mais qu'ils s'occupent de leurs pays au lieu de les fuir comme des rats attirés par les miettes françaises.

La journée, au taf, ce n'est pas lui qui trime. Son corps est là, ses gestes deviennent mécaniques, il se verrouille, il dépose le cerveau. Le soir, avec ses potes, en ville, ils sont les seigneurs de la rue. Finies, les heures de servitude. Un coude à coude fluide, le bruit des pas sur le pavé et l'aisance du groupe, leur façon de vanner, de poser sur les choses un regard complice. C'est un son, une énergie commune. Une fierté d'être là, et le plaisir de sentir qu'on les voit, qu'on les évite, qu'on les considère. L'avenir de la nation, en ordre de marche.

Parvenus à hauteur du McDo, JP ralentit, quelque chose attire son attention de l'autre côté de la rue.

— Mais ne me dis pas que c'est pas vrai ! Madame gros tas !

Sa façon de siffler, en souriant d'un air mauvais. Loïc se rapproche de lui – qu'est-ce qu'il a vu ? JP fredonne du Napalm Death d'une voix d'outre-tombe, tout en se mettant à rigoler. Puis il raconte, le matin même, avec Julien, le mauvais coup de pied, la pauvre folle, ce gros tas de crasse qui n'a de femme que la chatte mais tout ce que ça mérite, ça, c'est d'être éventré. La terre n'a pas besoin de supporter une merde

pareille. Belliqueuse, avec ça. Ah oui, elle aime la bagarre ? Ça ricane, de part et d'autre. Noël se souvient de ce que Julien les a mis en garde. C'est important d'aller au-devant des plus démunis, de pallier ce que l'Etat français refuse de faire : d'abord les nôtres. D'abord nourrir les nôtres, ensuite on verra pour la misère de ceux qui n'aimaient pas assez leur pays pour rester où ils étaient et lutter solidiairement pour se sortir de la merde. Mais ça veut dire aussi qu'on ne cherche pas de problèmes avec les précaires, question d'image, surtout s'ils parlent notre langue. Ça agace Julien, les commentaires sur les sites qui sont écrits dans un français à l'orthographe chaotique. La langue, on la dit maternelle et ce n'est pas pour rien, elle est ce qui fait de nous un pays. Noël fait beaucoup de fautes. Il ne laisse pas de commentaires sur Internet, sauf s'il peut vérifier comment ça s'écrit. Ça le soûle de voir les coms de babouins que les mecs lâchent. Même lui est capable de voir que c'est rempli de fautes. Ce n'est pas sérieux.

Ce soir-là, sur le moment, c'est surtout la bière et le Napalm qui parlent, la souplesse du mouvement quand ils se rapprochent en groupe de la meuf qui a fait chier leurs potes – juste pour lui dire un mot. Ils ne frappent pas les femmes. Et celle-là, même bourrés, aucun risque que ça dérape en viol collectif. Même qu'elle serait une très jolie blonde, de toute façon, ce n'est pas le genre de la maison. Julien n'a pas à s'en faire – c'est pour le fun. Un petit tour sur son trottoir, lui signifier qu'ils sont dans le coin. Lui demander, juste pour vérifier : qui est le chef, ici ? A qui on obéit ?

La meuf a les yeux rouges et gonflés, le vieux qui l'accompagne paraît défoncé à l'alcool et terrorisé quand ils s'approchent. Avec eux, ce serait une simple formalité. Le problème c'est le balaise à deux centimes qui discute avec eux. Un bobo du quartier s'achète une bonne conscience, il s'accroupit entre les deux clodos pour leur montrer qu'il les respecte, mais t'en fais pas ce soir lui il dort bien au chaud et eux ils peuvent crever. Vas-y papa, rentre chez toi. Tu vois bien que t'es pas de taille. Mais le crétin, au lieu d'évaluer la situation avec pragmatisme, de montrer qu'il les respecte et rentrer chez lui sans faire d'histoire, se redresse et leur fait face, mains dans les poches, le menton bien trop haut. Ce connard n'a pas la sagesse de la rue, encore un qui n'a pas pris son

quota de trempes, donc quand il voit un groupe de bœufs s'avancer il tortille son cul de bourge et entend leur faire la morale :

— Vous avez un problème ?

— Oh, mon connard, t'as regardé trop de films d'action, toi.

— Quoi bouffon t'es un keuf ? Non ? Alors dégage on doit parler à ta copine.

— Pousse-toi, on a une histoire à régler avec ta meuf.

— Dégagez, les mômes. Allez vous amuser plus loin. Je suis sûr que vous allez trouver des adversaires à votre taille. Circulez.

— Elle a réfléchi à tout ça, ta grosse copine, avant de nous exploser, ce matin ? Tu vois, mec, il faut de l'ordre dans une ville. On est passé lui expliquer juste ça : il faut de l'ordre.

Pourtant, Loïc, quand il se met comme ça, super près d'un mec avec sa gueule de psychopathe, on n'a pas envie de répondre. Juste que ça s'arrête. Le gros bobo fait le héros, ça va mal se finir pour lui. Au lieu de baisser les yeux et de filer, il s'obstine :

— Va cuver ta bière ailleurs, tu me soûles là.

Noël regarde autour de lui, cherche les yeux de ses potes, il est hilare. Ils savent que ça ne présage rien de bon pour le quidam. Il a tellement bossé ses jambes qu'il parvient à ne plus sentir l'effort quand il se tape cinq étages – il a l'impression qu'on le porte. Il n'aimerait pas être à la place du type qui va se prendre ses séries de TRX dans la gueule.

— J'ai l'air bourré, bobo de merde ?

Une claqué part, une chiquenaude. Si le type avait deux sous de bon sens, il se le tiendrait pour dit. Il laisserait la grosse meuf prendre une courte volée d'injures, et la bonne raclée qu'elle mérite, et ce serait réglé, tout le monde au McDo, que la soirée continue. Quitte à se battre autant que ce soit avec des gros renois – sinon ça va être difficile de faire les glorieux, en rentrant, à six contre deux éclopés et une folle, ce serait mieux que ça se règle vite.

C'est alors que le mec crache à la gueule de Loïc, les yeux bien dans les yeux.

C'est l'habitude du stade, une certaine pratique de la pêche. Noël sait que son coup de pied est meurtrier. Il enchaîne trois coups, tête ventre tête. Dans cet ordre. Superbe, rien ne traîne, tout dans la cible. « Ça t'apprendra à ne pas savoir fermer ta grande gueule connard de bourge de merde. Hein, les pouilleux, vous lui direz de ma part : la prochaine fois il baisse les yeux et il s'éclipse. Que ça lui serve de leçon. »

Une pluie fine et glacée lui trempe le dos. Le toucher de la ville. Vernon se contente d'avancer, sans se poser de questions. Il dépasse le cinéma aux lumières éteintes, peu de voitures circulent à cette heure-ci, il traverse la place Gambetta sans marquer de pause au bord des trottoirs, il ne détesterait pas sentir le choc violent de la tôle lui brisant quelques os. Il ne se souvient pas avoir ressenti un tel vide intérieur. Le signal est perçu, et ne déclenche rien. Il voit le rideau baissé du magasin de fleurs, les trois gamins bourrés avancer en titubant, une silhouette allongée sur le banc d'un arrêt de bus. Les événements de la nuit précédente défilent sous son crâne, sans susciter en lui la moindre réaction. Il s'est éteint. Il est un spectateur, un resquilleur de lui-même, un clandestin. Car finalement ça s'est produit : le vide l'a avalé.

Le pire, ça a été les minutes pendant lesquelles Xavier est resté sur le côté, sans bouger, les yeux pas tout à fait fermés et un mince filet de sang s'écoulant de son nez, un trait rouge qui s'est arrêté dans le creux au-dessus de la lèvre, a paru hésiter puis a suivi le contour de la bouche pour s'écouler vers le menton. Quand Vernon a relevé la tête pour demander que quelqu'un appelle les pompiers, il n'a rencontré les yeux d'aucun

passant. Ils s'engouffraient ou sortaient du supermarché sans voir la scène. Pourtant quelques personnes avaient assisté à la bagarre, de l'autre côté du trottoir. Olga s'est alors collée à son dos, et elle a tiré Vernon par la manche, un geste d'enfant, maladroit et insistant, « il faut pas rester là, gros. La police va arriver, on ne doit pas rester là », d'une voix douce et entêtée, et elle ne lâchait pas son bras. Vernon interpellait les passants, « il faut appeler les pompiers », mais comme dans un cauchemar, il était devenu invisible. Ça n'a pas dû durer plus d'une minute, mais il s'est enfoncé dans cet instant, à croire qu'il s'est glissé dedans et a disparu, au moins son âme s'est engloutie. Alors le vendeur du Franprix est sorti et sans perdre de temps a dégainé son portable. Vernon avait remarqué dans la journée qu'il leur lançait des coups d'œil assassins, comme s'ils dégradaient l'entrée de son lieu de travail, et il avait trouvé l'homme d'une laideur d'autant plus troublante qu'émanait de lui une impression de stupidité ardente. Finalement, sous ses allures de corniaud de première catégorie, le gars avait de solides notions de secourisme, il avait manipulé le corps avec assurance, le basculant sur une épaule, redressant une jambe, soulevant précautionneusement la tête, et les pompiers étaient arrivés rapidement, dans ce vacarme qui paraît irréel quand il vous concerne directement.

Olga avait disparu, entre-temps. Une voiture de police s'est garée à côté de la fourgonnette des pompiers. On a posé à Vernon quelques questions, d'abord distraitemment, comme si les réponses qu'il pouvait y apporter étaient déjà plus ou moins connues des services de police, puis les comportements changèrent sensiblement lorsqu'ils comprurent qu'il ne s'agissait pas d'un règlement de compte entre soûlards. L'homme à terre avait une adresse et une carte bleue. De plutôt aimables et débonnaires les hommes en uniforme se métamorphosèrent en professionnels affairés et tendus. Vernon devait les suivre au poste faire une déposition. Il insistait pour monter dans l'ambulance pour accompagner Xavier mais c'était hors de question. « Vous le connaissiez ? », sur un ton défiant, comme s'ils soupçonnaient Vernon de vouloir aller profiter des plateaux-repas au service des urgences. Vernon répondait oui je le connais depuis longtemps, il donna le nom, l'adresse mais non je ne connais pas le numéro de son épouse pour la prévenir.

« On ne prend que les gens de la famille avec le blessé. » On chargeait le corps évanoui sur une civière, Vernon a demandé à le suivre et il n'a pas été entendu. C'était sans hostilité. Maintenant qu'il passait ses journées assis devant le supermarché, il était moins réel qu'avant.

Alors il y a eu ce rebondissement inouï : Pamela Kant est sortie d'un taxi. Vernon l'a immédiatement reconnue. Il l'a regardée hésiter et balayer la rue des yeux, dans sa direction. Quand elle s'est dirigée droit sur lui, il n'a pas réagi. Il n'a pas compris que c'était lui qui l'intéressait, dans cette scène. Il n'était pas le seul à l'avoir repérée. Il a perçu, du côté des pompiers, qu'on se poussait du coude, sans cesser de s'affairer, qu'on cherchait le creux de l'oreille du voisin, et deux des flics se sont littéralement immobilisés, un sourire incrédule aux lèvres.

— Vernon Subutex ? Je vous cherche depuis une semaine... Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez un problème ?

Les circonstances ne se prêtaient guère au sublime. Vernon, sous le choc, n'eut pas l'occasion de profiter de l'épisode... Il garda le silence. Des pensées sauvages lui fonçaient dessus, telles des météorites en flammes, et franchement il n'avait pas la moindre idée de leur provenance, ni de ce qu'il était censé faire dans ce bordel. Mais Pamela attendait une réponse, qu'il finit par livrer :

— J'ai un ami qui vient de se faire assommer dans une bagarre. Il a perdu connaissance.

— C'est Xavier Fardin ?

— Vous vous connaissez ?

— Bien sûr, j'ai vu *Ma seule étoile* cent fois, quand j'étais gosse...

Pamela Kant déjà ce n'était pas très réaliste, mais Pamela Kant en train de parler du film de Xavier comme s'il s'agissait d'un classique, au milieu des keufs et des pompiers sidérés – Vernon s'est dit merde Xavier reviens à toi tu ne peux pas rater ça c'est trop con.

Alors elle prit les opérations en main, avec un naturel déconcertant, comme si le rôle de chef de bande lui revenait naturellement – très bien, elle voulait absolument accompagner Vernon, il fallait qu'elle lui parle,

une déposition, bien sûr, est-ce qu'elle pouvait laisser son numéro de portable aux pompiers, qu'ils la tiennent au courant d'où ils pourraient joindre Xavier quand ils en auraient fini avec le commissariat ? Plus rien ne posait plus aucun problème, à personne. Elle aurait pu demander à ce qu'on mette les gyrophares à fond pour les emmener voir les vitrines des grands magasins et les garçons auraient répondu bien sûr faut-il qu'on tire en l'air en avançant ? Le côté pénible de l'affaire, c'était de sentir la solidarité masculine aussi pleinement déployée, et en être totalement exclu. Ça ne lui était jamais arrivé – mais un SDF, même rejoint par Pamela Kant, reste un bibelot aux yeux des gens qui bossent, il n'était plus du côté des vrais mecs, il était une personne à part, et si son regard rencontrait celui d'un pompier ils n'échangeaient aucune connivence, juste une curiosité intriguée. Alors comme ça son kif à elle c'est se faire bourrer par un clochard ?

Personne ne lui avait demandé son avis, mais aller faire une déposition ne l'arrangeait pas. Une fois dans la voiture de police, il n'y en avait que pour Pamela Kant, qui jouait son rôle de garce avec application. Elle rudoyait gentiment les hommes, ils étaient enchantés. Il l'avait laissée très à son aise, à l'accueil du commissariat, et avait suivi un jeune policier dans un box désolé.

— Des Blancs, jeunes ? Ils ont donné un nom de groupuscule ?

— Non. On ne s'est pas parlé longtemps... Je ne les aurais même pas reconnus, je ne crois pas que ce soit exactement le même groupe qu'on a croisé ce matin et le soir. Pour être tout à fait franc, je ne les ai pas bien regardés.

— Ils en avaient après une femme ?

— Je ne la connais pas. J'ai été expulsé il y a très peu de temps, je suis encore sous le choc...

— Je comprends. Je suis désolé.

Le commissariat était dans un état de décomposition si avancé que ça lui paraissait ironique que des gars qui passent leur vie à travailler là plaignent les gens qui dorment dehors. C'était l'hôpital qui pleure la charité.

Le keuf était un gamin, il devait avoir vingt-cinq ans, ce qui accentuait l'impression d'irréalité qui submergeait Vernon de façon de plus en plus inquiétante. Il répondait à l'aveugle, sans trop savoir ce qu'il convenait de cacher ou de révéler. Assez vite, l'homme en face de lui avait laissé tomber la méfiance qui caractérisait le début de l'entretien. Vernon n'avait rien de louche. Il avait bouclé la déclaration en un quart d'heure – ce qui intéressait l'inspecteur c'était la race des agresseurs, à partir de quoi il avait un petit fichier de photos de militants d'extrême droite à lui montrer, non, aucun de ses visages ne lui disait rien. Avant de le laisser partir le policier avait soigneusement recopié, d'une écriture maladroite et appliquée, sur un post-it jaune, plusieurs numéros d'hébergements d'urgence, et des adresses où se rendre pour demander à être pris en charge. Il était désolé, les temps sont durs hein, vous aviez un boulot avant, vous étiez disquaire, ah oui, merde, c'est pas facile de se recaser. Nous, dans la police ça devrait aller encore un moment, mais mon frère est dans l'Education nationale, je ne pense pas qu'il ira jusqu'à la retraite... Vous avez vu qu'ils viennent de fermer la télévision publique, en Grèce ? C'est nous, c'est la police qui sommes envoyés pour ça... vous savez pourquoi on n'en parle pas, ici ? Parce que ça va nous arriver, c'est inéluctable. La police, sans nous vanter, on est les seuls à ne pas risquer d'être privatisés trop vite.

Puis il avait fallu attendre Pamela dans la salle d'attente, les hommes l'encerclaient comme si elle avait été un feu de joie, aucun n'avait de geste déplacé mais ils étaient heureux comme des gamins d'hôpital qu'une princesse visiterait, autographes et selfies au portable. Elle pétaradait, et Vernon en la regardant s'était fait la réflexion qu'il fallait être jolie fille pour ressembler à quelque chose en portant un jogging dégueulasse, un sweat à capuche et des bottes d'Esquimaude qui ressemblent à des charentaises d'extérieur. Mais Pamela Kant s'en tirait, c'était ses yeux, son corps minuscule aux proportions impeccables, mais surtout une façon d'irradier. Il avait fallu l'attendre dix minutes au milieu des flics qui ne s'intéressaient pas à lui, car le commissaire voulait parler à Pamela Kant, en privé.

Dans le taxi, elle avait fermé la boutique. Ce n'était plus la même personne à côté de lui. Le chauffeur, un Chinois qui écoutait France Bleu,

ne l'avait pas reconnue. Une fois le masque baissé, Vernon avait noté sur son visage les marques de la fatigue, un certain accablement. Elle parlait avec un débit rapide, en évitant son regard, comme si le simple fait d'établir un contact visuel risquait de lui faire perdre la tête. Vernon lui avait demandé ce que le commissaire lui voulait, elle avait haussé les épaules, et répondre sur un ton neutre :

— Il tenait à me raconter comment ça se passerait s'il avait été une fille... Il serait une bombe, évidemment, bien roulée et très salope, il rendrait tous les mecs fous, il les mènerait par la braguette, il les tiendrait par les couilles, il obtiendrait tout ce qu'il voudrait, il serait riche, puissant, il aurait le pouvoir absolu... Un fantasme de connard, classique... qu'est-ce que tu veux répondre à ça ? Il a vu jouer ça où, lui, que les salopes s'en sortent mieux que les autres ? Elles ont le pouvoir sur quelle planète, les putres ? De toute façon, s'il avait été une meuf, il aurait été moche et c'est tout. Qu'est-ce qu'il croit ? Bon... mais j'ai fermé ma gueule.

— Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous étiez là.

— Vous avez parlé d'un entretien d'Alex, qui serait chez vous... Est-ce que c'est vrai ?

— Il ne peut pas être chez moi, je n'ai pas de chez moi. Mais l'entretien, oui, c'était vrai. Vous êtes fan de variété française ?

— Vous avez gardé cet enregistrement ?

Il était las qu'on lui pose des questions auxquelles il ne savait pas trop s'il fallait répondre la stricte vérité, un peu à côté, ou tout à fait mentir.

— Pourquoi ça vous intéresse ?

— Je suis la première à venir vous parler de ça ?

— Oui.

— Yes ! Je suis la plus rapide. Je suis la meilleure. Je ne suis pas la seule à chercher cet enregistrement, pourtant. Mais je suis la number one.

— Vous avez perdu la tête. Il n'y a rien d'intéressant dans cet enregistrement, vous savez. Il était défoncé et il s'est filmé, c'est tout. Il savait à peine ce qu'il disait... J'ai voulu faire le malin en parlant de ça. Ce que je ne comprends pas, c'est...

— Vous avez écouté l'enregistrement ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je dormais. Moi, la coke m'a toujours détendu. Mais Alex, pas du tout. Il parlait déjà beaucoup, quand on se voyait. Il parlait tout le temps, ce con. Je n'allais pas l'écouter, en plus, quand il n'était pas là.

— Et je pourrais récupérer ça ?

— Mais pourquoi vous me cassez les couilles avec ça ?

Et là ça l'interrompt. Une évidence : Vodka Santana. Bien sûr. Elles doivent se connaître. Peut-être qu'elles ne sont pas amies. Deux splendeurs de ce calibre, ça doit compliquer les liens amicaux. Il n'y a qu'un numéro un, au sommet. Mais c'est ça, il prononce le nom « Vodka Santana ? » et Pamela se redresse, sourit, se tourne vers lui, le regarde. Elle prend la peine de le séduire. Il a beau le savoir, et vouloir s'en défendre, et en aimer une autre, ça marche à cent pour cent. Il aimerait prétendre qu'il est juste un peu déstabilisé mais en vérité il se sent comme un asticot qui ferait le malin au bout d'une ligne : il suffit qu'elle le décide, et il est subjugué. Il a bien une idée de ce qu'elle pourrait faire pour le remercier, mais il est trop impressionné pour le formuler clairement. Il voudrait en savoir plus :

— Qui vous a parlé de ces cassettes ? C'est un truc de ouf que...

— C'est vous qui en avez parlé.

— Un petit peu. Je voulais les revendre, au début. C'est Lydia Bazooka qui vous envoie ?

— Non. C'est compliqué. Mais on est plusieurs sur le coup. Et je suis la première à vous retrouver. Je mérite un petit avantage, non ?

La pute, quand elle veut, sa voix se transforme en bonbon qui fond dans l'oreille, quand elle disait « avantage » ce n'était pas qu'il avait une érection, c'est qu'il était devenu une érection. Pas le meilleur truc pour réfléchir sereinement.

Est-ce qu'à ce moment-là la pluie a redoublé de force ou est-ce que c'était lui qui commençait à partir, glisser vers ses ténèbres, il n'en savait rien. Pamela Kant a posé sa main dans la sienne, elle s'est excusée :

— Je pense qu'à ma gueule. Je vois que tu galères super grave, avec ton pote aux urgences et tes histoires perso, et je pense qu'à moi. Je ne suis pas tout le temps comme ça.

Il a failli répondre oui je sais je t'ai souvent regardée dans tes films, le reste du temps t'es pas du tout comme ça, tu es beaucoup mieux habillée et tu fais des choses super intéressantes, et c'était sûrement le genre de fille qu'un peu de vacherie ferait sourire. Mais sa gorge était nouée. Xavier sur la civière, même le charisme de Pamela Kant n'était pas parvenu à effacer l'impact de cette image. Alors le souvenir d'Alex lui est rentré dedans, brusquement, ne jamais avoir pris le temps d'écouter ce qu'il lui avait confié, parce que jusqu'alors il n'y avait jamais pensé mais peut-être que s'il s'était intéressé à ces cassettes quand il les avait reçues, il aurait pu faire quelque chose pour lui. Changer le cours des choses. Il s'était laisser couler, sans même penser à réagir. Il écoutait partir les morts, il était déjà de leur côté. Ce soir il éprouvait un remords indicible d'avoir laissé tomber Alex. Et d'avoir attiré Xavier dans cet épisode. Les deux émotions se nouaient l'une à l'autre – quel genre d'ami es-tu devenu. Et aussitôt, la violence de ce qu'il ressentait cessa, et il ne resta rien. Longtemps, Vernon avait dévisagé Pamela Kant en silence, incapable de prononcer un mot. Les choses ne le concernaient plus assez. Entre lui et la réalité s'élargissait un fossé abyssal – il était si fatigué. Ils avaient roulé longtemps dans l'hôpital, croisant des ambulances, des malades qui fumaient une clope avec leurs perfusions, des infirmiers qui imitaient une danse hindoue. Avant de descendre du taxi il avait dit :

— J'ai laissé le sac avec les cassettes chez une fille qui s'appelle Emilie. Si tu t'es débrouillée pour me retrouver, moi, tu la retrouveras aussi, je pense. Enfin, bonne chance, quand même... tu peux me laisser là.

— Hors de question. Je ne te laisse pas tout seul.

Il voulait répondre « je préfère pas » et que ça ait de la gueule mais il s'est souvenu au dernier moment que sans elle, on ne le laisserait sans doute pas entrer dans l'hôpital. Ça se voyait trop sur lui, ce qu'il était, ils le prendraient pour un mec qui a vu de la lumière et cherche à se réchauffer.

L'hôpital était un bâtiment très ancien, quand on construisait des hôpitaux qui ressemblaient à des couvents, tout paraissait calme et puis quand on avait passé la porte plus rien n'était beau. Mobilier des années 70, éclairage au néon, personnel en blouse blanche aux visages encore plus exténués que le sien.

Pamela se chargeait de tout, elle s'était accoudée au comptoir et attendait que quelqu'un vienne la renseigner. Vernon récupérait par moments un semblant de raisonnement.

— Mais comment t'as su où me trouver ?

— Il y a un hashtag sur ta tête, tu sais au départ c'était la meuf qui t'a mis une trempe, Simone du Boudoir sur Internet mais en vrai je sais pas comment elle s'appelle...

— Sylvie ?

— T'es allé chez elle tu l'as baisée comme une chienne et ensuite tu as disparu. Je ne sais pas s'il y en a beaucoup dans ton historique des comme ça...

— Sylvie.

— En tout cas le hashtag maintenant il sert pour un tas de gens. T'es devenu le mec qu'on cherche, sur le net. Sauf que moi, sans me vanter, j'ai plus de followers que tous les autres réunis. Alors j'ai un fan qui t'a vu aux douches publiques du XIX^e, ouais, mec, j'ai un fan qui bosse là-bas. Et il t'a reconnu, des photos que j'ai postées... Je ne sais pas si tu sais, Simone du Boudoir a posté un million de photos de toi sur Facebook... Tu n'as pas choisi la bonne meuf, mec. Elle, t'aurais jamais dû la plaquer comme une merde... après, bon, moi je me mêle de ce qui me regarde, d'accord, mais franchement quand on a ton succès, on ne

devrait pas dormir dehors. A mon sens, tu souffres d'un manque d'ambition... parce que t'es devenu une star, sur le Web : tout le monde te cherche.

Une Black altière et peu sensible au charme de Pamela s'était laissé convaincre de leur indiquer l'aile dans laquelle était hospitalisé Xavier. Dès le couloir, Vernon avait reconnu madame Fardin, son sac à main sur les genoux, ses chaussures usées, le corps prostré, la tête posée sur ses mains jointes. Il avait senti que son cerveau et son cœur étaient anesthésiés, c'était une sensation identique à celle d'avant qu'on lui arrache une dent. Son corps était là, avançait, enregistrait les informations : au visage qu'elle avait levé vers eux, il s'était dit que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Mais ses émotions avaient décroché. Marie-Ange était apparue, décomposée, elle avait serré les dents en reconnaissant Vernon, « qu'est-ce qui s'est passé putain » et c'est Pamela qui avait répondu parce que des lèvres de Vernon plus aucun mot ne sortait. Il avait pensé que Marie-Ange n'avait pas reconnu Pamela, ce qui n'était pas le cas de plusieurs infirmiers ou médecins, des hommes en blanc, qui commençaient à se rassembler pour donner plus d'informations. Le coma. Et Vernon avait réussi à demander où sont les toilettes. Il avait emprunté la direction qu'on lui indiquait. Il avait trouvé la sortie. Il n'y avait pas eu un moment où il avait décidé de fuir dans la nuit sous la pluie, il s'était juste mis à marcher, dans le noir, droit devant lui, en notant des détails incongrus. Le poids de ses bras, par exemple. Il tenait les mains dans ses poches et il aurait été incapable de les sortir – ses bras semblaient remplis de plomb.

Vernon était incapable d'attraper les rênes de sa propre machine. S'entrechoquent le désir d'en finir, une colère noire, le dégoût de lui-même, la peur de ce qui arrive, l'asphyxie, le désespoir et la confusion. Il brûle, ses poumons brûlent, il est trempé et ses joues sont en feu. Il marche comme un zombie, pendant des plombes. Il a des vertiges. Mais il reste debout. Il monte des marches, dans le noir, il les monte rapidement, il est à bout de souffle, il accélère. Il se souvient des paroles d'une chanson, « c'est l'histoire d'un garçon qui ne pouvait pas s'arrêter de danser », il continue de monter, le souffle court, il force. Il fait défiler

l'alphabet, lui qui n'a jamais oublié le nom d'un groupe doit faire l'effort et il se concentre pour la première fois de la soirée. Liaisons dangereuses. « C'est l'histoire d'un garçon qui ne pouvait plus s'arrêter de danser et bien sûr il finit par crever c'est normal aujourd'hui. » Des informations dont il n'a aucune utilité s'accumulent, toujours ce désordre, une cacophonie, 1981, groupe allemand, D.A.F., Einstürzende Neubauten, *Mystère dans le brouillard*. Il continue de monter, ces escaliers n'en finissent plus, il a l'impression de monter le long d'un immeuble, de laisser la ville en contrebas. Il ne ralentit pas, il force, ses tempes se serrent. Il entend les premières mesures de *Los Niños del parque*, une boucle au synthé, la boîte à rythmes et des voix féminines à l'arrière.

Ecroulé sur un banc, il est incapable de retrouver son souffle. Il n'entend plus les voitures, la pluie redouble de violence et de minuscules poings de plomb cognent son visage tourné vers le ciel.

Le jour s'est levé sans qu'il se souvienne s'être endormi. Il a pourtant rêvé que Robert Johnson s'était assis sur le banc d'en face, il avait joué de l'harmonica. Vernon ne reconnaît pas la rue où il s'est écroulé, quand il cherche à s'asseoir son corps n'obéit pas correctement, il s'affale sur le dos et tourne doucement la tête. La pluie a cédé à un froid de lame de rasoir mais il a dû choper la fièvre, sous la morsure du froid sa peau le brûle littéralement. Une pensée lucide le taraude : depuis combien de temps n'a-t-il rien mangé ? Si seulement il pouvait s'éteindre, comme ça, dans l'heure – il imagine la flamme d'une bougie qui vacille puis faiblit et la mèche noire, un rien de rouge et puis plus rien. Mais on ne meurt pas de désespoir, en tout cas pas si facilement.

La présence d'un chat qui se cherche une place entre ses jambes le réveille en sursaut. Dans la nuit noire, la pluie revient et le chat se sauve. Ses pensées sont infectes. C'est dans sa bouche qu'il sent leur odeur dégueulasse. Cadavres en décomposition. Il aimerait pouvoir se vomir, mais il ne dégueule que de la bile qui lui arrache la gorge, trop faible pour tourner la tête et la rendre sur le sol, son menton se souille, l'eau glacée le nettoie, il voit des lumières aux fenêtres, elles valsent. Il ferme les yeux. Il glisse, formes incandescentes sous ses paupières, et respirer, de nouveau, devient douloureux. Est-ce qu'il vient d'arriver sur ce banc ?

Il est incapable de se redresser. Il faudrait faire un geste. Il est aspiré par le sommeil sans pouvoir résister.

Plus tard dans la nuit, quelques heures se sont écoulées, ou une minute, il ne sait pas, il grelotte de fièvre. Les premières mesures de *Voodoo Chile* le réveillent. Jimi Hendrix tousse, en fait c'est le début de *Rainy Day*. Ce n'est pas la version d'*Electric Ladyland*, Vernon n'a jamais entendu ce morceau mais il sonne aussi nettement que s'il l'écoutait au casque, ou s'il se trouvait aux meilleures places d'un concert en plein air. Ouvrir les yeux réclame un effort pénible. Le ciel est plein d'étoiles. Il fera beau, demain. La musique ne s'arrête pas. Il sait qu'il délire, mais ne s'en préoccupe pas. Il ferme les yeux et retourne aux formes chimériques qui s'élancent derrière ses paupières. L'introduction de *Voodoo Chile* est plus longue, il entend Eddie Hazel entrer dans le groove, il trouve ça étonnant, puis il reconnaît avec certitude James Jamerson développer de longues parties, finalement c'est la voix de Janis Joplin qui s'élève, d'une pureté absolue. Un arc de sons s'est créé au-dessus de son corps. L'orgue de Steve Winwood alanguit l'espace, de Vernon il ne reste qu'une tension fabuleuse, vers le plaisir, une dilatation dans le noir, il est la ville entière, il surplombe, Jimi et Janis donnent un concert improbable, qu'il est le seul à écouter. Au-dessus de lui, les étoiles brillent avec une étrange intensité dans le ciel de Paris.

Plus tard – il s'est rendormi entre-temps, il sent un flot de lumière roulant sur un riff de guitare, la voix de Janis perce la douleur comme on viderait l'abcès purulent, il se dénoue. Des doigts invisibles et habiles se glissent derrière les os des clavicules et tirent, le souffle est libéré, la chaleur se diffuse, la cage thoracique est ouverte. Il jouit de chaque parcelle de son épiderme, la chanson s'éternise.

Quand le silence se fait, il est étonné d'être encore vivant. Ses vêtements sont trempés, il est faible mais capable de s'asseoir. Il n'a aucune idée d'où il se trouve. Il lui faut un peu de temps pour réaliser que la sensation d'étrangeté tient davantage du silence que du décor en lui-même. Aucune circulation. La tête lui tourne. Il n'a jamais connu de calme aussi agréable. Tout son être est envahi. L'héroïne ne procure pas ça. Comme ni les champignons ni le LSD ni le datura ne procurent d'illusion sonore aussi parfaite que celle dont il vient d'être le récepteur.

Il n'est pas mort, pourtant, une douleur tenace au niveau de la gorge lui fait comprendre qu'il est, au contraire, bien vivant. Et malade. Mais content, putain, content comme un dingue, content comme un dément. Il découvre en face de lui une vue dégagée, il voit tout Paris d'en haut.

Je suis un homme seul, j'ai cinquante ans, ma gorge est trouée depuis mon cancer et je fume le cigare en conduisant mon taxi, fenêtre ouverte, sans m'occuper de la gueule que font les clients.

Je suis Diana et je suis ce genre de fille qui rigole tout le temps et s'excuse de tout, mes bras sont maculés de traces de coupures.

Je suis Marc, je suis au RSA et c'est ma meuf qui bosse pour m'entretenir, je m'occupe de notre gamine tous les jours et aujourd'hui pour la première fois je lui ai appris à faire du vélo et j'ai pensé à mon père, quand j'étais gosse et qu'il avait pu ôter les roues arrière de mon bike.

Je suis Eléonore, la meuf qui me plaît me photographie dans le parc du Luxembourg, je sais qu'il va se passer quelque chose, et que ce sera compliqué parce qu'on a toutes les deux quelqu'un mais ça vaut le coup d'y aller.

Je suis dans mon lit quand j'apprends la mort de Daniel Darc, je pense à son numéro dans mon portable, j'ai envie de composer ce numéro et l'idée que ce soit désormais impossible me donne un long vertige, en bas du dos.

Je suis un adolescent obsédé par l'idée de me faire dépuceler et la rouquine que je convoite depuis des mois vient de me faire comprendre qu'on pouvait aller au ciné ensemble, je crois qu'elle ne se moque pas de moi et en me regardant dans le miroir je réalise que je n'ai plus aucune trace d'acné, le Roaccutane a fonctionné et une nouvelle vie s'ouvre à moi.

Je suis une jeune violoniste virtuose.

Je suis la pute arrogante et écorchée vive, je suis l'adolescent solidaire de son fauteuil roulant, je suis la jeune femme qui dîne avec son père qu'elle adore et qui est si fier d'elle, je suis le clandestin qui a passé les barbelés de Melilla je remonte les Champs-Elysées et je sais que cette ville va me donner ce que je suis venu chercher, je suis la vache à

l'abattoir, je suis l'infirmière rendue sourde aux cris des malades à force d'impuissance, je suis le sans-papiers qui prend dix euros de crack chaque soir pour faire le ménage au black dans un restau à Château Rouge, je suis le chômeur longue durée qui vient de retrouver un emploi, je suis le passeur de drogues qui se pisse de trouille dix mètres avant la douane, je suis la pute de soixante-cinq ans enchantée de voir débarquer son plus vieil habitué. Je suis l'arbre aux branches nues malmenées par la pluie, l'enfant qui hurle dans sa poussette, la chienne qui tire sur sa laisse, la surveillante de prison jalouse de l'insouciance des détenues, je suis un nuage noir, une fontaine, le fiancé quitté qui fait défiler les photos de sa vie d'avant, je suis un clodo sur un banc perché sur une butte, à Paris.

DU MÊME AUTEUR

BAISE-MOI, Florent Massot, 1993 ; Grasset, 1999.

LES CHIENNES SAVANTES, Florent Massot, 1994 ; Grasset, 2011.

LES JOLIES CHOSES, Grasset, 1998.

MORDRE AU TRAVERS, Librio, 2001.

TEEN SPIRIT, Grasset, 2002.

BYE BYE BLONDIE, Grasset, 2004.

KING KONG THÉORIE, Grasset, 2006.

APOCALYPSE BÉBÉ, Grasset, 2010.

Couverture :

Illustration : Karim Adduchi

d'après :

Photography : Elizaveta Porodina

Hair : The Flying Barber

Make-Up : Chiao Li Hsu @ House of Orange

Styling : Nicole Huisman with Dineke van den Heuvel

Concept & creation : PUPMAG.

First publication : Cover PUMAG. #2

ISBN 978-2-246-85771-6

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© Virginie Despentes et les Éditions Grasset & Fasquelle, 2015.